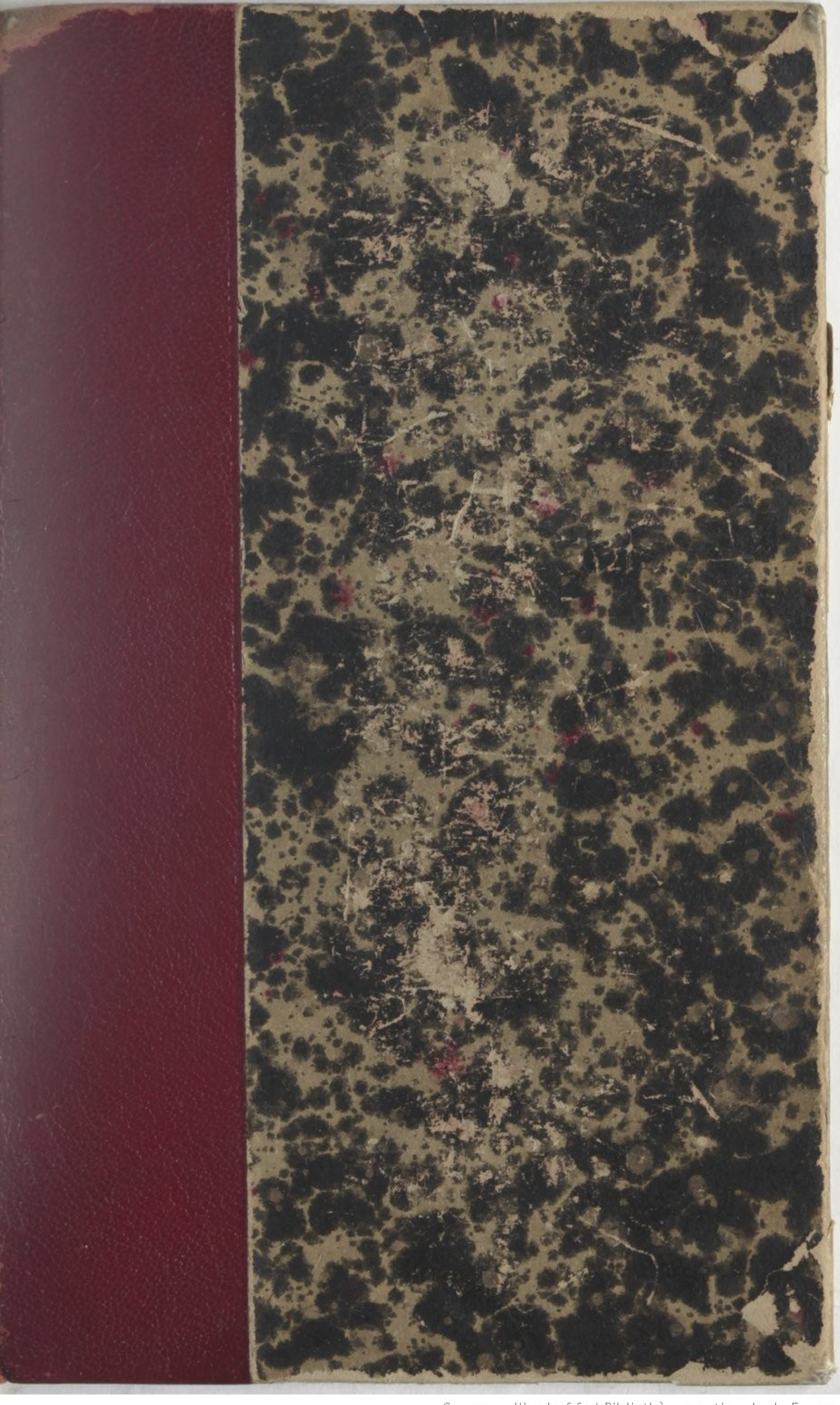


Correspondance









CORRESPONDANCE

PREMIÈRE SÉRIE

(1830-1850)

ŒUVRES DE GUSTAVE FLAUBERT

Madame Bovary, mœurs de province. — ÉDITION DÉFINITIVE, suivie des Réquisitoire, Plaidoirie et Jugement du PROCÈS INTENTÉ A L'AUTEUR devant le Tribunal correctionnel de Paris (Audience des 31 janvier et 7 février 1857)........... 1 vol.

Salammbo. — ÉDITION DÉFINITIVE avec documents nouveaux.. 1 vol.

La Tentation de saint Antoine. — Édition définitive.. 1 vol.

Trois contes (Un cœur simple. — La légende de saint Julien l'Hospitalier. — Herodias). (6e mille)................ 1 vol.

L'Éducation sentimentale. — Histoire d'un jeune homme (édition définitive)................................ 1 vol.

Lettres de Gustave Flaubert à George Sand, précédées d'une étude, par GUY DE MAUPASSANT (3e mille). 1 vol

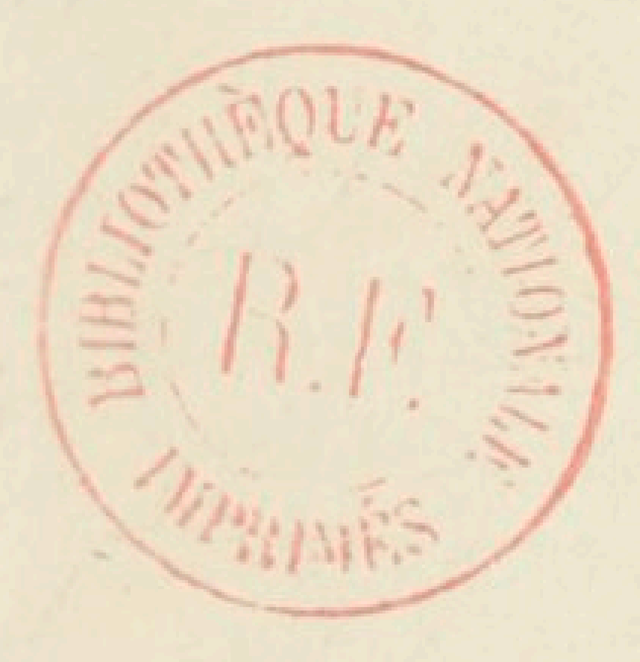
Par les Champs et par les Grèves (Voyage en Bretagne), suivi de mélanges inédits (3e mille).................. 1 vol.

Bouvard et Pécuchet (œuvre posthume, nouvelle édition).. 1 vol.

7987-87. — CORBEIL. Typ. CRÉTÉ.

GUSTAVE FLAUBERT

CORRESPONDANCE



PREMIÈRE SÉRIE

(1830-1850)

PARIS
G. CHARPENTIER ET Cie, ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE, 11

1887

SOUVENIRS INTIMES

Ces pages ne sont point une biographie de Gustave Flaubert; ce sont de simples souvenirs: les miens et ceux que j'ai pu recueillir.

La vie de mon oncle s'est passée tout entière dans l'intimité de la famille, entre sa mère et moi: la raconter c'est le faire connaître, aimer et estimer davantage; je crois ainsi accomplir un devoir pieux envers sa mémoire.

Avant la naissance de Gustave Flaubert, mes grands-parents avaient eu trois enfants; l'aîné, Achille, de neuf ans plus âgé, et deux autres morts petits; puis vinrent Gustave et un autre garçon qui mourut à quelques mois. Enfin ma mère, Caroline, fut la dernière.

Elle et son jeune frère s'aimaient d'une tendresse particulière. Séparés seulement par trois années, les deux petits ne se quittaient guère; à peine Gustave a-t-il appris quelque chose qu'il le répète à sa sœur; il fait d'elle son élève; un de ses grands plaisirs est de l'initier à ses premières compositions littéraires.

Plus tard quand il sera à Paris, c'est à elle qu'il écrit, c'est elle qui transmettra aux parents les nouvelles quotidiennes, car cette douce communauté de pensées ne se perd pas.

Je dois la plupart des faits relatifs à l'enfance de mon oncle à ce que m'en a raconté la vieille bonne qui l'a élevé, morte trois ans après lui en 1883. Aux familiarités permises avec l'enfant avaient succédé chez elle un respect et un culte pour son maître. Elle était « pleine de lui, » se rappelant ses moindres actions, ses moindres paroles. Quand elle disait : « Monsieur Gustave », elle croyait parler d'un être extraordinaire. Ceux qui l'ont connu apprécieront la part de vérité contenue dans l'admiration naïve de la vieille servante.

Gustave Flaubert avait quatre ans lorsque Julie vint à Rouen en 1825 au service de mes grands-parents. Elle était du village de Fleury-sur-Andelle, situé dans cette jolie vallée toute souriante qui s'étend de Pont-Saint-Pierre au gros bourg de Lyons-la-Forêt. La côte « des Deux-Amants » en protège l'entrée ; çà et là des châteaux, l'un entouré d'eau avec son pont-levis, puis la superbe propriété de Radepont, les ruines d'une vieille abbaye et des bois tout autour sur les collines.

Ce pays charmant est fertile en vieilles histoires d'amour et de revenants. Julie les connaissait toutes ; c'était une habile conteuse que cette simple fille du peuple douée d'un esprit naturel fin et très plaisant. Ses parents de père en fils étaient postillons, assez mauvais sujets et forts buveurs.

Gustave, tout petit, s'asseyait près d'elle des journées entières. Pour l'amuser, Julie joignait à toutes les légendes apprises au foyer le souvenir de ses lectures, car, retenue au lit pendant un an par un mal de genou, elle avait lu plus qu'une femme de sa classe.

L'enfant était d'une nature tranquille, méditative et d'une naïveté dont il conserva des traces toute sa vie. Ma grand'mère m'a raconté qu'il restait de longues heures un doigt dans sa bouche, absorbé, l'air presque bête. A six ans, un vieux domestique qu'on appelait Pierre, s'amusant de ses innocences, lui disait quand il l'importunait : « Va donc voir au fond du jardin ou à la cuisine si j'y suis. » Et l'enfant s'en allait interroger la cuisinière : « Pierre m'a dit de venir voir s'il était là. » Il ne comprenait pas qu'on voulût le tromper et devant les rires restait rêveur, entrevoyant un mystère.

Ma grand'mère avait appris à lire à son fils aîné, elle voulut en faire autant pour le second et se mit à l'œuvre. La petite Caroline à côté de Gustave apprit de suite, lui ne pouvait y parvenir, et après s'être bien efforcé de comprendre ces signes qui ne lui disaient rien, il se mettait à pleurer de grosses larmes. Il était cependant avide de connaître et son cerveau travaillait.

En face de l'Hôtel-Dieu, dans une modeste petite maison de la rue de Lecat vivaient deux vieilles gens, le père et la mère Mignot. Ils avaient une tendresse extrême pour leur petit voisin. Sans cesse le bambin, sur un signe d'intelligence, ouvrant la grande et

lourde porte de l'Hôtel-Dieu, traversait en courant la rue et venait s'asseoir sur les genoux du père Mignot.

Ce n'étaient pas les friandises de la bonne femme qui le tentaient, mais les histoires du vieux. Il en savait des quantités plus jolies les unes que les autres et avec quelle patience il les racontait! Désormais Julie était remplacée. L'enfant n'était pas difficile, mais avait des préférences féroces; celles qu'il aimait il fallait les lui redire bien des fois.

Le père Mignot faisait aussi la lecture. Don Quichotte surtout passionnait mon oncle; il ne s'en lassait jamais. Il a toute sa vie gardé pour Cervantès la même admiration.

Dans les scènes suscitées par la difficulté d'apprendre à lire, le dernier argument, irréfutable selon lui, était : « A quoi bon apprendre, puisque papa Mignot lit? »

Mais l'âge d'entrer au collège arrivait; il allait avoir neuf ans, il fallait à toute force savoir, le vieil ami ne pouvait le suivre. Gustave s'y mit résolument et en quelques mois rattrapa les enfants de son âge. Il entra en huitième.

Il ne fut pas ce qu'on appelle un élève brillant. Manquant sans cesse à l'observation de quelque règlement, ne se gênant pas pour juger ses professeurs, les pensums abondaient, et les premiers prix lui échappaient, sauf en histoire, où il fut toujours le premier. En philosophie il se distingua, mais il ne comprit jamais rien aux mathématiques.

Plein d'exubérance et généreux, il avait de chauds

amis qu'il amusait extrêmement par son intarissable verve et sa bonne humeur. Ses mélancolies, car il en avait déjà, se passaient dans une région de son esprit accessible à lui seul et ne se mêlaient pas encore à sa vie extérieure. Il avait une grande mémoire, n'oubliant ni les bienveillances, ni les vexations dont il avait pu être l'objet; ainsi il conservait pour son professeur d'histoire Chéruel une grande reconnaissance et haïssait certain pion qui, pendant l'étude, l'avait empêché de lire un de ses livres favoris.

Mais les années de collège furent misérables; il ne put jamais s'y habituer, ayant horreur de la discipline, de tout ce qui sentait le militarisme. L'usage d'annoncer les changements d'exercices par le roulement du tambour l'irritait, et celui de faire mettre en rang les élèves pour passer d'une classe dans une autre l'exaspérait. La contrainte dans ses mouvements était un supplice et la promenade en bande le jeudi n'était pas un plaisir, non qu'il fût faible, mais par une antipathie native pour tout ce qui lui semblait mouvement inutile; antipathie pour la marche qui dura toute sa vie. De tous les exercices du corps, seule la natation lui plaisait; il était très bon nageur.

Les jours ternes et pénibles du collège s'éclairaient par les sorties du jeudi et du dimanche; retrouver la famille aimée, la petite sœur, était une joie sans pareille.

Au dortoir, pendant la semaine, grâce à des bouts de bougie emportés en cachette, il avait lu quelque drame de Victor Hugo, et la passion du théâtre était dans tout son feu.

Dès dix ans, Gustave composa des tragédies. Ces pièces, dont il était à peine capable d'écrire les rôles, étaient jouées par lui et ses camarades. Une grande salle de billard attenant au salon leur fut abandonnée. Le billard poussé au fond servit de scène; on y montait par un escabeau de jardin. Caroline avait la surveillance des décors et des costumes. La garde-robe de la maman était dévalisée, les vieux châles faisant d'admirables péplums. Il écrivait à un de ses principaux acteurs, à Ernest Chevalier : « Victoire, Victoire, Victoire, Victoire, Victoire ! Tu viendras, Amédée, Edmond, Mme Chevalier, maman, deux domestiques et peut-être des élèves viendront nous voir jouer. Nous donnerons quatre pièces que tu ne connais pas. Mais tu les auras bientôt apprises. Les billets de 1re, 2e et 3e sont faits. Il y aura des fauteuils. Il y a aussi des toits, des décorations; la toile est arrangée. Peut-être il y aura dix à douze personnes. Alors il faut du courage et ne pas avoir peur, etc. (1).

Alfred Le Poittevin, de quelques années plus âgé que Gustave, et sa sœur Laure faisaient aussi partie de ces représentations. La famille Le Poittevin était liée avec les Flaubert par les deux mères, qui s'étaient connues en pension dès l'âge de neuf ans. Alfred Le Poittevin eut sur la jeunesse de mon oncle une influence très grande en contribuant à son développement littéraire. Il était doué d'un esprit brillant, plein de verve et d'excentricité ; la mort l'enleva jeune, ce

1. Lettre du 3 avril 1832.

fut un grand deuil. Il est parlé de lui dans la préface des « Dernières Chansons ».

Quelques mots sur mes grands-parents et sur le développement moral et intellectuel de mon oncle.

Mon grand-père, dont les traits ont été esquissés dans *madame Bovary*, sous ceux du docteur Larivière appelé en consultation au lit d'Emma mourante, était fils d'un vétérinaire de Nogent-sur-Seine. La situation de la famille était très modeste; néanmoins, en se gênant beaucoup, on l'envoya à Paris, étudier la médecine. Il remporta le premier prix au grand concours et fut par ce succès reçu docteur sans qu'il en coûtât rien aux siens. A peine venait-il de passer ses examens qu'il fut envoyé par Dupuytren, dont il était l'interne, à Rouen près du docteur Laumonier, alors chirurgien de l'hôpital. Ce séjour ne devait être que momentané; le temps de remettre sa santé affaiblie par trop de travail et les privations d'une vie pauvre. Au lieu de rester quelques mois, le jeune médecin y resta toute sa vie. Les appels fréquents de ses nombreux amis, l'espérance d'arriver à Paris à une haute position médicale, espérance justifiée par ses débuts, rien ne le décida à quitter son hôpital et une population à laquelle il s'était attaché profondément. Mais au début ce fut l'amour qui causa ce séjour prolongé, amour pour une jeune fille entrevue un matin, une enfant de treize ans, la filleule de Mme Laumonier, une orpheline en pension qui chaque semaine sortait chez sa marraine.

Anne-Justine-Caroline Fleuriot était née en 1794 à Pont-l'Évêque dans le Calvados. Par sa mère elle était alliée aux plus vieilles familles de la Basse-Normandie. « On fait grand bruit, dit dans une de ses lettres Charlotte Corday, du mariage si disproportionné entre Charlotte Cambremer de Croixmare et Jean-Baptiste-François-Prosper Fleuriot, médecin, sans réputation. A 30 ans, M[lle] de Croixmare avait été réintégrée au couvent. Mais les obstacles finirent par être vaincus, les murs du couvent franchis et le mariage consommé. Un an après, une fille naissait et sa mère mourait en lui donnant le jour. L'enfant laissée dans les bras du père, devint pour lui un objet de culte et de tendresse. A soixante ans, ma grand'mère se souvenait encore avec émotion des baisers de son père. « Il me déshabillait lui-même chaque soir », disait-elle, « et me mettait dans mon petit lit, voulant en tout remplacer ma mère. » Ces soins paternels cessèrent bien vite. Le docteur Fleuriot se voyant mourir confia sa fille à deux anciennes maîtresses de Saint-Cyr qui tenaient à Honfleur un petit pensionnat. Ces dames promirent de la garder jusqu'à son mariage, mais elles ne tardèrent pas aussi à disparaître ; alors son tuteur M. Thouret, envoya la jeune fille chez M[me] Laumonier, sœur de Jacques-Guillaume Thouret, député de Rouen aux États généraux et président de cette assemblée. Elle venait d'arriver comme mon grand-père quand ils se virent ; quelques mois après ils s'avouèrent leur amour et se promirent d'être l'un à l'autre.

Le ménage Laumonier, semblable à beaucoup d'autres de cette époque, tolérait sous des dehors

spirituels et gracieux, la légèreté des mœurs. La nature éminemment sérieuse de ma grand'mère et son amour la préservèrent des dangers d'un tel milieu. Mon grand-père d'ailleurs, plus clairvoyant qu'elle ne pouvait l'être, voulut qu'elle restât en pension jusqu'au moment de l'épouser. Elle avait dix-huit ans et lui vingt-sept quand ils se marièrent. Leur bourse était légère mais leur cœur s'en effraya peu. L'apport de mon grand-père se bornait à son avenir, ma grand'mère avait une petite ferme d'un revenu de 4 000 livres.

Le ménage s'établit dans la rue du Petit-Salut, près la rue Grand-Pont, petite rue aux maisons étroites penchées l'une sur l'autre, et où le soleil ne peut envoyer ses rayons. Dans mon enfance grand'mère m'y faisait souvent passer et en regardant les fenêtres elle me disait d'une voix grave, presque religieuse : « Vois-tu, là se sont passées les meilleures années de ma vie. »

Issu d'un Champenois et d'une Normande, Gustave Flaubert offre les signes caractéristiques de ces deux races dans son tempérament à la fois très expansif et enveloppé de la mélancolie vague des peuples du Nord. Son humeur était égale et gaie avec des accès de bouffonnerie fréquents, et pourtant au fond de sa nature il y avait une tristesse indéfinie, une sorte d'inquiétude ; l'être physique était robuste, porté aux pleines et fortes jouissances, mais l'âme aspirant à un idéal introuvable souffrait sans cesse de ne le rencontrer en nulle chose. Ceci se traduisait dans les plus petits riens ; il eût voulu ne pas sentir

la vie, car, chercheur sans trêve de l'exquis, il était arrivé à ce que la sensation chez lui fût presque toujours une douleur. Cela tenait sans doute à la sensibilité du système nerveux que les commotions violentes d'une maladie dont il eut des accès à plusieurs reprises, surtout dans sa jeunesse, avait affiné à un point extrême. Mais cela venait aussi de son grand amour de l'idéal. Cette maladie nerveuse jeta comme un voile sur toute sa vie; c'était une crainte qui obscurcissait les plus beaux jours ; pourtant elle n'eut pas d'influence sur sa robuste santé, et le travail incessant et vigoureux de son cerveau continua sans interruption.

C'était un fanatique que Gustave Flaubert; il avait pris l'art pour son dieu, et comme un dévot, il a connu toutes les tortures et tous les enivrements de l'amour qui se sacrifie. Après les heures passées en communion avec la forme abstraite, le mystique redevenait homme, était bon vivant, riait d'un franc rire, débordant de verve et mettant un entrain charmant à raconter une anecdote plaisante, un souvenir personnel. Un de ses plus grands plaisirs était d'amuser ceux qui l'entouraient. Pour m'égayer quand j'étais triste ou malade, que n'eut-il pas fait?

Il était facile de sentir l'honnêteté de ses origines. De son père il avait reçu sa tendance à l'expérimentalisme, cette observation minutieuse des choses qui le faisait passer des temps infinis à se rendre compte du plus petit détail et ce goût de toute connaissance qui le rendait un érudit aussi bien qu'un artiste. Sa mère lui transmettait l'impressionnabilité et cette

tendresse presque féminine qui débordait souvent de son grand cœur et mouillait parfois ses yeux à la vue d'un enfant. Ses goûts de voyage, ils me viennent, disait-il, d'un de mes ancêtres, un marin qui prit part à la conquête du Canada. Il était très fier de compter ce brave parmi les siens, cela lui semblait très « crâne »; pas bourgeois, car il avait la haine du « bourgeois » et employait constamment ce terme, mais dans sa bouche il était synonyme d'être médiocre, envieux, ne vivant que d'apparence de vertu et insultant toute grandeur et toute beauté.

A la mort de M. Laumonier, mon grand-père lui succéda comme chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu. C'est dans cette vaste demeure que Gustave Flaubert est né. [1]

1. MAIRIE DE LA VILLE DE ROUEN.

ÉTAT CIVIL.

Extrait du registre des actes de naissance de l'an mil huit cent vingt-un du jeudi 13 décembre mil huit cent vingt-un, devant moi soussigné, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, faisant les fonctions d'officier public de l'état civil, par délégation de M. le maire, ont comparu M. Achille-Cléophas Flaubert, chirurgien en chef à l'Hôtel-Dieu de cette ville, domicilié rue de Lecat nº 17, époux de dame Anne-Justine-Caroline Fleuriot, lequel m'a déclaré que le jour d'hier, à quatre heures du matin, est né, en son domicile précité et de son mariage, contracté en cette ville, le dix février mil huit cent douze, un enfant du sexe masculin, qu'il m'a présenté et auquel il a donné le prénom de Gustave, présence de MM. Anne-François-Achille Lenormand, âgé de vingt-quatre ans, chirurgien interne audit Hôtel-Dieu, y domicilié, et François-Stanislas Leclerc, âgé de quarante ans, officier de santé domicilié place du Vieux-Marché, nº 20, amis, lesquels témoins et le déclarant, ont signé, lecture faite : signé : Flaubert, Lenormand, Leclerc et de Venderetz, adjoint.

L'Hôtel-Dieu de Rouen, construction du siècle dernier, ne manque pas d'un certain caractère; les lignes droites de son architecture ont quelque chose de sage et de recueilli. Situé à l'extrémité de la rue de Crosne, quand on vient de l'intérieur de la ville on voit se dresser en face de soi la large grille cintrée, toute noire, derrière laquelle s'étend une cour plantée de tilleuls alignés; au fond, et sur les côtés, les bâtiments.

La partie occupée jadis par mes grands-parents forme une aile; on y accède par une entrée indépendante de l'hospice; à gauche de la grille centrale, une porte haute s'ouvre sur une cour où l'herbe pousse entre les vieux pavés. De l'autre côté du pavillon, un jardin formant angle sur la rue, encaissé à gauche par un mur couvert de lierre et cerné à droite par les constructions de l'hôpital. Ce sont de hautes murailles grises, trouées de petites vitres derrière lesquelles viennent se coller des figures maigres, la tête ceinte d'un linge blanc. Ces silhouettes hâves, aux yeux creux, dénotant la souffrance, ont quelque chose de profondément triste.

La chambre de Gustave était située du côté de la cour d'entrée, au deuxième étage. La vue s'étendait sur les jardins de l'hôpital, dominant le faîte des arbres; sous leur verdure les malades, les jours de soleil, viennent s'asseoir sur les bancs de pierre; de temps en temps l'aile blanche du grand bonnet d'une sœur traverse rapidement la cour, puis ce sont quelques rares visiteurs, les parents des malades ou les amis des internes, mais jamais rien de bruyant, rien d'inattendu.

Ce milieu mélancolique et sévère n'a pas dû être sans influence sur Gustave Flaubert. Il s'en est dégagé cette compassion exquise pour toutes les souffrances humaines et aussi cette haute moralité qui ne l'a jamais quitté et que ne soupçonnaient guère ceux qu'il scandalisait par ses paradoxes.

Rien ne répondait moins à ce qu'on est convenu d'appeler un artiste, que mon oncle. Parmi les particularités de son caractère un contraste m'a toujours étonné. Cet homme si préoccupé de la beauté dans le style et qui donnait à la forme une place si haute, pour ne pas dire la première, l'a été très peu de la beauté des choses qui l'entouraient; il se servait d'objets et de meubles dont les contours lourds ou disgracieux eussent choqué les moins délicats, et n'avait nullement le gout du bibelot si répandu à notre époque. Il aimait l'ordre avec passion, le poussait même jusqu'à la manie et n'aurait pu travailler sans que ses livres fussent rangés d'une certaine façon. Il conservait soigneusement toutes les lettres à lui adressées. J'en ai trouvé des caisses pleines.

Pensait-il qu'on en ferait autant à l'égard des siennes et que plus tard, le grand intérêt de sa correspondance, qui le révèle sous un jour si différent de ses œuvres, m'imposerait la tâche de la recueillir et de la publier? Nul ne peut le dire.

Il a toujours apporté une régularité extrême au travail de chaque jour; il s'y attelait comme un bœuf à la charrue, sans se soucier de l'inspiration dont l'attente stérilise, disait-il. Son énergie de vouloir, pour tout ce qui regardait son art, était prodigieuse et sa

patience ne se lassait jamais. Quelques années avant sa mort, il s'amusait à dire : « Je suis le dernier des pères de l'Église, » et de fait avec sa longue houppelande marron et sur le sommet de son crâne une petite calotte de soie noire, il avait quelque chose d'un solitaire de Port-Royal.

Je le vois encore parcourant la terrasse de Croisset, absorbé dans sa pensée, il s'arrêtait tout à coup, croisait ses bras, se renversait en levant la tête et restait quelques instants les yeux fixés dans l'espace au-dessus de lui, puis reprenait tranquillement sa marche.

La vie à l'Hôtel-Dieu était régulière, large et bonne. Mon grand-père, arrivé à une haute situation médicale, donnait à ses enfants tout ce que l'aisance et la tendresse peuvent apporter de bonheur à la jeunesse. Il avait acheté à Déville près Rouen une maison de campagne dont il se défit un an avant sa mort, le chemin de fer coupant le jardin à quelques mètres de l'habitation. C'est alors qu'il acheta Croisset sur les bords de la Seine.

Tous les deux ans la famille entière se rendait à Nogent-sur-Seine chez les parents Flaubert. C'était un vrai voyage qu'on faisait en chaise de poste, à petites journées, comme au bon vieux temps. Cela avait laissé d'amusants souvenirs à mon oncle, mais ceux qui le charmaient tout particulièrement se rapportent aux vacances passées à Trouville, qui alors n'était qu'un simple village de pêcheurs.

Il y fit la rencontre d'une famille anglaise, la famille de l'amiral Collier, dont tous les membres étaient beaux et intelligents. Les filles aînées, Gertrude et

Henriette, devinrent promptement les intimes de mon oncle et de ma mère. Gertrude, depuis madame Tennant, m'écrivait dernièrement quelques pages sur sa jeunesse. Je traduis les lignes suivantes : « Gustave Flaubert était alors semblable à un jeune Grec. En pleine adolescence, il était grand et mince, souple et gracieux comme un athlète, inconscient des dons qu'il possédait physiquement et moralement, peu soucieux de l'impression qu'il produisait et entièrement indifférent aux formes reçues. Sa mise consistait en une chemise de flanelle rouge, un pantalon de gros drap bleu, une écharpe de même couleur serrée étroitement autour des reins et un chapeau posé n'importe comment, souvent tête nue. Quand je lui parlais de célébrité ou d'influence à exercer comme de choses désirables et que j'estimerais, il écoutait, souriait et semblait superbement indifférent. Il admirait ce qui était beau dans la nature, l'art et la littérature et vivrait pour cela, disait-il, sans pensée personnelle. Il ne songeait nullement à la gloire ni à aucun gain. N'était-ce pas assez qu'une chose fût vraie et belle ? Sa grande joie était de trouver quelque chose qu'il jugeât digne d'admiration. Le charme de sa société était dans son enthousiasme pour tout ce qui était noble et le charme de son esprit dans une individualité intense. Il haïssait toute hypocrisie. Ce qui manquait à sa nature, c'était l'intérêt aux choses extérieures, aux choses utiles. S'il arrivait à quelqu'un de dire que la religion, la politique, les affaires avaient un intérêt aussi grand que la littérature et l'art, il ouvrait les yeux avec étonnement et pitié. Être un

lettré, un artiste, cela seul valait la peine de vivre. »

C'est à Trouville aussi qu'il connut l'éditeur de musique Maurice Schlesinger et sa femme. Plusieurs figures originales étaient restées gravées dans sa mémoire de ses séjours au bord de la mer, entre autres celle d'un vieux marin, le capitaine Barbet, et de sa fille la Barbette, petite bossue criant toujours contre ses marmots; celle encore du docteur Billard, du père Couillère, maire de la commune et chez lequel on faisait des repas qui duraient six heures. En écrivant « Un cœur simple » il s'est rappelé ces années-là. Madame Aubin, ses deux enfants, la maison où elle demeure, tous les détails si vrais, si sentis de cette simple histoire, sont d'une exactitude frappante. Madame Aubin était une tante de ma grand'mère ; Félicité et son perroquet ont vécu.

Dans les dernières années mon oncle avait un charme extrême à revivre sa jeunesse. Il a écrit « Un cœur simple » après la mort de sa mère. Peindre la ville où elle était née, le foyer où elle avait joué, ses cousins, compagnons de son enfance, c'était la retrouver, et cette douceur a contribué à faire sortir de sa plume ses plus touchantes pages, celles peut-être où il a laissé le plus deviner l'homme sous l'écrivain. Qu'on se rappelle seulement cette scène entre madame Aubin et sa servante quand elles rangent ensemble les menus objets ayant appartenu à Virginie. Un grand chapeau de paille noire que portait ma grand'mère éveillait en mon oncle une émotion semblable ; il prenait au clou la relique, la considérait en silence, ses yeux s'humectaient et respectueusement il la replaçait.

Enfin l'heureuse époque de quitter le collège arriva, mais la terrible question de choisir une profession, d'embrasser une carrière, empoisonna sa joie. De vocation il n'en avait que pour la littérature, or « la littérature » n'est pas une carrière; elle ne mène à aucune « position ». Mon grand-père aurait voulu que son fils fût un savant et un praticien. Se vouer à la recherche unique et exclusive du beau, de la forme, lui semblait presque une folie. Homme d'un caractère éminemment fort, d'habitudes très actives, il comprenait difficilement le côté nerveux et un peu féminin qui caractérise toutes les organisations artistiques. Près de sa mère, mon oncle eût trouvé plus d'encouragement, mais elle tenait à ce qu'on obéît au père et il fut résolu que Gustave ferait son droit à Paris. Il partit triste de quitter les siens, sa sœur surtout.

A Paris il habitait rue de l'Est un petit appartement de garçon où il se trouvait mal installé. Les plaisirs bruyants et faciles de ses camarades lui semblaient bêtes, il n'y participait guère. Alors il restait seul, s'enfermait, ouvrait un livre de droit qu'il rejetait aussitôt, s'étendait sur son lit, fumait et rêvait beaucoup. Il s'ennuyait démesurément et devenait sombre.

Seul l'atelier de Pradier le réchauffait un peu; il y voyait tous les artistes de l'époque et à leur contact il sentit grandir ses instincts. Un jour il y rencontre Victor Hugo. Des femmes y viennent, c'est là qu'il voit pour la première fois Mme Louise Colet. Il fréquentait aussi souvent les jolies Anglaises de Trouville, le salon de l'éditeur Maurice Schlesinger et la maison hospitalière de l'ami de son père le docteur Jules Clo-

quet, qui un été l'entraîna dans les Pyrénées et en Corse. L'*Éducation sentimentale* a été composée avec des souvenirs de cette époque.

Mais malgré l'amitié, malgré l'amour sans doute, l'ennui, un ennui sans bornes l'envahissait. Ce travail contraire à ses goûts lui devenait intolérable, sa santé s'en altéra sérieusement, il revint à Rouen.

Le mariage de ma mère, l'année suivante sa mort, et peu de temps après celle de mon grand-père, laissèrent ma grand'mère dans un tel chagrin qu'elle fut heureuse de conserver son fils près d'elle. Paris et l'école de droit furent abandonnés. C'est alors qu'il fit, accompagné de Maxime Ducamp, le voyage en Bretagne qu'ils ont écrit ensemble sous le titre : A travers les Champs et les Grèves ».

De retour, il se mit à « Saint Antoine », sa première grande œuvre : elle avait été précédée de bien d'autres dont quelques fragments ont été publiés depuis sa mort. Le « Saint Antoine » composé alors n'est pas celui connu du public. Cette œuvre fut reprise à trois époques différentes, avant d'être terminée définitivement.

En 1849 Gustave Flaubert fit un second voyage avec Maxime Ducamp. Cette fois c'était vers l'Orient que se dirigeaient les deux amis, l'Orient depuis si longtemps rêvé!

II

Mes réminiscences personnelles datent de son retour. Il revint le soir; j'étais couchée; on m'éveilla. Il

me prit dans mon petit lit, m'enleva brusquement et me trouva drôle avec ma longue robe de nuit; je me rappelle qu'elle flottait plus bas que mes pieds. Il se mit à rire très fort, puis m'imprima sur les joues de gros baisers qui me firent crier, je sentis le froid de sa moustache humide de rosée et je fus très satisfaite quand on me recoucha. J'avais alors cinq ans, nous étions chez les parents de Nogent. Trois mois plus tard, en Angleterre, je le revois encore distinctement. C'était le moment de la première Exposition de Londres; on m'y conduisit; la foule me faisant peur, mon oncle m'assit sur son épaule; je traversai les galeries dominant tout le monde et fus cette fois bien heureuse d'être dans ses bras. On me choisit une gouvernante, nous revînmes à Croisset.

Mon oncle voulut de suite commencer mon éducation. La gouvernante ne devait m'enseigner que l'anglais; ma grand'mère m'avait appris à lire, à écrire; lui se réservait l'histoire et la géographie. Il trouvait inutile d'étudier la grammaire, prétendant que l'orthographe s'apprenait en lisant et qu'il était mauvais de charger d'abstractions la mémoire d'un enfant, qu'on commençait par où l'on devait finir.

Puis des années toutes semblables commencèrent.

Croisset, où nous habitions, est le premier village sur les bords de la Seine en allant de Rouen au Havre. La maison, de forme longue et basse, toute blanche, pouvait avoir environ deux cents ans de date. Elle avait appartenu et servi de maison de campagne aux moines de l'abbaye de Saint-Ouen, et mon oncle se plaisait à penser que l'abbé Prévost y avait composé

Manon Lescaut (1). Dans la cour intérieure, où existaient encore les toits pointus et les fenêtres à guillotine du XVII[e] siècle, la construction était intéressante, mais la façade laide. Elle avait subi au commencement du siècle une de ces réparations de mauvais goût comme en ont tant produit le premier empire et le règne de Louis-Philippe. Sur le dessus des portes d'entrées, il y avait, en manière de bas-reliefs, de vilains moulages, d'après les saisons de Bouchardon, et le chambranle de la cheminée du salon représentait à ses deux angles deux momies en marbre blanc, souvenir de la campagne d'Égypte.

Les pièces étaient peu nombreuses, mais assez vastes. La grande salle à manger qui occupait, au rez-de-chaussée, le centre de la maison, s'ouvrait sur le jardin par une porte vitrée flanquée de deux fenêtres en pleine vue de la rivière. Elle était agréable et gaie.

Au premier, à droite, un long corridor desservant les chambres, à gauche, le cabinet de travail de mon oncle. C'était une large pièce, trop basse de plafond, mais très éclairée au moyen de ses cinq fenêtres dont trois donnaient sur la partie du jardin s'étendant en longueur et deux sur le devant de la maison. On avait une jolie vue sur les gazons, les plates-bandes de fleurs et les arbres de la longue terrasse; la Seine apparaissait encadrée dans les feuillages d'un tulipier splendide.

Les habitudes de la maison étaient subordonnées aux goûts de mon oncle, grand'mère n'ayant pour ainsi dire pas de vie personnelle : elle vivait de ce qui faisait

1. On sait que l'abbé Prévost passa plusieurs années chez les moines de l'abbaye de Saint-Ouen.

le bonheur des siens. Sa tendresse s'alarmait au plus petit symptôme de souffrance qu'elle croyait découvrir en son fils et cherchait à l'envelopper d'une atmosphère toute calme. Le matin, défense de faire le plus petit bruit; vers 10 heures un violent coup de sonnette retentissait; on entrait dans la chambre de mon oncle, et seulement alors chacun semblait s'éveiller. Le domestique apportait les lettres et journaux, déposait sur la table de nuit un grand verre d'eau très fraîche et une pipe toute bourrée; ouvrant ensuite les fenêtres, la lumière entrait à flots. Mon oncle saisissait les lettres, parcourait les adresses, mais rarement en décachetait une avant d'avoir tiré quelques bouffées de sa pipe, puis tout en lisant il tapait à la cloison voisine pour appeler sa mère, qui accourait aussitôt s'asseoir près de son lit jusqu'à ce qu'il se levât.

Il faisait lentement sa toilette, s'interrompant parfois pour aller relire à sa table un passage qui le préoccupait. Bien que fort peu compliquée, sa mise ne manquait pas de soin et sa propreté touchait au raffinement.

A 11 heures il descendait au déjeuner où ma grand'mère, l'oncle Parain, l'institutrice et moi nous étions déjà réunis. Nous aimions tous infiniment l'oncle Parain. Il avait épousé la sœur de mon grand'père et passait une grande partie de l'année avec nous. A cette époque mon oncle mangeait peu, surtout le matin, trouvant qu'une nourriture abondante alourdit et dispose mal au travail; presque jamais de viande; des œufs, des légumes, un morceau de fromage ou

un fruit et une tasse de chocolat froid. Au dessert, il allumait sa pipe, une petite pipe en terre, se levait et allait au jardin, où nous le suivions. Sa promenade favorite était la terrasse adossée à la roche et bordée d'un côté par de vieux tilleuls taillés droits comme une gigantesque muraille. Elle menait à un petit pavillon de style Louis XV dont les fenêtres donnaient sur la Seine. Bien souvent par les soirs d'été, nous nous asseyions tous sur le balcon aux gracieuses ciselures et nous restions des heures calmes, l'écoutant causer; la nuit venait, petit à petit, les derniers passants avaient disparu; sur le chemin de halage en face, la silhouette d'un cheval, traînant un bateau qui glissait sans bruit, se distinguait à peine, la lune commençait à briller et ses mille paillettes, comme une fine poussière de diamant, scintillaient à nos pieds, une vapeur légère envahissait la rivière, deux ou trois barques se détachaient du rivage. C'étaient les pêcheurs d'anguilles qui se mettaient en route et jetaient leurs nasses. Ma grand'mère, très délicate, toussait, mon oncle disait : « Il est temps de retourner à la Bovary. » La Bovary? qu'était-ce? Je ne savais pas. Je respectais ce nom, ces deux mots, comme tout ce qui venait de mon oncle, je croyais vaguement que c'était synonyme de travailler, et travailler, c'était écrire, bien entendu. En effet, c'est pendant ces années, de 1852 à 1856 qu'il composa cette œuvre.

Nous allions rarement au Pavillon après le déjeuner. Fuyant le soleil du midi, nous montions à un endroit surnommé « le Mercure » à cause d'une statue de ce dieu qui jadis l'ornait. C'était une seconde

avenue située au-dessus de la terrasse, et à laquelle conduisait un sentier charmant très ombragé; de vieux ifs aux formes bizarres sortaient du rocher, montrant à nu leurs racines et leurs troncs déchiquetés; ils semblaient suspendus ne tenant que par de minces radicelles aux parois éboulées de la côte. Tout en haut de l'allée, à une sorte de rond-point, un banc circulaire se cachait sous des marronniers. A travers leurs branches, on apercevait les eaux tranquilles et au-dessus de soi de larges plaques de ciel. De temps à autre un nuage rapidement évanoui. C'était la fumée d'un bateau à vapeur; aussitôt apparaissaient entre les troncs élancés des arbres les mâts pointus des navires qui se faisaient remorquer jusqu'à Rouen; leur nombre allait jusqu'à sept et neuf. Rien de majestueux et de beau comme ces convois de maisons flottantes qui vous parlaient de pays au loin. Vers une heure, on entendait un sifflet aigu; c'était « la vapeur » comme disent les gens du pays. Trois fois par jour, ce bateau fait le trajet de Rouen à la Bouille. Le signal du départ était donné.

« Allons, disait mon oncle, viens à la leçon, mon Caro », et, m'entraînant, nous rentrions tous deux dans le large cabinet où les persiennes soigneusement closes n'avaient pas laissé pénétrer la chaleur; il y faisait bon, on respirait une odeur de chapelets orientaux mêlée à celle du tabac et à un reste de parfums, venant par la porte laissée entr'ouverte du cabinet de toilette. D'un bond je m'élançais sur une grande peau d'ours blanc que j'adorais; je couvrais

sa grosse tête de baisers. Mon oncle, pendant ce temps, remettait sa pipe sur la cheminée, en choisissait une autre, la bourrait, l'allumait, puis s'asseyait sur un fauteuil de cuir vert à l'autre bout de la pièce; il croisait une de ses jambes sur l'autre, se renversait en arrière, prenait une lime et se polissait les ongles. « Voyons, y es-tu? Eh bien! que te rappelles-tu d'hier? — Oh! je sais très bien l'histoire de Pélopidas et d'Épaminondas. — Raconte, alors. » Je commençais, puis, naturellement, je m'embrouillais ou j'avais oublié. « Je vais te la redire. » Je m'étais approchée et j'étais assise en face de lui sur une chaise longue, ou sur le divan. J'écoutais avec un intérêt palpitant les récits qu'il rendait pour moi si amusants.

Il m'a ainsi appris toute l'histoire ancienne, rapprochant les faits les uns des autres, faisant des réflexions à ma portée, mais restant toujours dans l'observation vraie, profonde; des esprits mûrs auraient pu l'entendre sans trouver rien de puéril à son enseignement. Je l'arrêtais quelquefois en lui demandant : « Était-il bon? » Et cette question s'appliquant à des hommes tels que Cambyse, Alexandre ou Alcibiade; il était embarrassé pour y répondre. « Bon... dame, ce n'étaient pas des messieurs très commodes, Qu'est-ce que cela te fait? » Mais je n'étais pas satisfaite et je trouvais que « mon vieux », comme je l'appelais, aurait dû savoir jusqu'aux plus petits détails de la vie des gens dont il me parlait.

La leçon d'histoire terminée, on passait à la géographie. Jamais il n'a voulu que je l'apprisse dans

un livre. « Des images, le plus possible, disait-il, c'est le moyen d'apprendre à l'enfance. » Nous avions donc des cartes, des sphères, des jeux de patience que nous faisions et défaisions ensemble; puis, pour bien expliquer la différence entre une île, une presqu'île, une baie, un golfe, un promontoire, il prenait une pelle, un seau d'eau, et dans une allée du jardin, on faisait des modèles en nature.

A mesure que je grandissais, les leçons devinrent plus longues, plus sérieuses; il me les a continuées jusqu'à ma dix-septième année, jusqu'à mon mariage. Quand j'eus dix ans, il m'obligea à prendre des notes pendant qu'il parlait et lorsque mon esprit fut capable de le comprendre, il commença à me faire remarquer le côté art en toutes choses, surtout dans mes lectures.

Il jugeait qu'aucun livre n'est dangereux, s'il est bien écrit; cette opinion venait chez lui de l'union intime qu'il faisait du fond et de la forme, quelque chose de bien écrit ne pouvant pas être mal pensé, conçu bassement. Ce n'est pas le détail cru, le fait brut qui est pernicieux, nuisible, qui peut souiller l'intelligence, tout est dans la nature; rien n'est moral ou immoral, mais l'âme de celui qui représente la nature la rend grande, belle, sereine, petite, ignoble ou tourmentante. Des livres obscènes bien écrits, il ne pouvait en exister, selon lui.

Très large certainement dans les lectures qu'il me recommandait, il était cependant fort sévère à ne rien me donner où l'amusement seul eût été mon guide, et ne me permettait jamais de laisser un ou-

vrage inachevé. « Continue à lire l'histoire de la Conquête, m'écrivait-il, ne t'habitue pas à commencer des lectures et à les planter là pour quelque temps. Quand on a pris un livre, il faut l'avaler d'un seul coup. C'est le seul moyen de voir l'ensemble et d'en tirer du profit. Accoutume-toi à poursuivre une idée. Puisque tu es mon élève, je ne veux pas que tu aies ce décousu dans les pensées, ce peu d'esprit de suite qui est l'apanage des personnes de ton sexe. »

Il tenait à cette discipline intellectuelle, la jugeant fort utile; son éducation cherchait à l'imprimer le plus possible à mon esprit. Lui, si débonnaire, était sur quelques points très rigoureux; ainsi il voulait que l'honnêteté d'une femme ne consistât pas seulement dans la pureté de ses mœurs, mais qu'elle y joignît les qualités qu'on exige d'un honnête homme. Ma leçon finie, mon oncle s'asseyait à sa table dans le haut fauteuil à dossier de chêne ne se donnant de repos que pour aller de temps en temps respirer à sa fenêtre une large bouffée d'air, il y restait jusqu'à 7 heures. On dînait alors, et la causerie intime reprenait comme après le déjeuner. A 9 heures, 10 au plus tard, il se remettait avec empressement au travail qu'il prolongeait bien avant dans la nuit. Il n'était jamais plus en train qu'en ces heures solitaires où aucun bruit ne venait le troubler.

Il restait ainsi plusieurs mois de suite ne voyant personne que Louis Bouilhet, son intime ami, qui, chaque dimanche, venait jusqu'au lundi matin. Une partie de la nuit se passait à lire le travail de la semaine. Quelles bonnes heures d'expansion! C'étaient

de grands cris, des exclamations sans fin, des controverses pour le rejet ou le maintien d'une épithète, des enthousiasmes réciproques ! Trois ou quatre fois par an il allait à Paris passer quelques jours et descendait à l'hôtel du Helder. Toutes ses distractions se bornaient à ces courtes absences.

Cependant, en 1856, se décidant à publier « Madame Bovary » Gustave Flaubert vint habiter, 42, boulevard du Temple, dans une maison appartenant à M. Mourier, directeur du théâtre des Délassements-Comiques. Bouilhet cette année-là devait faire représenter sa première pièce, « Madame de Montarcy », à l'Odéon. Il avait déjà précédé son ami, quitté Rouen et sa profession de répétiteur pour se livrer uniquement aux lettres. Ma grand'mère ne tarda pas à les rejoindre; elle venait quelques mois d'hiver dans un appartement meublé et s'installa définitivement deux ans plus tard dans la même maison que son fils l'étage au-dessous.

Bien qu'habitant si près, nous étions fort indépendants. Mon oncle avait emmené à son service comme valet de chambre un nommé Narcisse, le plus bizarre individu possible. Ce garçon avait été domestique chez mon grand'père; sa drôlerie et son zèle décidèrent mon oncle à l'appeler près de lui. Narcisse, établi cultivateur, marié et père de six enfants, avait quitté avec le plus grand empressement femme et famille pour suivre le fils de son ancien maître pour lequel il avait un respect mêlé de fanatisme mais joint à cela le plus grand oubli des distances. Un jour il était rentré complètement ivre, mon

oncle l'aperçut assis ou plutôt tombé sur une chaise dans sa cuisine. Il l'aida à gagner sa chambre et à s'étendre sur son lit. Narcisse alors d'un air suppliant : « Ah Monsieur! mettez le comble à vos bontés, retirez-moi mes bottes. » Et ce fut fait par le maître si indulgent.

Les amis s'amusaient des réflexions de ce garçon et de ses reparties; certains lui envoyaient leurs livres. On le trouvait assis dans le cabinet de travail ou devant la bibliothèque, un plumeau sous le bras, un livre dans la main; il lisait à haute voix, imitant son maître. Mais ce lyrisme artistique joint à l'abus des petits verres détraqua complètement la cervelle du pauvre diable; il fut obligé de retourner aux champs.

Pendant ces mois d'hiver, je regrettais les jours d'été, car le grand succès de « Madame Bovary » suivi d'un procès retentissant avait de suite donné à mon oncle une célébrité qui le faisait rechercher. Il sortait beaucoup, je le voyais moins.

L'appartement du boulevard du Temple se fleurissait à certains jours; c'était un plaisir d'y donner des petits repas intimes; je me souviens de ceux auxquels je prenais part et qui réunissaient autour de la table Sainte-Beuve, M. et Mme Sandeau, M. et Mme Cornu, ces derniers amenés par Jules Duplan, le si fidèle ami de Gustave Flaubert; Charles d'Osmoy, Théophile Gautier venaient aussi très souvent, et le dimanche la porte s'ouvrait plus grande, les amis étaient nombreux.

Cette époque fut pour mon oncle le début de plu-

sieurs relations qu'il conserva jusqu'à sa mort. Il fréquentait assidument le salon de la princesse Mathilde; il y trouvait réunis des savants, des artistes, quelques amis intimes et goûtait fort ce milieu intellectuel et mondain. Il alla aussi aux Tuileries et fut invité à Compiègne; de son séjour au château lui était venue la pensée d'un grand roman qui devait mettre en présence la civilisation française et turque.

Puis il y avait aussi les dîners chez Magny qui, au début, ne comptaient qu'une dizaine de personnes : Sainte-Beuve, Théophile Gautier, les deux Goncourt, Gavarni, Renan, Taine, le marquis de Chennevières, Bouilhet et mon oncle. Les conversations y étaient débordantes et d'un haut intérêt.

Enfin le mois de mai arrivait, et nous rendait à la bonne vie tranquille de Croisset.

S'étant mis en 1860 à écrire « Salammbô », mon oncle s'aperçut bientôt qu'un voyage sur l'emplacement de ce qui fut Carthage lui était nécessaire et il partit pour la Tunisie. A son retour il accompagna sa mère à Vichy; nous y allâmes deux années de suite.

La santé de ma grand'mère ne lui permettant pas de sortir avec moi, mon oncle la remplaçait; il m'accompagnait dans mes promenades et le dimanche me menait même à l'église, malgré l'indépendance de ses croyances ou plutôt à cause de cette indépendance. Nous allions souvent, quand il faisait beau, nous asseoir sous de petits peupliers à feuilles blanches le long de l'Allier; il lisait pendant que je dessinais, et interrompant sa lecture, il me parlait de ce qu'elle lui suggérait ou se mettait à réciter des vers, il savait aussi

par cœur des pages entières de prose ; celles qu'il citait le plus souvent étaient de Montesquieu et de Chateaubriand. Cette mémoire se révélait également par rapport aux dates ou aux faits historiques. Mais s'agissait-il d'un souvenir littéraire, alors il était vraiment surprenant ; dans un volume lu vingt ans auparavant il se rappelait la page et l'endroit de la page qui l'avait frappé et, allant droit à sa bibliothèque, il ouvrait le livre et vous disait : « Voilà, » avec une certaine satisfaction qui brillait dans ses yeux clairs.

A Vichy il retrouva d'anciennes connaissances ; le docteur Villemain rencontré en Égypte et Lambert-Bey, un des adeptes du Père Enfantin.

Mais mon mariage vint en 1864 changer toute notre vie. J'habitais une grande partie de l'année Neuville près Dieppe, je n'allais plus à Croisset que deux fois par an, au printemps et à l'automne. Mon oncle ne faisait que de courts séjours chez moi; tout déplacement le dérangeait extraordinairement et troublait son travail. Il lui fallait pour écrire une tension extrême et il lui était impossible de se trouver dans l'état voulu ailleurs que dans son cabinet de travail, assis à sa grande table ronde, sûr que rien ne viendrait le distraire. Cet amour de la tranquillité, qu'il a poussé plus tard à l'excès, commençait déjà à exercer une tyrannie sur ses moindres actions; au bout de quelques jours, je le voyais nerveux et je sentais qu'il avait envie de s'en retourner à la besogne aimée.

Pendant dix ans nos vies furent donc moins mêlées, sauf au mois d'avril de 1871. Quand je rentrai d'An-

gleterre où j'avais passé quelques mois, je le trouvai très changé. La guerre avait fait sur lui une impression profonde; son sang de « vieux Latin » se révoltait à ce retour de barbarie. Obligé de fuir sa maison, car il n'eût voulu pour rien au monde être dans la nécessité de parler à un Prussien, il s'était réfugié à Rouen dans un petit logement sur le quai du Havre, où il était fort mal installé. Cela ressemblait à du dénûment; ma grand'mère, très âgée, ne s'occupant plus de l'organisation du ménage, au lieu de transporter les meubles et objets nécessaires de la campagne à la ville, ce qui eût été facile, avait tout laissé à Croisset, où une dizaine d'hommes, officiers et soldats, s'étaient établis.

Le désœuvrement fatal qu'une vie d'inquiétude entraîne, la pensée que son cabinet, ses livres, sa demeure étaient souillés par la présence de l'ennemi, mettaient le cœur et l'esprit de mon oncle dans un trouble et un chagrin affreux. Les arts lui parurent morts. Comment? était-ce possible? c'était d'un pays lettré que montaient ces flots de sang! C'étaient des savants qui tenaient Paris assiégé, qui lançaient des projectiles sur les monuments!

Il croyait en rentrant dans son habitation n'y rien retrouver. Il se trompait; sauf quelques menus objets sans valeur tels que cartes, canif, coupe-papier, on respecta absolument tout ce qui lui appartenait. Une seule chose était suffocante au retour, l'odeur, l'odeur du Prussien comme les Français l'appelaient, une odeur de bottes graissées. Les murs en étaient imprégnés par ce séjour de trois longs mois et il fallut

repeindre et tapisser les pièces pour s'en débarrasser.

Six mois se passèrent sans que mon oncle pût écrire, enfin ce fut chez moi, à Neuville, que, cédant à mes supplications il reprit et cette fois termina « La Tentation de saint Antoine. »

Il y avait dans la nature de Gustave Flaubert une sorte d'impossibilité au bonheur, et cela par un besoin continuel de retourner sans cesse en arrière, de comparer, d'analyser. A l'âge même des jouissances les plus absolues, il les dissèque tellement qu'il n'en voit que le cadavre.

Quand il écrit en descendant le Nil les pages intitulées « au bord de la cange », il regrette sa maison des bords de la Seine. Les paysages qu'il a sous les yeux ne semblent pas le captiver ; c'est plus tard qu'il se les rappellera. Par exemple l'homme, son ineptie, ses conversations, l'intéressent avidement. « La bêtise », disait-il, « entre dans mes pores. » Et quand on lui reprochait de ne pas sortir davantage, de ne pas se délasser dans la campagne, « Mais la nature me mange! s'écriait-il indigné ; si je reste étendu longtemps sur l'herbe, je crois sentir pousser des plantes sur mon corps », et il ajoutait : « Vous ne savez pas le mal que tout dérangement me procure. »

Sur lui-même, il a, dans les événements les plus douloureux de sa vie, écrit ses sensations, cherchant, scrutant dans le fond de sa nature les recoins les plus voilés, les plus intimes. Un fait dans un journal, une historiette drôle sur des gens qu'il connaissait, des âneries dites par des plumes autorisées, la manifestation de leur amour-propre ou de leur cupidité

étaient autant de sujets d'expérience qu'il consignait et glissait dans des cartons, il ne comprenait pas que l'art amenât la préoccupation du lucre, l'argent ne pouvant payer selon lui l'effort de l'artiste et entre les cinq cent francs que l'éditeur Michel Lévy lui remit pour l'exploitation pendant cinq ans de « Madame Bovary » et les dix mille francs qu'il recevait quelques années plus tard pour « Salammbô » il ne voyait guère de différence.

Dans ses carnets de voyage, à dix-sept ans, aux Pyrénées, il relève au lac de Gaube et à l'auberge près de Gavarnie, les réflexions les plus ineptes écrites par des voyageurs. C'est déjà le commencement du Dictionnaire des idées reçues, de Bouvard et Pecuchet. Cette compréhension si forte du comique était l'utile opposition de son amour de l'idéal, comme son goût pour les farces corrigeait sa mélancolie native.

III

En 1875 des pertes d'argent considérables changèrent notre position. Mon mari vit tout son avoir disparaître dans des opérations commerciales. Mariée sous le régime dotal si commun en Normandie, je ne pouvais disposer que d'une partie de mes biens en sa faveur; mon oncle me remplaça, et avec une générosité toute spontanée donna tout ce qu'il possédait pour sauver notre situation. Il ne lui resta plus pour vivre que la rente que nous nous engagions à lui faire et le produit très médiocre de ses œuvres. Vendre Croisset

se présenta tout d'abord à notre esprit; cette propriété m'avait été donnée en propre par ma grand'mère, avec le désir exprimé que son fils Gustave continuât à y vivre. Cette considération jointe à la répugnance qu'aurait éprouvée mon oncle à s'en séparer nous fit prendre la résolution de la garder; l'isolement pesait à sa nature tendre, aussi cet arrangement de vie en commun lui convenait-il. Il passerait la majeure partie de l'année à la campagne; et à Paris, ayant remis son appartement de la rue Murillo, il en prit un sur le même palier que le nôtre au cinquième étage d'une maison située à l'angle de la rue du Faubourg-Saint-Honoré et de l'avenue de la Reine-Hortense.

Nous voici donc ensemble comme jadis et les causeries reprennent plus abondantes, plus profondes, plus intimes encore qu'au temps de mon enfance. Dans la vie retirée que nous menons, mon oncle s'adresse à moi comme à un ami; nous parlons de toutes choses, mais ce sont de préférence les sujets littéraires, religieux et philosophiques que nous discutons sans jamais, quoique d'opinion souvent différente, qu'il en résulte entre nous rien de fâché, rien de pénible.

Il est facile de voir que l'homme qui a écrit *Saint Antoine* s'est préoccupé surabondamment de la pensée religieuse dans l'humanité et de ses manifestations si multiples. Les vieilles théogonies l'intéressaient extrêmement, et il avait un attrait infini pour les excessifs dans tous les genres : l'anachorète, le solitaire de la Thébaïde, provoquaient son admiration, il se sentait porté vers eux comme vers le Bouddha des bords du Gange. Il relisait souvent la Bible. Ce

verset d'Isaïe : « Qu'ils sont beaux sur les montagnes les pieds du messager qui apporte de bonnes nouvelles! » lui paraissait sublime. « Réfléchis, creuse-moi ça, me disait-il, enthousiasmé.

Païen par ses côtés artistiques, il était, par les besoins de son âme, panthéïste. Spinoza, qu'il admirait fort, n'avait pas été sans laisser en lui son empreinte. D'ailleurs, aucune des croyances de son esprit, en dehors de la croyance au beau, n'était assez solidement enracinée pour qu'il ne fût pas capable d'écouter et d'admettre même, jusqu'à un certain point, la manière de voir adverse. Il aimait à repéter avec Montaigne, ce qui était peut-être le dernier mot de sa philosophie, qu'il fallait s'endormir sur l'oreiller du doute.

Puis nous revenions à son travail de la journée. Là, il est heureux de me lire toute fraîche éclose la phrase qu'il vient de terminer; j'assiste, témoin immobile, à la lente création de ces pages si durement élaborées. Le soir, la même lampe nous éclaire; moi assise au bord de la large table, je m'occupe à quelque ouvrage d'aiguille, ou je lis; lui [se débat sous l'effort du travail; tantôt penché en avant il écrit fiévreusement, se renverse en arrière, empoigne les deux bras de son fauteuil et pousse un gémissement, c'est par instants comme un râle. Mais tout à coup sa voix module doucement, s'enfle, éclate : il a trouvé l'expression cherchée, il se répète la phrase à lui-même. Alors il se lève vivement et parcourt à grands pas son cabinet, il scande les syllabes en marchant, il est content, c'est un moment de triomphe après un labeur épuisant.

Arrivé à une fin de chapitre, souvent il se donnait un jour de repos pour nous le lire tout à l'aise, en voir « l'effet ». Il lisait d'une façon unique, chantante et dont l'emphase, qui au commencement paraissait exagérée, finissait par plaire extrêmement. Ce ne sont pas seulement ses œuvres qu'il nous lit ; de temps en temps il nous donnait de vraies séances littéraires, se passionnant aux beautés qu'il rencontrait; son enthousiasme était communicatif, impossible de rester froid, on vibrait avec lui.

Parmi les anciens, Homère et Eschyle étaient pour lui des dieux; Aristophane lui plaisait davantage que Sophocle, Plaute qu'Horace, dont il trouvait le mérite trop vanté. Que de fois lui ai-je entendu dire qu'il eût désiré avant tout être un grand poète comique!

Shakespeare, Byron et Victor Hugo lui causaient des admirations profondes, mais il ne comprit jamais Milton. Il disait : « Virgile a fait la femme amoureuse, Shakespeare la jeune fille amoureuse; toutes les autres amoureuses sont des copies plus ou moins éloignées de Didon et de Juliette. »

Dans la prose française il relisait sans cesse Rabelais et Montaigne et les conseillait à tous ceux qui voulaient se mêler d'écrire.

Ces enthousiasmes littéraires avaient de tout temps existé chez lui ; un de ceux qu'il aimait à se rappeler fut celui qu'il éprouva à la lecture du « Faust ». Il le lut justement une veille de Pâques en sortant du collège; au lieu de rentrer chez son père il se trouva, il ne savait comment, dans un endroit appelé le « Cours la Reine ». C'est une belle promenade plantée de

hauts arbres sur la rive gauche de la Seine, un peu éloignée de la ville. Il s'assit sur la berge; les cloches des églises, sur la rive opposée, résonnaient dans l'air et se mêlaient à la belle poésie de Gœthe. « Christ est ressuscité, paix et joie entière. Annoncez-vous déjà, cloches profondes, la première heure du jour de Pâques... cantiques célestes, puissants et doux, pourquoi me cherchez-vous dans la poussière? » Sa tête tournait, et il rentra comme éperdu, ne sentant plus la terre.

Comment cet homme si admirateur du beau avait-il tant de bonheur à découvrir les turpitudes humaines, là surtout où régnaient les dehors de la vertu? Ne serait-ce pas de son culte pour le vrai? Cette découverte semblant la confirmation de sa philosophie et le réjouissant par amour de cette vérité qu'il croyait pénétrer.

De nombreux projets de travaux préoccupaient son esprit. Il parlait surtout d'un conte sur les Thermopyles qu'il allait commencer. Il trouvait qu'il avait perdu trop de temps aux recherches préparatoires de ses œuvres et voulait employer le reste de sa vie à l'art, l'art pur. La préoccupation de la forme croissait, ce qui lui fit un jour s'écrier dans une de ses boutades chaudes et spontanées : « Je me fiche bien de l'Idée! » Puis se mettant aussitôt à rire aux éclats : « Pas mal ça, hein? c'est d'un bon lyrisme, je commence à comprendre l'art. »

Un vrai artiste pour lui ne pouvait être méchant, un artiste est avant tout un observateur; la première qualité pour voir est de posséder de bons yeux. S'ils sont troublés par les passions, c'est-à-dire par

un intérêt personnel, les choses échappent; un bon cœur donne tant d'esprit!

Son culte du beau lui faisait dire : « La morale n'est qu'une partie de l'esthétique, mais sa condition foncière. »

Deux genres d'hommes lui déplaisaient particulièrement, et il était dur à leur égard : le critique, celui qui n'a rien produit et juge tout, il lui préférait un marchand de chandelles, et le monsieur instruit qui se croit artiste, qui a des désillusions, qui s'est figuré Venise autrement qu'elle n'est. Quand il rencontrait un individu de ce genre, c'était une explosion de mépris qui se traduisait, soit par des réparties mordantes (il prétendait, lui, n'avoir aucune imagination, ne s'être jamais rien figuré, ne rien savoir), ou par un silence encore plus hautain.

Jusqu'à sa mort j'eus la douceur de continuer cette vie sérieuse et calme dans laquelle mon esprit de femme avait tant à gagner. Beaucoup des meilleurs amis de mon oncle étaient morts : Louis Bouilhet, Jules Duplan, Ernest Lemarié, Théophile Gautier, Jules de Goncourt, Ernest Feydeau, Sainte-Beuve, d'autres s'étaient éloignés. Les relations avec Maxime Ducamp n'étaient plus que fort rares; dès 1852 les deux amis commencèrent à ne plus suivre les mêmes routes, leur correspondance le témoigne.

En amitié mon oncle était parfait, d'un dévouement absolu, fidèle, sans envie, plus heureux du succès d'un ami que du sien propre, mais il apportait dans ses relations amicales des exigences que parfois supportaient difficilement ceux qui en étaient l'objet. Le

cœur auquel il s'était lié par un amour commun de l'art (et toutes ses liaisons profondes avaient cette base) devait lui appartenir sans réserve.

Lorsque, cinq ans avant de mourir, il recevait ce court billet en réponse à son envoi des « Trois contes » :

« Cher ami, je te remercie de ton volume. Je ne t'en dis rien parce que je suis absolument abruti par la fin de mon travail. J'aurai terminé dans huit ou dix jours et je me récompenserai en te lisant. Tout à toi.

« Maxime Ducamp. »

Son cœur souffrit et se replia amèrement. Où était l'ardent désir de connaître bien vite la pensée jaillie du cerveau de l'ami? où étaient les belles années de jeunesse? la foi l'un à l'autre?

Cependant il y avait encore des natures qu'il affectionnait beaucoup. Parmi les jeunes, au premier rang, le neveu d'Alfred Le Poittevin, Guy de Maupassant, « son disciple », comme il aimait à l'appeler. Puis son amitié avec George Sand fut pour son esprit, et au moins autant pour son cœur, une grande douceur. Mais de sa génération proprement dite il ne lui restait qu'Edmond de Goncourt et Ivan Tourgueneff; il goûtait avec eux la pleine jouissance des conversations esthétiques. Elles étaient, hélas! de plus en plus rares les heures de causerie intime, car pour s'épancher il fallait trouver des intelligences éprises

des mêmes choses, et les séjours à Paris s'éloignaient de plus en plus. La solitude toujours grande devenait farouche quand je n'étais pas là et souvent, pour la fuir, il appelait la vieille bonne de l'enfance. Elle venait se chauffer un instant à la cheminée. Dans une lettre il me dit : « J'ai eu aujourd'hui une conversation exquise avec « Mam'zelle Julie ». En parlant du vieux temps elle m'a rappelé une foule de choses, de portraits, d'images qui m'ont dilaté le cœur. C'était comme un coup de vent frais. Elle a eu (comme langage) une expression dont je me servirai. C'était en parlant d'une dame : « Elle était bien fragile... orageuse même! ». Orageuse après fragile est plein de profondeur. Puis nous avons parlé de Marmontel et de la Nouvelle Héloïse, chose que ne pourraient faire beaucoup de dames, ni même beaucoup de messieurs. »

Quand il était ainsi seul, il lui prenait parfois des amours de nature qui l'enlevaient un moment à son travail. « Hier, m'écrivait-il, pour rafraîchir ma pauvre caboche, j'ai fait une promenade à Canteleu. Après avoir marché pendant deux heures de suite, Monsieur a pris une chope chez Pasquet où on récurait tout pour le jour de l'an. Pasquet a témoigné une grande joie en me voyant, parce que je lui rappelle « ce pauvre monsieur Bouilhet » ; et il a gémi plusieurs fois. Le temps était si beau, le soir la lune brillait si bien qu'à 10 heures je me suis repromené dans le jardin, « à la lueur de l'astre des nuits ». Tu n'imagines pas comme je deviens amant de la nature; je regarde le ciel, les arbres et la verdure avec un

plaisir que je n'ai jamais eu. Je voudrais être vache pour manger de l'herbe. »

Mais il se rasseyait à sa table et laissait s'écouler plusieurs mois sans être repris du même désir.

Au commencement de l'année 1874, il entreprit « Bouvard et Pécuchet », sujet qui le préoccupait depuis trente ans. Ce devait être d'abord fort court, une nouvelle d'une quarantaine de pages ; voici comment l'idée lui en vint.

Assis avec Bouilhet sur un banc du boulevard à Rouen, en face l'hospice des vieillards, ils s'amusaient à rêver ce qu'ils seraient un jour, et après avoir commencé gaiement le roman de leur existence supposée, tout à coup ils s'écrièrent : « Et qui sait ? nous finirons peut-être comme ces vieux décrépits qui meurent dans l'asile. » Alors ils avaient imaginé l'amitié de deux commis, leur vie, une fois retirés des affaires, etc., etc., pour ensuite les amener à finir leurs jours dans la misère. Ces deux commis sont devenus « Bouvard et Pécuchet ». Ce roman, d'une exécution si difficile, découragea mon oncle à plus d'une reprise ; il fut même obligé de l'interrompre et, pour se reposer, il alla rejoindre à Concarneau son ami le naturaliste Georges Pouchet.

Là-bas, sur les grèves bretonnes, il commença la légende de saint Julien l'Hospitalier, qui fut bientôt suivie d' « Un cœur simple » et d' « Hérodias ». Il écrivit rapidement ces trois contes et reprit ensuite « Bouvard et Pécuchet », lourde besogne sur laquelle il devait mourir.

Peu d'existences témoignent d'une unité aussi

complète que la sienne : ses lettres le montrent à neuf ans préoccupé d'art comme il le sera à cinquante. Sa vie, comme l'ont d'ailleurs observé tous ceux qui ont parlé de lui, ne fut, depuis l'éveil de son intelligence jusqu'à sa mort, que le long développement d'une même passion, « la littérature ». Il lui sacrifia tout; ses amours, ses tendresses ne l'enlevèrent jamais à son art. Dans les dernières années regretta-t-il de ne pas avoir pris la route commune? Quelques paroles émues sorties de ses lèvres un jour où nous revenions ensemble le long de la Seine me le feraient croire : nous avions visité une de mes amies que nous avions trouvée au milieu d'enfants charmants. « Ils sont dans le vrai, me dit-il, en faisant allusion à cet intérieur de famille honnête et bon. « Oui, » se répétait-il à lui-même gravement. Je ne troublai point ses pensées et restai silencieuse à ses côtés. Cette promenade fut une de nos dernières.

La mort le prit en pleine santé. La veille, sa lettre était tout épanouie et renfermait la joie de voir se confirmer une conjecture qu'il avait faite relativement à une plante. Il m'écrivait ces lignes intéressantes sur son travail dont il ne lui restait plus que quelques pages à terminer : « *J'avais raison!* Je tiens mon renseignement du professeur de botanique du Jardin des plantes et j'avais raison, parce que l'esthétique est le vrai et qu'à un certain degré intellectuel (quand on a de la méthode), on ne se trompe pas, la réalité ne se plie point à l'idéal, mais le confirme. Il m'a fallu pour « Bouvard et Pécuchet » trois voyages en des régions

diverses, avant de trouver leur cadre, le milieu idoine à l'action. Ah! ah! je triomphe! ça, c'est un succès! et qui me flatte! »

Il se disposait à partir pour Paris où il venait me rejoindre. C'était la veille de son départ, il sortit du bain, monta dans son cabinet; la cuisinière allait lui servir son déjeuner, quand elle s'entendit appeler. Elle accourut; déjà ses poings crispés ne pouvaient ouvrir un flacon de sels qu'il tenait dans la main. Il articulait des paroles inintelligibles dans lesquelles cependant elle distingua : « Eylau... allez... cherchez... avenue... je la connais.

Une lettre de moi reçue le matin lui apprenait que Victor Hugo allait s'installer avenue d'Eylau; c'était sans doute une réminiscence de cette nouvelle et aussi comme un appel de secours; il songeait à son voisin et ami le docteur Fortin.

La dernière lueur de sa pensée a évoqué le grand poète qui avait tant fait vibrer sa nature.

Aussitôt il tomba sans connaissance. Quelques instants plus tard il ne respirait plus, l'apoplexie avait été foudroyante.

Caroline COMMANVILLE.

Paris, décembre 1886.

CORRESPONDANCE

DE

GUSTAVE FLAUBERT

A Ernest Chevalier.

31 décembre 1830.

Cher ami,

Tu as raison de dire que le jour de l'an est bête. Mon ami on vient de renvoyer le brave des braves La Fayette aux cheveux blancs la liberté des 2 mondes. Ami je t'en veirait[1] de mes discours politique et constitutionnel libéraux, tu as raison de dire que tu me feras plaisir en venant à Rouen sa m'en fera beaucoup, je te souhaite une bonne année de 1831. Embrasse de tout ton cœur ta bonne famille pour moi.

Le camarade que tu mas envoyer a l'air d'un bon garçon quoique je ne l'ai vu qu'une fois.

Je t'en veirait aussi de mes comédie. Si tu veux nous associers pour écrire moi, j'écrirait des comé-

1. L'orthographe du manuscrit a été conservée. Gustave Flaubert avait alors 9 ans.

die et toi tu écriras tes rêves, et comme il y a une dame qui vient chez papa et qui nous contes toujours des bêtises je les écrirait. Je n'écris pas bien parceque j'ai une caise a recevoir de Nogent[1]. Adieu répond moi le plutot possible.

Adieu bonne santé, ton ami pour la vie.

Réponse le plutot possible je t'en prie.

Au même.

Le 4 février 1831.

Mon cher ami,

Je te réponds poste pour poste. Je t'avais dit que je ferais des pièces mais non je ferai des Romans què j'ai dans la tête qui sont la belle Andalouse, le bal masqué, Cardenio, Dorothée, la Mauresque, le curieux impertinent, le mari prudent. J'ai rangé le billard et les coulise. Il y a dans mes proverbes dramatiques plusieur pièce que nous pouvons joué. Ton bon papa est toujours de même. Vois-tu que j'avais raison de dire que la belle explication de la fameuse constipation et l'éloge de Corneille tournerait à la postérité c'est-à-dire au postérieur. Tâche de me répondre ausi exactement que moi. Cela ne t'est guère possible car tu est maintenant pape religieux diable savant auteur et toute la clique les trois patriarches Abraham Isaac et Jacob.

Réponse.

1. Caisse de friandises envoyée chaque année par la grand' mère Flaubert.

Au même.

Ce 11 février 1831. Rouen.

CHER ERNEST,

Je te prie de me répondre et de me dire si tu veut nous associer pour écrire des histoirre, je t'en prie ditmoi le, parceque ci tu veut bien nous associer je t'enverrai des cahiers que j'ai commencé a écrire et je te prirait de me les renvoyer si tu veux écrire quelques chose dedans tu me feras beaucoup de plaisirs.

Amand s'ennuie de ce que tu ne lui répond pas. Je te pris en toute grace de me donner des nouvelle de ta bonne tante et insi que de ta respectueuse famille répond moi le plus tôt possible.

Je ne t'en écris pas plus long j'ai des devoir qui me presse je finis de t'écrire en t'en brassant.

Ton fidèle ami.

Au même.

Rouen le 15 janvier année 1832 de notre-Seigneur Jésus Christ.

MON CHER AMI,

Ton bon papa va un peu mieux le remède que papa lui a donné l'a soulagée et nous espérons que bientôt il sera guéri. Je prend des notes sur don Quichotte et M Mignot dit qu'il sont très bien. On a fait imprimer mon éloge de Corneille je crois que c'est Amédée et je t'en envoie une exemplaire. Le billard est resté isolée je ne joue plus la comédie car tu n'y est pas. Le dimanche que tu es parti m'a semblé dix fois plus long que les

autres J'ai oublier a te dire que je m'en vais commencer une pièce, qui aura pour_titre l'Amant avare, se sera un amant avare, mais il ne veut pas faire de cadeau à sa maîtresse et son ami l'attrape. Fait bien des compliments de ma part à ta famille je te dirai la fin de ma pièce à une autre lettre que je t'écrirai. Engage tes parents à venir avec toi au Carnaval travaille à ta Géographie. Je commencerai aussi une histoire de Henri 4 de Louis 13 et de Louis 14 il faut que je travaille. Répond-moi, n'oublie pas Mahieu n'y L'avard trompé. Adieu mon meilleur ami jusqu'à la mort nom de Dieu.

Bonsoir.

Réponse.

Au même.

Rouen le 31 mars 1832.

MON INTRÉPIDE,

Tu sais que je t'avais dit dans une de mes lettres que nous n'avions plus de spectacle mais depuis quelques jours nous avons remonté sur le billard, j'ai près de 30 pièces et il y en a beaucoup que nous jouons nous deux Caroline. Mais si tu voulais venir à Pâques tu serais un bon enfant et rester au moins huit jours. Tu vas me dire et mon cathéchisme. Mais tu partirais le Dimanche apres les vêpres à six heures tu serais à Rouen a onze, tu nous quitterait avec grand regret le samedi dans l'après-midi. Ton bon papa va mieux. J'ai fait un morceau de vers intitulée une mère qui est aussi bien que la mort de Louis 16. J'ai fait aussi plusieurs pièces et entre autres une qui est l'Anti-

quaire ignorant qui se moque des antiquaires peut habiles et une autre qui est les apprêts pour recevoir le roi, qui est farce.

Si tu savais il y a un élève au père Langlois [1] qui est Alexis qu'on appelle Jésus, il a manqué l'autre jour de tomber dans les lieux. Au moment où il mettait sa façade sur la lunette les planches ont craqué et s'il ne s'était pas retenu il serait tombé dans les excrémens du père Langlois. Adieu.

Réponse vite par la prochaine occation.

Au même.

3 avril 1832.

Victoire, Victoire, Victoire, Victoire, Victoire, tu viendras un de ces jours, mon ami, le théâtre, les afiches, tout est prêt. Quand tu viendras Amédée, Edmond, Mme Chevalier, maman 2 domestiques et peut-être des élèves viendront nous voir joué, nous donnerons 4 pièces que tu ne connais pas mais tu les auras bientot apprises. les billets de 1er, 2me et 3me sont fais il y aura des fauteuils il y a aussi des tois des décorations. La toile est arrangée peut-être il y aura-t-il 10 à douze personnes. Alors il faut du courage et ne pas avoir peur, il y a aura un factionnaire à la porte qui sera le petit Lerond et sa soeur sera figurante. Je ne sais si tu as vu Pourcognac, nous le donneront avec une pièce de Berquin une de Scribe

1. F. Hyacinthe Langlois, dessinateur et graveur, né à Pont-de-l'Arche, très ami de la famille. Gustave Flaubert en parle dans sa lettre au conseil municipal de Rouen.

et un proverbe dramatique de Marmontel il est inutile que je te dise leurs titres tu ne les connais je croit pas, si tu savais quand on m'a appris que tu ne venais pas j'ai été d'une colère effroyable. Si par hazar tu venais pas j'irais plutot a patte comme les chiens du roi Louis Philippe (tiré de la Caricature journal) à Andelys te chercher et je croit que tu en ferais autant, car une amour pour ainsi dire fraternel nous unit. oui moi qui a du sentiment oui je ferais mille lieues s'il il le fallait pour aller rejoindre le meilleur de mes amis, car rien est si doux que l'amitié oh douce amitié combien a-t-on vu de fait par ce sentiment, sans la liaison comment viverons-nous. On voit ce sentiment jusque dans les animaux les plus petits, sans l'amitié comment les faibles viveraient-ils comment la femme et les enfants subsisteraient-ils?

Permets, mon cher ami, ces douces réflexions mais je te jure qu'elle ne sont point apprêtés n'y que j'aie essayé de faire de la rhétorique mais je te parle avec la vérité du vrai ami. Le Choléra Morbus n'est presque pas a l'hotel Dieu. Ton bon papa va de même. Viens a Rouen. adieu.

Au même.

Rouen le 11 septembre 1833.

CHER ERNEST,

Je ne profite point de la même occasion que toi pour t'écrire parce que le domestique de ton oncle devait partir aujourd'hui. Ce n'est point là la cause car en une journée j'aurais eu le temps de t'écrire une lettre, mais c'est qu'il a dit à Pierre qu'il fallait que la ré-

ponse fut portée chez l'abbé Motte avant sept heures du matin et comme je ne suis point matinal je n'aurais pu te faire une réponse honnête avant sept heures du matin.

Voici deux lettres que je t'écris et pour ces deux lettres tu ne m'as fait qu'une réponse et encore ell n'est point grande. Tu voudras bien dire à tes bons p rents qu'il est presque certain que nous n'aurons po le plaisir de les aller voir parce que maman a reçu des nouvelles de Pont-l'Évêque qui ne sont point plus rassurantes. Tu peux être bien sur que s'il ne tenait qu'à moi il y aurait déjà lontemps que je serais au sein de ta famille et dans les bras de mon cher Ernest.

Tu m'engages à faire des répétitions mais je ne puis beaucoup travailler aux pièces toi n'y étant pas, c'est égal nous vivons, c'est le principal.

Je tâcherai de faire de mon mieux que le théâtre soit soigné. Un des fils de Mr Viard m'a donné une fort bonne idée pour les portes de côté c'est d'y mettre des baguettes et la manière dont elles doivent être mises aura un résultat excellent. Tâche, cher Ernest, de venir me voir. Qnant à moi le sort en est jeté je ne puis venir t'embrasser. L'homme propose et Dieu dispose (comme dit Mr Delamier a la fin de la dernière scène de la pièce intitulée « le Romantisme em pêche tout »).

Louis Philippe est maintenant avec sa famille dans la ville qui vit naître Corneille. Que les hommes sont bêtes, que le peuple est borné.... courir pour un roi, voter 30 mille francs pour les fêtes, faire venir pour 2,500 fr. des musiciens de Paris, se donner du mal et pour qui ? pour un roi ! Faire Queue à la porte du spectacle depuis trois heures jusqu'à huit heures et demie, pour qui ? pour un roi ! Ah !!! que le monde

est bête. Moi je n'ai rien vu, ni revue ni arrivée du roi, ni les princesses, ni les princes. Seulement j'ai sorti hier soir pour voir les illuminations encore parceque l'on m'a vexé. Adieu mon cher Ernest tâche de venir puisque moi je ne le puis. Adieu.

Embrasse pour moi tout ton monde. Réponds moi et écris-moi une lettre au moins aussi longue que la mienne. Adieu,mon cher ami, le tien jusqu'à la mort.

Au même.

Rouen ce mardi 26 août 1834.

Reviens, reviens vie de ma vie, âme de mon âme.

Tu me la rendras la vie si tu viens me voir car je voudrais encore composer avec l'ami Ernest. Je voudrais le voir à mes côtés, l'entendre, lui parler ; la vacance serait du double meilleure. Et ne crois pas que j'exagère, non dutout je ne dis que la stricte vérité. Et je suis dégoûté de la vie si tu ne viens pas.

Maintenant te faut-il parler de mon voyage ? Eh bien j'ai vu en passant le célèbre château de Robert le Diable restant là sur le haut de la montagne immobile muet et détruit, semblant par lui-même présenter une énigme à tous ceux qui regardent son front ridé par les siècles (c'est vraiment bien digne d'être le sujet des méditations de Dubreuil).

Nous avons été à Trouville, j'y ai ramassé beaucoup de coquillages, j'en garde un bon nombre pour l'ami des amis. En les prenant sur la plage que venait à chaque instant mouiller chaque vague je pensais à

toi et me disais si Ernest était là comme il s'amuserait.

Comme c'est beau la mer quand une belle tempête la fait mugir à mes oreilles ou bien quand des nuages brumeux englobent son horizon quand elle vient se briser sur les rochers, oh ami c'est un bien beau spectacle.

Nous avons pris quelques bains de mer pendant trois jours. Se baignait alors une dame, oh une jolie dame candide quoique mariée, pure quoiqu'à vingt deux ans. Oh qu'elle était belle avec ses jolis yeux bleus! La veille nous l'avions vue rire sur le rivage à la lecture que lui faisait son mari et le lendemain comme nous étions tous revenus à Pont l'Évêque, nous avons appris..... O douleur O malédiction..... qu'elle était noyée, oui noyée, cher Ernest, en moins d'un quart d'heure, la vague l'avait emportée.. Ne sachant point nager elle disparut sous les eaux et son mari resté sur le rivage à la voir baigner la vit disparaître... C'était mourir. Ce qu'il y a de plus singulier c'est qu'elle se baignait avec deux jeunes gens qui revinrent à terre, mais elle... y revint mais avec un filet..... elle était morte!! Juge du désespoir de son époux. Maintenant faites des projets de plaisir, qui en peut mesurer les conséquences! témoin cette pauvre dame qui courait à la mer pour s'y amuser et y trouva la tombe. Si c'eut été une dame de notre société qu'aurions-nous fait ?

Je te prie au nom de tout ce que tu as de plus sacré de venir me voir ou bien de m'écrire bien souvent et des lettres bien longues. Fais bien mes compliments à toute ta bonne famille de la part de la mienne et de moi aussi. Adieu cher ami, le tien jusqu'à la mort.

P. S. De retour de mon voyage je vais me mettre à caleuser un peu moins. Je suis arrivé hier soir. Réponds-moi le plus tôt possible.

Au même.

29 août 1834.

CHER AMI,

A peine ai-je reçu ta lettre que je m'empresse d'y répondre avec grand plaisir. Quant à moi je travaille, cher Ernest, tous les jours. J'avance dans mon roman d'Isabeau de Bavière dont j'ai fait le double depuis que je suis revenu de mon voyage de Pont l'Évêque.

Tu connaissais l'histoire de la religieuse qui s'était en allée de l'hopital. Eh bien, l'Indiscret, l'a mis dans son journal ; mais jamais article ne fut plus bète ni plus pitoyable. D'abord c'est fort mal écrit sans verve ni esprit, puis les trois quarts ce n'est que mensonge.

Car je n'ai vu qu'orgueil, que misère et que peine
Sur ce miroir divin qu'on nomme face humaine.

C'est ainsi que parle notre ami Victor Hugo.

Tu crois que je m'ennuie de ton absence, oui tu ne te trompes point et si je n'avais dans la tête et au bout de ma plume une reine de France au quinzième siècle je serais totalement dégoûté de la vie et il y aurait longtemps qu'une balle m'aurait délivré de cette plaisanterie bouffonne qu'on appelle la vie. Tu m'engages, toi le seul de mes amis, à venir te voir. S'il ne tenait qu'à moi!

Compliments à ta bonne famille,
ton ami jusqu'à la mort.

Au même.

Rouen ce 12 juillet 1835.

CHER AMI,

Je mets la main à la plume (comme dit l'épicier) pour répondre ponctuellement à ta lettre (comme dit encore l'épicier).

Pour les compositions je ne m'y tue pas et puisque tu me parles du collège je te dirai que j'ai eu une dispute avec Gerbal mon honorable pion et que je lui ai dit que s'il continuait à m'ennuyer, j'allais lui f..... une volée et lui ensanglanter les mâchoires, expression littéraire.

Je crois que j'irai t'embrasser aux journées de Juillet, ma prochaine lettre te donnera une réponse définitive.

Tu me parles de Cotin de Laval, c'est un jeune homme qui l'année dernière était en philosophie au collège. Il a fait un roman historique intitulé Marie de Médicis, que Gourgand m'a vanté.

L'histoire des ducs de Bourgogne par Barante est un chef d'œuvre d'histoire et de littérature ; le travail que tu fais est louable.

V. Hugo fait un nouveau drame. A. Dumas idem intitulé don Juan ; Véron a quitté la direction de l'Opéra, Duponchel lui a succédé. A la porte St Martin, la berline de l'Émigré, aux Français encore un Don Juan de M. Vanderbuck.

Adieu réponds-moi. Mille amitiés aux deux familles.

Au même.

Rouen ce vendredi 14 août 1835.

CHER ERNEST,

C'est avec bien du plaisir que je puis te dire maintenant d'une façon bien certaine que nous irons te voir sous peu, paroles de papa. Alors tu nous devras revanche et j'espère aussi que tu suivras la bonne habitude de venir passer une huitaine de jours avec nous. Il y a près de quinze jours que j'ai fini ma Frédégonde, j'en ai même recopié un acte et demi, je suis encore indécis si je dois la faire imprimer. J'ai un autre drame dans la tête. Gourgant me donne des narrations à composer.

J'ai lu depuis que tu ne m'as vu Catherine Howard et la tour de Nesle. J'ai lu aussi les œuvres de Beaumarchais, c'est là qu'il faut trouver des idées neuves. Maintenant je suis occupé du théâtre du vieux Shakespeare, je suis en train de lire Othello et puis je vais emporter pour mon voyage l'histoire d'Ecosse en trois volumes par W. Scott, puis je lirai Voltaire. Je travaille comme un démon me levant à trois heures et demie du matin.

Je vois avec indignation que la censure dramatique va être rétablie et la liberté de la presse abolie! Oui cette loi passera car les représentans du peuple ne sont autres qu'un tas immonde de vendus. Leur but c'est l'interêt, leur penchant la bassesse, leur honneur un orgueil stupide, leur âme un tas de boue ; mais un jour, jour qui arrivera avant peu, le peuple recommencera la troisième révolution; gare aux têtes, gare aux ruisseaux de sang. Maintenant on retire à l'homme

de lettres sa conscience, sa conscience d'artiste. Oui notre siècle est fécond en sanglantes péripéties. Adieu, au revoir, et occupons-nous toujours de l'art qui plus grand que les peuples, les couronnes et les rois, est toujours là, suspendu dans l'enthousiasme avec son diadème de Dieu.

Mille amitiés.

Au même.

Rouen 24 mars 1837.

CHER AMI,

Je ne connais guère de gars qui ait un Byron. Il est vrai que je pourrais prendre celui d'Alfred, mais par malheur il n'y est point et sa bibliothèque est fermée. Elle était encore ouverte hier mais tu penses bien que son père qui est parti aujourd'hui pour Fécamp, a serré cette clef ainsi que celle des autres compartiments de son logis, ainsi Amen.

J'ai été hier chez Degouve-Denuncques mon article sera inséré Jeudi prochain et mercredi je corrigerai avec lui les épreuves.

Le père Langlois et Orlowski ont dîné hier à la maison et ils ont passablement bu, mâqué, blagué. Achille, moi et Bizet sommes invités pour dimanche à aller ribotter, fumer et entendre de la musique chez Orlowski. Tous les réfugiés Polonais y seront. Ils sont 30. C'est une fête nationale, tous les dimanches de Pâques il en est ainsi chez l'un d'eux. On mange des saucisses, des boudins, des œufs durs, de la cochonnaille et il n'est permis d'en sortir que saouls et après avoir vomi 5 ou 6 fois.

J'ai une nouvelle agréable à t'apprendre je puis t'en garantir l'authenticité, elle vient du sieur Ducoudray pion de Mᵉ Mainot et élève en médecine. Il porte un chapeau une redingote et une chemise. Il m'a donc dit ce matin à l'amphithéâtre que.... que.... eh bien que le censeur des études M.... qui a une chemise sale, des bas sales, une âme sale, et qui enfin est un salop, il m'a dit bref qu'il avait été surpris dans un b..... et qu'il allait être traduit au conseil Académique, voilà qui est une bonne blague. Voilà qui me réjouit, me récrée, me délecte, me fait du bien à la poitrine, au ventre, au cœur, aux entrailles, aux viscères, au diaphragme etc. Quand je pense à la mine du censeur surpris sur le fait je me récrie, je ris, je bois, je chante Ah. Ah. Ah. Ah. Ah. Ah. et je fais entendre le rire du garçon, je tape sur la table, je m'arrache les cheveux, je me roule par terre, voilà qui est bien, Ah Ah, voilà qui est une blague, adieu, car je suis fou de cette nouvelle.

Réponds-moi et à toi.

Au même.

(Fragment d'une lettre.)

24 juin 1837.

. . . .

Maintenant que je n'écris plus, que je me suis fait historien (soi disant) que je lis des livres, que j'affecte des formes sérieuses et qu'au milieu de tout cela j'ai assez de sang-froid et de gravité pour me regarder dans une glace sans rire, je suis trop heureux lorsque je puis sous le prétexte d'une lettre me donner carrière, abréger l'heure du travail et ajourner mes notes, voire même celles de M. Michelet; car la plus belle

femme n'est guère belle sur la table d'un amphithéâtre avec les boyaux sur le nez, jambe écorchée, et une moitié de cigare éteint qui repose sur son pied. C'est une triste chose que la critique, que de descendre au fond de la science pour n'y trouver que la vanité, d'analyser le cœur humain pour y trouver égoïsme, et de comprendre le monde que pour n'y voir que malheur. O que j'aime bien mieux la poésie pure, les cris de l'âme, les élans soudains et puis les profonds soupirs, les voix de l'âme, les pensées du cœur. Il y a des jours ou je donnerais toute la science des bavards passés, présents, futurs, toute la sotte érudition des éplucheurs et équarrisseurs, philosophes, romanciers, chimistes, épiciers, académiciens, pour deux vers de Lamartine ou de Victor Hugo ; me voilà devenu bien anti-prose, anti-raison, anti-verité, car qu'est ce que le beau sinon l'impossible, la poésie si ce n'est la barbarie, le cœur de l'homme, et où retrouver ce cœur quand il est sans cesse partagé chez la plupart entre deux vastes pensées qui remplissent souvent la vie d'un homme : faire sa fortune et vivre pour soi, c'est à dire rétrécir son cœur entre sa boutique et sa digestion.

Au même.

Rouen 13 septembre 1838.

Tes reflexions sur V. Hugo sont aussi vraies qu'elles sont peu tiennes. C'est maintenant une opinion généralement reçue dans la critique moderne que cette antithèse du corps et de l'âme qu'expose si savamment dans toutes ses œuvres le grand auteur de Notre

Dame. On a bien attaqué cet homme parcequ'il est grand et qu'il a fait des envieux. On fut étonné d'abord et l'on rougit ensuite de trouver devant soi un génie de la taille de ceux qu'on admire depuis des siècles ; car l'orgueil humain n'aime pas à respecter les lau riers verts encore. V. Hugo n'est-il pas aussi grand homme que Racine, Calderon, Lope de Vega et tant d'autres admirés depuis longtemps.

Je lis toujours Rabelais et j'y ai adjoint Montaigne. Je me propose même de faire plus tard sur ces deux hommes une étude spéciale de philosophie et de littérature. C'est selon moi un point d'où est parti la littérature et l'esprit Français.

Vraiment je n'estime profondément que deux hommes, Rabelais et Byron les deux seuls qui aient écrit dans l'intention de nuire au genre humain et de lui rire à la face. Quelle immense position que celle d'un homme ainsi placé devant le monde !

Non le spectacle de la mer n'est pas fait pour égayer et inspirer des pointes, quoique j'y aie considérablement fumé et pantagruéliquement mangé de la matelotte, barbue, laitue, saucissons, oignons, durillons, raves, betteraves, moutons, cochons, gigots, aloyaux.

J'en suis venu maintenant à regarder le monde comme un spectacle et à en rire. Que me fait à moi le monde ? Je m'en importerai peu, je me laisserai aller au courant du cœur et de l'imagination et si l'on crie trop fort je me retournerai peut-être comme Phocion pour dire : quel est ce bruit de corneilles !

Tout à toi.

Au même.

Rouen 30 novembre 1838.

Tu vois que je te réponds assez promptement et c'est encore plus un plaisir que je me fais, qu'un devoir que je rends à la bonne amitié. Ta lettre comme toutes celles des gens qu'on aime m'a fait bien du plaisir, depuis longtemps je pensais à toi et je me figurais ta mine se promenant dans Paris le cigare au bec, etc. ; j'ai donc aimé avoir des détails sur ta vie matérielle, je t'assure qu'ils n'ont pas été trop nombreux pour moi.

Tu fais bien de fréquenter Alfred ; plus tu iras avec cet homme et plus tu découvriras en lui de trésors. C'est une mine inépuisable de bons sentiments, de choses généreuses, et de grandeur. Au reste il te reporte bien l'amitié que tu as pour lui. Que ne suis-je avec vous, mes chers amis, quelle belle trinité nous ferions! comme j'aspire au moment où j'irai vous rejoindre. Nous passerons de bons moments ainsi tous trois à philosopher et à Pantagrueliser.

Tu me dis que tu t'es arrêté à la croyance définitive d'une force créatrice (Dieu, fatalité, etc.) et que ce point posé te fera passer des moments bien agréables ; à te dire vrai je ne conçois pas l'agréable. Quand tu auras vu le poignard qui doit te percer le cœur, la corde qui doit t'étrangler, quand tu es malade et qu'on dit le nom de ta maladie, je ne conçois pas ce que tout cela peut avoir de consolant. Tâche d'arriver à la croyance du plan de l'univers, de la moralité, des devoirs de l'homme, de la vie future et du chou colossal, tâche de croire à l'intégrité des ministres, à la chas-

teté des p......, à la bonté de l'homme, au bonheur de la vie, à la véracité de tous les mensonges possibles, alors tu seras heureux, tu pourras te dire croyant et aux trois quarts imbécile, mais en attendant reste homme d'esprit, sceptique et buveur.

Tu as lu Rousseau dis-tu ? quel homme ! Je te recommande spécialement ses confessions. C'est là-dedans que son âme s'est montrée à nu. Pauvre Rousseau qu'on a tant calomnié, parceque ton cœur était plus élevé que celui des autres, il est de tes pages où je me suis senti fondre en délices et en amoureuses rêveries !

Continue ton genre de vie, mon cher Ernest, il ne saurait être meilleur. Et moi que fais-je ? Je suis toujours le même, plus bouffon que gai, plus enflé que grand. Je fais des discours pour le père Magnier, des études historiques pour Chéruel et je fume des pipes pour mon intérêt particulier. Jamais je n'avais joui d'autant de bonheur matériel que cette année, je n'ai plus aucune tracasserie de collège, je suis tranquille et calme.

Pour écrire, je n'écris pas ou presque pas, je me contente de bâtir des plans, de créer des scènes, de rêver à des situations décousues, imaginaires, dans lesquelles je me plonge. Drôle de monde que ma tête !

J'ai lu Ruy Blas ; en somme c'est une belle œuvre à part quelques taches et le 4e acte qui, quoique comique et drôle n'est pas d'un haut et vrai comique, non que je veuille attaquer l'élément grotesque dans le drame. Deux ou trois scènes et le dernier acte sont sublimes, as-tu vu Fréderick dans cette pièce? qu'en dis-tu?

Dis à Alfred de se dépêcher à m'écrire et que je lui répondrai aussitôt !

Adieu, mon cher Ernest, porte-toi bien. Donne des poignées de main pour moi à Pagnerre et à Alfred.

Je me dispute depuis 3 à 4 jours sous le père Magnier avec un élève de chez Eudes[1]. J'ai eu surtout deux disputes ou j'ai été magnifique. Tous les élèves de mon banc étaient émus du boucan que je faisais. J'ai commencé par dire que je me distinguais par ma haine des prêtres et à chaque classe, c'est une nouvelle répétition. J'invente sur le compte des curés les plus grosses et absurdes cochonneries, le pauvre dévot en a la gueule bouleversée, l'autre jour il en suait.

Au même.

Rouen 26 décembre 1838.

Je t'ai dit, je crois, que j'étais fort occupé et tu m'as fait là-dessus des demandes auxquelles je serais bien embarrassé de répondre. Ce qu'il y a de sûr, maintenant, et aujourd'hui principalement, c'est que je m'em..... dans la perfection depuis 7 à 8 jours. Je n'ai le cœur de travailler à quoi que ce soit. Tu sais que l'homme a ainsi parfois des moments étranges de lassitude, la vie est si pesante que ceux-mêmes pour qui le fardeau doit être le moins lourd en sont souvent accablés ! Il y a bientôt une semaine que j'ai laissé de côté les études historiques et pour quoi faire ? Que sais-je, rien. A peine si j'ai le courage de fumer. J'ai le cœur rempli d'un grand ennui. Chose étrange ! et il y a

1. Institution dirigée par des prêtres.

quinze jours j'étais dans le meilleur état du monde.

Ce changement tient peut-être au genre d'œuvre dont je m'occupais il y a quelque temps. Je ne sais si je t'ai dit que je faisais un mystère : C'est quelque chose d'inoui, de gigantesque, d'absurde, d'inintelligible, pour moi et pour les autres. Il fallait sortir de ce travail de fou, où mon esprit était tendu dans toute sa longueur pour m'appliquer aux Essais de M. Guizot capables de faire sécher sur pied tout l'Olympe, juge de la brusque transition et de la torture d'un malheureux homme qui descend des plus hautes régions du ciel pour s'appliquer à des choses abstraites, exactes, mathématiques, pour ainsi dire. Maintenant je ne sais s'il faut continuer mon travail qui ne m'offre que difficultés insurmontables et chutes, dès que j'avance. (O l'art, l'art, déception amère, fantôme sans nom qui brille et vous perd), ou bien m'em...... dans des faits où des considérations sur l'histoire, les hommes, le plan de la Providence, mille choses dont on ne se doute guère..... Passons à un autre chapitre car si je t'ennuie autant que moi-même, c'est assez.

Diras-tu encore, mon cher Ernest, que je t'écrase de ma supériorité? J'ai la supériorité d'un fameux imbécile, tu peux du reste en juger par ma lettre, je sens moi-même toutes les choses qui sont faibles en moi, tout ce qui me manque tant pour le cœur que pour l'esprit ; encore plus peut-être (si la vanité ne m'abuse) pour ce dernier. Il y a des endroits où je m'arrête tout court : cela me fut bien pénible récemment encore dans la composition de mon mystère, où je me trouvais toujours face à face devant l'infini, je ne savais comment exprimer ce qui me bouleversait l'âme.

Encore moins que tout cela, toutes mes actions

sont empreintes de poésie, de libéralité et d'intelligence (quand tu m'en donneras une explication tu auras fait une riche découverte). Depuis que vous n'êtes plus avec moi toi et Alfred, je m'analyse davantage moi et les autres. Je dissèque sans cesse, cela m'amuse et quand enfin j'ai découvert la corruption dans quelque chose qu'on croit pur, la gangrène aux beaux endroits, je lève la tête et je ris. Eh bien donc je suis parvenu à avoir la ferme conviction que la vanité est la base de tout et enfin que ce qu'on appelle conscience n'est que la vanité intérieure. Oui quand tu fais l'aumône il y a peut-être impulsion de sympathie, mouvement de pitié, horreur de la laideur et de la souffrance, égoïsme même, mais plus que tout cela, tu la fais pour pouvoir te dire je fais du bien, il y en a peu comme moi, je m'estime plus que les autres, pour pouvoir te regarder comme supérieur par le cœur, pour avoir enfin ta propre estime, celle que tu préfères à toutes les autres. S'il y a là-dedans quelque chose qui te paraisse obscur, je te l'expliquerai plus au long. Cette théorie me semble cruelle et moi-même elle me gêne. D'abord elle paraît fausse, mais avec plus d'attention je sens qu'elle est vraie.

Au même.

Rouen 20 janvier 1839.

Ta lettre était celle de l'homme vertueux, tu y parlais de l'amitié en termes aussi beaux que Seneca. Je connais ton excellent bon cœur et je n'avais pas besoin de cette effusion pour le savoir, pour l'apprécier, tu es bon, excellent, plein de généro-

sité et bon compagnon. Sois le toujours, on a beau dire, un cœur est une richesse qui ne se vend pas, qui ne s'achète pas, mais qui se donne. Qu'avais tu donc le jour que tu m'as écrit? ignores-tu encore que d'après la poétique de l'école moderne (poétique qui a sur les autres l'avantage de n'en être pas une) tout beau se compose du tragique et du bouffon. Cette dernière partie manque dans ta lettre. Si tu étais aussi aimable que bon c'est-à-dire que si tu prenais un format de papier qui fut un peu bonhomme comme le mien, les lettres seraient doubles en longueur. Je veux une masse de facéties, de dévergondage, d'emportement, le tout pèle-mêle en fouillis, sans ordre, sans style, en vrac comme lorsque nous parlons ensemble et que la conversation va, court, gambade, que la verve vient, que le rire éclate, que la joie nous saccade les épaules et qu'on roule au fond du cabriolet, comme ce certain jour de convulsive mémoire où nous blaguions sur Léger avec ses pantoufles du matin faites avec des vieilles bottes coupées en diagonale, son gilet de franche couleur bronze antique et les crachats qui culottaient son parquet de pavés. Voilà de ces jours, de ces délicieuses matinées où nous fumions, où nous causions à Rouen, à Déville, etc., qui vivront avec moi. Je les revois, elles repassent en foule, les voilà, nous y sommes encore, tant c'est frais, tant c'est d'hier, tant j'entends encore nos paroles sous les feuilles, couchés sur le ventre, la pipe au bec, la sueur sur le front, nous regardant en souriant d'un bon rire du cœur qui n'éclate pas, mais qui s'épanouit sur le visage. Ou bien nous sommes au coin du feu. Toi tu es là à trois pieds, à gauche, près de la porte, tu as la pincette à la main tu dégrades

ma cheminée. Voilà encore un trou tout blanc que tu as fait sur le chambranle. Nous causons du collège, du présent et du passé aussi, ce fantôme qu'on ne touche pas mais qu'on voit, qu'on flaire, comme un lièvre mort : on l'a vu courir, sauter dans la plaine et le voila sur la table. L'existence après tout n'est-elle pas comme le lièvre quelque chose de cursif qui fait un bond dans la plaine, qui sort d'un bois plein de ténèbres pour se jeter dans une marnière, dans un grand trou creux. Mais de l'avenir, de l'avenir surtout que nous parlions. Oh... l'avenir, horizon rose aux formes superbes, aux nuages d'or, où votre pensée vous caresse, où le cœur part en extase et qui, à mesure qu'on s'avance comme l'horizon en effet, car la comparaison est juste, recule, recule et s'en va. Il y a des moments ou l'on croit qu'il touche au ciel et qu'on va le prendre avec la main, crac, une plaine, un vallon qui descend et l'on court toujours, emporté par soi-même pour se briser le nez sur un caillou, s'enfoncer les pieds dans la m..... ou tomber dans une fosse.

Je fais de la physique et je crois que je passerai bien pour cette partie, reste le grec et ces diables de mathématiques (j'en suis aux fractions et encore je ne sais guère la table de multiplication). Je te dis adieu pour préparer le « de Corona ». J'ai le temps mais je m'y prend d'avance. Lis le marquis de Sade et lis le jusqu'à la dernière page du dernier volume cela complètera ton cours de morale et te donnera de brillants aperçus sur la philosophie de l'histoire.

Je fume avec toi le calumet de paix, ce qui veut dire que je vais bourrer ma pipe de caporal.

Adieu vieux bougre.

Au même.

Rouen 24 février 1839.

Bonne et joyeuse existence que la tienne! Tu vas vivre ainsi pendant trois ans et ce sera là, n'en doute pas, tes plus belles années, celles qu'on regrette même quand on est devenu sobre et rusé, qu'on loge au premier, qu'on paie ses contributions et qu'on en est venu à croire à la vertu d'une femme légitime et aux sociétés de tempérance. Mais que feras-tu? Que comptes-tu devenir? où est l'avenir? Te demandes-tu cela quelquefois? non, que t'importe? et tu fais bien. L'avenir est ce qu'il y a de pire dans le présent. Cette question, que seras-tu? jetée devant l'homme est un gouffre ouvert devant lui et qui s'avance toujours à mesure qu'il marche. Ne crois pas cependant que je sois irrésolu sur le choix d'un état, je suis bien décidé à n'en faire aucun, car je méprise trop les hommes pour leur faire du bien ou du mal. En tout cas je ferai mon droit, je me ferai recevoir avocat, même docteur, pour fainéantiser un an de plus. Il est fort probable que je ne plaiderai jamais à moins qu'il ne s'agisse de défendre quelque criminel fameux, à moins que ce ne soit dans une cause horrible. Quant à écrire? Je parierais bien que je ne me ferai jamais imprimer ni représenter. Ce n'est point la crainte d'une chute mais les tracasseries du libraire et du Théâtre qui me dégouteraient, cependant si jamais je prends une part active au monde ce sera comme penseur et démoralisateur. Je ne ferai que dire la vérité mais elle sera horrible, cruelle et nue. Mais qu'en sais-je Mon Dieu! car je suis de ceux qui sont toujours dégoutés le jour du lendemain, auquel l'ave-

nir se présente sans cesse, de ceux qui rêvent ou plutôt rêvassent hargneux et pestiférés sans savoir ce qu'ils veulent, ennuyés d'eux-mêmes et ennuyants. Magnier me ronge, l'histoire me tanne; le tabac ? j'en ai la gorge brulée. Autrefois je pensais, je méditais, j'écrivais, je jetais tant bien que mal sur le papier la verve que j'avais dans le cœur, maintenant je ne pense plus, je ne médite plus, j'écris encore moins. La poésie s'est peut-être retirée d'ennui et m'a quitté. Pauvre ange tu ne reviendras donc pas ! Et je sens pourtant confusément quelque chose s'agiter en moi, je suis maintenant dans une époque transitoire et je suis curieux de voir ce qui en résultera, comment j'en sortirai. Mon poil mue (au sens intellectuel) resterai-je pelé ou superbe. J'en doute. Nous verrons. Mes pensées sont confuses je ne peux faire aucun travail d'imagination, tout ce que je produis est sec, pénible, efforcé, arraché avec douleur. J'ai commencé un mystère il y a bien deux mois, ce que j'en ai fait est absurde, sans la moindre idée, je m'arrêterai peut être là ! Tant pis j'aurai entrevu du moins l'horizon sublime mais les nuages sont venus et m'ont replongé dans l'obscurité du vulgaire. Mon existence que j'avais rêvée si belle, si poétique, si large, si amoureuse, sera comme les autres monotone, sensée, bête, *je ferai mon droit. je me ferai recevoir* et puis j'irai pour finir dignement, vivre dans une petite ville de province comme Yvetot ou Dieppe avec une place de substitut ou procureur du roi. Pauvre fou qui avait rêvé la gloire, l'amour, les lauriers, les voyages, l'Orient, que sais-je? Ce que le monde a de plus beau, modestement, je me l'étais donné d'avance. Mais tu n'auras comme les autres que de l'ennui pendant ta vie et une tombe après la mort et la pourriture pour éternité.

Au même.

Rouen 18 mars 1839.

Ébloui par les feux du génie, je suis d'abord resté dans l'admiration la plus complète de ta description de Palmyre. Ça vaut vraiment les honneurs de l'impression et du concours académique ; que dis-je, la collection complète du Colibri pâlirait devant, et Condor (avec ses deux patés) et Orlowski (avec ses douze cafés) se prosterneraient la tête dans la poussière à la façon orientale.

Quant à ton horreur pour ces dames, qui sont au reste de fort bonnes personnes sans préjugés, je confie à Alfred le soin de la changer logiquement en un amour philosophique et conforme au reste de ses opinions morales. Oui et cent mille fois oui, j'aime mieux une p.... qu'une grisette. C'est ainsi je crois qu'on appelle ce quelque chose de frétillant, de propre, de coquet, de minaudé, de contourné, de dégagé et de bête, qui vous em.... perpétuellement et veut faire de la passion comme elle en voit dans les drames et vaudevilles. Non j'aime bien mieux l'ignoble pour l'ignoble, c'est une pose tout comme une autre et que je sens mieux que qui se soit. J'aimerais de tout mon cœur une femme belle et ardente et p.... dans l'âme. Voilà où j'en suis arrivé. Quels goûts purs et innocents. Vivent les plaisirs champêtres !

Tu me dis que tu as de l'admiration pour G. Sand je la partage bien (et avec la même réticence). J'ai lu peu de choses aussi belles que Jacques. Parles-en à Alfred.

Maintenant je ne lis guère, j'ai repris un travail

depuis longtemps abandonné, un mystère, un salmigondis dont je crois t'avoir parlé. Voici en deux mots ce que c'est : Satan conduit un homme (Smar) dans l'infini, ils s'élèvent tous deux dans les airs à des distances immenses. Alors en découvrant tant de choses, Smar est plein d'orgueil. Il croit que tous les mystères de la création et de l'infini lui sont révélés, mais Satan le conduit encore plus haut. Alors il a peur, il tremble, tout cet abime semble le dévorer, il est faible dans le vide. Ils redescendent sur la terre. Là c'est son sol, il dit qu'il est fait pour y vivre et que tout lui est soumis dans la nature. Alors survient une tempête, la mer va l'engloutir. Il avoue encore sa faiblesse et son néant. Satan va le mener parmi les hommes ; 1° le sauvage chante son bonheur. sa vie nomade, mais tout à coup un désir d'aller vers la cité le prend, il ne peut y résister, il part. Voilà donc les races barbares qui se civilisent. 2° ils entrent dans la ville, chez le roi accablé de douleurs, en proie aux sept péchés capitaux, chez le pauvre, chez les gens mariés, dans l'église qui est déserte. Toutes les parties de l'édifice prennent une voix pour le plaindre depuis la nef jusqu'aux dalles, tout parle et maudit Dieu. Alors l'église devenue impie s'écroule. Il y a dans tout cela un personnage qui prend part à tous les événements et les tourne en charge. C'est Yuk le dieu du grotesque. Ainsi à la première scène pendant que Satan débauchait Smar par l'orgueil, Yuk engageait une femme mariée à se livrer à tous les premiers venus sans distinction. C'est le rire à coté des pleurs, et les angoisses, la boue, à coté du sang. Voilà donc Smar dégouté du monde, il voudrait que tout fut fini là, mais Satan au contraire va lui faire éprouver toutes les passions et

toutes les misères qu'il a vues. Il le mène sur des chevaux ailés sur les bords du Gange. Là, orgies monstrueuses et fantastiques, la volupté tant que je pourrai la concevoir, mais la volupté le lasse. Il éprouve donc encore l'ambition. Il devient poète ; après ses illusions perdues, son désespoir devient immense, la cause du ciel va être perdue. Smar n'a point encore éprouvé d'amour. Alors se présente une femme.... une femme..... il l'aime, il est redevenu beau, mais Satan en devient amoureux aussi. Ils la séduisent chacun de leur coté. A qui sera la victoire ? à Satan, comme tu penses ? Non, à Yuk, le grotesque. Cette femme c'est la vérité et le tout finit par un accouplement monstrueux. Voilà un plan chouette et quelque peu rocailleux, montre le à Alfred, comme cela je ne raconterai pas deux fois la même chose.

Je fais des ouvrages qui n'auront pas le prix Montyon et dont la mère ne permettra pas la lecture à sa fille, j'aurai soin de mettre cette belle phrase en épigraphe.

Au même.

Rouen 15 avril 1839.

Classe du sire Amyot,
Théorie des éclipses, lequel a
l'esprit bougrement éclipsé.

Tu me plains, mon cher Ernest, et pourtant suis-je à plaindre, ai-je aucun sujet de maudire Dieu? Quand je regarde au contraire autour de moi dans le passé, dans le présent, dans ma famille, mes amis, mes affections, à peu de chose près je devrais le bénir. Les circonstances qui m'entourent sont plutot

favorables que nuisibles, et avec tout cela je ne suis pas content. Nous faisons des jérémiades sans fin, nous nous créons des maux imaginaires (hélas ceux-là sont les pires). Nous nous bâtissons des illusions qui se trouvent emportées. Nous semons nous-mêmes des ronces sur notre route et puis les jours se passent, les maux réels arrivent et puis nous mourrons sans avoir eu dans notre âme un seul rayon de soleil pur, un seul jour calme, un ciel sans nuage. Non je suis heureux. Et pourquoi pas ? qui est-ce qui m'afflige ? l'avenir sera noir peut-être, buvons avant l'orage, tant pis si la tempête nous brise, la mer est calme maintenant.

Et toi aussi ! je te croyais pourtant plus de bon sens qu'à moi, cher ami, toi aussi tu brailles des sanglots, eh mon Dieu qu'as-tu donc ? Sais-tu que la jeune génération des écoles est fièrement bête, autrefois elle avait plus d'esprit ; elle s'occupait de femmes, de coups d'épée, d'orgies ; maintenant elle se drape sur Byron, rêve de désespoir et se cadenasse le cœur à plaisir. C'est à qui aura le visage le plus pâle et dira le mieux je suis blasé, blasé ! quelle pitié ! blasé à dix-huit ans. Est-ce qu'il n'y a plus d'amour, de gloire, de travaux ? Est-ce que tout est éteint ? Plus de nature, plus de fleurs pour le jeune homme ? Laissons donc cela. Faisons de la tristesse dans l'art puisque nous sentons mieux ce côté là, mais faisons de la gaieté dans la vie, que le bouchon saute, que la pipe se bourre, que la p..... se déshabille, morbleu ! et si un soir au crépuscule, pendant une heure de brouillard et de neige nous avons le spleen, laissons le venir, mais pas souvent, il faut se gratter le cœur de temps en temps avec un peu de souffrance pour que toute la gale en tombe. Voilà

ce que je te conseille de faire, ce que je m'efforce de mettre en pratique.

Au même.

Rouen 11 octobre 1839.

Te voilà donc heureusement rétabli, cher ami. Tu as eu à ce qu'il paraît une suée assez considérable; quand viendras-tu nous voir, car j'y compte cela est de rigueur... Reste jusqu'au mois de janvier, si tu veux pour te rétablir, te panser, te rengraisser mais pour Dieu, viens fumer le calumet de la paix. Je t'écris ceci sur mon carton dans la classe du bon père Gors qui disserte sur le plus grand commun diviseur d'un em...... sans égal, qui m'étourdit si bien que je n'y entends goutte, n'y vois que du feu. Je te prie de ne pas oublier de m'envoyer ton cours de mathématiques, celui de physique et celui de philosophie. C'est surtout du premier dont j'ai grand besoin. Il va falloir barbouiller des papiers avec des chiffres. Je vais en avoir de quoi me faire crever, et le grec! à qui il faut songer et que je ne sais pas lire! et je suis dans les hautes classes! n.. d. D...! quelle hauteur! Et la philosophie, la plus belle des sciences, celle qui est la fleur, la crème, le suprême excrément de toutes les autres... et la troisième édition du fameux manuel, enrichie d'une couverture de papier rose et de nouveaux plagiats, tout cela me bastonne à en avoir les os rompus. Mais je me récrée à lire le sieur de Montaigne dont je suis plein, c'est là mon homme. En littérature comme en gastronomie, il est certains fruits qu'on

mange à pleine bouche, dont on a le gosier plein, et si succulents que le jus pénètre jusqu'au cœur. Celui-là en est des plus exquis.

Adieu, mon vieux, bonne santé, ne m'oublie pas.

Au même.

Rouen 19 novembre 1839.

Cher,

Il est maintenant dix heures et le petit coup. J'ai l'avantage d'être sous le père Gors qui fait des racines carrées, qu'importe grecques ou carrées, c'est de pitoyable soupe. Je t'écris donc parceque j'ai a t'écrire, que c'est pour moi plaisir, passe temps, désennuiement. Te voilà donc revenu à Paris et moi revenu mieux que jamais au collège où j'ai l'honneur de m'ennuyer au superlatif, et pourtant c'est là cette fameuse année de philosophie que tout le monde envie pendant dix ans et que j'ai désirée moi-même aussi ardemment qu'on désire le ministère, un peuple, un roi, un état, une constitution, une dinde, une gobe. Hélas, à mesure que l'objet de nos souhaits approche, la volupté qu'on avait entrevue dans leur accomplissement diminue, il semble que nous soyons destinés à n'attraper que des ombres sur la muraille, mais nous n'en attrapons même pas à courir après des nuages qui s'en vont, à nous désaltérer avec de l'eau sale, à vivre avec... assez, assez, et tout cela pour dire que je m'ennuie, un peu plus et je te remplirais de mon sujet.

Mais que vais-je faire au sortir du collège ? aller à Paris tout seul, faire du droit, perdu avec des crocheteurs et des filles de joie, et tu m'offriras, sans

doute pour me divertir, un café aux colonnades dorées ou quelque sale p.... de la Chaumière, merci. Le vice m'ennuie tout autant que la vertu.

O que je donnerais bien de l'argent pour être ou plus bête ou plus spirituel, athée ou mystique, mais enfin quelque chose de complet et entier, une identité, quelque chose en un mot.

Je suis le premier en philosophie. Mr Mallet a rendu hommage à mes dispositions pour les idées morales. Quelle dérision! A moi la palme de la philosophie, de la morale, du raisonnement, des bons principes. Ah! ah! paillasse vous vous êtes fait un bon manteau de papier avec des grandes phrases plates sans coutures.

Adieu, dis-moi tout ce qui te fera plaisir, surtout des blagues, car tu n'en taris pas. Adieu, l'heure sonne.

Au même.

Rouen 22 avril 1840.

Ah! mon cher Ernest je t'ai quitté avec le rire a la bouche et la folie dans le cœur, je suis maintenant triste à faire peur. Me voilà retombé dans ma vie de chaque jour, dans ma vie stérile, banale et laborieuse: quel ennui! Il me semble qu'il y a trois ans que je t'ai quitté. Quelles belles journées tu m'as fait passer là! Quelle différence entre la vie d'il y a trois jours et celle d'aujourd'hui. Quand j'y pense j'en suis accablé et j'ai l'âme toute navrée d'une mélancolie confuse et infinie. Comme la journée d'hier m'a paru longue, quelle passion ne vais-je pas encore subir pendant trois mois. Si Alfred n'arrivait pas d'ici quelque

temps j'en mourrais d'ennui. C'est ainsi que je suis fait, les journées heureuses m'en font mille mauvaises, la joie m'attriste quand elle est passée, les jours de fêtes ont toujours pour moi de tristes lendemains.

Je sentais bien que quelque chose de mon bonheur s'en allait en retournant vers Rouen, la somme de félicité départie à chacun de nous est mince et quand nous en avons dépensé quelque peu, nous sommes tout moroses ; j'étais assis sur l''impériale et silencieux, la tête dans le vent, bercé par le tangage du galop, je sentais la route fuir sous moi et avec elle toutes mes jeunes années, j'ai pensé à tous mes autres voyages aux Andelys, je me suis plongé jusqu'au cou dans tous ces souvenirs, je les ai comparés vaguement à la fumée de ma pipe qui s'envolait laissant après elle l'air tout embaumé. A mesure que j'approchais de Rouen, je sentais la vie positive et le présent qui me saisissaient, et avec eux le travail de chaque jour, la vie minutieuse, la table d'étude, les heures maudites, l'antre où ma pensée se débat et agonise. Oh il y a des jours comme hier par exemple où l'on est triste, où l'on a le cœur tout gros de larmes, où l'on se hait, où l'on se mangerait de colére. Ce qu'il faut faire c'est de ne pas penser au passé, de ne pas se dire : il doit encore faire là bas un beau soleil, il y a 72 heures j'étais à tel endroit, je vois encore sur la grande route l'ombre de ma tête qui court après celle du cheval et mille autres niaiseries semblables, c'est de regarder l'avenir, de s'allonger le cou pour voir l'horizon, de s'élancer en avant, de baisser la tête et d'avancer vite, sans écouter la voix plaintive des tendres souvenirs qui veulent vous rappeler dans la vallée de l'éternelle angoisse. Il ne faut pas regarder le

gouffre car il y a au fond un charme inexprimable qui nous attire.

Tu dois me trouver bête à faire pitié et si tu ne me comprends pas je me comprends hélas fort bien pour mon malheur ! Je me rappellerai toute ma vie le délicieux voyage que je viens de faire et notre promenade à la Roche, à l'Hermite, celle à Port-Mort, celle au Château Gaillard, celle d'Ecouis ! je te remercie de m'avoir fait deux bonnes journées toutes pleines de gaité, elles me sont plus rares qu'on ne pense, j'en paierais bien de semblables mon pesant d'or. Aux vacances nous nous reverrons sans doute à Rouen ou aux Andelys, n'importe je voudrais y être. Adieu réponds-moi et pardonne-moi, tu t'attendais sans doute à une bonne lettre, à un écho de mon rire d'il y a quatre jours. Excuse moi d'avoir trompé ton attente, je suis trop triste pour rire, trop ennuyé pour bien écrire ; ma douleur est bête, incolore ; c'est un orage sans éclair et avec une pluie sale. Adieu tout à toi, tu sais comme je t'aime.

A Caroline Flaubert sa sœur.

Marseille 29 septembre 1840.

Joli rat, j'ai reçu votre lettre à Toulouse où vous me mandez que le chagrin n'empêchait pas vos criques de manger des gigots ; je suis content qu'une santé si chère soit toujours bonne et ma seule inquiétude était qu'elle ne se dérangeat pendant mon absence.

Nous sommes arrivés ce matin à Marseille après nous être embarqués à Toulouse par le canal du

Midi et avoir vu Castelnaudary, les écluses de St Ferréol, Carcassonne, où nous sommes restés un jour, Narbonne, Nîmes, le pont du Gard et Arles. Tu ne peux pas te figurer ce que c'est que les monuments Romains, ma chère Caroline, et le plaisir que m'a procuré la vue des Arènes.

Je suis réduit ainsi que mes compagnons de voyage au dénument le plus complet et nous sommes tous panés et rapés. Je n'ai pour tout bien que trois chemises et mon gros pantalon d'hiver, pour me délecter sous un ciel cuisant. Ah mâtin ! Mes malles qui devaient nous retrouver à Bagnères de Luchon sont encore à venir. Malédiction sur le roulage et sur la sotte idée qui nous a fait nous séparer de nos paquets. J'ai appris à propos d'inconvénients de voyage que votre retour de Nogent avait été très désagréable. Cette nouvelle expérience a dû vous confirmer dans le dessein de ne plus voyager qu'en poste, ce que je vous conseille bien pour l'avenir. Croyez-en un voyageur consommé. A part le léger inconvénient signalé plus haut, nous n'avons pas eu à nous plaindre des voitures et pour ce qui est de la bonne nourriture nous nous gorgeons de figues et de raisins, surtout l'abbé, qui ne fait absolument pas autre chose. M. Cloquet est très bon et je remercie Achille de m'avoir procuré un pareil compagnon de voyage ; il se permet de temps en temps des plaisanteries sur le chapeau de cérémonie de Mlle Lise [1] qui l'autre jour a été près d'en pleurer.

Après demain nous partons pour Toulon et de là je vous dirai le jour du départ pour la Corse. Il est bien décidé que notre retour sera avant le 1er novembre.

1. Lise Cloquet, sœur du Dr Jules Cloquet.

A la même.

Ajaccio 6 octobre 1840.

Je t'écris aujourd'hui, ma bonne Caroline, parceque j'en ai le temps, mais je ne sais quand cette lettre te parviendra ni même quand je la mettrai à la poste. Vous avez dû recevoir une lettre d'Ajaccio où je suis arrivé hier. A Toulon j'ai reçu la tienne dans laquelle tu me demandes de longues épitres. Je suis prêt à satisfaire ton désir et à te donner tous les détails possibles sur mon voyage.

Ce que j'ai vu de la Corse jusqu'à présent se borne à peu de chose, quant à l'étendue. Je connais Ajaccio et aux environs un lieu nommé Caldamichia. Le pays où je suis ne ressemble pas plus à la Provence qu'à la Normandie et j'ai été très étonné de trouver des aloès et des bananiers. Ce matin au déjeuner nous avions sur notre table deux grappes de raisin longues de plus d'un pied et pesant chacune quatre livres. Le ciel de la Corse est superbe et on ne peut s'imaginer rien de plus beau que la baie d'Ajaccio. A Marseille déjà j'avais été étonné de la limpidité des eaux qui sont toutes bleues, mais ici elles sont bien plus transparentes encore ; on voit les poissons remuer et les herbes marines attachées au fond aller et venir sous la vague. Demain matin nous partons à six heures pour Vico et nous reviendrons ici dans deux ou trois jours pour recommencer nos courses. Notre itinéraire dressé par le préfet nous fait arriver à Bastia le 16. Du 7 au 16 nous serons donc en plein mâkis. A propos de mâkis j'en ai vu hier dans la petite promenade que nous avons faite avant

diner. Toutes les montagnes en sont couvertes et à les voir de loin on les prendrait pour de grands champs d'herbes. Tout ce qu'on dit sur la Corse est faux, il n'y a pas de pays plus sain et plus fertile, jusqu'à présent nous en sommes enchantés, et l'hospitalité s'y pratique de la manière la plus cordiale et la plus généreuse. Nous avons été forcés de quitter notre hotel et nous sommes logés dans de belles et bonnes chambres, dormant dans de bons lits et nourris à une bonne table, ayant chevaux, voitures et valets à nos ordres.

Quand on voyage en Corse, on mange et on couche dans la première maison venue dont on vous ouvre la porte à toute heure du jour et de la nuit. On ne paye jamais et la coutume est seulement d'embrasser ses hôtes qui vous demandent votre nom en partant. C'est un si drôle de pays que le préfet même ne peut s'empêcher d'aimer les bandits, quoiqu'il leur fasse donner la chasse. Il m'a promis de m'en faire connaître quelques-uns dans les courses que je vais faire avec M. Cloquet dans la montagne. Nous passerons par un village où nous verrons la véritable Colomba, qui n'est pas devenue une grande dame comme dans la nouvelle de Mérimée, mais une vieille bonne femme grossie et raccourcie.

Le 9.

Je reprends ma lettre après trois jours d'interruption. Nous avons vu Vico et Goiano. Après-demain nous repartons d'Ajaccio pour Corte et pour Bastia. Je puis maintenant te parler de la Corse sciemment, puisque j'ai vu une bonne partie du littoral occidental. Tout le pays est couvert de montagnes et les

chemins montent et descendent continuellement, de sorte qu'on est enfoncé dans des gorges et des makis ; tout à coup le paysage change comme un tableau à vue et un autre horizon apparaît. La route que nous parcourions contournait le bord de la mer et nous marchions sur le sable ; il y avait un soleil comme tu n'en connais pas qui dominait toutes les côtes et leur donnait une teinte blanche et vaporeuse. Tous les rochers à fleur d'eau scintillaient comme du diamant et à notre gauche les buissons de myrte embaumaient. J'ai pensé à toi, ma bonne Caroline, et à la joie que tu aurais à voir tout cela. Tu as bien raison d'aimer gens et sites, tout est admirable. Cet hiver, au coin du feu, nous en parlerons longuement tout en tisonnant.

Apprends une bonne fortune, nous serons guidés jusqu'à Corte par un ancien bandit de mes amis, actuellement commandant des Voltigeurs corses, puis je pourrai te lire la relation exacte et circonstanciée de la mort de Murat ; M. Maltedo, chez lequel nous avons logé à Vico, est un ancien capitaine de Volites du roi de Naples qui l'a suivi jusqu'à sa mort et qui pour son dévouement a été longtemps détenu dans les prisons d'Italie et de France.

A la même.

Paris, 16 mai 1841.

Je te remercie bien, mon bon rat, de la lettre que tu m'as envoyée hier ; elle était gentille et spirituelle comme toi, abondante en traits d'esprit que j'ai ap-

pris par cœur et que je donnerai à la première occasion comme étant de moi. Il paraît que les Maupassant sont toujours en belle humeur et que les facéties découlent mieux que jamais de leurs lèvres. Je regrette de n'avoir pas assisté au déjeuner où ils en ont tant dit, j'aurais fait ma partie.

J'ai été hier chez les Collier, Gertrude avait commencé une lettre pour toi ; elle ne sort pas des bals, c'est un devoir pour elle de n'en pas manquer un seul.

Courage, mon vieux rat, pour samedi prochain. Allons, de l'aplomb, nom d'un tonnerre ! Là, un, deux, un, deux, pas trop vite, ferme les trilles, brrrr les petites gammes, ne perdons pas la tête.

Puisque tu fais de la géométrie et de la trigonométrie, je vais te donner un problème : Un navire est en mer, il est parti de Boston chargé de coton, il jauge 200 tonneaux. Il fait voile vers le Havre, le grand mât est cassé, il y a un mousse sur le gaillard d'avant, les passagers sont au nombre de douze, le vent souffle N.-E.-E., l'horloge marque 3 heures un quart d'après-midi, on est au mois de mai.... On demande l'âge du capitaine ?

A la même.

Paris, juillet 1841.

Tu n'es donc pas plus drue, mon bon rat ? et le plaisir de m'écrire ne peut te faire oublier tes douleurs, puisque tu m'avoues à moi-même que tu en as à peine le cœur ? Je vous préviens cependant d'une chose, toi et maman ; c'est qu'il faut, pendant le séjour que je vais faire à Rouen, que vous soyez

aimables, que vous ayez de bonnes figures; le même avis peut être aussi adressé à la jeune Fargues ; souffrez tant que vous voudrez des reins, de la tête et des engelures ou des piqûres, peu m'importe, mais faites en sorte de me rendre le logis agréable. De quelque manière que vous vous y preniez je serai toujours mieux qu'ici ; Paris n'est pas un pays de Cocagne pour tout le monde et j'y mène une vie assez judiriquement sombre. La capitale pour les bons provinciaux est quelque chose de très amusant, rempli de cafés, de restaurants, de glaces, de spectacles et de becs de gaz qui éclairent beaucoup. On est vite fatigué de semblables merveilles. Pour ma part j'en suis tanné. Puisque ce mot tanné vient de couler sur mon papier, sais-tu, vieux Carolo, dans quelle ville une femme qui voyage est la plus ennuyeuse ? C'est quand elle est à Nantes.

Je respire un peu plus maintenant et je regarde mon affaire comme à peu près bâclée. Je suis joyeux, facétieux, je grille de monter dans la diligence, je me vois arrivant à Rouen le mardi matin, montant l'escalier en courant, gueulant et vous embrassant. Je pousse de temps en temps quelques rires du garçon[1] pour me distraire et je fais le père Couillère en me regardant dans la glace. Un peu de vacances avec vous me fera un grand bien sous tous les rapports. On me trouve généralement maigri et mauvaise mine, ce qui ne m'étonne pas beaucoup, vu que depuis que papa est parti je me couche régulièrement

1. Le « garçon » était un type conçu par Gustave Flaubert et Alfred Le Poittevin et fut pendant plusieurs années le sujet d'une série de farces et de bons mots que comprenaient seuls les initiés.

à 3 heures du matin et me lève à 8 heures et demie. Mercredi dernier je ne me suis point couché, par farce. Néanmoins je me porte bien et j'ai bon appétit. Je suis par exemple toujours crispé et prêt à donner une calotte et deux ou trois coups de pied à propos de rien, au premier homme qui passe. Bref, si je ne suis pas recu, personne ne peut se vanter de l'être, car je crois savoir ma première année de droit aussi bien que qui que ce soit.

On a fait le portrait d'Henriette à la miniature pour l'envoyer à son frère aîné. Il est assez joli et ressemblant. On commence maintenant celui de Gertrude et d'Henriette ensemble. Elles voulaient à toute force que je fasse aussi faire le mien afin de vous l'envoyer. J'ai résisté à cette ridicule action qu'elles voulaient m'imposer et j'ai bien fait. A ce seul mot de portrait une sueur froide m'a glacé le dos comme cent articles du Code civil. Elles sont toutes dans les arts. Adeline moule avec du mastic, et Gertrude fait le portrait de la cuisinière. On a expulsé le chien du salon, il pissait trop et trop souvent.

A la même.

20 ans

Paris, juillet ou août 1841.

Je suis tellement agacé qu'il faut que je me dilate un peu en vous écrivant. Je prends jour définitivement vendredi prochain, je veux en finir le plus tôt possible parce que ça ne peut pas durer plus longtemps comme ça; je finirais par tomber dans un état d'idiotisme ou de fureur. Ce soir, par exemple, je ressens simultanément ces deux agréables états

d'esprit. Je rage tellement, je suis si impatient d'avoir passé mon examen que j'en pleurerais. Je crois que je serais même content si j'étais refusé, tant la vie que je mène depuis six semaines me pèse sur les épaules. Il y a des jours pires que les autres: hier, par exemple, il faisait un temps doux comme au mois de mai: j'ai eu toute la matinée une envie atroce de prendre une carriole et d'aller me promener à la campagne: je pensais que si j'avais été à Déville, je me serais mis sous la charreterie avec Néo[1] et que j'aurais regardé la pluie tomber en fumant tranquillement ma pipe. Il ne faut pas songer à tout ce qui vient à l'esprit de bon et de doux quand on prépare un examen: je me reproche, comme temps perdu, toutes les fois que j'ouvre ma fenêtre pour regarder les étoiles (car il y a maintenant un beau clair de lune) et me distraire un peu. Figure-toi que depuis que je t'ai quittée je n'ai pas lu une ligne de français, pas six malheureux vers, pas une phrase honnête. Les Institutes sont écrites en latin et le Code civil est écrit en quelque chose d'encore moins français. Les messieurs qui l'ont rédigé n'ont pas beaucoup sacrifié aux grâces. Ils ont fait quelque chose d'aussi sec, d'aussi dur, d'aussi puant et platement bourgeois que les bancs de bois de l'école où on va se durcir les fesses à en entendre l'explication. Les gens peu délicats en fait de confortable intellectuel trouvent peut-être qu'on n'y est pas mal, mais pour les aristocrates comme moi qui ont coutume d'asseoir leur imagination à des places plus ornées, plus riches, plus moelleuses surtout, c'est crânement désagréable et humiliant. « Il n'est rien si pleinement et si largement

1. Il appelait ainsi un chien de Terre-Neuve qu'il affectionnait.

faultier que les loys et cuyde que l'homme y a assez montré sa bestise, par leur inconstance, mutations et diversitez. » Pendant que je suis à m'éreinter sur les rentes, servitudes et autres facéties, toi, mon vieux rat, tu pianotes du Chopin, du Spohr, du Beethoven, ou bien tu mêles le bitume à la terre de Sienne et fais chier les vessies de blanc, tu as une vie moins canaille que la mienne et qui sent plus son gentilhomme.

A la même.

Paris, mars 1842.

Toi, mon vieux rat, m'ennuyer, allons donc! tu badines, tu plaisantes; dis plutôt que tu t'ennuyais de m'écrire et non pas que tu t'es arrêtée dans la crainte de m'ennuyer. Tu sais bien que plus tes lettres sont longues, plus je les aime. Il me semble qu'il y a longtemps que je ne t'ai vue et j'ai bien besoin de t'embrasser. Il y a trois semaines que j'ai quitté Rouen ; dans quinze jours, le jour des Rameaux, vous me verrez arriver. Je resterai jusqu'au 22 avril, époque à laquelle je retournerai bien vite à Paris pour bâcler mon examen, qui commence à me talonner. Vous ne me reverrez plus alors qu'au mois de juin pendant trois ou quatre jours.

J'ai été au Rond-Point mardi ; Henriette avait une grande robe rose qui la rendait plus jolie et plus gracieuse encore que de coutume. Elle est toujours la même et d'une humeur égale tandis que Gertrude a toujours du nouveau à vous apprendre. Elle aime beaucoup la famille royale et a été désolée de la mort

du duc d'Orléans. Les Collier à ce sujet se sont aperçus à Trouville que nous n'aimions pas beaucoup la dynastie régnante et cela parce que maman ne paraissait pas très affectée de la descente chez Pluton du prince royal.

D'Arcet pioche comme un enragé pour le concours du bureau central; mais il se fera probablement enfoncer. Il juge à propos, pour se rendre fort dans la discussion, de lire Spinosa, Descartes et beaucoup d'honnêtes gens de cette trempe qu'il n'entend guère, comme il est très facile de s'en convaincre quand on a la moindre idée de la philosophie. Entre nous soit dit, il y patauge un peu.

Je suis invité pour samedi prochain à un grand souper annuel chez mon ami Maurice. J'ai accepté, ça me remettra un peu les nerfs.

Dialogue (passé il y a une heure) :

Moi, ma portière. (J'entends du bruit).

La portière (de dedans l'antichambre). — C'est moi, Monsieur, ne vous dérangez pas. (La portière ouvre la porte. Ordinairement ce sont les portières qui s'ouvrent). Je vous apporte des allumettes, Monsieur, car vous en avez besoin.

Moi. — Oui.

La portière. — Monsieur en brûle beaucoup. Monsieur travaille tant. Ah! comme Monsieur travaille! Je ne pourrais en faire autant, moi qui vous parle.

Moi. — Oui.

La portière. — Monsieur va bientôt s'en aller cheux lui. Vous avez raison.

Moi. — Oui.

La portière. — Ça vous fera du bien de prendre un peu l'aïr, car depuis que vous êtes ici, bien sûr, bien sûr....

Moi (avec intention). — Oui.

La portière (élevant la voix). — Vos parents doivent être contents d'avoir un fils comme vous (c'est son idée fixe, car elle l'a déjà dit à Hamard [1].

Moi. — Oui.

La portière. — C'est que, voyez-vous, rien ne contente plus les parents comme de voir leurs enfants bien travailler. Eh bien ! quand je vois Alphonsine à l'ouvrage, y a rien qui me fasse plaisir comme ça. Veux-tu bien travailler, veux-tu bien travailler, que je lui dis comme ça tous les jours, vilaine paresseuse. Veux-tu pas rester comme ça à ne rien faire. Mais je vais vous dire, elle est un peu molle, cette pauvre Alphonsine. Oui, elle a maintenant un petit bobo, ça l'empêche de coudre. Elle n'a pas tant de mal que moi, allez. Oui, quand j'étais jeune j'avais les traits plus fins qu'elle, oh ! oui, voui, elle n'a pas les traits aussi fins que moi, c'est ce que je lui dis tous les jours : Alphonsine, t'as pas les traits aussi fins que moi. Mais vous, c'est pas ça, monsieur, c'est la tête qui travaille, c'est la mémoire qui faut. Bien sûr que oui, vous aurez besoin de prendre l'air.

Je ne l'écoutais plus qu'elle parlait encore.

Ah ! rat, mon bon rat, mon vieux rat, ayez soin d'avoir de bonnes joues pour l'autre semaine, car j'ai faim de vous les embrasser. C'est moi qui m'en donnerai. Décidément quand j'y pense, je ne pourrai pas m'empêcher de te faire un peu de mal, comme les fois où mes gros baisers de nourrice font tant de bruit que maman dit : « Mais laisse là cette pauvre fille ! » et que toi-même, harassée et me repoussant avec les deux mains, tu dis : « Ah ! bonhomme ! »

1. Emile Hamard, qui plus tard épousa Caroline Flaubert.

En attendant, voilà le jour qui baisse, je n'y vois presque plus. C'est encore un de moins. Je m'en vais fermer ma lettre, la mettre à la poste, dîner et m'en revenir à l'usufruit, que je repasse et repasse toujours, mais ça me surpasse.

A Ernest Chevalier.

Rouen, 19 mars 1842.

Comment, vieux bâtin! dans quel état un homme comme toi est-il réduit! calmez-vous, brave homme, calmez-vous! au lieu de tant faire du droit, faites un peu de philosophie, lisez Rabelais, Montaigne, Horace ou quelque autre gaillard qui ait vu la vie sous un jour plus tranquille et apprenez une bonne fois pour toutes qu'il ne faut pas demander des oranges aux pommiers, du soleil à la France, de l'amour à la femme, du bonheur à la vie. Or ça! songe à la soupe, au bouilli, aux pâtés de foies gras, au chambertin. Comment te plaindre de la vie quand il existe encore un lit où se consoler de l'amour, et une bouteille de vin pour perdre la raison. Remonte-toi le moral, n... d... D..., suis un régime sévère, fais des farces la nuit, casse les réverbères, dispute-toi avec les cochers de fiacre, fume raide, va dans les cafés, f... le camp sans payer, donne des renfoncements dans les chapeaux, rote au nez des gens, dissipe la mélancolie et remercie la Providence. Car le siècle où tu es né est un siècle heureux, les chemins de fer sillonnent la campagne, il y a des nuages de bitume et des pluies de charbon de terre, des trottoirs d'asphalte et des pavages en bois, des pénitenciers pour les jeunes

détenus et des caisses d'épargne pour les domestiques économes qui viennent y déposer incontinent tout ce qu'ils ont volé à leurs maîtres. M. Hébert fait des réquisitoires et les évêques des mandements, les p... vont à la messe, les filles entretenues parlent au moins de morale et le gouvernement défend la religion, le malheureux Théophile Gautier est accusé d'immoralité par M. Faure, on met en prison les écrivains et on paye les pamphlétaires. Mais ce qu'il y a de plus grotesque, c'est la magistrature qui protège les bonnes mœurs et les attentats aux idées orthodoxes. La justice humaine est d'ailleurs pour moi ce qu'il y a de plus bouffon au monde; un homme en jugeant un autre est un spectacle qui me ferait crever de rire s'il ne me faisait pitié, et si je n'étais forcé d'étudier maintenant la série d'absurdités en vertu de quoi il le juge. Je ne vois rien de plus bête que le droit, si ce n'est l'étude du droit; j'y travaille avec un extrême dégoût et ça m'ôte tout cœur et tout esprit pour le reste. Mon examen même commence à m'inquiéter un peu, mais pas plus qu'un peu et je ne m'en foulerai pas la rate davantage pour cela. Voilà l'été qui revient, c'est tout ce qu'il me faut, que la Seine soit chaude pour que je m'y baigne, que les fleurs sentent bon et que les arbres aient de l'ombre. Connais-tu l'épitaphe d'Henri Heine? la voici: « Il aima les roses de la Brenta. » Ce serait bien la mienne. Épitaphe du garçon: « ci-gît un homme adonné à tous les vices. »

Souvent je hausse les épaules de pitié quand je songe à tout le mal que nous nous donnons, à toute l'inquiétude qui nous ronge pour être fort, pour se faire une fortune et un nom; que tout cela est vide et pitoyable.

A quoi bon toutes ces peines
Secouez le gland des chênes,
Buvez l'eau des fontaines,
Aimez et rendormez-vous.

Être en habit noir du matin au soir, avoir des bottes, des bretelles, des gants, des livres, des opinions, se pousser, se faire pousser, se présenter, saluer, et faire son chemin. Ah mon Dieu!

Où est mon rivage de Fontarabie où le sable est d'or, où la mer est bleue, les maisons sont noires, les oiseaux chantent dans les ruines. Je connais encore les chemins dans la neige, l'air est vif, le vent chante dans les trous des montagnes. Le pâtre y siffle seul ses chiens vagabonds, sa poitrine ouverte y respire à l'aise et l'air est embaumé de l'odeur du mélèze. Qui me rendra les brises de la Méditerranée, car sur ses bords le cœur s'ouvre, le myrte embaume, le flot murmure. Vive le soleil, vivent les orangers, les palmiers, les lotus, les nacelles avec des banderoles, les pavillons frais pavés de marbre où les lambris exhalent l'amour. O si j'avais une tente faite de joncs et de bambous au bord du Gange, comme j'écouterais toute la nuit le bruit du courant dans les roseaux, le roucoulement des oiseaux qui perchent sur des arbres jaunes.

Mais (n.. d. D...!) est-ce que jamais je ne marcherai avec mes pieds sur le sable de Syrie? quand l'horizon rouge éblouit, quand la terre s'enlève en spirales ardentes et que les aigles planent dans le ciel en feu. Ne verrai-je jamais les nécropoles embaumées où les hyènes glapissent, nichées sous les momies des rois, quand le soir arrive à l'heure où les chameaux s'asseoient près des citernes. Dans ces pays-là les étoiles sont quatre fois larges comme les nôtres, le

soleil y brûle, les femmes s'y tordent et bondissent sous les baisers, sous les étreintes. Elles ont aux pieds, aux mains, des bracelets et des anneaux d'or et des robes en gaze blanche.

Seulement quelquefois, quand le soleil se couche, je songe que j'arrive tout à coup à Arles, le crépuscule illumine le cirque et dore les tombeaux de marbre des Eliscampes et je recommence mon voyage, je vais plus loin, plus loin, comme une feuille poussée par la brise :

Ah! je veux m'en aller dans mon île de Corse,
Par le bois dont la chèvre en passant mord l'écorce,
Par le ravin profond
Le long du sentier creux où chante la cigale,
Suivre nonchalamment en sa marche inégale
Mon troupeau vagabond.

C'est une belle chose qu'un souvenir, c'est presque un désir qu'on regrette.

A sa sœur.

Paris, 11 mai 1842.

Si tu crois à lire mes lettres que je ne m'ennuie pas, mon pauvre rat, tu te trompes on ne peut plus; quand je pense à vous et que je vous écris je m'égaye le plus possible et d'ailleurs je suis si agacé, si embêté, si furieux que souvent je suis obligé de me battre les flancs pour ne pas me laisser tomber de découragement. Je me remonte le moral, comme on dit, et j'ai besoin de me le remonter à chaque minute. Si tu avais une idée de la vie que je mène tu le concevrais sans peine.

Montaigne, mon vieux Montaigne disait : « Il nous faut abbestir pour nous assaigir. » Je suis toujours si abbesti que ça peut passer pour sagesse et même pour vertu. Quelquefois j'ai envie de donner des coups de poing à ma table et de faire tout voler en éclats, puis, quand l'accès est passé, je m'aperçois à ma pendule que j'ai perdu une demi-heure en jérémiades et je me remets à noircir du papier et à tourner des pages avec plus de vitesse que jamais. Le soir arrive, je m'en vais m'attabler au fond d'un restaurant tout seul et la mine renfrognée en pensant à la bonne table de famille entourée de figures amies et où l'on est chez soi, dans soi, où l'on mange de bon cœur, où l'on rit tout haut. Après quoi je rentre, je ferme mes volets pour que le jour ne me blesse pas les yeux et je me couche. J'ai pourtant maintenant une grande consolation. C'est un bocal d'excellent tabac turc que m'a donné M. Cloquet et qui me sert à charmer mes loisirs.

Paris n'est pas plus favorisé que Rouen sous le rapport du chemin de fer et si tu t'ennuies d'en entendre parler tu es tout à fait comme moi. Il est impossible d'entrer n'importe où sans qu'on entende des gens qui disent: Ah! je m'en vais à Rouen! Je viens de Rouen! irez-vous à Rouen? Jamais la capitale de la Neustrie n'avait fait tant de bruit à Lutèce; on en est tanné.

Je te prierai, mon bon rat, de changer un peu votre manière de m'envoyer vos lettres. Celle que j'ai reçue ce matin était datée de mardi. C'est deux bons jours de vieillesse qu'elle avait sur le dos. Il est étonnant que « maintenant qu'il y a le chemin de fer et que c'est si commode pour aller à Paris,

car on peut y aller dîner et revenir le soir pour se coucher. Ah ! vraiment, c'est une chose incroyable ! etc., » et que conséquemment les « voies de communication » sont si rapides je reçoive des nouvelles de vous comme si vous habitiez au fond de la Basse-Bretagne. Tâchez de vous arranger autrement.

Que fais-tu dans la maison de campagne, ma chère Carolo, y peinturelures-tu bien ? y pianotes-tu raide ? Vas-tu dans le bosquet avec Néo, miss Jane et maman, un livre et de l'ouvrage dans ton tablier, t'asseoir sur un banc ? Quel beau soleil il fait ! Comme je voudrais être avec vous, mais je pioche comme un enragé et d'ici au mois d'août je serai dans un état de fureur permanente. Il m'en prend quelquefois des crispations et je me démène avec mes livres et mes notes comme si j'avais la danse de saint Guy, patron des tailleurs.

Je n'ai pas vu les Collier, car je ne descends plus de mon antre qu'une fois par semaine. J'ai en effet l'air d'une bête plus ou moins fauve ; donc je n'ai pas grande nouvelle à t'annoncer, ou, pour mieux dire, je ne sais rien du tout.

Adieu, vieux rat, vieux coquin de rat.

A la même.

Paris, juin 1842.

Cette lettre vous parviendra par l'ami Florimont, qui est chargé de la porter. Il s'embarque pour la Neustrie non sans peur, car Beautot[1] est là qui le

1. Propriété du beau-père d'Achille Flaubert.

menace et il a une venette horrible d'être obligé d'y subir une journée. Quant à moi je ne demanderais pas mieux que d'aller même à Beautot tant je suis embêté du lieu où je suis. L'univers est grand et le voyageur en est le vrai roi. Que ne suis-je voyageur! Il y a sur la terre des mers énormes et des forêts vierges, des déserts à lasser le pied des chevaux, des horizons sans fin, des vallées profondes, des plaines qui n'en finissent, on peut aller partout là; eh bien, non, il existe aussi sur la terre un petit point restreint qu'on appelle Paris et dans ce point une autre imperceptibilité qui est l'école de Droit. C'est justement là qu'il me faut vivre, c'est là que je suis à me durcir les fesses sur des bancs de bois et à endurer un professeur qui fait tomber sur vos épaules sa parole de plomb ou d'airain, comme on voudra. Je vais encore bien au cours, mais je n'écoute plus, c'est du temps perdu. J'en ai trop, j'en suis saoul. J'admire les gaillards qui sont là patiemment à prendre des notes et qui ne sentent pas des bouillonnements de rage et d'ennui leur monter à la tête. Quand j'ai avalé deux cours de suite, ce qui m'arrive souvent, juge dans quel état je dois être. La haine que je porte à la science découle, je crois, sur ceux qui l'enseignent, à moins que ce ne soit le contraire, et si j'avais le pouvoir absolu, à coup sûr j'enverrais M. Oudot et compagnie travailler aux fortifications, à grands renforts de coups de pied. En attendant je travaille comme un désespéré pour passer mon examen le plus tôt et le plus infailliblement possible. Mais celui qui pourrait me voir quand je suis seul à m'inoculer tout le français du Code civil dans le cerveau et à savourer la poésie du Code de procé-

dure, celui-là pourrait se vanter d'avoir vu quelque chose de lamentablement grotesque. Nom d'un nom ! j'aime mieux faire le « journaliste de Nevers » ou « le père Couillère », parole d'honneur.

Quand je pense à vous autres, au moins, quelque chose de bon et de doux me ranime et me rafraîchit, mille tendresses gaies me reviennent au cœur et je vais de l'une à l'autre vous regardant tous d'ici, aller, venir, parler avec le son de votre voix, vous lever et vous asseoir dans vos habits que je connais. Ici, par exemple, mon bon raton, j'ai dans les oreilles ton rire sonore et doux, ce rire pour lequel je me ferais crever en bouffonneries, pour lequel je donnerais jusqu'à ma dernière facétie, jusqu'à ma dernière goutte de salive. Si bien que seul, parfois, dans ma chambre, je fais des grimaces dans la glace ou pousse le cri du garçon, comme si tu étais là pour me voir et m'admirer, car je m'ennuie bien de mon public.

A la même.

Paris, juin 1842.

Je suis bien aise, vieux biquet, que les deux courses que tu as faites à la Neuville ne t'aient pas fatiguée. Ça donne bon espoir pour le voyage, ménage-toi d'ici-là, chère enfant, reste couchée tard et soigne bien la pauvre fille de ta mère. Si vous m'avez regretté samedi et dimanche dernier, vous n'étiez pas les seules et je ne me suis pas précisément amusé. Ah ! qu'il est temps que tout cela finisse, je crois que quand même je serais refusé j'en serais content, car au moins j'en

serais débarrassé. Je prie maman de ne pas engager M. Getillat à *solliciter* pour moi auprès des messieurs qui peuvent être de sa connaissance, j'en serais fort humilié et tous ces tripotages-là ne sont pas de mon genre. Passe encore se faire recommander par les amis, mais par des dames c'est un peu canaille, un peu trop pour moi, d'ailleurs les *hommes comme moi* ne sont pas faits pour être refusés à des examens. Je tâche de me remonter le toupet et de faire le crâne, néanmoins je ne suis pas raide. Peut-être est-ce un excès de modestie?

L'ami Hamard a passé vingt-quatre heures en prison pour n'avoir pas voulu monter la garde. J'ai été le voir. Il pourrissait sur la paille humide des cachots et étudiait les lois dans ce séjour où l'on met ceux qui y contreviennent. Il passe son examen dans quelques jours et file après pour les Pyrénées.

A la même.

Paris, 3 juillet 1842.

Ta lettre m'a fait bien plaisir, mon pauvre rat, puisqu'elle m'a donné de toi de bonnes nouvelles; je souhaite que celles qui succèderont se ressemblent. J'ai vu avec plaisir pour vous qu'il y avait peu de monde à Trouville, de sorte que vous n'êtes pas embêtés du bourgeois.

Si tu savais comme on s'ennuie l'été à Paris et comme on pense aux arbres et aux flots, tu te trouverais encore bien plus heureuse. Te rassasies-tu à plaisir de la vue de la dune? savoures-tu bien tous les délices du cottage? etc., etc. Réponds-moi des lettres détaillées.

Je quitte demain le quartier bon ton et je m'en vais loger rue de l'Odéon, 35, dans l'ancien logement d'Ernest, mardi matin je commence donc ma vie féroce.

M. Cloquet viendra probablement à la fin du mois d'août passer quatre ou cinq jours avec sa fille à Trouville, Mlle Lise part pour Toulon le 15 juillet.

Quel grand homme c'est qu'E. D. !!!! Il monte des chevaux pur sang sur le boulevard, déjeune chez Tortoni, va parler à des grooms chez des marchands de vin et fait sa correspondance d'assurance. Il est indigné de ce que je porte les cheveux longs et il voulait à toute force, hier, m'entraîner chez un perruquier pour me les faire couper à la mode. Il a une balle et un genre de plus en plus divertissant. J'ai été deux fois déjà aux écoles de natation. J'ai haussé les épaules de pitié; tous crétins! une eau sale, des moutards ridicules ou des vieillards stupides qui y clapotent. Il n'y en avait pas un qui fût digne seulement de me regarder nager!

A la même.

Paris, 26 juillet 1842.

Ta lettre de ce matin, mon bon Carolo, m'a fait beaucoup plus de plaisir encore que les autres parce que M. T*** que j'ai vu hier m'avait appris que tu avais été fatiguée d'une course un peu trop longue. Dieu merci, cette fatigue n'a été que passagère, ménage-toi bien, ma chère enfant, pense toujours à ceux qui t'aiment et à toute la peine que nous cause la plus petite douleur pour toi.

J'ai dîné hier chez M. T*** avec M. et Mme D***. Je

me suis très bien conduit pendant tout le dîner (toujours distingué dans ma tenue et dans mes manières comme Murat) mais le soir voilà qu'on s'avise de parler de Louis-Philippe et que je déblatère contre lui à propos du musée de Versailles. Figure-toi en effet que ce porc-là, trouvant qu'un tableau de Gros n'était pas assez grand pour remplir un panneau de muraille, a imaginé d'arracher un côté du cadre et de faire ajouter deux ou trois pieds de toile peinte par un artiste quelconque. Je voudrais voir la mine de cet artiste-là. Donc M. et Mme D*** qui sont philippistes enragés, qui vont à la cour et qui conséquemment, comme Mme de Sévigné après avoir dansé avec Louis XIV, disent: quel grand roi, ont été très choqués de la manière dont je traitais celui-ci. Mais tu sais que plus j'indigne les bourgeois plus je suis content, ainsi j'ai été très satisfait de ma soirée, ils m'auront sans doute pris pour un légitimiste parce que je me suis également « gaudy » sur le compte des hommes de l'opposition.

L'étude du droit m'aigrit le caractère au plus haut point, je bougonne toujours, je rognonne, je maugrée, je grogne même contre moi-même et tout seul. Avant-hier soir j'aurais donné cent francs (que je n'avais pas) pour pouvoir administrer une pile n'importe à qui.

A Ernest Chevalier.

Paris, 22 juillet 1842.

Jolie science que le droit! ah c'est beau! c'est littéraire surtout. Cré coquin, les beaux styles que ceux de MM. Oudot et Ducoudray, la belle tête

d'artiste que celle de M. Duranton. Ah! joli physique! c'est tout à fait grec. Dire que depuis un mois, je n'ai pas lu un vers, écouté une note, rêvé trois heures tranquille, vécu une minute. Enfin, mon pauvre vieux, figure-toi que j'en suis vexé à ce point que l'autre nuit j'ai rêvé du droit. J'en ai été humilié pour l'honneur des rêves. Je sue sang et eau, mais si je ne peux parvenir à trouver des cahiers d'Oudot, c'est foutu, je suis rejeté pour l'année prochaine. J'ai été voir hier passer des examens, c'est, je crois, ce que j'ai de mieux à faire. Il me faudra aussi, moi, endosser bientôt ce harnais crasseux. Je me f.... pas mal du droit pourvu que j'aie celui de fumer ma pipe et de regarder les nuages rouler au ciel couché sur le dos et fermant à demi les yeux. C'est tout ce que je veux. Est-ce que j'ai envie de devenir fort, moi, d'être un grand homme, un homme connu dans un arrondissement, dans un département, dans trois provinces, un homme maigre, un homme qui digère mal, est-ce que j'ai de l'ambition, comme les décrotteurs qui aspirent à être bottiers, les cochers à devenir palefreniers, les valets à faire les maîtres, l'ambitieux d'être député ou ministre, décoré et conseiller municipal? tout cela me semble fort triste et m'allèche aussi peu qu'un dîner à 40 sous ou un discours humanitaire. Mais c'est la manie de tout le monde et ne fût-ce que par distinction et non par goût, par bon ton et non par penchant, il est bien maintenant de rester dans la foule et de laisser tout cela à la canaille qui se pousse toujours en avant et court dans les rues. Nous, demeurons chez nous, du haut de notre balcon regardons passer le public et si parfois nous nous ennuyons trop fort,

eh bien, crachons-lui sur la tête, et puis continuons à causer tranquillement et à contempler le soleil couchant à l'horizon.

Bien le bonsoir.

A sa sœur.

Paris, 5 août 1842.

Ta lettre de ce matin m'a fait grand plaisir, mon bon raton, j'avais peur que tu ne fusses malade.

Je serai bien aise que mon examen se passe bien ou mal, n'importe, mais que j'en sois débarrassé. Pour peu que je continue, tu ne trouverais plus en moi qu'un résidu de Gustave. Il m'arrive de passer une journée sans avoir pensé au garçon, sans avoir gueulé tout seul dans ma chambre pour me divertir, comme ça m'arrive tous les jours dans mon état normal. Du reste, ma santé est toujours excellente.

Samedi prochain on me donnera jour définitif pour passer mon examen, je vous l'écrirai aussitôt et vous saurez ainsi la date certaine de mon arrivée. Je grille, ma bonne Caroline, je grille comme toi il y a deux mois et je crois encore plus.

J'aurais voulu être avec toi sur le passager pour voir les balles des Rouennais, tu as dû observer bien des bêtises. As-tu ri quand tu as vu le Cap de la mère Lambert sur le quai? Avait-elle toujours des fourrures? Mais ta vanité a dû être satisfaite en te baignant au Havre. Je suis sûr que tu nageais de la manière la plus poissonnière et que tu as fait pâlir tes rivales. Pour moi je ne vais plus aux écoles de natation; on y fait trop de tapage: on

y pue trop et surtout ça coûte trop cher. Un bain vous *revient* à près de 40 sols, et juge si par cette chaleur c'est une privation pour moi.

Je vais t'apprendre quelque chose d'assez risible; le père T... *a demandé* la croix (papa était bien informé), on la lui a refusée, il est indigné. De plus, pour montrer son attachement pour le gouvernement, il fait le deuil du duc d'Orléans ainsi que Mme T..., qui est tout en noir. Le père G... a-t-il poussé aussi loin l'amour de la famille royale ? Pour moi je suis également très fâché de cet accident ; on en parle trop, on ne parle que de ça. C'est à faire vomir les honnêtes gens.

Puisque tu daignes approuver les choses spirituelles que je t'ai envoyées, en voici d'autres qui, je pense, exciteront un enthousiasme encore plus grand : Quels sont les Espagnols les moins généreux? Ce sont les Navarrois, parce qu'ils vivent en Navarre. Quels sont les Suisses les plus étourdis ? Ce sont ceux qui sont à Uri.

Adieu, vieux rat.

A la même.

Paris, 12 novembre 1842.

J'ai enfin un logement et je viens d'acheter des meubles. Le logis est à l'entrée de la rue de l'Est et coûte 300 francs par an. Quand j'y serai installé je vous en ferai une description complète qui vous ravira. Le prix des meubles est d'environ 200 francs. La largeur du lit de fer est de trois pieds sur six de long. On n'a plus qu'à m'envoyer les matelas,

les couvertures, draps, flambeaux, etc. Le Sr Hamard m'a aidé beaucoup dans mes courses et il débattait les prix avec une manière admirable qui lui a valu de la part des marchands des compliments sur ses connaissances en mobilier.

Herbert a sauté à mon cou avec de grands transports de joie et toute sa famille m'a parfaitement reçu. Je suis invité à dîner pour aujourd'hui, ce que j'ai accepté.

Pourquoi ne dessines-tu pas, mon pauvre rat? Est-ce que l'art ne doit pas consoler de tout? ce qui est facile à dire. Rappelle-toi l'arrière-boutique de Montaigne que tu as admirée et tâche de t'en faire une. Travaille, lis, dévore du Lingard, le temps passera plus vite. Pour moi dès mardi ou mercredi je vais me mettre à piocher raide et j'espère en un mois avoir fini mon examen et retourner avec vous pour quelque temps.

A la même.

Paris, 16 novembre 1842.

Quand j'ai fini ma journée et avant de me coucher je vous donne à tous pour la nuit une bonne et dernière pensée. C'est ce que je fais maintenant. Dors-tu bien à cette heure-ci, mon bon rat? Il me semble que je te vois couchée dans ton petit lit, les rideaux fermés, le poêle brûlant, et toi ronflant avec ta bonne mine sous ton bonnet.

Quand tu étais couchée et malade tu n'avais personne pour te lire, pour te faire des Lugartin, des Antony et des journalistes de Nevers. Dans trois se-

maines tu me verras revenir plus disposé que jamais à continuer tous mes rôles, car l'absence de mon public m'ennuie. Voici quelle est ma vie. Je me lève à 8 heures, je vais au cours, je rentre et je déjeune d'une manière très frugale, je travaille jusqu'à 5 heures du soir, heure à laquelle je vais dîner, avant 6 heures je suis de retour dans ma chambre où je m'y divertis jusqu'à minuit ou une heure du matin. A peine si une fois par semaine je descends de l'autre côté de l'eau pour aller voir nos amis.

J'ai trouvé tantôt la carte d'Henry Collier, capitaine de vaisseau de sa majesté Britannique qui probablement s'ennuyait de ne par me voir et était venu avec Herbert me faire une visite. J'irai chez eux vendredi. Henriette est toujours couchée dans son lit ou sur un canapé, on lui apporte ses repas, elle ne se lève point.

Le gros Vasse, qui n'est plus du tout gros, m'a invité à dîner pour jeudi. Je n'aurai qu'à traverser le Luxembourg, à tâcher de m'empiffrer, à sortir ensuite, allumer un cigare, et me retasser dans mon chenil.

J'ai fait marché avec un gargottier du quartier pour qu'il me nourrisse, j'ai devant moi et payés trente dîners si on peut appeler cela des dîners. Maman sera peut-être émerveillée de mon idée économique : elle n'est point gastronomique, mais commode et à bon marché. Je surpasse tous les amateurs du lieu en rapidité pour manger. J'y affecte un genre préoccupé, sombre et dégagé tout à la fois, qui me fait beaucoup rire quand je suis tout seul dans la rue. Le maître est pour moi plein d'égards, ma haute stature l'a prévenu en faveur de mon estomac. Tu me demandes si j'ai un fauteuil, je n'ai pour sièges que trois chaises et une manière de divan qui peut servir

à la fois de coffre, de lit, de bibliothèque et endroit pour mettre les souliers. Je crois aussi qu'on pourrait en faire une loge à chien ou une écurie pour un poney. C'est le lit que je destine à mes parents quand ils viendront me voir. Je m'aperçois que j'ai dit une malhonnêteté en voulant dire quelque chose de spirituel et faire l'agréable.

Dans toutes les comédies du monde les fils inventent un tas de blagues pour carotter leur père afin d'en soutirer de l'argent. Je n'ai aucune blague à inventer, mais j'ai besoin d'argent (de l'argent, toujours de l'argent, ils n'ont que ce mot-là à la bouche). Il me reste la somme de 36 francs et quelques centimes. Tu feras observer que j'ai payé mes meubles et qu'il m'a fallu encore acheter une infinité de choses telles que pelles, pincettes, bois pour chauffer un homme comme moi et que de plus je suis resté huit jours à l'hôtel, etc. Je prie donc papa de me dire où je peux aller toucher du blanc.

A la même.

Paris, décembre 1842.

Je m'attendais à une lettre de Rouen ce matin, rien. J'aurais pourtant besoin de consolations et de doléances. J'ai passé récemment deux nuits à marcher de long en large dans ma chambre en me tenant les mâchoires, jurant, pestant et pleurant presque. Enfin hier matin j'ai été trouver le dentiste, il m'a mis du nitrate d'argent sur une dent. J'irai le revoir dans quelques jours si je continue à souffrir. Tout ça est bien commode quand on a à travailler. Pendant que

je souffre je me dépite du temps que ça me fait perdre; la douleur me reprend pendant que je suis en train et m'oblige d'interrompre. Avec ça je n'avance pas, je recule, j'ai tout à apprendre. Je ne sais où donner de la tête; j'ai envie d'envoyer promener l'École de droit une bonne fois et de ne plus y remettre les pieds. Quelquefois il m'en prend des sueurs froides à crever. N.. d. D... comme je m'amuse à Paris et l'agréable vie de jeune homme que j'y mène! Je ne vois personne, je ne vais nulle part. Hier je devais dîner chez M. Cloquet, mais je lui ai fait fiasco; j'ai une répétition à huit heures du soir et ça me l'aurait fait manquer.

Ce n'est rien que de souffrir des dents et les larmes qui m'en viennent aux yeux dans les pires accès ne sont pas comparables aux spasmes atroces que me donne la charmante science que j'étudie. Quand, après avoir ainsi passé la journée partagée par ces deux sortes de plaisirs, cinq heures arrivent, je descends la rue de la Harpe et je vais dîner pour 30 sous avec du bœuf coriace, du vin aigre et de l'eau chauffée dans les carafes par le soleil. Après quoi je vais à ma répétition de droit et rentre dans mon éternelle chambre pour recommencer de plus belle. Il me semble que je vis comme ça depuis vingt ans, que ça n'a pas eu de commencement et que ça n'aura jamais de fin. Je ne fume plus à peine une pipe par jour, ma seule distraction c'est de temps à autre de me lever de ma chaise et d'aller regarder et ranger mes bottes dans mon armoire. Que ne suis-je un cheval, cheval de course, j'entends, au moins il a un groom pour le soigner et de la paille jusqu'au ventre.

Adieu, bon rat, je t'embrasse de toute la fureur dont je *me mange le sang*.

A la même.

Paris, janvier 1843.

Bonjour, vieux rat. Il paraît que la petite santé est bonne et que tu commences à prendre une bonne constitution. Soigne-toi toujours bien afin que dans un mois quand j'irai à Rouen je te trouve plus florissante et plus gaillarde que jamais. Si tu continues à bien aller, comme nous nous en donnerons cet été, à Trouville. Tu sais que dès le mois de juin je prends mes vacances. Dieu veuille qu'elles soient aussi bonnes que je compte les faire longues.

Tu me demandes des nouvelles sur les Collier, il y a longtemps que je n'ai été les voir. Il me faut pour y aller une grande heure et autant pour revenir, ce qui fait bien deux belles lieues et demie sur le pavé. Quand il pleut et qu'il y a de la boue ce n'est pas tenable, mes moyens ne me permettant pas de prendre un cabriolet et mes goûts un omnibus, je n'y vais qu'à pied et quand il fait sec.

Jeudi dernier j'ai vu Gertrude chez Mme Pradier. Achille te l'a dit, mais elle s'est en allée comme nous arrivions.

Tu t'attends à des détails sur Victor Hugo, que veux-tu que je t'en dise? C'est un homme comme un autre, d'une figure assez laide et d'un extérieur assez commun. Il a de magnifiques dents, un front superbe, pas de cils ni de sourcils. Il parle peu, a l'air de s'observer et de ne vouloir rien lâcher; il est très poli et un peu guindé. J'aime beaucoup le son de sa voix. J'ai pris plaisir à le contempler de près; je l'ai

regardé avec étonnement comme une cassette dans laquelle il y aurait des millions et des diamants royaux, réfléchissant à tout ce qui était sorti de cet homme assis alors à côté de moi sur une petite chaise, et fixant ses yeux sur sa main droite qui a écrit tant de belles choses. C'était là pourtant l'homme qui m'a le plus fait battre le cœur depuis que je suis né et celui peut-être que j'aimais le mieux de tous ceux que je ne connais pas. On a parlé de supplices, de vengeances, de voleurs, etc. C'est le grand homme et moi qui avons le plus causé; je ne me souviens plus si j'ai dit des choses bonnes ou bêtes, mais j'en ai dit d'assez nombreuses. Comme tu vois, je vais assez souvent chez les Pradier, c'est une maison que j'aime beaucoup, où l'on n'est pas gêné et qui est tout à fait *dans mon genre*.

A Ernest Chevalier.

Paris, 10 février 1843.

Quand on t'écrit on ne sait jamais à qui on a affaire, si c'est à un mort ou à un vivant, à un gaillard en bonne santé ou à un valétudinaire, ce qui embarrasse grandement l'auteur sur le genre de style à prendre. Il est en effet peu convenable d'envoyer des doléances à un homme qui se porte bien ou des plaisanteries, gaillardises et facéties à un pauvre bougre qui ne prend que des lavements et des bouillons, qui ribotte avec de la tisane et bamboche avec le clysoir. La dernière fois que j'ai reçu une lettre de toi, la fin était de ta mère, ta faible main n'avait pu aller plus loin. Oh jeune homme, que tu as besoin de lait d'ânesse!

Et moi je suis un fameux mulet, mulet à grelots, mulet à housse et à pompons, mulet à longues oreilles, mulet ferré et portant un poids qui ne me rend pas si fier que si c'était l'argent de la gabelle.

C'est l'École de droit que j'ai sur les épaules, tu trouveras peut-être la métaphore ambitieuse ; il est vrai que si je la portais sur mes épaules je me roulerais bien vite par terre pour briser mon fardeau.

J'ai revu Paris puisque j'y suis arrivé d'hier matin. Ah ! la belle ville et la jolie chose que d'y être étudiant. Comme on s'amuse tout seul dans sa chambre avec Ducaurroy, Lagrange et Boiseu, et les ombres de Delvincourt, Boitard, etc.

De l'autre côté de l'eau il y a une jeunesse à trente mille francs par an qui a sa voiture, l'étudiant va à pied ou en mylord où l'on mouille tout le corps, si ce n'est les pieds quand il fait de la neige comme aujourd'hui. La jeunesse de là-bas va tous les soirs à l'Opéra, aux Italiens, elle va en soirée, elle sourit à de jolies femmes qui nous feraient mettre à la porte par leurs portiers si nous nous avisions de nous montrer chez elles avec nos redingotes grasses, nos habits noirs d'il y a trois ans et nos guêtres élégantes. Leurs habits de tous les jours sont nos habits de fêtes et dimanches. Ceux-là vont dîner au Rocher de Cancale et au café de Paris, le joyeux étudiant se repaît pour 35 sous chez Barilhaut. Ils font l'amour avec des marquises ou avec des catins de prince, ce farceur d'étudiant *aime* des demoiselles de boutique qui ont des engelures aux mains, car le pauvre diable a des sens comme un autre, mais pas trop souvent, comme moi, par exemple, parce que ça coûte de l'argent et que quand il a payé son tailleur, son bottier, son propriétaire, son libraire, l'École de droit, son portier,

son cafetier, son restaurant, il faut qu'il s'achète des bottes, une redingote, des livres, qu'il paye une inscription, qu'il paye un terme, qu'il achète du tabac, et il ne lui reste plus rien, il a l'esprit tracassé. N'importe, c'est amusant comme tout de faire son droit à Paris. Comme c'est bien mon opinion, je vais me coucher immédiatement.

Adieu, mon vieux.

A sa sœur.

Paris, 14 avril 1843.

Comme je m'ennuie de toi, mon pauvre rat, il me semble qu'il y a quinze jours que je vous ai quittés. Le temps aussi est d'une tristesse affreuse; il a neigé toute la journée, je suis maintenant tout seul à penser à vous et à me figurer ce que vous faites. Vous êtes là tous rangés au coin du feu où moi seul je manque. On joue aux dominos, on crie, on rit, on est tous ensemble, tandis que je suis ici comme un imbécile, les deux coudes sur ma table à ne savoir que faire. Le mois qui s'est écoulé a été si bon que j'y pense toujours et je désire qu'il en vienne bien vite de pareils. Je m'étais refait à la maison, je m'étais si bien habitué de nouveau à t'embrasser quand je voulais, à être avec mon pauvre rat à toute minute, que la privation de tout ça me semble plus dure que jamais. J'ai revu aujourd'hui les éternelles rues de mon quartier et la mine de ces trottoirs sur lesquels je passe deux ou trois fois par jour, j'ai retrouvé sur ma table les bienheureux livres de droit que j'y avais laissés. J'aime bien mieux ma vieille chambre de Rouen où j'ai

passé des heures si tranquilles et si douces quand j'entendais autour de moi toute la maison remuer, quand tu venais à quatre heures pour faire de l'histoire ou de l'anglais et qu'au lieu d'histoire ou d'anglais tu causais avec moi jusqu'au dîner. Pour qu'on se plaise quelque part il faut qu'on y vive depuis longtemps. Ce n'est pas en un jour qu'on échauffe son nid et qu'on s'y trouve bien. Dans la journée ça va encore, mais c'est le soir quand je suis rentré et que je me trouve dans cette chambre vide que je pense à Rouen. Réponds-moi tout de suite, mon pauvre rat. Dis-moi comment tu vas, si tu n'as point souffert, etc. Dessine, peins, pianote, tâche de passer le temps à ton goût et quoique tu dises que tu n'aimes pas à écrire, écris-moi de longues lettres.

A la même.

Paris, juin 1843.

Le marquis de Saint-Andrieux a dû vous aller donner de mes nouvelles hier. Il vous aura dit sans doute que je me portais bien, que j'avais bonne mine, etc. Mais il n'a pas pu vous dire, car cela est impossible, combien je suis embêté, vexé, irrité, tanné. S'il fallait que mon examen, au lieu d'avoir lieu dans la semaine, ne se passât seulement que dans deux mois, je crois que je l'enverrais bouler. Je commence en effet à être fourbu. Définitivement c'est trop d'embêtement pour un homme seul. Si par malheur j'étais refusé, je te jure bien, ma parole d'honneur, que je n'en ferais pas plus pour la seconde fois et que je me présenterais toujours avec ce que je sais jusqu'à ce

qu'on m'admette. J'ai commencé à étudier mon examen avec trop de détails, de sorte que maintenant j'en suis encombré. Joins à ça que mes maux de dents me reprennent de plus belle. Jeudi j'ai souffert toute la soirée de façon à m'empêcher de travailler et la nuit de façon à m'empêcher de dormir. Autre agacement : M Bonhomme, menuisier, mon voisin, juge à propos de venir tous les jours limer ses scies sur le trottoir qui est en face de moi, ce qui fait une musique très agréable. Il y a de quoi en avoir le rire sardonique et satanique. O combien j'envie l'heureux Narcisse qui, loin des cités, fane en paix la luzerne dans les champs paternels, et qui boit le cidre sous les pommiers avec une innocence digne de l'âge d'or. Il méprise tout examen et le Code civil n'est pour lui qu'un livre comme un autre, c'est-à-dire un livre qu'on ne lit pas.

Tu me demandes des nouvelles d'Henriette, cher rat, je n'en ai pas et je ne suis pas prêt à t'en donner. Les Collier sont maintenant à Chaillot, c'est derrière le bois de Boulogne. Je n'ai pas le temps d'y aller souvent. Gertrude m'a écrit pour me donner son adresse et me dire qu'Henriette allait mieux. L'opinion de M. Cloquet c'est qu'elle est très malade, voilà tout ce qu'il m'en a dit. Elles lui ont plu extrêmement, il les trouve charmantes. Herbert n'est pas venu me voir, il a peur de se perdre dans Paris. Mais je l'ai vu chez sa mère ; il n'est pas changé et m'a dit comme par le passé : « Arthémise, la brosse, la brosse. Bonjour, voisin. »

Si tu savais, vieux rat, combien je pense à cette bienheureuse fin du mois d'août et à la manière dont je me précipiterai hors l'École de droit quand je serai reçu ! quelles bêtises je dirai et je ferai dans la

voiture avec toi! quelles grimaces et quelles bouffonneries! je te promets un rire comme tu n'en as jamais entendu.

A Louis de Cormenin[1].

Juin 1844.

Que je dois vous paraître coupable, mon cher Louis! que voulez-vous faire d'un homme qui est malade la moitié du temps, et qui est si ennuyé l'autre qu'il n'a ni la force ni l'intelligence d'écrire même des choses douces et faciles, comme celle que je voudrais vous envoyer! Connaissez-vous l'ennui? non pas cet ennui commun, banal, qui provient de la fainéantise ou de la maladie, mais cet ennui moderne qui ronge l'homme dans les entrailles et d'un être intelligent fait une ombre qui marche, un fantôme qui pense. Ah! je vous plains si cette lèpre-là vous est connue. On s'en croit guéri parfois, mais un beau jour on se réveille souffrant plus que jamais. Vous connaissez ces verres de couleur qui ornent les kiosques des bonnetiers retirés. On voit la campagne en rouge, en bleu, en jaune. L'ennui est de même. Les plus belles choses, vues à travers lui, prennent sa teinte et reflètent sa tristesse. Quant à moi, c'est une maladie de jeunesse qui revient à mes mauvais

1. Cette lettre et celles qu'on trouvera dans ce volume adressées à Maxime Du Camp sont extraites de ses « Souvenirs littéraires », elles ont été publiées sans l'autorisation préalable des héritiers de Gustave Flaubert. Le fils de Louis de Cormenin et Maxime Du Camp ont refusé de communiquer les autres lettres restées en leur possession.

jours comme aujourd'hui. On ne peut pas dire de moi comme de Pantagruel : « et puis estudioit quelque méchante demy heure, mais toujours avait l'esprit en cuisine. » C'est en pire chose que j'ai l'esprit : c'est aux sangsues qu'on m'a mises hier et qui me grattent les oreilles, c'est à la pilule que je viens d'avaler et qui navigue encore dans mon estomac sur le verre d'eau qui l'a suivie.

Savez-vous que nous n'avons pas sujet d'être gais. Voilà Maxime parti ; son absence doit bien vous peser, moi, j'ai mes nerfs qui me laissent peu de repos. Quand nous reverrons-nous tous à Paris, en belle santé et en belle humeur ? quelle belle chose ce serait pourtant qu'un petit cénacle de bons garçons, tous gens d'art, vivant ensemble et se réunissant deux ou trois fois par semaine pour manger un bon morceau, arrosé d'un bon vin, tout en dégustant quelque succulent poète ! J'ai souvent formé ce rêve : il est moins ambitieux que bien d'autres, mais peut-être ne se réalisera-t-il pas davantage ? Je viens de voir la mer et je suis rentré dans ma stupide ville : voilà pourquoi je suis plus embêté que jamais. La contemplation des belles choses rend toujours triste pour un certain temps. On dirait que nous ne sommes faits que pour supporter une certaine dose de beau, un peu plus nous fatigue. Voilà pourquoi les natures médiocres préfèrent la vue d'un fleuve à celle de l'Océan, et pourquoi il y a tant de gens qui proclament Béranger le premier poète français. Ne confondons pas, du reste le bâillement du bourgeois devant Homère, avec la méditation profonde, avec la rêverie intense et presque douloureuse qui arrive au cœur du poète, quand il mesure les colosses et qu'il se dit, navré : O altitudo !

Aussi j'admire Néron : c'est l'homme culminant du monde antique! malheur à qui ne frémit pas en lisant Suétone. J'ai lu dernièrement la vie d'Héliogabale dans Plutarque. Cet homme-là a une beauté différente de celle de Néron. C'est plus asiatique, plus fiévreux, plus romantique, plus effréné : C'est le soir du jour, c'est un délire aux flambeaux : mais Néron est plus calme, plus beau, plus antique, plus posé, en somme supérieur. Les masses ont perdu leur poésie depuis le Christianisme. Ne me parlez pas des temps modernes en fait de grandiose. Il n'y a pas de quoi satisfaire l'imagination d'un feuilletonniste de dernier ordre.

Je suis flatté de voir que vous vous unissez à moi dans la haine du Sainte-Beuve et de toute sa boutique. J'aime par-dessus tout la phrase nerveuse, substantielle, claire, au muscle saillant, à la peau bistrée : j'aime les phrases mâles et non les phrases femelles, comme celles de Lamartine, fort souvent, et, à un degré inférieur, celles de Villemain. Les gens que je lis habituellement, mes livres de chevet, ce sont Montaigne, Rabelais, Régnier, La Bruyère et Le Sage. J'avoue que j'adore la prose de Voltaire et que ses contes sont pour moi d'un ragoût exquis. J'ai lu *Candide* vingt fois ; je l'ai traduit en anglais et je l'ai encore relu de temps à autre. Maintenant je relis Tacite. Dans quelque temps quand j'irai mieux, je reprendrai mon Homère et Shakespeare. Homère et Shakespeare, tout est là ! les autres poètes, même les plus grands, semblent petits à côté d'eux.

Il doit m'arriver ces jours-ci un canot du Havre. Je voguerai sur la Seine à la voile et à l'aviron. Voilà la chaleur qui vient ; je vais bientot me dénuder et nager, vous voyez de là mes seuls plaisirs.

Il m'est arrivé un grand malheur. On m'a perdu une pipe dans mon déménagement de la rue de l'Est : un beau tuyau noir rapporté de Constantinople et dans lequel j'ai fumé pendant sept ans. C'est avec lui que j'ai passé les meilleures heures de ma vie. N'est-ce pas un épouvantable chagrin que de le savoir perdu, profané ! Vous qui comprenez l'existence horizontale, sentez-vous toute la perte de ces mille charmants souvenirs que me donnait ce vieux tuyau, ce pauvre tuyau qui m'avait soutenu dans mes jours de mélancolie, qui avait partagé ma joie dans mes jours heureux.

Ce brave Maxime ! le voilà parti ! quand reviendra-t-il ? Son voyage va nous sembler long. N'importe, il sera, je crois, si utile, que nous devons être contents qu'il le fasse. Nous le trouverons vieilli et mûri à son retour. Il s'écoulera, comme on dit, bien de l'eau sous le pont d'ici là. Noubliez pas de m'envoyer exactement ses lettres, celles qui me seront adressées, et de me dire toutes les fois que vous en aurez reçu des nouvelles. Par le plaisir que vous aurez vous-même à en recevoir, je vous conjure de songer à moi. N'imitez pas aussi mes longues pauses dans notre correspondance. Dites-moi un peu ce que vous faites, ce que vous rêvez. Envoyez-moi des vers quand vous en ferez. Adieu, je vous souhaite tout ce que vous voudrez. Adieu, tout à vous de cœur.

A Alfred Le Poittevin.

Nogent-sur-Seine, 2 avril 1845.

Nous aurions vraiment tort de nous quitter, de dérayer de notre vocation et de notre sympathie ;

toutes les fois que nous avons voulu le faire nous nous en sommes mal trouvés. J'ai encore éprouvé à notre dernière séparation une impression pénible qui, pour apporter avec elle moins d'étonnement qu'autrefois, est toujours pleine de chagrin. Voilà trois mois que nous étions bien l'un et l'autre ensemble, seuls, seuls en nous-mêmes et seuls à nous deux. Il n'y a rien au monde de pareil aux conversations étranges qui se font au coin de cette sale cheminée où tu viens t'asseoir, n'est-ce pas, mon cher poète ? Sonde au fond de ta vie et tu avoueras comme moi que nous n'avons pas de meilleurs souvenirs ; c'est-à-dire de choses plus intimes, plus profondes et plus tendres même à force d'être élevées. J'ai revu Paris avec plaisir, j'ai regardé le boulevard, la rue de Rivoli, les trottoirs comme si je revenais voir tout cela après cent ans d'absence et je ne sais pas pourquoi j'ai respiré à l'aise en me sentant au milieu de tout ce bruit et de cette cohue humaine. Mais je n'ai personne avec moi, hélas ! Du moment que nous nous quittons, nous abordons sur une terre ètrangère où l'on ne parle pas notre langue et où nous ne parlons celle de personne. A peine débarqué j'ai passé mes bottes, suis monté en régie et ai commencé mes visites. L'escalier de la Monnaie m'a essoufflé parce qu'il a cent marches de haut et aussi que je me rappelais le temps évanoui sans retour où je le montais pour aller dîner. J'ai embrassé Mme et Mlle d'Arcet qui étaient en deuil, je me suis assis dans un fauteuil, j'ai causé une demi-heure et j'ai f.... le camp. Partout j'ai marché dans mon passé, je l'ai remonté comme un torrent que l'on grimpe et dont l'onde vous murmure le long des genoux. J'ai été aux

Champs-Élysées, j'y ai revu ces deux femmes avec qui autrefois je passais des après-midi entiers. La malade était encore à demi couchée dans un fauteuil. Elle m'a reçu avec le même sourire et la même voix. Les meubles étaient toujours les mêmes et le tapis n'était pas plus usé. Par une affinité exquise, par un de ces accords harmonieux dont l'aperception appartient seulement à l'artiste, un orgue de Barbarie s'est mis à jouer sous les fenêtres comme autrefois pendant que je leur lisais *Hernani* ou *René* et puis je me suis dirigé vers la demeure d'un grand homme. O malheur! il était absent. « M. Maurice vient de partir ce soir pour Londres. » Tu conçois que j'ai été embêté et que j'aurais voulu trouver une boule aussi exquise et pour laquelle je me sens une invincible tendresse. — Le commis de Maurice m'a trouvé grandi; que dis-tu de ça?

M'étant procuré par Panofka l'adresse de Mme P..., je me précipitai dans la rue Laffite et je demandai au concierge le logement de cette femme perdue. Ah! la belle étude que j'ai faite là! et quelle bonne mine j'y avais! Comme j'avais l'air du brave homme et de la canaille! j'ai approuvé sa conduite, me suis déclaré le champion de l'adultère et l'ai même peut-être étonnée de mon indulgence. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle a été extrêmement flattée de ma visite et qu'elle m'a invité à déjeuner à mon retour. Tout cela demanderait à être écrit, détaillé, peint, ciselé. Je le ferais pour un homme comme toi si avant-hier je ne m'étais pas écorché le doigt, ce qui m'oblige à écrire lentement et me gêne à chaque mot.

J'ai eu pitié de la bassesse de tous ces gens déchaî-

nés contre cette pauvre femme. On lui a retiré ses enfants, on lui a retiré tout. Elle vit avec une rente de 6,000 francs, en garni, sans femme de chambre, dans la misère. A mon avant-dernière visite elle rayonnait dans deux salons dont les meubles étaient de soie violette et les plafonds dorés. Quand je suis entré elle venait de pleurer, ayant appris le matin que depuis quinze jours la police suivait tous ses pas. Le père du jeune homme avec qui elle a eu son aventure craint qu'elle ne l'accapare et fait tout ce qu'il peut pour rompre cette union illicite. Sens-tu la beauté du père qui a peur de la mangearde. Vois-tu la mine du fils embêté ? et celle de la fillette que l'on poursuit impitoyablement ?

Nous partons demain de Nogent et nous descendons rapidement jusqu'à Arles et Marseille. C'est en revenant de Gênes que nous visiterons lentement le Midi. A Marseille j'irai voir Mme F....., ce sera singulièrement amer et farce, surtout si je la trouve enlaidie comme je m'y attends. Le bourgeois dirait : Vous aurez là une grande désillusion. Mais j'ai rarement éprouvé des désillusions, ayant eu peu d'illusions. Quelle plate bêtise de toujours vanter le mensonge et de dire la poésie vit d'illusions : Comme si la désillusion n'était pas cent fois plus poétique par elle-même. Ce sont du reste deux mots d'une riche ineptie.

Je me suis ennuyé aujourd'hui d'une façon terrible. Quelle belle chose que la province et le chic des rentiers qui l'habitent. On vous parle du *Juif Errant* et de la Polka, des impôts et de l'amélioration des routes, et le voisin a une importance !

Au même.

Marseille, 1845.

Ah ! Ah ! Ah ! Figure-toi un homme qui respire après une haute montée, un cheval qui s'arrête après un long galop, tout ce que tu voudras enfin, pourvu qu'il y ait idée de liberté, d'affranchissement et repos et tu te figureras moi t'écrivant. Plus je vais et plus je me sens incapable de vivre de la vie de tous, de participer aux joies de la famille, de m'échauffer pour ce qui enthousiasme et de me faire rougir à ce qui indigne. Je m'efforce tant que je peux de cacher le sanctuaire de mon âme : peine inutile ! hélas ! les rayons percent au dehors et décèlent le Dieu intérieur. J'ai bien une sérénité profonde, mais tout me trouble à la surface. Il est plus facile de commander à son cœur qu'à son visage. Par tout ce que tu as de plus sacré, par le vrai et par le grand, cher et tendre Alfred, ne voyage avec personne ! avec personne ! Je voulais voir Aigues-Mortes et je n'ai pas vu Aigues-Mortes, la Sainte-Baume et la grotte où Madeleine a pleuré, le champ de bataille de Marius, etc. Je n'ai rien vu de tout cela parce que je n'étais pas seul, je n'étais pas libre. Voilà donc deux fois que je vois la Méditerranée en épicier ! La troisième sera-t-elle meilleure ? Il va sans dire que je suis très content de mon voyage et toujours d'un caractère très jovial, ce qui peut faciliter mon établissement si j'ai envie de me marier.

Nous avons descendu la Saône en bateau à vapeur jusqu'à Lyon et de Lyon, le Rhône jusqu'à Avignon : il n'y a rien de triste comme ce que l'on voit là.

Toutes mes mélancolies s'y réveillent. Te rappelles-tu notre retour des Andelys à Rouen et la singulière atmosphère qu'il y avait autour de nous ? Je n'ai pas touché à Fourvières les os des martyrs, parce que je ne savais pas qu'il y en eût, mais au confluent des deux fleuves, sur le pont, j'ai regardé l'eau couler en pensant à toi, sans savoir que tu le désirais, comme tu me le mandes par la lettre que j'ai reçue ce matin.

Tantôt en me promenant le long des flots je me suis récité le « mais bientôt bondissant d'une joie insensée » et la pièce de la « jeune fille ». J'ai encore pensé à toi aux Arènes de Nîmes et sous les arcades du pont du Gard, c'est-à-dire qu'en ces endroits-là je t'ai désiré avec un étrange appétit : Car loin de l'autre il y a en nous comme quelque chose d'errant, de vague, d'incomplet.

J'irai à Nice. Je m'informerai du cimetière où est Germain et j'irai voir sa tombe.

J'ai revu les Arènes que j'avais vues pour la première fois il y a cinq ans. Qu'ai-je fait depuis ? (Ce qui peut s'écrire tout aussi bien avec un point d'exclamation qu'avec un point d'interrogation.) J'ai revu mon figuier sauvage poussé dans les assises du Velarium, mais sec, sans feuilles, sans murmures. Je suis monté jusque sur les derniers gradins en pensant à tous ceux qui y ont rugi et battu des mains et puis il a fallu quitter tout cela. Quand on commence à s'identifier avec la nature ou avec l'histoire on en est arraché tout à coup de façon à vous faire saigner les entrailles. En allant au pont du Gard j'ai vu deux ou trois charrettes de Bohémiens. A Arles j'ai vu des fillettes exquises et le dimanche j'ai été à la messe pour les examiner plus à loisir. Je me suis

promené dans les Arènes, sur le théâtre, ce vieux théâtre où l'on a joué le Rudens et les Bacchides, où Ballio et Labrax ont éjaculé leurs injures et éructé leurs obscénités.

A Marseille je n'ai pas retrouvé les habitants de l'hôtel Richelieu, j'ai passé devant, j'ai vu les marches et la porte, les volets étaient fermés, l'hôtel est abandonné. A peine si j'ai pu le reconnaître. N'est-ce pas un symbole ? Qu'il y a longtemps déjà que mon cœur a ses volets fermés, ses marches désertes, hôtellerie tumultueuse autrefois, mais maintenant vide et sonore comme un grand sépulcre sans cadavre. Avec un peu de soin, de bonne volonté je serais peut-être parvenu à découvrir où « elle » loge. Mais on m'a donné des renseignements si incomplets que j'en suis resté là. Il me manque ce qui me manque pour tout ce qui n'est pas l'art : l'âpreté. Et d'ailleurs j'ai un dégoût extrême à revenir sur mon passé cependant que ma curiosité impitoyable demande à tout creuser et à fouiller jusqu'aux dernières vases.

Je ne lis rien, je n'écris rien, je ne pense pas davantage. Écris-moi à Gênes. Soigne bien ton roman. Je n'approuve pas cette idée d'une seconde partie, pendant que tu es en train épuise le sujet. Condense-le en une seule, sauf meilleur avis, je crois que c'est là le bien.

Au même.

Gênes, 1er mai, jour de la Saint-Philippe.

J'aurais dû aller porter ma carte chez le consul français ; c'eût été un moyen de me faire bien voir du

gouvernement et peut-être d'obtenir la croix d'honneur, allons, faisons-nous bien voir, poussons-nous, rampons, songeons à nous établir, prenons une femme, marions-nous, parvenons, etc.

Il est 9 heures du soir, on vient de tirer le coup de canon de la retraite, ma fenêtre est ouverte, les étoiles brillent, l'air est chaud, et toi, vieux, où es-tu? penses-tu à moi? J'ai eu depuis que tu as reçu ma dernière lettre quelques heures d'horrible angoisse où j'ai souffert comme je n'ai pas souffert depuis longtemps, il faudra toute l'intensité intellectuelle dont tu es capable pour le sentir. Mon père a hésité à aller jusqu'à Naples, j'ai cru donc que j'irais, mais Dieu merci nous n'y allons pas; nous revenons par la Suisse; dans trois semaines, un mois au plus tard nous sommes de retour à Rouen, dans ce vieux Rouen où je me suis embêté sur tous les pavés, où j'ai bâillé de tristesse à tous les coins de rue.

Comprends-tu quelle a été ma peur, en vois-tu le sens? Le voyage que j'ai fait jusqu'ici, excellent sous le rapport matériel, a été trop brute sous le rapport poétique pour désirer le prolonger plus loin. J'aurais eu à Naples une sensation trop exquise pour que la pensée de la voir gâter de mille façons ne fût pas épouvantable. Quand j'irai je veux connaître cette vieille antiquité dans la moelle, je veux être libre, tout à moi, seul, ou avec toi, pas avec d'autre, je veux pouvoir coucher à la belle étoile, sortir sans savoir quand je rentrerai, c'est alors que, sans entrave ni réticences, je laisserai ma pensée couler toute chaude parce qu'elle aura le temps de venir et de bouillir à l'aise, je m'incrusterai dans la couleur de l'objectif et je m'absorberai en lui avec un amour sans partage. Voyager doit être un travail sérieux, pris autrement, à

moins qu'on ne se saoule toute la journée, c'est une des choses les plus amères et en même temps des plus niaises de la vie. Si tu savais tout ce qu'involontairement on fait avorter en moi, tout ce qu'on m'arrache et tout ce que je perds, tu en serais presque indigné, toi qui ne t'indignes de rien, comme l'honnête homme de La Rochefoucaud. J'ai vu vraiment une belle route, c'est la Corniche et je suis maintenant dans une belle ville, une vraie belle ville, c'est Gênes, on marche sur le marbre, tout est marbre : escaliers, balcons, palais. Ses palais se touchent les uns aux autres, en passant dans la rue on voit ces grands plafonds patriciens tout peints et dorés, je vais beaucoup dans les églises, j'entends chanter et jouer de l'orgue, je regarde les moines, je contemple les chasubles, les autels, les statues, il fut un temps où j'aurais fait beaucoup plus de réflexions que je n'en fais maintenant (je ne sais pas bien lesquelles), j'aurais peut-être plus réfléchi et moins regardé. Au contraire j'ouvre les yeux sur tout naïvement et simplement, ce qui est peut-être supérieur.

J'ai assisté à deux enterrements dont je te donnerai les détails.

A Nice je n'ai pas été au cimetière où pourrit ce pauvre Desnoyers comme j'en avais eu l'intention. *Cela eût paru drôle.*

Quelqu'envie donc que j'en aie eue je n'y ai pas été, mais j'ai bien pensé à lui, j'ai regardé la mer, le ciel, les montagnes, je l'ai regretté, aspiré; s'il reste dans l'air quelque chose de ceux qui sont morts je me suis mêlé à lui et son âme en a peut-être été réjouie. Je n'ai pas revu à Marseille cette bonne Mme F....., mais j'ai revu sa maison, la porte et les marches pour y monter, elles ne sont pas plus usées; malgré tous

les pas qui y sont venus elles ont moins vieilli que moi depuis cinq ans. La nature est si calme et si éternellement jeune qu'elle m'étonne continuellement. A Toulon j'avais aussi devant mon hôtel les mêmes arbres et la même fontaine qui coulait de même et faisait, la nuit, son même bruit d'eau tranquille. En allant de Fréjus à Antibes nous avons passé par l'Esterel et j'ai vu sur la droite l'immortelle auberge des Adrets, je l'ai regardée avec religion en songeant que c'était là d'où le grand Robert Macaire avait pris son vol vers l'avenir et qu'était sorti le plus grand symbole de l'époque, comme le mot de notre âge. On ne fait pas de ces types-là tous les jours, depuis Don Juan je n'en vois pas d'aussi large. A propos de Don Juan c'est ici qu'il faut venir y rêver, on aime à se le figurer quand on se promène dans ces églises italiennesà l'ombre des marbres, sous la lumière du jour rose qui passe à travers les rideaux rouges, en regardant les cous bruns des femmes agenouillées; pour coiffure elles ont toutes de grands voiles blancs et de longs pendants d'oreille en or ou en argent. Il doit être doux d'aimer là, le soir, cachés derrière les confessionnaux, à l'heure où l'on allume les lampes, mais tout cela n'est pas pour nous, nous sommes faits pour le sentir, pour le dire et non pour l'avoir. Où en est ton roman? avance-t-il, en es-tu content? il me tarde d'en voir l'ensemble. Ne pense qu'à l'art, qu'à lui et qu'à lui seul, car tout est là! travaille, Dieu le veut, il me semble que cela est clair.

Je m'attendais à avoir une lettre de toi à Gênes, j'en aurais eu bien besoin, peut-être en aurai-je? nous partons dans six ou sept jours. Hamard et Caroline s'embarquent pour Naples, écris-moi de suite à Genève, tu m'avais promis de m'écrire souvent, mets-toi à ma

place et demande-toi si tu n'aurais pas de la joie, en pays étranger, de retrouver un compatriote.

Adieu, cher Alfred, tu sais si je t'aime et si je pense à toi.

Mille adieux et embrassades.

A Ernest Chevalier.

Milan, 13 mai 1845.

Excuse-moi d'abord, mon vieil Ernest, de ne t'avoir pas écrit. J'accepte tous les reproches de ta lettre, à laquelle je réponds de suite, et j'implore ma grâce en te promettant que tu ne manqueras pas de mes lettres à Calvi. J'imagine l'isolement dans lequel tu vas te trouver et je tâcherai de temps à autre de te distraire un peu par quelques facéties que je t'enverrai d'au delà de la mer. Hélas! je ne suis plus si gai qu'autrefois. — Je deviens vieux. Je n'ai plus cette magnifique blague qui remplissait des lettres que tu étais deux jours à lire. Ce sera plutôt à toi de m'apprendre du nouveau. Je te conseille pour passer le temps de travailler l'italien et l'histoire de la Corse. Je te demanderai même plus tard, quand tu seras installé, quelques renseignements que je désire. Nous ne sommes pas près de nous revoir, mon pauvre vieux. J'aurais voulu avant de nous séparer nous dire un adieu classique. J'entends souper tranquillement ensemble chez ce bon Auguste, avant que tu n'ailles défendre la moralité publique. C'eût été d'un bon augure, quand est-ce que nous nous retrouverons? qu'arrivera-t-il d'ici là? Il coulera bien de l'eau sous le pont, comme on dit vulgairement. Vas-tu t'en donner des makis et du soleil. Peut-être en

auras-tu vite assez et regretteras-tu la vallée de Cléry où je t'ai fait rouler de rire. Mais le cœur humain est ainsi mosaïqué que revenu aux Andelys tu regretteras la Corse. Cela est réglé. Tâche toujours dans tes jours de vide et d'embêtement de ne pas céder au découragement. Sois toujours bel homme, jolie tenue, jolies manières, agréable en société, ferme sur les talons, jarret tendu et le petit doigt sur la couture de la culotte.

Que te dirai-je de moi? toujours le même ! ni mieux ni pis au moral comme au physique. J'ai revu la Méditerranée et je l'ai quittée, je monte en voiture le matin et j'en descends le soir. Je mange vigoureusement par exemple, c'est un progrès, j'ai un appétit d'enfer. En fait d'impression de voyage, ce que j'ai vu de mieux, c'est Gênes. Je t'engage à aller t'y promener à quelque jour que tu auras le temps. Quand on a visité ses palais on a une telle pitié du luxe moderne qu'on est tenté de loger à l'écurie et de sortir en blouse. J'ai vu ce matin à la bibliothèque Ambroisienne des lettres de Mme Lucrèce Borgia et cet après-midi à Monza la fameuse couronne de fer que Charlemagne et Napoléon se sont mise sur la tête.

Nous revenons par Genève et dans quatre semaines nous serons de retour à Rouen. Je reprendrai ma vie calme et uniforme entre ma pipe et mon feu, sur ma table et dans mon fauteuil. Nous passerons l'été à Croisset.

A Alfred Le Poittevin.

Milan, 13 mai 1845.

J'ai encore quitté cette pauvre Méditerranée!! Je lui ai dit adieu avec un étrange serrement de cœur. Le matin que nous devions partir de Gênes je suis sorti à 6 heures de l'hôtel comme pour aller me promener. J'ai pris une barque et j'ai été jusqu'à l'entrée de la rade pour revoir une dernière fois ces flots bleus que j'aime tant. — La mer était forte, je me laissais bercer dans la chaloupe en pensant à toi et en te regrettant, puis quand j'ai senti que le mal de mer pourrait bien venir, je suis revenu à terre et nous nous sommes en allés. J'en ai été si triste pendant trois jours que j'ai cru plusieurs fois que j'en crèverais, cela est littéral, quelqu'effort que je fisse, je ne pouvais pas desserrer les dents. Je commence à croire décidément que l'ennui ne tue pas, car je vis.

J'ai vu le champ de bataille de Marengo, celui de Novi et celui de Verceil, mais j'étais dans une si pitoyable disposition que tout cela ne m'a pas ému. Je pensais toujours à ces plafonds des palais de Gênes (sous lesquels on aimerait avec tant d'orgueil). Je porte l'amour de l'antiquité dans mes entrailles, je suis touché jusqu'au plus profond de mon être quand je songe aux carènes romaines qui fendaient les vagues immobiles et éternellement ondulantes de cette mer toujours jeune; l'océan est peut-être plus beau, mais l'absence des marées qui divisent le temps en périodes régulières semble vous faire oublier que le passé est loin et qu'il y a eu des siècles entre Cléopâtre et vous. Ah! cher vieux! quand irons-nous nous cou-

cher à plat ventre sur le sable d'Alexandrie ou dormir à l'ombre sous les platanes de l'Hellespont ?

Tu dépéris d'embêtement, tu crèves de rage, tu meurs de tristesse, tu étouffes... prends patience, ô lion du désert, moi aussi j'ai étouffé longtemps, les murs de ma chambre de la rue de l'Est se rappellent encore les effroyables jurons, les trépignements de pied et les cris de détresse que je poussais seul; comme j'y ai rugi et bâillé tour à tour ! Apprends à ta poitrine a consommer peu d'air, elle ne s'en ouvrira qu'avec une joie plus immense quand tu seras sur les grands sommets et qu'il faudra respirer les ouragans; pense, travaille, écris, relève ta chemise jusqu'à l'aisselle et taille ton marbre comme le bon ouvrier qui ne détourne pas la tête et qui sue, en riant, sur sa tâche; c'est dans la seconde période de la vie d'artiste que les voyages sont bons, mais dans la première il est mieux de jeter du dehors tout ce qu'on a de vraiment intime, d'original, d'individuel, ainsi pense à ce que peut être pour toi dans quelques années une grande course en Orient, laisse aller la muse sans t'inquiéter de l'homme et tu sentiras chaque jour ton intelligence grandir d'une façon qui t'étonnera. Le seul moyen de n'être pas malheureux c'est de t'enfermer dans l'art et de compter pour rien tout le reste, l'orgueil remplace tout quand il est assis sur une large base. Pour moi je suis vraiment assez bien depuis que j'ai consenti à être toujours mal. Ne crois-tu pas qu'il y a bien des choses qui me manquent et que je n'aurais pas été aussi magnanime que les plus opulents, tout aussi tendre que les amoureux, tout aussi sensuel que les effrénés ? je ne regrette pourtant ni la richesse, ni l'amour, ni la chair et l'on s'étonne de me voir si sage. J'ai dit à la vie pratique un irrévocable adieu. Je ne de-

mande d'ici à longtemps que cinq ou six heures de tranquillité dans ma chambre, un grand feu l'hiver, et deux bougies chaque soir pour m'éclairer. — Tu m'affliges, cher et doux ami, tu m'affliges quand tu me parles de ta mort, songe à ce que je deviendrais. Ame errante comme un oiseau sur la terre en déluge, je n'aurais pas le moindre rocher, pas un coin de terre où reposer ma fatigue. Pourquoi vas-tu aller passer un mois à Paris? Tu vas t'y ennuyer encore plus qu'à Rouen, tu en reviendras plus las encore, es-tu sûr d'ailleurs que les bains de vapeur te soient si utiles pour ta tête de Mœchus?

J'ai bien envie de voir ce que tu as fait depuis que nous sommes séparés, dans quatre ou cinq semaines nous lirons cela ensemble — seuls — à nous — chez nous — loin du monde et des bourgeois — enfermés comme des ours et grondant sous notre triple fourrure. Je rumine toujours mon conte oriental que j'écrirai l'hiver prochain et il m'est venu depuis quelques jours l'idée d'un drame assez sec sur un épisode de la guerre de Corse que j'ai lu dans l'histoire de Gênes. J'ai vu un tableau de Breughel représentant la tentation de Saint Antoine, qui m'a fait penser à arranger pour le théâtre la tentation de Saint Antoine, mais cela demanderait un autre gaillard que moi. Je donnerais bien toute la collection du *Moniteur* si je l'avais et 100, 000 francs avec pour acheter ce tableau-là, que la plupart des personnages qui l'examinent regardent assurément comme mauvais. . . . .

Adieu, je t'embrasse.

Au même.

Genève, 26 mai, lundi soir, 9 heures, 1845.

J'ai vu avant-hier le nom de Byron écrit sur un des piliers du caveau où a été enfermé le prisonnier de Chillon, cette vue m'a causé une joie exquise. J'ai plus pensé à Byron qu'au prisonnier et il ne m'est venu aucune idée sur la tyrannie et l'esclavage. Tout le temps j'ai songé à l'homme pâle qui un jour est venu là, s'y est promené de long en large, a écrit son nom sur la pierre et est reparti. — Il faut être bien hardi ou bien stupide pour aller ensuite écrire son nom dans un séjour pareil.

Le nom de Byron est gravé de côté et il est déjà noir comme si on avait mis de l'encre dessus pour le faire ressortir; il brille en effet sur la colonne grise et jaillit à l'œil dès en entrant: au-dessous du nom la pierre est un peu mangée comme si la main énorme qui s'est appuyée là l'avait usée par son poids, je me suis abîmé en contemplation devant ces cinq lettres.

Ce soir, tout à l'heure, j'ai été en fumant mon cigare me promener dans une petite île qui est sur le lac en face de notre hôtel et qu'on appelle l'île Jean-Jacques à cause de la statue de Pradier qui y est; cette île est un lieu de promenade où on fait de la musique le soir. Quand je suis arrivé au pied de la statue, les instruments de cuivre résonnaient doucement, on n'y voyait presque plus, le monde était assis sur des bancs, en vue du lac, au pied des grands arbres dont la cime presque tranquille se remuait pourtant. Ce vieux Rousseau se tenait immobile sur son piédestal et écoutait tout cela. J'ai frissonné, le son des

trombones et des flûtes m'allait aux entrailles, après l'andante est venu un morceau joyeux et plein de fanfares. J'ai pensé au théâtre, à l'orchestre, aux loges pleines de femmes poudrées, à tous les tressaillements de la gloire et à ce paragraphe des Confessions: « J.-J. tu doutais, toi qui quinze ans plus tard, haletant, éperdu..... » la musique a continué longtemps. Je remettais de symphonie en symphonie à rentrer chez moi, enfin je suis parti. Aux deux bouts du lac de Genève il y a deux génies qui projettent leur ombre plus haut que celle des montagnes : Byron et Rousseau, deux gaillards, deux mâtins, qui auraient fait de bien « bons avocats. »

Tu me dis que tu deviens de plus en plus amoureux de la nature, moi, j'en deviens effréné. Je regarde quelquefois les animaux et même les arbres avec une tendresse qui va jusqu'à la sympathie; j'éprouve presque des sensations voluptueuses rien qu'à voir, mais quand je vois bien. Il y a quelques jours j'ai rencontré trois pauvres idiotes qui m'ont demandé l'aumône, elles étaient affreuses, dégoûtantes de laideur et de crétinisme, elles ne pouvaient pas parler; à peine si elles marchaient. Quand elles m'ont vu elles se sont mises à me faire des signes pour me dire qu'elles m'aimaient; elles me souriaient, portaient la main sur leur visage et m'envoyaient des baisers; à Pont-l'Évêque, mon père possède un herbage dont le gardien a une fille imbécile, les premières fois qu'elle m'a vu elle m'a également témoigné un étrange attachement. J'attire les fous et les animaux, est-ce parce qu'ils devinent que je les comprends, parce qu'ils sentent que j'entre dans leur monde ?

Nous avons traversé le Simplon jeudi dernier, c'est jusqu'à présent ce que j'ai vu de plus beau comme

nature. Tu sais que les belles choses ne souffrent pas de description. Je t'ai bien regretté, j'aurais voulu que tu fusses avec moi ou bien j'aurais voulu être dans l'âme de ces grands pins qui se tenaient tout suspendus et couverts de neige au bord des abîmes — je cherchais mon niveau. J'ai visité à Damodossola un couvent de capucins (j'en avais déjà vu un à Gênes, et un autre de Chartreux près de Milan). Le capucin qui nous a promenés nous a offert un verre de vin, je lui ai donné deux cigares et nous nous sommes séparés en nous serrant fortement les mains. Il avait l'air d'un excellent bougre. On effleure bien des amitiés en voyage, je ne parle pas des amours.

C'est une chose singulière comme je suis écarté de la femme. J'en suis repu comme doivent l'être ceux qu'on a trop aimés. Je suis devenu impuissant par ces effluves magnifiques que j'ai trop sentis bouillonner pour les voir jamais se déverser. Je n'éprouve même vis-à-vis d'aucun jupon le désir de curiosité qui vous pousse à dévoiler l'inconnu et à chercher du nouveau.

Reste à Rouen, que je t'y trouve quand j'y serai vers le 15 juin. Tâche d'y rester au moins jusqu'au mois d'août, que nous ayons le temps de nous dire ce que nous avons à nous dire. Je m'embête d'être seul. Sais-tu qu'il y a bien de la logique dans notre union ? Il est fort simple que le son monte en l'air et que les astres suivent leur parabole. Nous agissons de même. Uniques de notre nature, isolés dans l'immensité, c'est la Providence qui nous fait penser et sentir harmoniquement.

A Ernest Chevalier.

Croisset, 15 juin 1845.

Si tu veux que je te parle de ce que j'ai vu, je te dirai que la Corniche est une route de 60 lieues à faire à pied et que j'ai été triste à crever pendant trois jours quand j'ai quitté Gênes, car c'est une ville tout en marbre avec des jardins remplis de roses. L'ensemble en est d'un chic qui vous prend l'âme, en revanche Turin est ce que je connais de plus ennuyeux au monde; j'en excepte Bordeaux et Yvetot. Mais Milan, sa cathédrale surtout, est quelque chose de propre. Pour moi c'est Gênes, avant tout, ce que j'ai vu de plus beau. Je ne te dirai rien des trois lacs de Côme, Majeur et Genève ni du Simplon parce que ce serait trop long, trop difficile et surtout trop bête de vouloir faire plus que les nommer. Deux choses qui m'ont ému c'est le nom de Byron gravé au couteau sur le pilier de la prison de Chillon et le salon et la chambre à coucher de ce vieux M. de Voltaire à Ferney. J'ai vu aussi celle où est né Victor Hugo à Besançon.

. . . .

Tu m'as parlé de la Corse et surtout de la partie que je connais. J'ai revu dans ta lettre ces grandes bruyères de 12 pieds que j'ai traversées à cheval en allant de Perdicrocie à Saint-Pancrace. As-tu parcouru toute la plaine d'Aleria? as-tu vu le soleil quand il reluit dessus? Je compte y retourner plus tard pour ressentir encore une fois ce que j'ai senti déjà. C'est là un beau pays encore vierge du bourgeois qui n'est pas venu le dégrader de ses admirations, un pays grave et ardent, tout noir et tout rouge. Tu m'as parlé

du capitaine Lorelli. Le connais-tu? C'est un excellent homme, tu peux lui parler de moi.

Te voilà donc devenu homme posé, établi, piété, investi de fonctions honorables et chargé de défendre la morale publique. Regarde-toi immédiatement dans ta glace et dis-moi si tu n'as pas une grande envie de rire. Tant pis pour toi si tu ne l'as pas, cela prouverait que tu es déjà si encrassé dans ton métier que tu en serais devenu stupide. Exerce-le de ton mieux, ce brave métier, mais ne te prends pas au sérieux, conserve toujours l'ironie philosophique, pour l'amour de moi, ne te prends pas au sérieux.

Nouvelles : Baudry[1] vient de se marier il y a eu samedi huit jours avec M[lle] Senard. Podesta est également marié, Lengliné s'est aussi marié, Denouette s'est encore marié. Tout le monde se marie si ce n'est moi. Et toi, que j'oubliais pour le quart d'heure, mais ça t'arrivera un de ces jours quand tu seras procureur du roi en titre, il est de certaines fonctions où l'on est presque forcé de prendre une femme comme il y a certaines fortunes où il serait honteux de ne pas avoir d'équipage. Allons, passons le gant blanc, tirons la bretelle, avançons-nous vers l'officier municipal, prenons une légitime..... il me tarde de te voir muni d'un Victor, d'un Adolphe ou d'un Arthur qu'on appellera totor, dodofe ou tutur, qui sera habillé en artilleur et qui récitera des fables : maître Corbeau sur un arbre perché, etc.

Il faisait beau temps hier et de l'ombre sous les arbres verts. J'ai repensé à nos anciennes promenades, pipe au bec et à cette femme au goître, chez laquelle nous avons pris des grogs au vin.

1. Frédéric Baudry, philologue, qui devint plus tard membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Jeudi en revenant de Paris dans le chemin de fer, à Gaillon, j'ai revu la place où nous avons trouvé « un jour un boyau de mouton neutralisé sans odeur », comme il y a longtemps de ça! Pauvre vieux! sais-tu que c'était beau, mes voyages de Pâques aux Andelys et la prodigieuse vigueur de blague que j'avais alors. Quelles pipes! Comme nous avions peu de retenue dans nos propos. C'était plaisir. Nous bravions tout à fait l'honnêteté, comme eût dit Boileau et nous respections peu le lecteur français.

Voici deux choses que je te demanderai : 1° Il y a à Bastia ou à Ajaccio, plus probablement à Bastia des libraires qui ont publié des recueils de « Ballata » corses. Aurais-tu l'amabilité de m'en acheter quelques-uns.

2° Je désire m'occuper de l'histoire de Sampier Ornano qui vivait vers 1560-70. Penses-tu que je puisse avoir en Corse quelque renseignement particulier sur cet homme. Je voudrais connaître l'état de la Corse de 1550 environ à 1650, la seconde moitié du XVIme siècle et la première du XVIIme environ, si tu ne trouves rien tout de suite je t'en reparlerai plus au long dans une prochaine lettre.

A Maxime Ducamp.

Rouen, mars 1846.

Hamard sort de ma chambre où il sanglotait debout au coin de ma cheminée; ma mère est une statue qui pleure. Caroline parle, sourit, nous caresse, nous dit à tous des mots doux et affectueux; elle perd la mémoire, tout est confus dans sa tête; elle ne savait pas si c'était moi ou Achille qui était parti pour

Paris. Quelle grâce il y a dans les malades, et quels singuliers gestes! Le petit enfant tette et crie. Achille ne dit rien et ne sait que dire. Quelle maison! quel enfer! Et moi? J'ai les yeux secs comme un marbre. C'est étrange. Autant je me sens expansif, fluide, abondant et débordant dans les douleurs fictives, autant les vraies restent dans mon cœur âcres et dures; elles s'y cristallisent à mesure qu'elles y viennent. Il semble que le malheur est sur nous et qu'il ne s'en ira qu'après s'être gorgé de nous. Encore une fois je vais revoir les draps noirs et j'entendrai l'ignoble bruit des souliers ferrés des croque-morts qui descendent les escaliers. J'aime mieux n'avoir pas d'espoir et entrer au contraire par la pensée dans le chagrin qui va venir. Marjolin arrive ce soir; que fera-t-il? Adieu! j'ai eu hier un pressentiment que, quand je te reverrais, je ne serais pas gai.

Au même.

Croisset, mars 1846.

Je n'ai pas voulu que tu vinsses ici; j'ai redouté ta tendresse. J'avais assez de la vue d'Hamard sans la tienne. Peut-être eusses-tu été encore moins calme que nous. Dans quelques jours je t'appellerai et je compte sur toi. C'est hier, à onze heures, que nous l'avons enterrée, la pauvre fille. On lui a mis sa robe de noce, avec des bouquets de roses, d'immortelles et de violettes. J'ai passé toute la nuit à la garder. Elle était droite, couchée sur son lit, dans cette chambre où tu l'as entendue faire de la musique. Elle paraissait bien plus grande et bien plus belle que vivante, avec ce long voile blanc qui lui descendait

jusqu'aux pieds. Le matin, quand tout a été fait, je lui ai donné un dernier baiser dans son cercueil. Je me suis penché dessus, j'y ai entré la tête et j'ai senti le plomb me plier sous les mains. C'est moi qui l'ai fait mouler. J'ai vu les grosses pattes de ces rustres la manier et la recouvrir de plâtre. J'aurai sa main et sa face. Je prierai Pradier de me faire son buste et je le mettrai dans ma chambre. J'ai à moi son grand châle bariolé, une mèche de cheveux, la table et le pupitre sur lequel elle écrivait. Voilà tout, voilà tout ce qui reste de ceux que l'on a aimés. Hamard a voulu venir avec nous. Arrivés là-haut, dans ce cimetière, derrière les murs duquel j'allais en promenade avec le collège, Hamard sur les bords de la fosse s'est agenouillé et lui a envoyé des baisers en pleurant. La fosse était trop étroite, le cercueil n'a pas pu y entrer. On l'a secoué, tiré de toutes les façons, on a pris un louchet, des leviers, et enfin un fossoyeur a marché dessus, c'était la place de la tête, pour le faire entrer. J'étais debout, à côté, mon chapeau à la main, je l'ai jeté en criant. Je te dirai le reste de vive voix, car j'écrirais trop mal tout cela. J'étais sec comme la pierre d'une tombe mais horriblement irrité. J'ai voulu te raconter ce qui précède, pensant que ça te ferait plaisir. Tu as assez d'intelligence et tu m'aimes assez pour comprendre ce mot « plaisir » qui ferait rire les bourgeois. Nous voilà revenus à Croisset depuis dimanche. Quel voyage! seul avec ma mère et l'enfant qui criait! La dernière fois que j'en étais parti, c'était avec toi, tu t'en souviens. Des quatre qui y habitaient, il en reste deux. Les arbres n'ont pas encore de feuilles, le vent souffle, la rivière est grosse, les appartements sont froids et dégarnis. Ma mère va mieux qu'elle ne pour-

rait aller. Elle s'occupe de l'enfant de sa fille, la couche dans sa chambre, la berce, la soigne, le plus qu'elle peut. Elle tâche de se refaire mère; y arrivera-t-elle? La réaction n'est pas encore venue et je la crains fort. Je suis accablé, abruti; j'aurais bien besoin de reprendre ma vie d'art, tranquille et de méditation longue! Je ris de pitié sur la vanité de la volonté humaine quand je songe que voilà six ans que je veux me remettre au grec et que les circonstances sont telles que je n'en suis pas encore arrivé aux verbes.

Adieu, cher Maxime, je t'embrasse tendrement.

A Ernest Chevalier.

Rouen, 5 avril 1846.

Eh bien, pauvre vieux, encore un. Tu n'as pas eu le temps de répondre à la lettre où je te parlais de la mort de mon père que je t'en envoie une autre où je te parle de celle de ma sœur! la prochaine sera peut-être pour te dire celle de ma mère! qui sait! je m'attends à tout, je suis comme un pavé de grande route, le malheur marche sur moi et piétine à plaisir.

Quel changement depuis que nous ne nous sommes vus. Mon père parti d'abord, puis elle ensuite, ma pauvre Caroline que j'aimais tant, dont j'étais si fier! Tu l'as connue toi, mon bon Ernest, nous avons joué ensemble autrefois quand nous étions enfants. Ton souvenir est lié au sien dans toutes les scènes tendres qui me reviennent maintenant à l'esprit.

Si tu étais là que de choses j'aurais à te dire! mon vieil ami, mon vieux camarade, toi qu'elle confondait dans ses jeux et qu'elle ne distinguait pas de son frère. Quelques jours avant de mourir, elle a parlé de

toi dans son délire; elle croyait que tu étais à la maison. Elle parlait aussi de son père, elle s'étonnait de ne le pas voir. Comme elle a souffert, comme elle a souffert! Tantôt elle poussait des cris déchirants ou geignait douloureusement. Il n'y a ni mot ni description qui te puisse donner une idée de l'état de ma mère... j'ai un triste pressentiment sur son compte et malheureusement je suis payé pour croire à mes pressentiments.

Écris-moi donc longuement, souvent, le plus longuement possible. Ou est le temps où nous nous voyions tous les jours. Nos pauvres jeudis du collège, où sont-ils?

Adieu, je t'embrasse bien tendrement.

A Maxime Ducamp.

Avril 1846.

J'ai pris une feuille de grand papier avec l'intention de t'écrire une longue lettre; peut-être ne vais-je pas t'envoyer trois lignes; c'est comme ça viendra. Le temps est gris, la Seine est jaune, le gazon est vert; les arbres ont à peine des feuilles, elles commencent, c'est le printemps, l'époque de la joie et des amours. Mais il n'y a pas plus de printemps dans mon cœur que sur la grande route où le hâle fatigue les yeux, où la poussière se lève en tourbillons. — Te rappelles-tu où cela est? C'est de « Novembre ». J'avais dix-neuf ans quand j'ai écrit cela, il y a bientôt six ans. C'est étrange comme je suis né avec peu de foi au bonheur. J'ai eu, tout jeune, un pressentiment complet de la vie. C'était comme une odeur de cuisine nauséabonde qui s'échappe par un soupirail. On n'a pas

besoin d'en avoir mangé pour savoir qu'elle est à faire vomir. Je ne me plains pas de cela, du reste, mes derniers malheurs m'ont attristé, mais ne m'ont pas étonné. Sans rien ôter à la sensation, je les ai analysés en artiste. Cette occupation a mélancoliquement récréé ma douleur. Si j'avais attendu de meilleures choses de la vie, je l'aurais maudite; c'est ce que je n'ai pas fait. Tu me regarderais peut-être comme un homme sans cœur, si je te disais que ce n'est pas l'état présent que je considère comme le plus pitoyable de tous. Dans le temps que je n'avais à me plaindre de rien, je me trouvais bien plus à plaindre. Après tout, cela tient peut-être à l'exercice. A force de s'élargir pour la souffrance, l'âme en arrive à des capacités prodigieuses : ce qui la comblait naguère à la faire crever, en couvre à peine le fond maintenant. J'ai au moins une consolation énorme, une base sur laquelle je m'appuie, c'est celle-ci : je ne vois plus ce qui peut m'arriver de fâcheux. Il y a la mort de ma mère que je prévois plus ou moins prochaine; mais avec moins d'égoïsme je devrais l'appeler pour elle. Y a-t-il de l'humanité à secourir les désespérés? As-tu réfléchi combien nous sommes organisés pour le malheur. On s'évanouit dans la volupté, jamais dans la peine; les larmes sont pour le cœur ce que l'eau est pour les poissons. Je suis résigné à tout, prêt à tout; j'ai serré mes voiles et j'attends le grain, le dos tourné au vent et la tête sur ma poitrine. On dit que les gens religieux endurent mieux que nous les maux d'ici-bas; mais l'homme convaincu de la grande harmonie, celui qui espère le néant de son corps, en même temps que son âme retournera dormir au sein du grand tout pour animer peut-être le corps des panthères ou briller dans les

étoiles, celui-là non plus n'est pas tourmenté. On a trop vanté le bonheur mystique. Cléopâtre est morte aussi sereine que saint François. Je crois que le dogme d'une vie future a été inventé par la peur de la mort ou l'envie de lui rattraper quelque chose. C'est hier que l'on a baptisé ma nièce. L'enfant, les assistants, moi, le curé lui-même qui venait de dîner et était empourpré, ne comprenaient pas plus l'un que l'autre ce qu'ils faisaient. En contemplant tous ces symboles insignifiants pour nous, je me faisais l'effet d'assister à quelque cérémonie d'une religion lointaine exhumée de la poussière. C'était bien simple et bien connu, et pourtant je n'en revenais pas d'étonnement. Le prêtre marmottait au galop un latin qu'il n'entendait pas; nous autres nous n'écoutions pas; l'enfant tenait sa petite tête nue sous l'eau qu'on lui versait; le cierge brûlait et le bedeau répondait: Amen! Ce qu'il y avait de plus intelligent à coup sûr, c'étaient les pierres qui avaient autrefois compris tout cela et qui peut-être en avaient retenu quelque chose.

Je vais me mettre à travailler enfin! enfin! J'ai envie, j'ai espoir de piocher démesurément et longtemps. Est-ce d'avoir touché du doigt la vanité de nous-mêmes, de nos plans, de notre bonheur, de la beauté, de la bonté, de tout? mais je me fais l'effet d'être borné et bien médiocre. Je deviens d'une difficulté artiste qui me désole; je finirai par ne plus écrire une ligne. Je crois que je pourrais faire de bonnes choses, mais je me demande toujours à quoi bon? C'est d'autant plus drôle que je ne me sens pas découragé; je rentre, au contraire, plus que jamais dans l'idée pure, dans l'infini. J'y aspire, il m'attire, je deviens brahmane, ou plutôt je deviens un peu fou. Je doute fort que je compose rien cet été. Si

c'était quelque chose, ce serait du théâtre ; mon conte oriental est remis à l'année prochaine, peut-être à la suivante et peut-être à jamais. Si ma mère meurt, mon plan est fait : je vends tout et je vais vivre à Rome, à Syracuse, à Naples. Me suis-tu ? Mais fasse le ciel que je sois un peu tranquille. Un peu de tranquillité, grand Dieu ! un peu de repos ; rien que cela ; je ne demande pas de bonheur. Tu me parais heureux, c'est triste. La félicité est un manteau de couleur rouge qui a une doublure en lambeaux : quand on veut s'en recouvrir, tout part au vent, et l'on reste empêtré dans ces guenilles froides que l'on avait jugées si chaudes.

Au même.

Avril 1846.

L'ennui n'a pas de cause ; vouloir en raisonner et le combattre par des raisons, c'est ne pas le comprendre. Il fut un temps où je regorgeais d'éléments de bonheur et où j'étais véritablement très à plaindre ; les deuils les plus tristes ne sont pas ceux que l'on porte sur son chapeau. Je sais ce que c'est que le vide : mais qui sait ? la grandeur y est peut-être ; l'avenir y germe. Prends garde seulement à la rêverie : c'est un vilain monstre qui attire et qui m'a déjà mangé bien des choses. C'est la sirène des âmes ; elle chante, elle appelle ; on y va et l'on n'en revient plus. J'ai grande envie ou plutôt grand besoin de te voir. J'ai mille choses à te dire et de tristes ! Il me semble maintenant que je suis dans un état inaltérable ; inaltérable, c'est une illusion sans doute, mais je n'ai plus que celle-là, si c'en est une. Quand je pense à tout ce qui peut survenir, je ne vois pas ce qui

pourrait me changer; j'entends le fond, la vie, le train ordinaire des jours et puis je commence à prendre une habitude du travail dont je remercie le ciel. Je lis ou j'écris régulièrement de huit à dix heures par jour, et si l'on me dérange, j'en suis tout malade. Bien des jours se passent sans que j'aille au bout de la terrasse, le canot n'est seulement pas à flot. J'ai soif de longues études et d'âpres travaux. La vie intime, que j'ai toujours rêvée, commence enfin à surgir. Dans tout cela, la poésie y perdra peut-être, je veux dire l'inspiration, la passion, le mouvement instinctif. J'ai peur de me dessécher à force de science et pourtant, d'un autre côté, je suis si ignorant que j'en rougis vis-à-vis de moi-même. Il est singulier comme, depuis la mort de mon père et de ma sœur, j'ai perdu tout amour d'illustration. Les moments où je pense aux succès futurs de ma vie d'artiste sont les moments exceptionnels. Je doute bien souvent si jamais je ferai imprimer une ligne. Sais-tu que ce serait une belle idée que celle du gaillard qui, jusqu'à cinquante ans, n'aurait rien publié et qui d'un seul coup ferait paraître, un beau jour, ses œuvres complètes et s'en tiendrait là? Hélas, je rêve aussi, je rêve comme toi, de grands voyages, et je me demande si dans dix ans, dans quinze ans, ce ne serait pas plus sage, que de rester à Paris à faire l'homme de lettres, à faire le pied de grue devant le comité des Français, à saluer messieurs les critiques, à me disputer avec mes éditeurs et à payer des gens pour écrire ma biographie parmi les hommes contemporains. Un ar tiste qui serait vraiment artiste et pour lui seul, sans préoccupation de rien, cela serait beau, il jouirait peut-être démesurément. Il est probable que le plaisir qu'on peut avoir à se promener dans une forêt

vierge ou à chasser le tigre est gâté par l'idée qu'on doit en faire une description bien arrangée pour plaire à la plus grande masse de bourgeois possible. Je vis seul, très seul, de plus en plus seul. Mes parents sont morts : mes amis me quittent ou changent. Celui, dit Sakia Mouni, qui a compris que la douleur vient de l'attachement, se retire dans la solitude comme le rhinocéros. Oui, comme tu le dis, la campagne est belle, les arbres sont verts, les lilas sont en fleurs; mais de cela, comme du reste, je ne jouis que par ma fenêtre. Tu ne saurais croire comme je t'aime : de plus en plus l'attachement que j'ai pour toi augmente. Je me cramponne à ce qui me reste, comme Claude Frollo suspendu au-dessus de l'abîme. Tu me parles de scénario; envoie-moi celui que tu veux me montrer : Alfred Le Poittevin s'occupe de tout autre chose, c'est un bien drôle d'être. J'ai relu l'histoire Romaine de Michelet; non, l'antiquité me donne le vertige. J'ai vécu à Rome, c'est certain, du temps de César ou de Néron. As-tu pensé quelquefois à un soir de triomphe, quand les légions rentraient, que les parfums brûlaient autour du char du triomphateur et que les rois captifs marchaient derrière? Et le cirque! C'est là qu'il faut vivre, vois-tu, on n'a d'air que là et on a de l'air poétique à pleine poitrine, comme sur une haute montagne, si bien que le cœur vous en bat! Ah quelque jour je m'en donnerai une saoulée avec la Sicile et la Grèce. En attendant j'ai des clous aux jambes et je garde le lit.

A Alfred Le Poittevin.

Croisset, été 1846.

J'analyse toujours le théâtre de Voltaire, c'est ennuyeux, mais ça pourra m'être utile plus tard. On y rencontre néanmoins des vers étonnamment bêtes. Je fais toujours un peu de grec, j'ai fini l'Egypte d'Hérodote, dans trois mois j'espère l'entendre bien et dans un an, avec de la patience, Sophocle. Je lis aussi Quinte-Curce; quel gars que cet Alexandre! quelle plastique dans sa vie! Il semble que ce soit un acteur magnifique improvisant continuellement la pièce qu'il joue. J'ai vu dans une note de Voltaire qu'il lui préférait les Marc-Aurèle, les Trajan, etc. Que dis-tu de ça? Je te montrerai plusieurs passages de Quinte-Curce, qui, je crois, auront ton estime, entre autres l'entrée à Persépolis et le dénombrement des troupes de Darius. J'ai terminé aujourd'hui le Timon d'Athènes de Shakespeare. Plus je pense à Shakespeare, plus j'en suis écrasé. Rappelle-moi de te parler de la scène ou Timon casse la tête à ses parasites avec les plats de la table.

Nous serons voisins cet hiver, pauvre vieux, nous pourrons nous voir tous les jours, nous ferons des scénarios. Nous causerons ensemble à ma cheminée, pendant que la pluie tombera ou que la neige couvrira les toits. Non, je ne me trouve pas à plaindre quand je songe que j'ai ton amitié, que nous avons bien des heures libres ou entières à passer ensemble. Si tu venais à me manquer, que me resterait-il? qu'aurais-je dans ma vie intérieure, c'est-à-dire la vraie?

Réponds-moi de suite, tu devrais m'écrire plus sou-

vent et plus longuement. J'ai lu hier soir dans mon lit le premier volume de « Le rouge et le noir » de Stendhal; il me semble que c'est d'un esprit distingué et d'une grande délicatesse. Le style est français; mais est-ce là le style, le vrai style, ce vieux style qu'on ne connait plus maintenant?

Au même.

Croisset, été 1846.

J'ai grande envie de voir ton histoire de la botte merveilleuse et ton chœur de Bacchantes, et le reste. — Travaille, travaille, écris, écris tant que tu pourras, tant que la muse t'emportera. C'est là le meilleur coursier, le meilleur carrosse pour se voiturer dans la vie. La lassitude de l'existence ne nous pèse pas aux épaules quand nous composons. Il est vrai que les moments de fatigue et de délaissement qui suivent n'en sont que plus terribles, mais tant pis, mieux vaut deux verres de vinaigre et un verre de vin qu'un verre d'eau rougie. Pour moi je ne sens plus ni les emportements chaleureux de la jeunesse, ni ces grandes amertumes d'autrefois. Ils se sont mêlés ensemble et cela fait une teinte universelle où tout se trouve broyé et confondu.

J'observe que je ne ris plus guère et que je ne suis plus triste. Je suis mûr. Tu parles de ma sérénité, cher vieux, et tu me l'envies. Il est vrai qu'elle peut étonner. Malade, irrité, en proie mille fois par jour à des moments d'une angoisse atroce, sans femmes, sans vie, sans aucun des grelots d'ici-bas, je continue mon œuvre lente comme le bon ouvrier qui les bras retroussés et les cheveux en sueur tape sur son enclume

sans s'inquiéter s'il pleut ou s'il vente, s'il grêle ou s'il tonne. Je n'étais pas comme cela autrefois. Ce changement s'est fait naturellement. Ma volonté aussi y a été pour quelque chose. Elle me mènera plus loin, j'espère. Tout ce que je crains c'est qu'elle ne faiblisse, car il y a des jours où je suis d'une mollesse qui me fait peur; enfin je crois avoir compris une chose, une grande chose, c'est que le bonheur pour les gens de notre race est dans *l'idée* et pas ailleurs. Cherche quelle est bien ta nature, et sois en harmonie avec elle. « Sibi constat, » dit Horace. Tout est là. Je te jure que je ne pense pas à la gloire, et pas beaucoup à l'art. Je cherche à passer le temps de la manière la moins ennuyeuse et je l'ai trouvée. Fais comme moi, *romps avec l'extérieur*, vis comme un ours — un ours blanc — envoie faire f..... tout — tout et toi-même avec, si ce n'est ton intelligence. Il y a maintenant un si grand intervalle entre moi et le reste du monde que je m'étonne parfois d'entendre dire les choses les plus naturelles et les plus simples. Le mot le plus banal me tient parfois en singulière admiration. Il y a des gestes, des sons de voix dont je ne reviens pas, et des niaiseries qui me donnent presque le vertige. As-tu quelquefois écouté attentivement des gens qui parlaient une langue étrangère que tu n'entendais pas? J'en suis là. A force de vouloir tout comprendre, tout me fait rêver. Il me semble pourtant que cet ébahissement-là n'est pas de la bêtise. Le bourgeois par exemple est pour moi quelque chose d'infini. Tu ne peux pas t'imaginer ce que *l'affreux* désastre de Monville m'a donné; pour qu'une chose soit intéressante il suffit de la regarder longtemps.

Voilà ! chaque jour ressemble à l'autre. Il n'y en a

pas un qui puisse se détacher dans mon souvenir. N'est-ce pas sage? Je vais m'occuper de régler un peu mon conte oriental, mais c'est rude. — Je n'ai pas continué ce bon philosophe chinois, ça m'ennuyait, je le reprendrai, dans quelque temps, on n'y trouve pas souvent de ces belles choses comme les ailes de l'oiseau. T'y exerces-tu ? J'ai lu le cours de littérature dramatique du grand homme qui s'appelle St Marc Girardin, c'est bon à connaître pour savoir jusqu'où peuvent aller la bêtise et l'impudence. Voilà encore un de ceux auxquels j'aurais fait arracher la peau et couler du plomb dans le ventre pour leur apprendre la rhétorique. Tout le monde ici va assez bien. Adieu, réponds-moi vite.

Au même.

Croisset, mardi soir 10 heures et demie, 1846.

Encore dans mon antre!

Encore une fois dans ma solitude.

A force de m'y trouver mal j'arrive à m'y trouver bien; d'ici à longtemps je ne demande pas autre chose. Qu'est-ce qu'il me faut après tout? n'est-ce pas la liberté et le loisir. — Je me suis sevré volontairement de tant de choses que je me sens riche au sein du dénument le plus absolu. J'ai encore cependant quelques progrès à faire. Mon « éducation sentimentale » n'est pas achevée, mais j'y touche peut-être. — As-tu réfléchi quelquefois, cher et tendre vieux, combien cet horrible mot bonheur avait fait couler de larmes. Sans ce mot-là on dormirait plus tranquille et on vivrait plus à l'aise. Il me prend quelquefois d'étranges aspirations d'amour quoique j'en suis

dégoûté jusque dans les entrailles; elles passeraient peut-être inaperçues si je n'étais pas toujours attentif et l'œil tendu à épier jouer mon cœur.

Je n'ai pas éprouvé au retour la tristesse que j'ai eue il y a cinq ans. Te rappelles-tu l'état où j'ai été pendant tout un hiver, quand je venais le jeudi soir chez toi, en sortant de chez Chéruel, avec mon gros paletot bleu et mes pieds trempés de neige que je chauffais à ta cheminée. J'ai passé vraiment une amère jeunesse et par laquelle je ne voudrais pas revenir — mais ma vie maintenant me semble arrangée d'une façon régulière ; elle a des horizons moins larges, hélas! moins variés surtout, mais peut-être plus profonds parce qu'ils sont plus restreints. Voilà devant moi mes livres sur ma table, mes fenêtres sont ouvertes, tout est tranquille; la pluie tombe encore un peu dans le feuillage, et la lune passe derrière le grand tulipier qui se découpe en noir sur le ciel bleu sombre. J'ai réfléchi aux conseils de Pradier, ils sont bons, — mais comment les suivre ? et puis où m'arrêterai-je ? Je n'aurais qu'à prendre cela au sérieux et jouir tout de bon, j'en serais humilié! C'est ce qu'il faudrait pourtant et c'est ce que je ne ferai pas. Un amour normal, régulier, nourri et solide me sortirait trop hors de moi, me troublerait, je rentrerais dans la vie active, dans la vérité physique, dans le sens commun enfin, et c'est ce qui m'a été nuisible toutes les fois que j'ai voulu le tenter. — D'ailleurs, si cela devait être cela serait.

Qu'est-ce que tu bâtis à Paris, toi? te promènes-tu sur l'asphalte en pensant à moi? as-tu été revoir ces vieux sauvages? Nous avons passé une bonne soirée ensemble quoique si courte! Toutes les fois que j'entre

à Paris j'y respire à l'aise comme si je rentrais dans mon royaume ; et toi ?

Quel jour reviens-tu ? Le sieur Ducamp m'arrivera la semaine prochaine, tu tâcheras de venir passer trois ou quatre jours de suite quelques heures dans l'après-midi et nous relirons mon roman ; je ne serai pas fâché pour mon propre compte de revoir l'effet qu'il me fera à six mois de distance.

Adieu, Carissimo, réponds-moi de suite comme tu l'as promis.

As-tu vu souvent Ducamp ? Qu'est-ce que vous avez dit de bon ?

A Ernest Chevalier.

Rouen, 4 juin 1846.

Pauvre vieux ! je sais bien qu'à 300 lieues de moi il y a des yeux pleins de larmes quand les miens pleurent, un cœur gros d'angoisses quand le mien se déchire. Je comprends, je plains ton isolement, la solitude d'affections où tu te trouves ; je souhaite comme toi et pour toi que tu reviennes en France. Il faut espérer que d'ici à quelque temps on te fera cette grâce ou plutôt cette justice, car tu commences vraiment à avoir mérité de l'avancement pour l'embêtement que te donnent tes fonctions. N'est-ce pas qu'il faut avoir demeuré à l'étranger pour aimer son pays ? et n'avoir plus de famille pour en sentir le prix ? J'attends avec impatience les vacances pour pouvoir passer ensemble quelques bonnes heures. Ma pauvre mère te reverra avec bien du plaisir : elle te reverra avec joie, car tu es mêlé à trop de choses tendres du temps de son bonheur pour que tu ne lui sois

pas cher. N'aimons-nous pas à retrouver sur les gens et même sur les meubles et les vêtements quelque chose de ceux qui les ont approchés, aimés, connus, ou usés?

Des nouvelles de ce qui se passe ici je vais t'en donner. Achille a le logement de l'Hôtel-Dieu. Le voilà en pied et avec la plus belle position médicale de la Normandie. Nous autres nous vivons à Croisset, d'où je ne sors et où je travaille le plus que je peux, ce qui n'est pas beaucoup, mais un acheminement à plus. L'hiver nous passerons quatre mois à Rouen. Nous y avons pris un logement au coin de la rue de Buffon. Notre déménagement est à peu près fini, Dieu merci! c'est encore là une triste besogne. J'y ai une chambre assez propre avec un petit balcon pour fumer la pipe matinale.

Veux-tu que je t'apprenne quelque chose qui va te faire pousser un Oh avec plusieurs points d'exclamation? c'est le mariage, de qui? d'un jeune homme de ta connaissance — pas de moi, rassure-toi; mais du nommé Le Poittevin avec Mlle de Maupassant. Ici tu vas te livrer à l'étonnement et à la rêverie. Les « justes nopces » se feront dans, je crois, une quinzaine. Le contrat a dû être signé mardi dernier. Après le mariage. on fera un voyage en Italie et l'hiver prochain on habitera Paris. En voilà encore un de perdu pour moi et doublement puisqu'il se marie d'abord et ensuite va vivre ailleurs. Comme tout s'en va! les feuilles repoussent aux arbres; mais pour nous où est le mois de Mai qui nous rendra les belles fleurs enlevées et les parfums mêlés de notre jeunesse? Es-tu comme moi? je me fais à moi-même l'effet d'être démesurément âgé et plus vieux qu'un obélisque. J'ai vécu énormément et il est probable que

quand j'aurai soixante ans je me trouverai très jeune, c'est là ce qu'il y a d'amèrement farce.

Ma pauvre mère est toujours désolée. — Tu n'as pas l'idée d'un pareil chagrin. S'il y a un Dieu, il faut avouer qu'il n'est pas toujours dans des accès de bonhomie. Mon courage faiblit quelquefois à porter tout seul le fardeau de ce grand désespoir que rien n'allège.

A Mme X...

4 août 1846, mardi soir, minuit.

Il y a douze heures nous étions encore ensemble ? Comme c'est déjà loin ! La nuit maintenant est chaude et douce; j'entends le grand tulipier, qui est sous ma fenêtre, frémir au vent et, quand je lève la tête, je vois la lune se mirer dans la rivière. Je viens de ranger tout seul et bien enfermé tout ce que tu m'as donné; tes deux lettres sont dans le sachet brodé; je vais les relire quand j'aurai cacheté la mienne. — Je n'ai pas voulu prendre pour t'écrire mon papier à lettres; il est bordé de noir; que rien de triste ne vienne de moi vers toi. — Je voudrais ne te causer que de la joie et t'entourer d'une félicité calme et continue pour te payer un peu tout ce que tu m'as donné à pleines mains dans la générosité de ton amour. J'ai peur d'être froid, sec, égoïste, et Dieu sait pourtant ce qui, à cette heure, se passe en moi. Quel souvenir! et quel désir! — Ah! nos deux bonnes promenades en calèche, qu'elles étaient belles, la seconde surtout avec ses éclairs! — Je me rappelle la couleur des arbres éclairés par les lanternes et le balancement des ressorts; nous étions seuls, heu-

reux. Je contemplais ta tête dans la nuit, je la voyais malgré les ténèbres, tes yeux t'éclairaient toute la figure....

Il me semble que j'écris mal, tu vas lire ça froidement; je ne dis rien de ce que je veux dire. C'est que mes phrases se heurtent comme des soupirs; je les comprends, il faut combler ce qui sépare l'une de l'autre; tu le feras n'est-ce pas? Ma mère m'attendait au chemin de fer; elle a pleuré en me voyant revenir; toi tu as pleuré en me voyant partir. Notre misère est donc telle que nous ne pouvons nous déplacer d'un lieu sans qu'il en coûte des larmes des deux côtés! C'est d'un grotesque bien sombre. — J'ai retrouvé ici les gazons verts, les arbres grands et l'eau coulant comme lorsque je suis parti. Mes livres sont ouverts à la même place; rien n'est changé. La nature extérieure nous fait honte, elle est d'une sérénité désolante pour notre orgueil. N'importe, ne songeons ni à l'avenir, ni à nous, ni à rien. Penser c'est le moyen de souffrir. Laissons-nous aller au vent de notre cœur tant qu'il enflera la voile; qu'il nous porte comme il lui plaira, et quant aux écueils.... ma foi tant pis! Nous verrons. Adieu, adieu.

A la même.

7 août 1846.

Depuis que nous nous sommes dit que nous nous aimions, tu te demandes d'où vient ma réserve à ajouter « pour toujours ». Pourquoi? C'est que je devine l'avenir, moi; c'est que sans cesse l'antithèse se dresse devant mes yeux. Je n'ai jamais vu un enfant sans penser qu'il deviendrait vieillard, ni un

berceau sans songer à une tombe. La contemplation d'une femme me fait rêver à son squelette. C'est ce qui fait que les spectacles joyeux me rendent tristes, et que les spectacles tristes m'affectent peu. — Je pleure trop en dedans pour verser des larmes au dehors ; une lecture m'émeut plus qu'un malheur réel. Quand j'avais une famille, j'ai souvent souhaité n'en avoir pas, pour être plus libre, pour aller vivre en Chine ou chez les sauvages. Maintenant que je n'en ai plus, je la regrette et je m'accroche aux murs où son ombre reste encore. D'autres seraient fiers de l'amour que tu me prodigues, leur vanité y boirait à l'aise, et leur égoïsme de mâle en serait flatté jusqu'en ses replis les plus intimes ; mais cela me fait défaillir le cœur de tristesse, quand les moments bouillants sont passés ; car je me dis : Elle m'aime et moi qui l'aime aussi, je ne l'aime pas assez. Si elle ne m'avait pas connu, je lui aurais épargné toutes les larmes qu'elle verse. —

Tu crois que tu m'aimeras toujours, enfant ; toujours ! quelle présomption dans une bouche humaine ! Tu as aimé déjà, n'est-ce pas, comme moi ; souviens-toi qu'autrefois aussi tu as dit toujours. Mais je te rudoie, je te chagrine... N'importe, j'aime mieux inquiéter ton bonheur maintenant que de l'exagérer froidement, comme ils font tous, pour que sa perte ensuite te fasse souffrir davantage... Qui sait ? tu me remercieras peut-être plus tard d'avoir eu le courage de n'être pas plus tendre. Ah ! si j'avais vécu à Paris, si tous les jours de ma vie avaient pu se passer près de toi, oui, je me laisserais aller à ce courant sans crier au secours. J'aurais trouvé en toi pour mon cœur et ma tête un assouvissement quotidien qui ne m'eût jamais lassé. Mais séparés, destinés à nous voir rare-

ment, c'est affreux, quelle perspective! et que faire pourtant.... je ne conçois pas comment j'ai fait pour te quitter. C'est bien moi cela! C'est bien dans ma pitoyable nature; tu ne m'aimerais pas, j'en mourrais, tu m'aimes et je suis à t'écrire de t'arrêter. J'aurais voulu passer dans ta vie comme un frais ruisseau qui en eût rafraîchi les bords altérés et non comme un torrent qui la ravage; mon souvenir aurait fait tressaillir ta chair et sourire ton cœur. Ne me maudis jamais! va, je t'aurai bien aimée, avant que je ne t'aime plus. Moi, je te bénirai toujours; ton image me restera toute imbibée de poésie et de tendresse comme l'était hier la nuit dans la vapeur laiteuse de son brouillard argenté. — Ce mois-ci je t'irai voir, je te resterai un grand jour entier. Je te dois une explication franche de moi-même pour répondre à une page de ta lettre qui me fait voir les illusions que tu as sur mon compte. Il serait lâche à moi, (et la lâcheté est un vice qui me dégoûte sous quelque face qu'il se montre), de les faire durer plus longtemps.

Le fonds de ma nature est, quoiqu'on dise, le saltimbanque. J'ai eu dans mon enfance et ma jeunesse un amour effréné des planches. J'aurais été peut-être un grand acteur si le ciel m'avait fait naître plus pauvre. Encore maintenant, ce que j'aime pardessus tout, c'est la forme, pourvu qu'elle soit belle et rien au delà. Les femmes qui ont le cœur trop ardent et l'esprit trop exclusif ne comprennent pas cette religion de la beauté, abstraction faite du sentiment. Il leur faut toujours une cause, un but. Moi, j'admire autant le clinquant que l'or. La poésie du clinquant est même supérieure, en ce qu'elle est triste. Il n'y a pour moi dans le monde que les beaux

vers, les phrases bien tournées, harmonieuses, chantantes, les beaux couchers de soleil, les clairs de lune, les tableaux colorés, les marbres antiques et les têtes accentuées. Au delà, rien. J'aurais mieux aimé être Talma que Mirabeau, parce qu'il a vécu dans une sphère de beauté plus pure. — Les oiseaux en cage me font tout autant de pitié que les peuples en esclavage. De toute la politique, il n'y a qu'une chose que je comprenne, c'est l'émeute. Fataliste comme un Turc, je crois que tout ce que nous pouvons faire pour le progrès de l'humanité ou rien, c'est absolument la même chose. Quant à ce progrès, j'ai l'entendement obtus pour les idées peu claires. Tout ce qui appartient à ce langage m'assomme démesurément. Je déteste la tyrannie moderne parce qu'elle me parait bête, faible et timide d'elle-même, mais j'ai un culte profond pour la tyrannie antique, que je regarde comme la plus belle manifestation de l'homme qui ait été. Je suis avant tout l'homme de la fantaisie, du caprice, du décousu. A quelque jour j'irai vivre loin d'ici, et l'on n'entendra plus parler de moi. — Quant à ce qui d'ordinaire touche les hommes de plus près, et ce qui pour moi est secondaire, en fait d'amour physique, je l'ai toujours séparé de l'autre. Je t'ai vu railler cela l'autre jour à propos de B..... c'était mon histoire. Tu es bien la seule femme que j'aie aimée.



J'en ai aimé une depuis quatorze ans jusqu'à vingt sans le lui dire, sans la toucher; et j'ai été près de trois ans ensuite sans sentir mon sexe. J'ai cru un moment que je mourrais ainsi, j'en remerciais le Ciel. — Tu es la seule à qui j'aie osé vouloir plaire et peut-être la seule à qui j'aie plu. Merci, merci. Mais me comprendras-tu jusqu'au bout, supporteras-tu le poids de mon ennui, mes manies, mes caprices, mes

abattements et mes retours emportés? Tu me dis par exemple de t'écrire tous les jours, et si je ne le fais, tu vas m'accuser. — Eh bien, l'idée que tu veux une lettre chaque matin m'empêchera de le faire. Laisse-moi t'aimer à ma guise, à la mode de mon être, avec ce que tu appelles mon originalité. Ne me force à rien, je ferai tout. Comprends-moi et ne m'accuse pas. Si je te jugeais légère et niaise comme les autres femmes, je te paierais de mots, de promesses, de serments. — Qu'est-ce que cela me coûterait? Mais j'aime mieux rester en dessous qu'au dessus de la vérité de mon cœur.

Les Numides, dit Hérodote, ont une coutume étrange. On leur brûle tout petits la peau du crâne avec des charbons pour qu'ils soient ensuite moins sensibles à l'action du soleil qui est dévorante dans leur pays. Aussi sont-ils de tous les peuples de la terre ceux qui se portent le mieux. Songe que j'ai été élevé à la Numide. N'avait-on pas beau jeu à leur dire : — Vous ne sentez rien, le soleil même ne vous chauffe pas. — Oh n'aie par peur : pour avoir du cal au cœur, il n'est pas moins bon.

A la même.

8 août 1846.

Tu veux faire de moi un païen, ô ma muse, toi qui as du sang romain dans les veines. Mais j'ai beau m'y exciter par l'imagination et par le parti-pris, j'ai au fond de l'âme le brouillard du Nord que j'ai respiré à ma naissance ; je porte en moi la mélancolie des races barbares, avec leurs instincts de migrations et leurs dégoûts innés de la vie qui leur faisait quitter leur pays comme pour

se quitter eux-mêmes. — Ils ont aimé le soleil, tous les barbares qui sont venus mourir en Italie ; ils avaient une aspiration frénétique vers la lumière, vers le ciel bleu, vers quelque existence chaude ; ils rêvaient des jours heureux pleins d'amours, juteux pour leurs cœurs comme la treille mûre que l'on presse avec les mains. — J'ai toujours eu pour eux une sympathie tendre comme pour des ancêtres. Ne retrouvais-je pas dans leur histoire bruyante toute ma paisible histoire inconnue ? — Les cris de joie d'Alaric entrant à Rome, ont eu pour parallèle, quatorze siècles plus tard, les délires secrets d'un pauvre cœur d'enfant. — Hélas non, je ne suis pas un homme antique ; les hommes antiques n'avaient pas de maladies de nerfs comme moi ! — Ni toi non plus, tu n'es ni la Grecque ni la Latine ; tu es au delà : le romantisme y a passé. — Le christianisme, quoique nous voulions nous en défendre, est venu agrandir tout cela, mais le gâter, y mettre la douleur. Le cœur humain ne s'élargit qu'avec un tranchant qui le déchire. — Tu me dis ironiquement à propos de l'article du *Constitutionnel* que je fais peu cas du patriotisme, de la générosité et du courage. — Oh non, j'aime les vaincus, mais j'aime aussi les vainqueurs. — Cela est peut-être difficile à comprendre, mais c'est vrai. — Quant à l'idée de la patrie, c'est-à-dire d'une certaine portion de terrain dessinée sur la carte et séparée des autres par une ligne rouge ou bleue, non, la patrie est pour moi le pays que j'aime, c'est-à-dire celui que je rêve, celui où je me trouve bien. — Je suis autant Chinois que Français, et je ne me réjouis nullement de nos victoires sur les Arabes, parce que je m'attriste à leurs revers. — J'aime ce peuple âpre, persistant, vivace, dernier style des sociétés primitives, et qui aux haltes de midi, couché à l'ombre, sous le ventre

de ses chamelles, raille, en fumant son chibouk, notre brave civilisation, qui en frémit de rage. — Où suis-je? où vais-je? comme dirait un poète tragique de l'école de Delille; en Orient, le diable m'emporte! Adieu, ma sultane!... N'avoir pas seulement à t'offrir une cassolette de vermeil pour faire brûler des parfums quand tu vas venir!

A la même.

9 août 1846. Nuit de samedi au dimanche.

Le ciel est pur; la lune brille. — J'entends des marins chanter qui lèvent l'ancre pour partir avec le flot qui va venir. Pas de nuage, pas de vent. La rivière est blanche sous la lune, noire dans l'ombre. Les papillons se jouent autour de mes bougies, et l'odeur de la nuit m'arrive par mes fenêtres ouvertes. Et toi, dors-tu? — Es-tu à ta fenêtre? Penses-tu à celui qui pense à toi? Rêves-tu? Quelle est la couleur de ton songe? — Il y a huit jours que s'est passée notre belle promenade au bois de Boulogne. Quel abîme depuis ce jour-là! Ces heures charmantes, pour les autres sans doute, se sont écoulées comme les précédentes et comme les suivantes, mais pour nous ç'a été un moment radieux dont le reflet éclairera toujours notre cœur. C'était beau de joie et de tendresse, n'est-ce pas, ma pauvre âme? Si j'étais riche, j'achèterais cette voiture-là et je la mettrais dans ma remise sans jamais plus m'en servir. — Oui, je reviendrai, et bientôt, car je pense à toi toujours, toujours je rêve à ton visage, à tes épaules, à ton cou blanc, à ton sourire, à ta voix passionnée, violente et douce à la fois comme un cri d'amour —

Je te l'ai dit, je crois, que c'était ta voix surtout que j'aimais.

J'ai attendu ce matin le facteur une grande heure sur le quai. Il était aujourd'hui en retard. Que cet imbécile-là avec son collet rouge, a sans le savoir fait battre de cœurs! Merci de ta bonne lettre, mais ne m'aime pas tant, ne m'aime pas tant, tu me fais mal! Laisse-moi t'aimer, moi; tu ne sais donc pas qu'aimer trop ça porte malheur à tous deux; c'est comme les enfants que l'on a trop caressés étant petits, ils meurent jeunes; la vie n'est pas faite pour cela; le bonheur est une monstruosité! punis sont ceux qui le cherchent.

Ma mère a été hier et avant-hier dans un état affreux, elle avait des hallucinations funèbres. J'ai passé mon temps auprès d'elle. Tu ne sais pas ce que c'est que le fardeau d'un tel désespoir à porter seul. Souviens-toi de cette ligne si jamais tu te trouves la plus malheureuse de toutes les femmes. Il y en a une qui l'est plus qu'on ne peut l'être, le degré au-dessus est la mort ou la folie furieuse. — Avant de te connaître j'étais calme, je l'étais devenu. Je marchais avec la rectitude d'un système particulier fait pour un cas spécial. J'avais tout compris en moi, séparé, classé, si bien qu'il n'y avait pas jusqu'alors d'époque dans mon existence où j'aie été plus tranquille, tandis que tout le monde au contraire trouvait que c'était maintenant que j'étais à plaindre. — Tu es venue du bout de tes doigts remuer tout cela. La vieille lie a rebouilli, le lac de mon cœur a tressailli. Mais c'est pour l'Océan que la tempête est faite! — Des étangs quand on les trouble il ne s'exhale que de malsaines odeurs. — Il faut que je t'aime pour te dire cela. Oublie-moi si tu peux, arrache ton âme avec tes deux mains, et

marche dessus pour effacer l'empreinte que j'y ai laissée. — Allons, ne te fâche pas.

La déplorable manie de l'analyse m'épuise. Je doute de tout, et même de mon doute. — Tu m'as cru jeune et je suis vieux. — J'ai souvent causé avec les vieillards des plaisirs d'ici-bas, et j'ai toujours été étonné, de l'enthousiasme qui ranimait alors leurs yeux ternes, de même qu'ils ne revenaient pas de surprise à considérer ma façon d'être, et ils me répétaient : — A votre âge! à votre âge! vous! vous! — Qu'on ôte l'exaltation nerveuse, la fantaisie de l'esprit, l'émotion de la minute, il me restera peu. — Voilà l'homme dans sa doublure. — *Je ne suis pas fait pour jouir.* — Il ne faut pas prendre cette phrase dans un sens terre à terre, mais en sentir l'intensité métaphysique. — Je me dis toujours que je vais faire ton malheur, que sans moi ta vie n'aurait pas été troublée, qu'un jour viendra où nous nous séparerons (et je m'en indigne d'avance). Alors la nausée de la vie me remonte sur les lèvres, et j'ai un dégoût de moi-même inouï, et une tendresse toute chrétienne pour toi.

Il n'y a en fait d'infini que le ciel qui le soit à cause de ses étoiles, la mer à cause de ses gouttes d'eau, et le cœur à cause de ses larmes. — Par là seul il est grand, tout le reste est petit. — Est-ce que je mens ? Réfléchis, tâche d'être calme. — Un ou deux bonheurs le remplissent, mais toutes les misères de l'humanité peuvent s'y donner rendez-vous; elles y vivront comme des hôtes.

Tu me parles de travail; oui, travaille, aime l'art. — De tous les mensonges c'est encore le moins menteur. Tâche de l'aimer d'un amour exclusif, ardent, dévoué. — Cela ne te faillira pas. — L'Idée seule est éternelle et nécessaire. — Il n'y en a plus de ces

artistes comme autrefois, de ceux dont la vie et l'esprit étaient l'instrument aveugle de l'appétit du beau, organes de Dieu par lesquels il se prouvait à lui-même. Pour ceux-là le monde n'était pas ; personne n'a rien su de leurs douleurs; chaque soir ils se couchaient tristes, et ils regardaient la vie humaine avec un regard étonné comme nous contemplons des fourmilières.

Tu me juges en femme. — Dois-je m'en plaindre? — Tu m'aimes tant que tu t'abuses sur moi; tu me trouves du talent, de l'esprit, du style... — Moi! moi! — Mais tu vas me donner de la vanité, moi qui avais l'orgueil de n'en pas avoir. — Regarde comme tu perds déjà à avoir fait ma connaissance. Voilà la critique qui t'échappe et tu prends pour un grand homme le monsieur qui t'aime. — Que n'en suis-je un! pour te rendre fière de moi (car c'est moi qui suis fier de toi. Je me dis : — C'est elle pourtant qui t'aime ! est-il possible! c'est celle-là). Oui, je voudrais écrire de belles choses, de grandes choses et que tu en pleures d'admiration. — Je ferais jouer une pièce, tu serais dans une loge, tu m'écouterais, tu entendrais m'applaudir. — Mais, au contraire, me montrant toujours à ton niveau est-ce que la fatigue ne va pas te prendre?... Quand j'étais enfant, j'ai rêvé la gloire comme tout le monde, ni plus ni moins; le bon sens m'a poussé tard, mais solidement planté. Aussi est-il fort problématique que jamais le public jouisse d'une seule ligne de moi, et si cela arrive, ce ne sera pas avant dix ans au moins.

Je ne sais pas comment j'ai été entraîné à te lire quelque chose, passe-moi cette faiblesse. Je n'ai pas pu résister à la tentation de me faire estimer par toi. N'étais-je pas sûr du succès? quelle puérilité de ma

part! — Ton idée était tendre de vouloir nous unir dans un livre; elle m'a ému; mais je ne veux rien publier. C'est un parti-pris, un serment que je me suis fait à une époque solennelle de ma vie. Je travaille avec un désintéressement absolu et sans arrière-pensée, sans préoccupation ultérieure. — Je ne suis pas le rossignol, mais la fauvette au cri aigu qui se cache au fond des bois pour n'être entendue que d'elle-même. — Si un jour je parais, ce sera armé de toutes pièces, mais je n'en aurai jamais l'aplomb. Déjà mon imagination s'éteint, ma verve baisse, ma phrase m'ennuie moi-même, et si je garde celles que j'ai écrites, c'est que j'aime à m'entourer de souvenirs, de même que je ne vends pas mes vieux habits. — Je vais les revoir quelquefois dans le grenier où ils sont et je songe au temps où ils étaient neufs et à tout ce que j'ai fait en les portant.

A la même.

10 août 1846. Dimanche matin 10 heures.

Enfant, ta folie t'emporte. Calme-toi; tu t'irrites contre toi-même, contre la vie. Je t'avais bien dit que j'avais plus de raison que toi. Crois-tu aussi que je ne sois pas à plaindre? Ménage tes cris, ils me déchirent. — Que veux-tu faire? puis-je quitter tout et aller vivre à Paris? C'est impossible. Si j'étais entièrement libre, j'irais; — oui, car toi étant là, je n'aurais pas la force de m'exiler, projet de ma jeunesse et qu'un jour j'accomplirai. Car je veux vivre dans un pays où personne ne m'aime, ni ne me connaisse, où mon nom ne fasse rien tressaillir, où ma mort, où mon absence ne coûte pas une larme. J'ai été trop aimé,

vois-tu, tu m'aimes trop. Je suis rassasié de tendresses, et j'en veux toujours, hélas! — Tu me dis que c'est un amour banal qu'il me fallait : il ne m'en fallait aucun, ou le tien, car je ne puis en rêver un plus complet, plus entier, plus beau. — Il est maintenant dix heures, je viens de recevoir ta lettre et d'envoyer la mienne, celle que j'ai écrite cette nuit. — A peine levé, je t'écris encore sans savoir ce que je vais te dire. — Tu vois bien que je pense à toi. — Ne m'en veux pas quand tu ne recevras pas de lettres de moi. Ce n'est pas ma faute. Ces jours-là sont ceux où je pense peut-être le plus à toi. Tu as peur que je ne sois malade. Les gens comme moi ont beau être malades, ils ne meurent pas. J'ai eu toute espèce de maladies et d'accidents : des chevaux tués sous moi, des voitures versées, et jamais je n'ai été écorché. Je suis fait pour vivre vieux, et pour voir tout périr autour de moi et en moi. J'ai déjà assisté à mille funérailles intérieures; mes amis me quittent l'un après l'autre, ils se marient, s'en vont, changent... à peine si l'on se reconnaît et si l'on trouve quelque chose à se dire. Quel irrésistible penchant m'a donc poussé vers toi? J'ai vu le gouffre un instant, j'en ai compris l'abîme, puis le vertige m'a entraîné. Comment ne pas t'aimer, toi si douce, si bonne, si supérieure, si aimante, si belle! Je me souviens de ta voix, quand tu me parlais le soir d'un feu d'artifice. C'était une illumination pour nous, et comme l'inauguration flamboyante de notre amour. — Un jour, si j'écris mes mémoires, la seule chose que j'écrirai bien, si jamais je m'y mets, ta place y sera, et quelle place! car tu as fait dans mon existence une large brèche. Je m'étais entouré d'un mur stoïque; un de tes regards l'a emporté comme un boulet. — Oui, souvent il me semble entendre derrière

moi le froufrou de ta robe sur mon tapis. Je tressaille et je me retourne au bruit de ma portière que le vent remue comme si tu entrais. Je vois ton beau front blanc; sais-tu que tu as un front sublime? — trop beau même pour être baisé, un front pur et élevé, tout brillant de ce qu'il renferme. — Retournes-tu chez *Phidias* (1), dans ce bon atelier où je t'ai vue pour la première fois, au milieu des marbres et des plantes antiques?

A la même.

12 août 1846. Mardi dans l'après-midi.

Tu donnerais de l'amour à un mort. Comment veux-tu que je ne t'aime pas? Tu as un pouvoir d'attraction à faire dresser les pierres à ta voix. Tes lettres me remuent jusqu'aux entrailles. N'aie donc pas peur que je t'oublie! Tu sais bien qu'on ne quitte pas les natures comme la tienne, ces natures émues, émouvantes, profondes. Je m'en veux, je me battrais de t'avoir fait peine. Oublie tout ce que je t'ai dit dans la lettre de dimanche. — Je m'étais adressé à ton intelligence virile, j'avais cru que tu saurais t'abstraire de toi-même et me comprendre sans ton cœur. Tu as vu trop de choses là où il n'y en avait pas tant, tu as exagéré tout ce que je t'ai dit. Tu as peut-être cru que je *posais*, que je me donnais pour un Antony de bas étage. Tu me traites de voltairien et de matérialiste. Dieu sait si pourtant je le suis! Tu me parles aussi de mes goûts exclusifs en littérature qui auraient dû te faire deviner ce que je suis en amour. Je cherche vaine-

(1) Surnom qu'ils donnaient au sculpteur Pradier.

ment ce que cela veut dire. Je n'y entends rien. J'admire tout au contraire dans la bonne foi de mon cœur, et si je vaux quelque chose, c'est en raison de cette faculté panthéistique et aussi de cette *âpreté* qui t'a blessée. Allons, n'en parlons plus. J'ai eu tort, j'ai été sot. J'ai fait avec toi ce que j'ai fait en d'autres temps avec mes mieux aimés, je leur ai montré le fond du sac et la poussière âcre qui en sortait les a prises à la gorge. Que de fois, sans le vouloir, n'ai-je pas fait pleurer mon père, lui si intelligent et si fin! mais il n'entendait rien à mon idiome, lui comme toi! comme les autres. J'ai l'infirmité d'être né avec une langue spéciale dont seul j'ai la clef. — Je ne suis pas malheureux du tout, je ne suis blasé sur rien, tout le monde me trouve d'un caractère très gai, et jamais de la vie je ne me plains. Au fond je ne me trouve pas à plaindre, car je n'envie rien et ne veux rien. Va, je ne te tourmenterai plus, je te toucherai doucement comme un enfant qu'on a peur de blesser, je rentrerai en dedans de moi les pointes qui en sortent. Avec un peu de bonne volonté, le porc-épic ne déchire pas toujours. — Tu dis que je m'analyse trop, moi je trouve que je ne me connais pas assez; chaque jour j'y découvre du nouveau. Je voyage en moi comme dans un pays inconnu, quoique je l'aie parcouru cent fois. — Tu ne me sais pas gré de ma franchise (les femmes veulent qu'on les trompe, elles vous y forcent, et si vous résistez, elles vous accusent). Tu me dis que je ne m'étais pas montré comme cela d'abord; rappelle-toi au contraire tes souvenirs. J'ai commencé par montrer mes plaies. Rappelle-toi tout ce que je t'ai dit à notre premier dîner; tu t'es écriée même : « Ainsi vous excusez tout! il n'y a plus ni bien ni mal pour vous. » — Non, je ne t'ai jamais menti, je t'ai aimée

instinctivement, et je n'ai pas voulu te plaire de parti-pris. Tout cela est arrivé parce que cela devait arriver. Moque-toi de mon fatalisme, ajoute que je suis arriéré d'être Turc. Le fatalisme est la Providence du mal, c'est elle qu'on voit, j'y crois.

Les larmes que je retrouve sur tes lettres, ces larmes causées par moi, je voudrais les racheter par autant de verres de sang. Je m'en veux, cela augmente le dégoût de moi-même. Sans l'idée que je te plais, je me ferais horreur. — Au reste il en est toujours ainsi: on fait souffrir ceux qu'on aime, ou ils vous font souffrir. Comment se fait-il que tu me reproches cette phrase : « Je voudrais ne jamais t'avoir connue ! » Je n'en sais pas de plus tendre. — Veux-tu que je te dise celle que j'y mettrais en parallèle ? C'en est une que j'ai poussée la veille de la mort de ma sœur, partie comme un cri et qui a révolté tout le monde. On parlait de ma mère : « Si elle pouvait mourir.» ! A ce qu'il parait que tout cela n'est pas de mode et paraît drôle ou cruel. Que diable dire quand le cœur vous crève de plénitude? Demande-toi s'il y a beaucoup d'hommes qui t'auraient écrit cette lettre qui t'a fait tant de mal. — Peu, je crois, auraient eu ce langage et cette abnégation gratuite d'eux-mêmes. — Cette lettre-là, amour, il faut la déchirer, n'y plus penser ou la relire de temps à autres quand tu te sentiras forte. Allons, ris ; aujourd'hui je suis gai, je ne sais pas pourquoi, la douceur de tes lettres de ce matin me passe dans le sang. Mais ne me conte plus des lieux communs comme celui-ci : que c'est l'argent qui m'a empêché d'être heureux ; que si j'avais travaillé, j'aurais été mieux : comme s'il suffisait d'être garçon-apothicaire, boulanger ou négociant en vins pour ne pas s'ennuyer ici-bas ! — Tout cela m'a été trop dit

par une foule de bourgeois pour que je veuille l'entendre dans ta bouche, ça la gâte ; elle n'est pas faite pour cela. — Mais je te sais gré d'approuver mon silence littéraire. Si je dois dire du neuf, quand le temps sera venu, il se dira de lui-même. — Oh que je voudrais faire de grandes œuvres pour te plaire, que je voudrais te voir tressaillir à mon style, moi qui ne désire pas la gloire (et plus naïvement que le renard de la fable) ; je voudrais en avoir pour toi, pour te la jeter comme un bouquet, afin que ce soit une caresse de plus et une litière douce où s'étalerait ton esprit quand il rêverait à moi. Tu me trouves beau ; je voudrais être beau, je voudrais avoir des cheveux bouclés, noirs, tombant sur des épaules d'ivoire, comme les adolescents grecs ; je voudrais être fort, pur, mais je me regarde dans la glace et je pense que tu m'aimes, je me trouve d'un commun révoltant. — J'ai les mains dures, les genoux cagneux et la poitrine étroite. — Si j'avais seulement de la voix, si je savais chanter, oh comme je modulerais ces longues aspirations qui sont obligées de s'envoler en soupirs ! — Si tu m'avais connu il y a dix ans, j'étais frais, embaumant, j'exhalais la vie et l'amour ; mais maintenant je vois la maturité toucher à la flétrissure.

J'ai regret de tout mon passé, il me semble que j'aurais dû le tenir en réserve, dans une vague attente, pour te le donner au jour venu. Mais je ne me doutais pas qu'on pût m'aimer, encore maintenant cela me paraît hors nature. — Pour moi de l'amour ! que c'est drôle ! et j'ai donné, comme un prodigue qui veut se ruiner en un seul jour, toutes mes richesses petites et grandes.

A la même.

15 août 1846. Nuit de vendredi au dimanche.

Qu'ils sont beaux, les vers que tu m'envoies! — Leur rythme est doux comme les caresses de ta voix quand tu mêles mon nom dans ton gazouillage tendre. — Pardonne-moi de les trouver des plus beaux que tu aies faits. — Ce n'est pas de l'amour-propre que j'ai senti en pensant qu'ils étaient faits pour moi, non, c'était de l'amour, de l'attendrissement. — Sais-tu que tu as des enlacements de sirène à prendre les plus durs?

Je comprends bien l'envie que tu as de me revoir dans ce même lieu, avec les mêmes personnes; j'aimerais cela aussi. Ne nous accrochons-nous pas toujours à notre passé si récent qu'il soit? — Dans notre appétit de la vie nous remangeons nos sensations d'autrefois, nous rêvons celles de l'avenir. — Le monde n'est pas assez large pour l'âme, elle étouffe dans l'heure présente. — Je pense souvent à la lampe d'albâtre, va, à son chaînon qui la tient suspendue. — Regarde-la quand tu liras ceci, et remercie-la de m'avoir prêté sa lumière. — Ducamp est arrivé aujourd'hui ici, où il doit passer un mois. Il m'a apporté ton portrait. Le cadre est en bois noir ciselé, la gravure saillit bien. — Il est là, ton bon portrait, en face de moi, posé doucement sur un coussin de mon sopha en perse, dans l'angle, entre deux fenêtres, à la place où tu t'assoierais si tu venais ici. — C'est sur ce meuble-là que j'ai passé tant de nuits dans la rue de l'Est. — Dans le jour, quand j'étais las, je me couchais dessus et je m'y rafraîchissais le

cœur par quelque grand rêve poétique, ou par quelque vieux souvenir d'amour. — Je l'y laisserai comme cela, — on n'y touchera pas. — Ma mère l'a vu, ta figure lui a plu, elle t'a trouvée jolie, l'air animé, ouvert et bon, ce sont ses mots — (Je lui ai dit qu'on venait de tirer la gravure, comme j'étais à te faire visite, et qu'on t'en apportait plusieurs épreuves, qu'alors tu en avais fait cadeau aux personnes qui se trouvaient là).

Tu me demandes si les quelques lignes que je t'ai envoyées, ont été écrites pour toi ; tu voudrais bien savoir pour qui, jalouse ? — Pour personne, comme tout ce que j'ai écrit. — Je me suis toujours défendu de rien mettre de moi dans mes œuvres, et pourtant j'en ai mis beaucoup. — J'ai toujours tâché de ne pas rapetisser l'Art à la satisfaction d'une personnalité isolée. — J'ai écrit des pages fort tendres sans amour, et des pages bouillantes sans aucun feu dans le sang. — J'ai imaginé, je me suis ressouvenu et j'ai combiné. — Ce que tu as lu n'est le souvenir de rien du tout ; — tu me prédis que je ferai un jour de belles choses ; qui sait ? (c'est là mon grand mot). — J'en doute, mon imagination s'éteint, je deviens trop gourmet. Tout ce que je demande, c'est à continuer de pouvoir admirer les maîtres avec cet enchantement intime pour lequel je donnerais tout, tout. — Mais quant à arriver à en devenir un, jamais, j'en suis sûr. — Il me manque énormement, l'innéité d'abord, puis la persévérance du travail. — On n'arrive au style qu'avec un labeur atroce, avec une opiniâtreté fanatique et dévouée. — Le mot de Buffon est un grand blasphème : le génie n'est pas une longue patience. Mais il a du vrai et plus qu'on ne le croit, de nos jours surtout.

J'ai lu ce matin des vers de ton volume avec un ami qui est venu me voir. C'est un pauvre garçon qui donne ici des leçons pour vivre et qui est poète, un vrai poète, qui fait des choses superbes et charmantes, et qui restera inconnu parce qu'il lui manque deux choses : le pain et le temps. Oui, nous t'avons lu, nous t'avons admirée.

A la même.

? Mercredi soir. 16 août 1846.

J'arriverai à 4^{hes} à Paris ou 4^{hes} un quart. Ainsi avant 4^{hes} et demie je serai chez toi. — Je me sens déjà montant ton escalier ; — j'entends le bruit de la sonnette... — Madame y est-elle ? — Entrez. — Ah je les savoure d'avance ces vingt-quatre heures-là. Mais pourquoi faut-il que toute joie m'apporte une peine ? je pense déjà à notre séparation, à ta tristesse. — Tu seras sage, n'est-ce pas ? car moi je sens ~~je~~ que je serai plus chagrin que la première fois.

Vis à vis de tout ce que j'ai eu de bon, je fais comme les Arabes qui, à un jour de l'année, se tournent encore du côté de Grenade et regrettent le beau pays où ils ne vivent plus. — Aujourd'hui, tantôt, j'ai passé par hasard, à pied, dans la rue du collège ; j'ai vu du monde sur le perron de la chapelle ; c'était la distribution des prix ; j'entendais les cris des élèves, le bruit des bravos, de la grosse caisse et des cuivres. — Je suis entré, — j'ai tout revu, comme de mon temps ; les mêmes tentures aux mêmes places ; j'ai rêvé à l'odeur des feuilles de chêne mouillées que l'on mettait sur nos fronts ; j'ai repensé au délire de joie qui s'emparait de moi, ce jour-là, car il m'ouvrait

deux mois de liberté complète. — Mon père y était, ma sœur aussi, les amis morts, partis, ou changés, et je suis sorti avec un serrement de cœur affreux. La cérémonie aussi était plus pâle : il y avait peu de monde, en comparaison de la foule d'il y a dix ans qui comblait l'église. On ne criait plus si fort, on ne chantait plus la Marseillaise que je hurlais avec tant de rage en cassant les bancs. Le beau public a perdu le goût d'y venir. Je me souviens qu'autrefois c'était plein de femmes en toilette ; il y venait des actrices et des femmes entretenues, titrées. — Elles se tenaient en haut dans les galeries. — Comme on était fier quand elles vous regardaient! — A quelque jour j'écrirai tout cela. — Le jeune homme moderne, l'âme qui s'ouvre à seize ans par un amour immense qui lui fait convoiter le luxe, la gloire, toutes les splendeurs de la vie, cette poésie ruisselante et triste du cœur de l'adolescent, voilà une corde neuve que personne n'a touchée. O chère amie, je vais te dire un mot dur, et pourtant il part de la plus immense sympathie, de la plus intime pitié. Si jamais vient à t'aimer un pauvre enfant qui te trouve belle, un enfant comme je l'étais, timide, doux, tremblant, qui ait peur de toi et qui te cherche, qui t'évite et qui te poursuive, sois bonne pour lui, ne le repousse pas, donne-lui seulement ta main à baiser, il en mourra d'ivresse. Perds ton mouchoir, il le prendra et il couchera avec; il se roulera dessus en pleurant. — Ce spectacle de tantôt a rouvert le sépulcre où dormait ma jeunesse momifiée; j'en ai ressenti les exhalaisons fanées, il m'est revenu dans l'âme quelque chose de pareil à ces mélodies oubliées — que l'on retrouve au crépuscule durant ces heures lentes où la mémoire, ainsi qu'un spectre dans les ruines, se

promène dans nos souvenirs. Non, vois-tu, jamais les femmes ne sauront tout cela. Elles le diront encore moins, jamais; elles aiment bien, elles aiment peut-être mieux que nous, plus fort, mais pas si avant. Et puis suffit-il d'être possédé d'un sentiment pour l'exprimer? y a-t-il une chanson de table qui ait été écrite par un homme ivre? Il ne faut pas toujours croire que le sentiment soit tout. — Dans les arts, il n'est rien sans la forme. — Tout cela est pour dire que les femmes qui ont tant aimé ne connaissent pas l'amour pour en avoir été trop préoccupées; elles n'ont pas un appétit *désintéressé* du Beau. — Il faut toujours pour elles qu'il se rattache à quelque chose, à un but, à une question pratique; elles écrivent pour se satisfaire le cœur, mais non par l'attraction de l'Art, principe complet de lui-même et qui n'a pas plus besoin d'appui qu'une étoile. — Je sais très bien que ce ne sont pas là tes idées; mais ce sont les miennes. Plus tard je te les développerai avec netteté et j'espère te convaincre, toi qui es née poète. — J'ai lu hier *le marquis d'Entrecasteaux*. — C'est écrit d'un bon style animé et sobre, ça dit quelque chose, ça sent. — J'aime surtout le début, la promenade, et la scène où elle est seule dans sa chambre avant que que son mari n'entre. — Quant à moi, je fais toujours un peu de grec. Je lis le voyage de Chardin pour continuer mes études sur l'Orient, et m'aider dans un conte oriental que je médite depuis dix-huit mois. Mais depuis quelque temps j'ai l'imagination bien rétrécie. Comment volerait-elle, la pauvre abeille? elle a les pieds pris dans un pot de confitures, et elle s'y enfonce jusqu'au cou! Adieu, toi que j'aime, reprends ta vie habituelle, sors, reçois, ne refuse pas ta porte aux gens qui y étaient le dimanche où j'y étais. — J'ai-

merais même à les revoir, je ne sais pourquoi. — Quand j'aime, mon sentiment est une inondation qui s'épanche tout à l'entour. — Quel calme et dans quel oubli j'étais! Et quand nous sommes rentrés, que nous avons été seuls... Ah ne m'accuse plus de ne voir jamais que la misère de la vie... Pourquoi donc une heure d'ivresse est-elle payée par un mois d'ennui?

A la même.

Vendredi soir minuit.

Aujourd'hui je n'ai rien fait. — Pas une ligne d'écrite — ou de lue. — J'ai déballé ma *Tentation de saint Antoine* (1) et je l'ai accrochée à ma muraille, voilà tout — j'aime beaucoup cette œuvre. Il y avait longtemps que je la désirais. Le grotesque triste a pour moi un charme inouï; il correspond aux besoins intimes de ma nature bouffonnement amère. Il ne me fait pas rire, mais rêver longuement. Je le saisis bien partout où il se trouve et comme je le porte en moi ainsi que tout le monde. Voilà pourquoi j'aime à analyser; c'est une étude qui m'amuse. Ce qui m'empêche de me prendre au sérieux, quoique j'aie l'esprit assez grave, c'est que je me trouve très ridicule, non pas de ce ridicule relatif qui est le comique théâtral, mais de ce ridicule intrinsèque à la vie humaine elle-même, et qui ressort de l'action la plus simple ou du geste le plus ordinaire. — Jamais par exemple je ne me fais la barbe sans rire, tant ça me paraît bête. — Tout cela est fort difficile à

(1) Gravure de Callot.

expliquer et demande à être senti ; — tu ne le sentiras pas, toi qui es d'un seul morceau, comme un bel hymne d'amour et de poésie. — Moi je suis une arabesque en marqueterie ; il y a des morceaux d'ivoire, d'or et de fer ; il y en a de carton peint ; il y en a de diamant ; il y en a de fer-blanc.

A la même.

24 août 1846.

Quand le soir est venu, que je suis seul, bien sûr de n'être pas dérangé, et qu'autour de moi tout le monde dort, j'ouvre le tiroir de l'étagère dont je t'ai parlé et j'en tire mes reliques que j'étale sur ma table ; les petites pantoufles d'abord, le mouchoir, tes cheveux ; — le sachet où sont tes lettres ; je les relis, je les retouche ; il en est d'une lettre comme d'un baiser, la dernière est toujours la meilleure. — Celle de ce matin est là, entre ma dernière phrase et celle-ci qui n'est pas finie, je viens de la relire afin de te revoir de plus près et de sentir plus fort le parfum de toi-même. — Je rêve à la pose que tu dois avoir en m'écrivant et aux longs regards vagues que tu jettes en retournant les pages. — C'est sous cette lampe qui a donné sa lumière à nos premiers baisers, et sur cette table où tu écris tes vers. — Allume-la le soir ta lampe d'albâtre ; regarde sa lueur blanche et pâle en te ressouvenant de ce soir où nous nous sommes aimés. Tu m'as dis que tu ne voulais plus t'en servir. — Pourquoi ? Elle est quelque chose de nous. Moi je l'aime.

L'amour comme le reste n'est qu'une façon de voir et de sentir. C'est un point de vue un peu plus élevé,

un peu plus large; on y découvre des perspectives infinies et des horizons sans bornes. — Tu me parles toujours de tes douleurs; j'y crois, j'en ai vu la preuve, je la sens en moi, ce qui est mieux. Mais j'en vois une autre douleur, une douleur qui est là, à mon côté et qui ne se plaint jamais, — qui sourit même et auprès de laquelle la tienne, si exagérée qu'elle puisse être, ne sera jamais qu'une piqûre auprès d'une brûlure, une convulsion à côté d'une agonie. — Voilà l'étau où je suis. — Les deux femmes que j'aime le mieux ont passé dans mon cœur un mors à double guide par lequel elles me tiennent, elles me tirent alternativement par l'amour et par la douleur. Pardonne-moi si ceci te fâche encore. — Je ne sais plus que te dire, — j'hésite maintenant; — quand je te parle j'ai peur de te faire pleurer, et quand je te touche, de te blesser. Tu me reproches l'analyse, mais toi tu mets dans mes mots une subtilité funeste; tu n'aimes pas mon esprit, ses fusées te déplaisent; tu me voudrais plus uni de ton, plus monotone de tendresse et de langage. — Et c'est toi! toi! qui fais comme les autres, comme tout le monde, qui blâmes en moi la seule chose bonne, mes soubresauts et mes élans naïfs! — Oui, toi aussi tu veux tailler l'arbre et de ses rameaux sauvages mais touffus, qui s'élancent en tous sens pour aspirer l'air et le soleil, faire un bel et doux espalier que l'on collerait contre un mur et qui alors, il est vrai, rapporterait d'excellents fruits qu'un enfant pourrait venir cueillir sans échelle. — Que veux-tu que j'y fasse? — J'aime à ma manière; plus ou moins que toi? Dieu le sait. — Mais je t'aime, va, et quand tu me dis que j'ai peut-être fait pour des femmes vulgaires ce que je fais pour toi, je ne l'ai fait *pour*

personne, personne — je te le jure; — tu es bien la seule et la première pour laquelle seulement j'aie fait un voyage, et que j'aie assez aimée pour cela (puisque tu es la première qui m'aime comme tu m'aimes). Mais jamais avant toi une autre n'a pleuré des mêmes larmes, et ne m'a regardé de ce regard tendre et triste. — Le souvenir de mercredi est mon plus doux souvenir d'amour. C'est celui-là, si je devenais vieux demain, qui me ferait regretter la vie.

Merci de l'envoi de la lettre du philosophe. J'ai compris le sens de cet envoi. C'est encore un hommage que tu me rends, un sacrifice que tu voudras me faire. C'est me dire: « Encore un que je mets à tes pieds : vois comme je n'en veux pas, car c'est toi que j'aime. » — Tu me donnes tout, pauvre ange, ta gloire, ta poésie, ton cœur....., l'amour des gens qui te convoitent; tu me prodigues tes richesses pour ma satisfaction et pour mon orgueil. — Eh bien, sois contente : je suis heureux et je suis fier de toi. — Oui, heureux, je le répète; — tu m'apparais toujours dans ma pensée avec une douceur exquise.

A la même.

26 août 1846. Mercredi 10 h. du soir.

C'est une attention douce que tu as de m'envoyer chaque matin le récit de la journée de la veille. Quelque uniforme que soit ta vie, tu as au moins quelque chose à me dire. Mais la mienne est un lac, une mare stagnante que rien ne remue et où rien n'apparaît. Chaque jour ressemble à la veille, je puis dire ce que je ferai dans un mois, dans un an, et je regarde cela non seulement comme sage, mais comme heureux.

Aussi n'ai-je presque jamais rien à te conter, je ne reçois aucune visite, je n'ai à Rouen aucun ami, rien du dehors ne pénètre jusqu'à moi. Il n'y pas d'ours blanc sur son glacier du pôle qui vive dans un plus profond oubli de la terre. Ma nature m'y porte démesurément, et en second lieu, pour arriver là, j'y ai mis de l'art. Je me suis creusé mon trou et j'y reste, ayant soin qu'il y fasse toujours la même température. Qu'est-ce que m'apprendraient ces fameux journaux que tu désires tant me voir prendre le matin avec une tartine de beurre et une tasse de café au lait? Qu'est-ce que tout ce qu'ils disent m'importe? — Je suis peu curieux des nouvelles; la politique m'assomme, le feuilleton m'empeste : tout cela m'abrutit ou m'irrite. Tu me parles d'un tremblement de terre à Livourne. Quand je serais à ouvrir la bouche là-dessus pour en laisser sortir les phrases consacrées en pareil usage: « C'est bien fâcheux! quel affreux désastre! est-il possible! Oh! mon Dieu! » cela rendra-t-il la vie aux morts, la fortune aux pauvres? il y a dans tout cela un sens caché que nous ne comprenons pas, et d'une utilité supérieure sans doute, comme la pluie et le vent; ce n'est pas parce que nos cloches à melons ont été cassées par la grêle qu'il faut vouloir supprimer les ouragans. Qui sait si le coup de vent qui abat un toit ne dilate pas toute une forêt? Pourquoi le volcan qui bouleverse une ville ne féconderait-il pas une province? Voilà encore de notre orgueil: nous nous faisons le centre de la nature, le but de la création, et sa raison suprême. Tout ce que nous voyons ne pas s'y conformer nous étonne, tout ce qui nous est opposé nous exaspère. Que j'en ai entendu, miséricorde! que j'en ai subi, l'an dernier de ces magnifiques dissertations sur la trombe de

Monville! — « Pourquoi cela est-il venu? Comment ça se fait-il? Conçoit-on ça? Est-ce de l'électricité d'en haut ou celle d'en bas? En une seconde trois fabriques de renversées et deux cents hommes de tués! Quelle horreur! » Et les mêmes gens qui disaient cela, parlaient tout en tuant des araignées, en écrasant des limaces ou, pour respirer seulement, absorbaient peut-être par l'aspiration de leurs narines des myriades d'atomes animés.

Quant à la seconde chose dont tu me parles, la proclamation de Schamyl, ça peut être curieux, c'est vrai, mais il y a tant de choses curieuses en ce monde! surtout pour un homme qui peut dire comme l'Angéli : « moi je vis par curiosité », qu'on n'y suffirait pas s'il fallait les voir toutes. — Oui, j'ai un dégoût profond du journal, c'est-à-dire de l'éphémère, du passager, de ce qui est important aujourd'hui et de ce qui ne le sera pas demain. — Il n'y a pas d'insensibilité à cela, seulement je sympathise tout aussi bien, peut-être mieux, aux misères disparues des peuples morts auxquelles personne ne pense maintenant, à tous les cris qu'ils ont poussés, et qu'on n'entend plus. Je ne m'apitoye pas davantage sur le sort des classes ouvrières actuelles que sur les esclaves antiques qui tournaient la meule, pas plus ou tout autant; — je ne suis pas plus moderne qu'ancien, pas plus Français que Chinois, et l'idée de la Patrie, c'est-à-dire l'obligation où l'on est de vivre sur un coin de terre marqué en rouge ou en bleu sur la carte, et de détester les autres coins en vert ou en noir, m'a paru toujours étroite, bornée, et d'une stupidité finie. — Je suis le frère en Dieu de tout ce qui vit, de la girafe et du crocodile comme de l'homme, et le concitoyen de tout ce qui habite le grand hôtel garni de l'Univers.

Je n'ai pas compris ton étonnement à la beauté de cette proclamation. Pour moi, je pense que c'est parce que 1° il est barbare, 2° musulman, et surtout fanatique, qu'il a dit de belles choses. La poésie est une plante libre ; elle croît partout sans avoir été semée. Le poète n'est pas autre chose que le botaniste patient qui gravit les montagnes pour aller la cueillir. Nous avons fait hier et aujourd'hui une belle promenade ; j'ai vu des ruines, des ruines aimées de ma famille que je connaissais déjà, où j'étais venu souvent avec ceux qui ne sont plus. — J'ai repensé à eux, et aux autres morts que je n'ai pas connus et dont mes pieds foulaient les tombes vides. J'aime surtout la végétation qui pousse dans les ruines : cet envahissement de la nature qui arrive tout de suite sur l'œuvre de l'homme quand sa main n'est plus là pour la défendre me réjouit d'une joie profonde et large. La vie vient se replacer sur la mort ; elle fait pousser l'herbe dans les crânes pétrifiés, et sur la pierre où l'un de nous a sculpté son rêve, réapparait l'Eternité du Principe dans chaque floraison des ravenelles jaunes. — Il m'est doux de songer que je servirai un jour à faire croître des tulipes. Qui sait ! l'arbre au pied duquel on me mettra donnera peut-être d'excellents fruits ; je serai peut-être un engrais superbe, un guano supérieur.

A la même.

27 août 1846.

Nous sommes donc toujours triste, pauvre ange ! pourquoi t'affecter à plaisir, t'affliger outre mesure ? A trente trois lieues de distance je ne peux pas essuyer les larmes qui coulent de tes bons yeux, tu ne peux

pas voir mes sourires quand je reçois tes lettres, ni la joie sans doute qui doit être sur mon visage quand je pense à toi ou quand je regarde ton portrait, ton portrait avec ses longues papillotes caressantes, celles-là mêmes qui m'ont passé sur les joues. De moi à toi il y a trop de plaines, de prairies et de collines pour que nous puissions nous voir. — Je ne comprends pas toutes les peines que je te cause; tu crois qu'une autre est encore dans mon cœur, qu'elle y est restée et si éclairée que tu n'as fait que passer dans son ombre. Oh! non pas, non pas! sois-en donc convaincue une fois pour toutes. Tu parles de ma franchise cynique; sois conséquente, crois-y à cette franchise; cela est vieux, bien vieux, oublié presque; à peine si j'en ai le souvenir, il me semble même que ça s'est passé dans l'âme d'un autre homme, celui qui vit maintenant et qui est moi ne fait que contempler l'autre qui est mort. — J'ai eu deux existences bien distinctes, des événements extérieurs ont été le symbole de la fin de la première et de la naissance de la seconde, tout cela est mathématique. Ma vie active, passionnée, émue, pleine de soubresauts opposés et de sensations multiples a fini à vingt-deux ans. A cette époque, j'ai fait de grands progrès tout d'un coup, et autre chose est venu. Alors j'ai fait nettement pour mon usage deux parts dans le monde et dans moi, d'un côté l'élément externe, que je désire varié, multicolore, harmonique, immense, et dont je n'accepte rien que le spectacle d'en jouir; de l'autre l'élément interne, que je concentre afin de le rendre plus dense et dans lequel je laisse pénétrer, à pleines effluves, les plus purs rayons de l'Esprit par la fenêtre ouverte de l'intelligence. Tu ne trouveras pas cette phrase très claire, il faudrait un

volume pour la développer. Néanmoins je n'ai renoncé à rien de la vie, comme tu sembles le croire. J'ouvre tout comme les autres les narines pour sentir les roses et les yeux pour contempler la lune. Amour et amitié, je n'ai rien rejeté. J'ai au contraire pris des lunettes pour les distinguer plus nettement. Fouille-moi tant qu'il te plaira, tu ne découvriras rien qui doive t'attrister ni dans le passé ni dans le présent. Je souhaiterais que tu pusses lire dans mon cœur, les larmes de doute et d'accablement que tu répands se changeraient en larmes de joie et de bonheur. Oui, je t'aime, je t'aime, entends-tu? faut-il le crier plus fort encore? Mais si je n'ai pas l'amour ordinaire qui ne sait que sourire, est-ce ma faute si tout mon être n'a rien de doux dans ses allures? Je te l'ai déjà dit, j'ai la peau du cœur comme celle des mains, assez calleuse : ça vous blesse quand on y touche : le dessous peut-être n'en est que plus tendre. Quand tu seras toujours, chère amie, à me reprocher de ne pas venir te voir, que puis-je te répondre? C'est me tourmenter à plaisir en me rappelant (ce qui est inutile, grand Dieu, car je me le figure assez!) que tu en souffres et t'en tourmentes. Si je pouvais... si... si... toujours ce maudit conditionnel, *mode* atroce par lequel tous les *temps* du verbe passent!

Je suis bien bête ce soir. C'est peut-être l'effet du beau clair de lune qu'il fait. Je viens de me promener sous les arbres et je t'ai souhaitée, appelée, nous eussions fait une belle promenade sans nous rien dire en te tenant par la taille; je rêvais à la blancheur de ta figure se détachant sur l'herbe verte pâlement éclairée, au bleu de tes yeux humides et pétillants de lumière comme le bleu tendre du ciel de cette nuit. Aime-moi toujours, va, prends-moi pour un bourru,

pour un fou, pour tout ce que tu voudras, mais aime-moi encore, laisse-là mes idées en paix. Qu'est-ce qu'elles te font? elles ne font de mal à personne et elles me font peut-être du bien. D'ailleurs, comme toute chose, n'ont-elles pas leur raison d'être? A quoi bon les mauvaises herbes? disent les braves gens, pourquoi poussent-elles? Mais pour elles-mêmes, pardieu! Pourquoi poussez-vous, vous? — Merci encore des petites fleurs d'oranger, tes lettres en sont parfumées. Quand j'irai à Paris, je veux garnir ta jardinière des plantes que tu aimes le mieux, ces pauvres fleurs du moins n'auront pas d'épines. Celles de mon amour ne sont pas de même, à ce qu'il paraît.

Allons, adieu, adieu.

A la même.

28 août 1846.

Je regrette que Phidias ne vienne pas.

C'est un excellent homme et un grand artiste; oui, un grand artiste, un vrai Grec, et le plus ancien de tous les modernes, un homme qui ne se préoccupe de rien, ni de la politique, ni du socialisme, ni de Fourier, ni des jésuites, ni de l'Université, et qui comme le bon ouvrier, les bras retroussés, est là, à faire sa tâche du matin au soir, avec l'envie de la bien faire et l'amour de son art. Tout est là, l'amour de l'Art. Mais je m'arrête. — Ceci t'irrite encore : tu n'aimes pas à m'entendre dire que je m'inquiète plus d'un vers que d'un homme, et que je porte plus de reconaissance aux poètes qu'aux saints et aux héros. Qu'aurait-on pensé à Rome, du temps d'Horace, si quelqu'un fut venu lui dire :

« — O bon Flaccus, qu'est-ce que devient votre ode à Melpomène : parlez-moi de votre passion pour le petit garçon perse que Pollion vous a cédé : est-ce en asclépiades ou en ïambiques que vous allez nous entretenir de lui ? Tout ce que vous dites me préoccupe bien plus que la guerre des Parthes, que le collège des flamines et que la loi Valeria qu'on veut remettre sur le tapis »... Il y avait donc cependant quelque chose de plus sérieux que les hommes qui mouraient pour la patrie, que ceux qui priaient pour elle, que ceux qui travaillaient à la rendre plus heuseuse, c'étaient ceux qui chantaient, puisque ceux-là seuls survivent. On a découvert des mondes nouveaux pour les lire, on a inventé l'imprimerie pour les y répandre. — Ah ! oui, l'amour de Glycère ou de Lycoris passera encore par-dessus les civilisations futures. L'art, comme une étoile, voit la terre rouler sans s'en émouvoir, scintillant dans son azur; le beau ne se détache pas du ciel.

A la même.

1er 7bre 1846. Lundi soir 10 h.

Je prends cette feuille de papier, tout mon papier à lettres est bordé de noir, je n'en ai pas là d'autre, et je ne veux pas que ce que je t'envoie soit entouré de deuil. C'est bien assez, n'est-ce pas, pauvre ange que je fais souffrir déjà tant sans le vouloir, qu'il y en ait au fond de la chose, sans qu'il y en ait dessus. Je voudrais ne t'envoyer que de douces paroles et de tendres mots, de ces mots suaves comme un baiser, que quelques-uns trouvent, mais qui chez moi restent au fond du cœur et expirent sur les lèvres.

Si je pouvais, chaque matin ton réveil serait parfumé par une page embaumée, recréé par une mélopée divine qui te tiendrait tout le jour dans une extase céleste (Mais j'ai trop crié dans ma jeunesse pour pouvoir chanter, ma voix est rauque). Merci de la petite fleur d'oranger. Toute ta lettre en sent bon. Qu'elle ait été cueillie sur un arbuste, donnée par une femme ou un homme, elle n'en est pas moins belle pour moi, va; — elle est venue de toi, envoyée par toi, c'est tout ce qu'il me faut. — Cette attention du reste m'a ému. Je t'ai bien reconnue là. Comment fais-tu pour avoir tant de volupté dans des niaiseries, pour donner un ragoût si puissant à des riens ? Je me sens pour toi une tendresse étrange, profonde, intime, mais ce qui m'afflige, c'est la pensée que je ne te vaux pas, que tu étais digne d'un autre homme et d'un autre amour. Je cherche pourtant à faire quelque chose pour te prouver le mien, et les preuves que tu m'en demandes sont justement les seules que je ne puis donner. Ma vie est rivée à une autre, et cela sera tant que cette autre durera. Algue marine secouée au vent, je ne tiens plus au rocher que par un fil vivace. — Une fois rompu, où volera-t-elle, la pauvre plante inutile? Mais d'ici là, qu'elle demeure où Dieu veut qu'elle soit, où il faut qu'elle reste.

J'ai lu cette nuit ton travail sur Mme du Châtelet, qui m'a beaucoup intéressé. Il y a de beaux fragments de lettres. En voilà encore une qui a aimé et qui n'a pas été heureuse. La faute n'en était ni à M. de Voltaire, ni à Saint-Lambert, ni à elle, ni à personne, mais à la vie elle-même qui n'est complète que du côté de l'infortune. — J'aime beaucoup là-dedans le rôle de Voltaire. — Quel homme intel-

ligent! et bon! Ceci t'indigne. Mais y en a-t-il beaucoup qui eussent fait comme lui et sacrifié leur vanité à la tendresse que leur maîtresse a pour un autre. — C'est qu'il ne l'aimait plus, dira-t-on. — Qui l'a su? personne. Pas même lui peut-être. — Et puis ceux qu'on croit ne plus aimer, on les aime encore. — Rien ne s'éteint complètement. — Après le feu la fumée, qui dure plus longtemps que lui. — Je suis sûr qu'il l'a plus regrettée que tout le monde. — Plus qu'elle ne l'eût regretté peut-être s'il fût mort avant elle. — Il a dû se passer alors quelque chose d'énorme et de complexe dans l'âme de ce prodigieux homme. — J'aurais voulu te voir développer, analyser ce point, bien indiqué du reste, et lumineux pour moi, la figure de Mme du Châtelet, leur vie à Cirey, ces phases successives de leur passion, tout cela est assez en relief, ferme et sobre. — C'est une bonne chose.

A la même.

3 septembre 1846. 11 h. soir.

Que ta lettre de ce matin était bonne et douce, pauvre amie! J'y ai vu les larmes que tu avais versées en l'écrivant et qui çà et là avaient taché certains mots. Ta douleur m'afflige, tu m'aimes trop, ton cœur est trop prodigue; il y a d'excellentes choses dans les conseils de Phidias, il est fâcheux seulement que ses conseils presque toujours aient cela de fâcheux qu'on ne puisse les suivre. Si tu pouvais l'imiter, ce bon Phidias, tu serais plus tranquille sinon plus heureuse. C'est un homme sage celui-là, qui ne demande pas à la vie plus *de joies* qu'elle n'en comporte et qui ne va pas chercher le parfum des orangers sous les pom-

miers à cidre. Aussi quel ordre dans son être! comme il continue son œuvre, serein et fort. L'Art, tu le vois, lui en sait gré et le récompense par les mâles satisfactions qu'il lui procure. Comme il fait beau ce soir! Comme tout repose! je n'entends que le battement de ma pendule et à peine le bruit de l'air qui passe dans les arbres. La rivière brille sous la lune, les îles sont noires, le gazon vert émeraude. Tu veux venir ici, mon héroïne, c'est par une nuit semblable qu'il ferait bon te recevoir. Sais-tu que ce serait royal et magnifiquement beau, — toi faisant 60 lieues pour passer quelques heures dans ce petit kiosque de là-bas.... Mais à quoi bon songer à de pareilles folies! C'est impossible, tout le pays le saurait le lendemain, ce serait d'odieuses histoires à n'en plus finir.

Merci d'y avoir pensé, merci de cet élan. Quand je te reverrai, n'est-ce pas, tu ne pleureras pas trop, tu ne m'affligeras pas trop ; — tu seras sage, j'en ai besoin, sois-le. J'en vois tant couler de larmes que vraiment j'ai besoin de sourires. Bientôt, j'espère, d'ici à peu de jours nous pourrons nous voir.

A la même.

3 septembre 1846.

Oh! va, aime plutôt l'Art que moi. Cette affection-là ne te manquera jamais, ni la maladie ni la mort ne l'atteindront. Adore l'idée, elle seule est vraie parce qu'elle seule est éternelle. — Nous nous aimons maintenant, nous nous aimerons plus encore peut-être, mais qui sait ? un temps viendra où nous ne nous rappellerons plus nos visages. As-tu entendu

quelquefois des vieillards te raconter l'histoire de leur jeunesse?

J'en connais un qui m'a, il y a quelques mois, narré tout au long un grand amour qui lui avait duré près de vingt ans. Pendant les premières sept années de sa séparation d'avec sa maîtresse, il s'échappait de chez lui le matin avant le jour et il allait à 4 lieues de là à pied pour voir à un bureau de poste s'il n'était pas venu de lettres. Les lettres venaient irrégulièrement comme cela se trouvait, quand la pauvre femme avait pu écrire; l'amant s'en retournait donc comme il était venu, quelquefois avec son cher butin, le plus souvent sans rien du tout; — il rentrait chez lui en sautant par dessus les murs, et se remettait au lit pour que rien n'y parût. — Cela a duré sept ans, sept ans sans la voir! ils se sont revus une fois et puis ne se sont plus revus. Peu à peu ne se sont plus écrit et se sont oubliés; la femme est morte, l'homme ensuite a eu d'autres amours et voilà! telle est la vie, il raconte ça lui-même comme une chose toute simple et elle est toute simple en effet; les nœuds les plus solidement faits se dénouent d'eux-mêmes parce que la corde s'use — tout s'en va, tout passe, l'eau coule et le cœur oublie.

C'est une grande misère, mais il en faut remercier Dieu qui n'a pas jugé l'âme de sa créature assez vaste pour contenir la somme de chaque jour alimentée par-dessus celle des jours précédents, puis un chagrin en enlève un autre, on ne sent pas ses engelures quand on a mal aux dents — reste à choisir le mal le plus léger — toute la sagesse est là.

A la même.

4 septembre 1846. Vendredi soir, minuit.

Tu voulais que je vinsse dimanche, moi j'ai pensé aussi, tu le vois, à nous réunir, nous nous rencontrons toujours dans nos souhaits, dans nos désirs. — Quand on s'aime on est comme les frères Siamois attachés l'un à l'autre — deux corps pour une âme, mais si l'un meurt avant l'autre, il faut traîner un cadavre à sa remorque; n'aie pas peur pour moi, je ne sens pas l'agonie venir. Ce sera donc bientôt que nous nous reverrons; il est arrangé que je ferai ce petit voyage aux Andelys (lisez Mantes), nous aurons tout un grand après-midi à nous. Je dis nous aurons sans savoir si tu as accepté mon projet, mais je m'attends bien demain à mon réveil à une bonne lettre de toi toute pétillante de joie où tu me dises: Accours. — Es-tu contente de moi, est-ce cela? Tu vois bien que lorsque je peux te voir je me jette sur la plus petite occasion comme un voleur à jeun, que je la prends à deux mains et que je ne la lâche pas. — Du Camp part d'ici probablement mercredi prochain (ou jeudi au plus tard); ainsi donc à mercredi, je t'enverrai l'heure des convois pour qu'il n'y ait pas de malentendus entre nous et je t'écrirai l'heure exacte où il faudra partir de Paris. Te figures-tu nous nous attendant, nous cherchant dans la foule, nous retrouvant, partant ensemble seuls; il faudra nous contenir, j'aurai bien du mal, ce sera de bonnes minutes encore, va, qu'importe l'avenir! — Viendra-t-il seulement? qui sait si demain se lèvera? Je n'ai pas encore reçu l'envoi de Phidias qu'il m'a et que tu m'as an-

noncé. Tu as d'abord voulu y mettre la statuette, mais je n'aurais aucune place *secrète* où la fourrer. J'ai déjà tant de choses de toi que ça pourrait finir par devenir suspect — la moindre plaisanterie là-dessus me blesserait au vif et je me découvrirais peut-être! Ton portrait est là, tout à côté de moi, à trois pas devant mon regard. J'ai assez ri ce matin au récit de ton dialogue avec Phidias relativement à M*** et à son modèle. — Est-il possible que ce que notre ami t'ait dit sur cette créature ait pu te causer un moment d'ombrage? — Il faut être toi, vraiment, pour avoir de semblables idées — de la jalousie maintenant, et de qui? de ça! j'aurais bien voulu être là pour voir ta figure et te faire rire aussitôt sur ton compte. — D'abord cette femme est atrocement laide, elle n'a pour elle qu'un très grand cynisme plein de naïveté qui m'a beaucoup réjoui, j'y ai vu aussi l'expansion des furies de sa nature, ce qui est toujours une belle chose à voir et puis tu sais que j'aime assez ce genre de tableaux, c'est un goût inné — l'ignoble me plaît — c'est le sublime d'en bas — quand il est vrai il est aussi rare à trouver que celui d'en haut. Le cynisme est une merveilleuse chose en cela qu'étant la charge du vice il en est en même temps le correctif et l'annihilation; tous les grands voluptueux sont très pudiques, jusqu'à présent je n'ai pas vu d'exception, et puis j'y repense, car j'ai été très étonné de ton aveu, quand elle serait belle après tout, cette femme, et quand même il y aurait eu, comme dit le maître dans son chaste langage, quelque chose entre nous deux, est-ce que ça te ferait peine? Les femmes ne comprennent pas qu'on puisse aimer à des degrés différents, elles parlent beaucoup de l'âme, mais le corps leur tient fort au cœur, car elles voient tout l'amour

mis en jeu dans l'acte du corps; on peut adorer une femme et aller chaque soir chez les filles. Allons, ne te renfrogne pas, ce n'est pas, je crois, une allusion à moi que je fais ici, je vis comme un chartreux, mais jusqu'à mercredi, adieu.

Cher amour, mille baisers, sur tes doux yeux.

A la même.

5 septembre 1846. Samedi, 5 heures du soir.

Je serais tenté de me battre quand je reçois tes lettres. Sais-tu l'effet qu'elles me font, c'est de la haine pour moi; tu veux donc que je me méprise, que tu prends toujours plaisir à me ravaler dans le parallèle que tu fais incessamment entre nous — eh bien oui, méprise-moi, accable-moi, dis que je ne t'aime pas, tu mentiras, mais dis-le, je recevrai tout de toi — tout. Vois-tu, tu peux tout faire, je ne m'en fâcherai pas. Tu es bonne, belle, douce, intelligente, dévouée, tu me prouves que je ne suis rien de tout cela, tu as peut-être raison, car je ne fais rien en effet pour le paraître. Moi qui m'attendais que tu allais m'embrasser pour l'idée que j'ai eue de notre voyage à Mantes!.. Ah bien oui!... tu me reproches déjà d'avance de n'y pas rester plus longtemps. Et si je ne l'avais pas eue, cette idée, si cette occasion ne s'était pas présentée, qu'est-ce donc que tu dirais? Ma foi tant pis, je m'y perds. Je cherche partout et je ne trouve rien; ce n'est pourtant pas ma faute, tu me gourmandes de tout ce que j'écris, sur toutes mes idées, même sur celles qui n'ont aucun rapport à nous deux, mais dis ce que tu voudras, j'aime ton écriture, écris n'importe quoi, j'aime les lignes que

ta main a tracées, le papier sur lequel tu t'es penchée et qu'a peut-être frôlé le bout de tes cheveux odorants. Envoie-moi tout ce que tu voudras, va, je ne me fâcherai pas, ça m'est impossible avec toi, je vois bien que tu souffres trop, mais je n'en parlerai pas et je continuerai; tu as cru prendre ma vanité au défaut de la cuirasse en me disant : « Tu es donc gardé comme une jeune fille? » Cette phrase m'aurait été adressée il y a cinq ou six ans qu'elle m'aurait fait faire quelque sottise épouvantable, c'est sûr, je me serais fait tuer pour m'en effacer l'effet à moi-même, mais elle a glissé sur moi comme l'eau sur le cou d'un cygne, elle ne m'a seulement pas humilié ; crois-tu que pour moi seul, pour l'homme, il ne me serait pas doux de te recevoir, dis; qu'est-ce que je risque, moi? absolument rien du tout.

Ma mère s'en apercevrait qu'elle ne m'en parlerait pas; je la connais, elle pourrait être jalouse de toi (quand ta fille aura dix-huit ans tu sauras qu'on peut être jaloux de son enfant et tu haïras son mari : c'est la règle), mais tout s'arrêterait là; c'est pour toi que je t'ai dit de ne pas venir, pour ton nom, pour ton honneur, pour ne pas te voir salie par les plaisanteries banales du premier venu, pour ne pas te faire rougir devant les douaniers qui se promènent le long du mur, pour qu'un domestique ne te ricane pas au visage! mais tu n'as pas compris ! non ! rien ! Allons ! c'est bien ! n'en parlons plus !

A la même.

6 septembre 1846. Dimanche, 11 heures du soir.

Encore demain et après-demain, puis nous allons nous revoir. Savoures-tu cette pensée comme moi,

la respires-tu avec joie comme une fleur écartée qui nous envoie son vague parfum avant qu'on s'en réjouisse à pleines narines ? Ah ! nous serons seuls, bien seuls à nous dans ce village au milieu de la campagne (autour de nous le silence), pourquoi es-tu triste ? Moi j'ai le pressentiment d'une journée de bonheur ; une journée c'est bien peu, n'est-ce pas, mais un beau jour illumine toute une année et on a si peu de jours à vivre que, quand il arrive, un beau jour vaut la peine qu'on s'en réjouisse ; mais seras-tu sage ? pleureras-tu encore ? Oh ! si j'étais si sensuel que tu le crois, comme je les aimerais, tes pleurs ! Elles te rendent si belle ! — il me semble qu'il fera beau certainement et qu'il y aura un grand soleil. Ta pensée est un soupirail par où il me vient un peu de lumière et d'air et tu crois que quand je peux je ne vais pas au-devant pour vivre et respirer ! Autour de moi tout est triste et sombre ; ma mère est dans un bien épouvantable état, ce que j'attribue au buste de notre ami qui l'a bouleversée. Jamais encore je ne l'ai vue si désolée ! non, tu n'as pas vu de douleurs pareilles, non, jamais, pauvre amie, que le ciel t'épargne celles-là, et s'il faut que tu en aies qu'il te donne plutôt toutes les autres.

A la même.

10 septembre 1846. Jeudi soir, 11 heures.

Quand nous reverrons-nous ?

Oh ! je t'en prie, je t'en conjure, ne m'accuse jamais de ne pas te voir plus souvent. Tu ne t'imagines pas combien cela m'afflige et me blesse. Est-ce que c'est ma faute ? Ça ne le sera jamais, mais je ne vois pas de

circonstances prochaines, ce sera dans longtemps; maintenant résignons-nous d'avance, fais-toi à cette idée; je ne t'ai rien dit, il me semble, qui t'ait affligée ni toi à moi. Quel beau *souvenir!*

Il faut que je te gronde d'une chose qui me choque et qui me scandalise, c'est du peu de souci que tu as de l'art maintenant. De la gloire, soit, je t'approuve; mais de l'art, de la seule chose vraie et bonne de la vie, peux-tu lui comparer un amour de la terre, peux-tu préférer l'adoration d'une beauté relative au culte de la vraie? eh bien, je te dis, je n'ai que ça de bon? il n'y a que ça en moi que j'estime: j'admire. Pour toi, tu mêles au beau un tas de choses étrangères, l'utile, l'agréable, que sais-je? Tu diras au Philosophe de t'expliquer l'idée du Beau pur telle qu'il l'a émise dans son cours de 1819 et telle que je la conçois; nous recauserons de ça la prochaine fois.

Je lis maintenant un drame indien, *Sakountala*, et je fais du grec; il ne va pas fort, mon pauvre grec, ta figure vient toujours se placer entre le livre et mes yeux.

A la même.

14 septembre 1846. Lundi, 10 h. du soir.

Quelle étrange fille tu fais, on ne sait jamais que te dire ni que penser. Tes lettres rient d'un côté et pleurent de l'autre, tu es pleine de boutades et d'excentricités, quoi que tu dises. Tu m'envoies encore ce matin des choses passablement dures. Tu veux que je m'y fasse — c'est ma ration quotidienne maintenant. Parle-moi donc d'autre chose, au nom du ciel, au nom de moi puisque tu m'aimes, que de venir à Paris.

On dirait que c'est un parti pris chez toi de me tourmenter avec ce refrain. Mais je me le redis toute la journée, moi, mais qu'y faire cependant?

La vie, et c'est là la vie, aimer, jouir, aimer quelque chose qui en a l'apparence et qui en est la négation, c'est-à-dire l'idée — la contemplation de l'immuable, et pour tout dire par un mot, la Religion dans sa plus large extension.

Je trouve que tu en manques trop. Je veux dire qu'il me semble que tu n'adores pas beaucoup le Génie, que tu ne tressailles pas jusque dans tes entrailles à la contemplation du Beau; ce n'est pas tout que d'avoir des ailes, il faut qu'elles vous portent. —

Un de ces jours, je t'écrirai une longue lettre littéraire; aujourd'hui j'ai fini *Sakountala;* l'Inde m'éblouit : c'est superbe. Les études que j'ai faites cet hiver sur le brahmanisme n'ont pas été loin de me rendre fou; il y avait des moments où je sentais que je n'avais pas bien ma tête. On m'a annoncé que d'ici à quinze jours je recevrais de Smyrne des ceintures de soie : ça m'a fait plaisir. J'avoue cette faiblesse. Il y a ainsi pour moi un tas de niaiseries qui sont sérieuses.

Cent fois le jour je me retiens, prêt à dire ton nom, à propos de rien il me vient toujours des comparaisons, des rapports, des antithèses dont tu es le centre; toutes les petites étoiles de mon cœur convergent autour de ta planète, ô mon bel astre.

Je travaille le plus que je peux, je suis resté cet après-midi sept heures sans bouger de mon fauteuil et ce soir trois; tout cela ne vaut pas deux heures d'un travail raisonnable; ton image vient toujours comme un brouillard léger (tu sais, une de ces vapeurs matinales qui dansent et montent lumineuses, aériennes, rosées) entre mes yeux et les lignes qu'ils parcou-

rent. — Je relis l'Enéide dont je me répète à satiété quelques vers, il ne m'en faut pas plus pour longtemps; je m'en fatigue l'esprit moi-même, il y a des phrases qui me restent dans la tête et dont je suis obsédé comme de ces airs qui vous reviennent toujours et qui vous font mal tant on les aime. Je lis toujours mon drame indien, et le soir je relis ce bon Boileau, le législateur du Parnasse. Voilà ma vie, dis-moi toute la tienne — tout — rien ne m'est insignifiant ou inutile. Tu me parles de chagrins que tu veux me cacher. — Oh! je t'en prie, au nom de notre amour, dis-les-moi tous; peut-être aurais-je un mot pour les adoucir? Je suis mûr, tu sais. J'ai quelque expérience — confie-toi à moi sur tout cela, comme à un vieil ami, je veux être tout pour toi, je voudrais que ta vie matérielle dépendît de moi pour te l'entourer de soins, de luxe et de délicatesses recherchées. Je voudrais te voir écraser les autres comme tu les écrases dans mon cœur quand je te compare à elles.

Ah! si nous étions libres, nous voyagerions ensemble. C'est un rêve que je fais souvent, va; quels rêves n'ai-je pas faits d'ailleurs, c'est là mon infirmité à moi — dis-moi donc tout, conte-moi tes peines, tes soucis, est-ce que je n'ai pas déjà donné assez des miens, je veux t'être utile à quelque chose enfin, puisque chaque jour s'écoule sans que je te puisse apporter une joie.

A la même.

18 septembre 1846. Vendredi, 10 h. du soir.

Tu me juges donc un homme très gai, que tu m'envoies toutes les facéties que tu peux recueillir? C'est une attention qui me touche, car il est vrai que je les

aime. Mais il me semble que tu me prends tour à tour pour ce que je ne suis pas, tantôt tu fais de moi une espèce de maudit de mélodrame et la fois suivante tu m'assimiles au commis voyageur; entre nous, je ne suis ni si haut ni si bas, tu me vulgarises ou me poétises trop, c'est toujours la rage féminine de nier les demi-teintes et de ne pas vouloir ou pouvoir rien entendre aux créatures complexes et il y a si peu de natures simples! tu me dis sans le sentir un mot d'une portée sublime : « Je crois que tu n'aimes sérieusement que les charges. » Si on le prend à la lettre il est horriblement faux, car aimant beaucoup le grotesque je sens peu le ridicule, ce comique convenu, mais si on veut lui donner, à ce mot, une signification plus vaste, il se peut qu'il y ait du vrai. Eh bien non! quand j'y repense, autrefois je saisissais assez nettement dans la vie les choses bouffonnes des sérieuses, j'ai perdu cette faculté! l'élément pathétique est venu pour moi se placer sous toutes ses surfaces gaies et l'ironie plane sur tous les ensembles sérieux. Ainsi donc le sens dans lequel tu dis que je me plais aux farces n'est pas vrai, car, où en trouve-t-on, de la farce, du moment que tout l'est? Je sais bien que tout ça ne te plaît pas trop à entendre, mais que veux-tu? tel je suis! Quant à mon fatalisme que tu me reproches, il est ancré en moi. J'y crois fermement, je nie la liberté individuelle parce que je ne me sens pas libre, et quant à l'humanité on n'a qu'à lire l'histoire pour voir qu'elle ne marche pas toujours comme on le désirerait. Si tu souhaites entamer une discussion à ce sujet (qui ne sera pas amusant) je ne bouderai pas. Mais finissons toutes ces niaiseries, tu me dis que je ne t'ai pas initiée à ma vie intime, à mes pensées les plus secrètes, sais-tu ce qu'il y a de plus

intime, de plus caché dans tout mon cœur et ce qui est le plus moi dans moi, ce sont deux ou trois pauvres idées d'art couvées avec amour, voilà tout; les plus grands événements de ma vie ont été quelques pensées, des lectures, certains couchers de soleil à Trouville au bord de la mer et des causeries de cinq ou six heures consécutives avec un ami qui est maintenant marié et perdu pour moi. La différence que j'ai toujours eue dans les façons de voir la vie avec celles des autres a fait que je me suis toujours (pas assez, hélas)! séquestré dans une âpreté solitaire d'où rien ne sortait. On m'a si souvent humilié, j'ai tant scandalisé, fait crier que j'en suis venu, il y a déjà longtemps, à reconnaître que pour vivre tranquille il faut vivre seul et calfeutrer toutes ses fenêtres de peur que l'air du monde ne vous arrive. Je garde toujours malgré moi quelque chose de cette habitude; voilà pourquoi j'ai pendant plusieurs années fui systématiquement la société des femmes. Je ne voulais pas d'entrave au développement de mon principe natif, pas de joug, pas d'influence, j'avais fini par n'en plus désirer du tout, je vivais sans les palpitations de la chair et du cœur, et sans m'apercevoir seulement de mon sexe.

Tu as réveillé en moi tout ce qui y sommeillait ou pourrissait peut-être! J'ai déjà été aimé et beaucoup, quoique je sois de ces gens qu'on oublie vite et plus propres à faire naître l'émotion qu'à la faire durer; on m'aime toujours un peu comme quelque chose de drôle. L'amour, après tout, n'est qu'une curiosité supérieure, un appétit de l'inconnu qui vous pousse dans l'orage poitrine ouverte et tête en avant.

Je reprends et je dis qu'on m'a aimé, mais *jamais comme toi* et jamais non plus il n'y a eu entre moi et une femme l'union qui existe entre nous deux; jamais

je ne me suis senti envers aucune un dévouement aussi profond, une propension aussi irrésistible, une communion aussi complète. Pourquoi dis-tu sans cesse que j'aime le clinquant, le chatoyant, le pailleté! poète de la forme! c'est là le grand mot que les utilitaires jettent aux vrais artistes. Pour moi, tant qu'on ne m'aura pas, d'une phrase donnée, séparé la forme du fond, je soutiendrai que ce sont là deux mots vides de sens. Il n'y a pas de belles pensées sans belles formes et réciproquement. La Beauté transsude de la forme dans le monde de l'art comme dans notre monde à nous il en sort la tentation, l'amour; de même que tu ne peux extraire d'un corps physique les qualités qui le constituent, c'est-à-dire couleur, étendue, solidité sans le réduire à une abstraction creuse, sans le détruire en un mot, de même tu n'ôteras pas la forme de l'idée, car l'idée n'existe qu'en vertu de sa forme. Supposer une idée qui n'ait pas de forme c'est impossible, de même qu'une forme qui n'exprime pas une idée. Voilà un tas de sottises sur lesquelles la critique vit. On reproche aux gens qui écrivent en bon style de négliger l'idée, le but moral, comme si le but du médecin n'était pas de guérir, le but du peintre de peindre, le but du rossignol de chanter, comme si le but de l'Art n'était pas le Beau avant tout.

On va, accusant de sensualisme les statuaires qui font des femmes véritables avec des seins qui peuvent porter du lait et des hanches qui peuvent concevoir, mais s'ils faisaient au contraire des draperies bourrées de coton et des figures plates comme des enseignes on les appellerait idéalistes, spiritualistes. Oh oui! c'est vrai, il néglige les formes, dirait-on, mais c'est un penseur! et les bourgeois là-dessus de se récrier et de se forcer à admirer ce qui les ennuie; il est facile

avec un jargon convenu, avec deux ou trois idées qui sont de cours, de se faire passer pour un écrivain socialiste, humanitaire, rénovateur et précurseur de cet avenir évangélique rêvé par les pauvres et par les fous. C'est là la manie actuelle, on rougit de son métier. Faire tout bonnement des vers, écrire un roman, creuser du marbre, oh! fi donc! C'était bon autrefois, quand on n'avait pas la *mission sociale* du poète; il faut que chaque œuvre maintenant ait sa signification morale, son enseignement gradué, il faut donner une portée philosophique à un sonnet, qu'un drame tape sur les doigts aux monarques et qu'une aquarelle adoucisse les mœurs. L'avocasserie se glisse partout, la rage de discourir, de pérorer, de plaider; la muse devient le piédestal de mille convoitises. O pauvre Olympe! ils seraient capables de faire sur ton sommet un plant de pommes de terre! et s'il n'y avait que les médiocres qui s'en mêlassent on les laisserait faire, mais la vanité a chassé l'orgueil et établi mille petites cupidités là où régnait une large ambition. Les forts aussi, les grands se sont dit à leur tour : pourquoi mon jour n'est-il pas venu déjà, pourquoi ne pas agiter à chaque heure cette foule au lieu de la faire rêver plus tard. Et alors ils sont montés à la tribune, ils sont entrés dans un journal et les voilà appuyant de leur nom immortel des théories éphémères.

Ils travaillent à renverser un ministre qui tombera sans eux quand ils pouvaient, par un seul vers de satire, attacher à son nom une illustration d'opprobre, ils s'occupent d'un projet de douanes, de lois, de paix, et de guerre! mais que tout cela est petit! que tout cela passe! que tout cela est faux et relatif! et ils s'animent pour toutes ces misères, ils crient contre tous les filous, ils s'enthousiasment à toutes les bonnes

actions communes, ils s'apitoient sur chaque innocent qu'on tue, sur chaque chien qu'on écrase comme s'ils étaient venus pour cela au monde. Il est plus beau, ce me semble, d'aller à plusieurs siècles de distance faire battre le cœur des générations et l'emplir de joies pures; qui dira tous les tressaillements divins qu'Homère a causés, toutes les pleurs que le bon Horace a fait en aller dans un souvenir; pour moi seulement j'ai de la reconnaissance à Plutarque à cause de ces soirs qu'il m'a donnés au collège tout pleins d'ardeurs belliqueuses comme si alors j'eusse porté dans mon âme l'entraînement de leurs armées.

Je ne sais pas si tout cela est lisible, j'écris trop vite.

Adieu, cher amour, il n'y a pas moyen de te faire la moindre surprise, je voulais te donner une ceinture turque et tu l'as demandée avant que je l'aie reçue, pouvais-tu imaginer que je n'y pensais pas! Merci des autographes, ce n'est pas que j'en sois amateur, mais tout ce qui te touche m'intéresse.

A la même.

Mardi, 10 h. du matin. 22 septembre 1846.

Je suis obligé d'aller à Rouen pour recevoir la statue que le monteur de Phidias m'envoie (c'est l'Eau qui écoute, une de celles de la fontaine de Nîmes). Je pensais n'y aller que demain pour divers arrangements de notre logement d'hiver et je voulais t'écrire ce soir tout à mon aise une lettre que j'aurais mise à la poste avant 11 heures pour qu'elle t'arrivât le soir. Mais je n'irai pas demain, tous ces dérangements m'assomment. Merci de l'envoi de ce matin, j'atten-

dais le facteur sur le quai, sans en avoir l'air et tout en fumant. Ce bon facteur! je lui fais donner à la cuisine un verre de vin pour se rafraîchir, il aime beaucoup la maison et est très exact. Tu m'envoies tout ce que tu peux trouver pour flatter mon amour, tu me jettes à moi tous les hommages que tu reçois. J'ai lu la lettre de Platon avec toute l'intensité dont mon intelligence est susceptible, j'y ai vu beaucoup, énormément; le fond du cœur de cet homme-là, quoi qu'il fasse pour le montrer calme, est froid et vide, sa vie est triste et rien n'y rayonne, j'en suis sûr, mais il t'a beaucoup aimée et t'aime encore d'un amour profond et solitaire, cela durera longtemps. Sa lettre m'a fait mal, j'ai découvert jusqu'au fond l'intérieur de cette existence blafarde, remplie de travaux conçus sans enthousiasme et exécutés avec un entêtement enragé qui seul le soutient. Il est, je crois, jaloux de Béranger; la vie et la gloire de cet homme ne doivent pas lui plaire. Le philosophe d'ordinaire est une espèce d'être bâtard entre le savant et le poète et qui porte envie à l'un et à l'autre — la métaphysique vous met beaucoup d'âpreté dans le sang — c'est très curieux et très amusant, j'y ai travaillé avec assez d'ardeur pendant deux ans, mais c'est un temps perdu que je regrette. Tu dis un mot bien vrai : « l'amour est une grande comédie et la vie aussi quand on n'y est pas acteur », seulement je n'admets pas que ça fasse rire. — Il y a à peu près dix-huit mois, j'ai fait cette expérience sur nature vivante, c'est-à-dire que l'expérience s'est trouvée faite d'elle-même : je fréquentais une maison où il y avait une jeune fille charmante, admirablement belle, d'une beauté toute chrétienne et presque gothique, si je puis dire, elle avait un esprit naïf facile à l'émotion, elle pleurait et riait

tour à tour, comme il fait tour à tour pluie ou soleil; j'agitais au gré de ma parole tout ce beau cœur où il n'y avait rien que de pur. Je la vois encore couchée sur son oreiller rose et me regardant, quand je lisais, avec ses grands yeux bleus. Un jour nous étions seuls, assis sur un canapé, elle me prit la main, me passa ses doigts dans les miens, je me laissais faire sans penser à rien du tout, car je suis très innocent la plupart du temps, et elle me regarda avec un regard... qui me fait froid encore. Sa mère entra là-dessus, elle comprit tout et sourit. Je suis sûr que la pauvre petite s'était laissée aller à un moment de tendresse invincible, à une de ces fadeurs de l'âme où il semble que tout ce qu'on a en vous se liquéfie et se dissout — agonie voluptueuse qui serait pleine de délices si on n'était prêt à éclater en sanglots ou à fondre en larmes. Tu ne peux pas te figurer l'impression de terreur que j'en ai ressentie, je suis revenu chez moi bouleversé et me reprochant de vivre, je ne sais pas si je me suis exagéré la chose, mais moi qui ne l'aimais pas j'aurais donné ma vie pour racheter ce regard d'amour triste auquel le mien n'avait pas répondu.

A la même.

Dimanche matin, 11 h. 27 septembre 1846.

Enfin le quatrième jour je reçois une lettre. Je croyais que c'était un parti pris pour me tenter et pour voir ce que je ferais. La vie pratique m'est odieuse, la nécessité de venir seulement s'asseoir à heures fixes dans une salle à manger me remplit l'âme d'un sentiment de misère, mais quand je m'en mêle (de la vie pratique) quand je m'y mets (à table), je m'y entends

tout comme un autre. Tu voudrais me faire connaître Béranger, je le désire aussi. C'est une grande nature qui me touche. Mais il y a pour parler de ses œuvres un malheur immense, c'est la classe de ses admirateurs. Il y a des génies énormes qui n'ont qu'un défaut, qu'un vice, c'est d'être sentis surtout par les esprits vulgaires, par les cœurs à poésie facile. Béranger depuis trois ans défraye les amours d'étudiants et les rêves sensuels des commis voyageurs. Je sais bien que ce n'est pas pour eux qu'il écrit, mais c'est surtout ces gens-là qui le sentent, d'ailleurs on a beau dire, la popularité qui semble élargir son génie le vulgarise parce que le vrai beau n'est pas pour la masse, surtout en France. Hamlet amusera toujours moins que Mlle de Belle-Isle. Béranger, quant à moi, ne me parle ni de mes passions, ni de mes rêves, ni de ma poésie. Je le lis historiquement, car c'est un homme d'un autre âge, il était vrai dans son temps, il ne l'est plus pour le nôtre. Son amour heureux qui chante si joyeusement à la fenêtre de sa mansarde est pour nous, jeunes gens d'à présent, quelque chose de tout étrange, on admire ça comme l'hymne d'une religion disparue, mais on ne le sent pas. J'ai vu tant d'imbéciles, tant de bourgeois étroits, chanter « ses gueux » et « son Dieu des bonnes gens » qu'il faut vraiment que ce soit un grand poète pour avoir résisté dans mon esprit à tous ces ébranlements prodigieux. Ce que j'aime pour ma consommation particulière ce sont les génies un peu moins agréables au toucher, plus dédaigneux du peuple, plus retirés, plus fiers dans leurs façons et dans leurs goûts ; ou bien le seul homme qui puisse remplacer tous les autres, mon vieux Shakespeare que je vais recommencer d'un bout à l'autre et ne quitter cette fois que quand les pages m'en seront restées aux doigts. Quand

je lis Shakespaere je deviens plus grand, plus intelligent et plus pur. Parvenu au sommet d'une de ses œuvres il me semble que je suis sur une haute montagne, tout disparaît et tout apparaît. On n'est plus homme, on est *œil*, des horizons nouveaux surgissent, les perspectives se prolongent à l'infini, on ne pense pas que l'on a vécu aussi dans ces cabanes qu'on distingue à peine, que l'on a bu à tous ces fleuves qui ont l'air plus petits que des ruisseaux, que l'on s'est agité enfin dans cette fourmilière et que l'on en fait partie. J'ai écrit autrefois dans un mouvement d'orgueil heureux (et que je voudrais bien retrouver) une phrase que tu comprendras. C'était de la joie causée par la lecture des grands poètes : « Il me semblait parfois que l'enthousiasme qu'ils me donnaient me faisait leur égal et me montait jusqu'à eux. » Allons, tu t'es encore fâchée de ce que je t'ai dit sur la *St Sylvestre*. Je t'avais dit cela tout bonnement pour te distraire. Je suis bien peu perspicace envers toi à ce qu'il paraît. Ma science croule devant les femmes, il est vrai que c'est un chapitre où la ligne suivante vous prouve toujours que l'on n'a rien entendu à la précédente.

A la même.

Lundi matin. 28 septembre 1846.

Je te remercie des renseignements que tu as demandés pour moi. M. B..., que je connais, est un jeune homme avec lequel j'ai été au collège de Rouen. On l'a mis à la porte pour une affaire assez sale dont il était totalement innocent. Quant à Mme F*****, c'est bien celle-là que j'ai connue. Ton cousin est-il un homme assez sûr pour qu'on puisse lui confier

une lettre avec certitude qu'elle sera remise, car j'ai envie d'écrire à madame F*****. C'est une vieille connaissance, n'en sois pas jalouse, tu liras la lettre si tu veux, à condition que tu ne la déchireras pas. Je m'en rapporterai à ta parole; si je te regardais comme une femme commune je ne te dirais pas tout cela. Mais ce qui te déplaît peut-être c'est justement que je te traite comme un homme et non comme une femme. Tâche un peu d'employer quelque chose de ton esprit dans les rapports que tu as avec moi. Tu verras que ton cœur plus tard lui sera reconnaissant de cette impartialité! J'avais cru dès le début que je trouverais en toi moins de personnalité féminine, une conception plus universelle de la vie, mais non! le cœur, le cœur, ce pauvre cœur, ce bon cœur, ce charmant cœur avec ses éternelles grâces, est toujours là, même chez les plus hautes, même chez les plus grandes. Les hommes d'ordinaire font tout ce qu'ils peuvent pour l'irriter, pour le faire saigner. Ils s'abreuvent avec une sensualité raffinée de toutes ces larmes qu'ils ne versent pas, de tous ces petits supplices qui leur prouvent leur force. Si je comprenais ce plaisir-là j'aurais beau jeu de me le donner avec toi.

Mais non, je voudrais faire de toi quelque chose de tout à fait à part, ni ami ni maîtresse, cela est trop restreint, trop exclusif, on n'aime pas assez son ami, on est trop bête avec sa maîtresse. C'est le terme intermédiaire, c'est l'essence de ces deux sentiments confondus.

Comprends-tu cela, je ne crois pas que ce soit clair. C'est une chose étrange avec toi combien j'écris mal, je n'y mets pas de vanité littéraire, mais c'est ainsi, tout se heurte dans mes lettres, c'est comme si je voulais dire trois mots à la fois.

J'ai assez ri du désappointement de Phidias pour sa *décommande*, il devait avoir une figure grotesque. Il faut convenir que les hommes sont drôles, le souci financier surtout est très curieux à observer; à sa place il est probable que j'aurais été encore plus vexé, une fois qu'on a chaussé une idée il est toujours pénible de s'en défaire. C'est pour cela qu'il vaut mieux peut-être s'habituer à aller pieds nus. C'est en t'écrivant que j'étrenne ce fauteuil sur lequel je suis destiné, si je vis, à passer de longues années. Qu'y écrirai-je? Dieu le sait; sera-ce du bon ou du mauvais, du tendre ou de l'érotique, du triste ou du gai? de tout cela un peu probablement et rien en somme. N'importe, que cette inauguration bénisse tous mes travaux futurs. Voilà l'hiver, la pluie tombe, mon feu brûle, voici la saison des longues heures renfermées; vont venir les soirées silencieuses passées à la lueur de la lampe à regarder le bois brûler et à entendre le vent souffler. Adieu les larges clairs de lune sur les gazons verts et les nuits bleues toutes mouchetées d'étoiles.

A la même.

Mercredi soir, 9 h. 1er octobre 1846.

Franchement! parle-moi *franchement*. C'est là ton mot et tu veux en même temps que je te ménage, dis-tu, tu m'accuses d'être brutal et tu fais tout ce que tu peux pour me le rendre encore davantage; c'est une chose étrange et curieuse à la fois pour un homme de bon sens, l'art que les femmes déploient pour vous forcer à les tromper, elles vous rendent hypocrites malgré vous et puis elles vous accusent d'avoir

menti, de les avoir trahies. Eh bien, non, ma pauvre chérie, je ne serai pas plus explicite que je l'ai été parce qu'il me semble que je ne peux pas l'être plus. Je t'ai toujours dit *toute* la vérité et rien que la vérité. Si je ne peux pas venir à Paris comme tu le désires, c'est qu'il faut que je reste ici. Ma mère a besoin de moi, la moindre absence lui fait mal, sa douleur m'impose mille tyrannies inimaginables, ce qui serait nul pour d'autres est pour moi beaucoup. Je ne sais pas envoyer promener les gens qui me prient avec un visage triste et les larmes dans les yeux, je suis faible comme un enfant et je cède parce que je n'aime pas les reproches, les prières, les soupirs; l'année dernière par exemple j'allais tous les jours en canot à la voile, je n'y courais aucun risque, puisque, outre mon talent maritime, je suis un nageur de force assez remarquable, eh bien, cette année, il lui a pris une idée d'avoir de l'inquiétude, elle ne m'a pas prié de ne plus me livrer à cet exercice qui pour moi et par les fortes marées comme maintenant est plein de charmes, je coupe la lame qui me mouille en rebondissant sur les flancs de l'embarcation, je laisse ma voile qui frissonne et bat avec des mouvements joyeux, je suis seul, sans parler, sans penser, abandonné aux furies de la nature et jouissant à me sentir dominé par elles, elle ne m'a rien dit là-dessus, dis-je, néanmoins j'ai mis tout mon attirail au grenier et il n'est pas de jour où je n'aie envie de le reprendre, je n'en fais rien pour éviter certaines allusions, certains regards, voilà tout. C'est de même que pendant dix ans je me suis caché d'écrire pour m'épargner une raillerie possible, il me faudrait un prétexte pour aller à Paris et lequel? au voyage suivant un second et ainsi de suite, n'ayant plus que moi qui la rat-

tache à la vie, ma mère est toute la journée à se creuser la tête sur les malheurs et accidents qui peuvent me survenir. Quand j'ai besoin de quelque chose je ne sonne pas parce que si cela m'arrive je l'entends qui court toute haletante dans l'escalier pour venir voir si je ne me trouve pas mal. Aussi par là je suis obligé de descendre chercher moi-même mon bois quand je n'en ai plus, mon tabac quand j'ai envie de fumer, ma bougie quand les miennes sont usées ; encore un coup, pauvre âme, je *t'assure* que si je pouvais non pas aller à Paris, mais y vivre avec toi, près de toi du moins, je le ferais. Mais.... Mais.... hélas ! Je me souviens qu'il y a dix ans environ c'était une vacance. Nous étions tous au Havre, mon père y apprit qu'une femme qu'il avait connue dans sa jeunesse, à dix-sept ans, y demeurait avec son fils alors acteur au théâtre de cette ville (il l'est encore, au gymnase—je crois) il eut l'idée de l'aller revoir. Cette femme d'une beauté célèbre dans son pays avait été autrefois sa maîtresse ; il ne fit pas comme beaucoup de bourgeois auraient fait, il ne s'en cacha pas, il était trop supérieur pour cela, il alla donc lui faire visite, ma mère et nous trois nous restâmes à pied dans la rue à l'attendre — la visite dura près d'une heure. Crois-tu que ma mère en fut jalouse et qu'elle en éprouva le moindre dépit ? non, et pourtant elle l'aimait, elle l'a aimé autant qu'une femme a jamais pu aimer un homme et non pas quand ils étaient jeunes, mais jusqu'au dernier jour, après trente-cinq ans d'union ; pourquoi toi te blesses-tu par avance d'un mot de souvenir que j'ai l'intention d'envoyer à madame F*****. Je fais plus que mon père, car je te mets en tiers dans notre conversation, qui se fait à travers l'Atlantique. Oui, *je veux* que tu lises ma lettre si je

lui en écris une, si tu le veux, si tu comprends d'avance le sentiment qui m'y porte. Tu trouves qu'il y a à cela de l'indélicatesse envers toi, moi j'aurais cru le contraire — j'y aurais vu une marque de confiance peu commune. Je te livre tout mon passé! et cela t'irrite! je te dis : tiens, voilà ce que j'ai aimé et c'est toi que j'aime, cela te fait mal! ma parole d'honneur, il y a de quoi en perdre la tête.

J'ai reçu la boîte de carton; je l'ai ouverte, je ne sais pas pourquoi, mais un parfum de sentiment m'en est monté au cœur; dans les plis du papier bleu qui recouvrait le dedans était resté quelque chose de tes doigts, tout cela était bien arrangé, charmant; j'ai eu presque regret ensuite d'y avoir touché — les fiancées quand elles découvrent leur corbeille de noce doivent éprouver quelque chose d'analogue, de moins fin peut-être. J'ai revu la pauvre branche de lierre avec les traces des gouttes de pluie de Mantes — je me suis précipité sur le petit carnet et j'ai lu avidement toute la pièce, surtout le milieu, que je ne connaissais pas, mais je me dépêchais, j'avais peur d'être dérangé; c'était dans ma chambre de Rouen; quand je vais avoir fini cette lettre je vais m'y mettre et la prochaine fois je t'enverrai mes observations. Il y a un vers dont je me souviens qui m'a joliment fait rire.

« Comme un buffle indompté des déserts d'Amérique »

Je fais un triste buffle, va! et la rime athlétique qui vient après n'est pas faite pour moi. Je suis de tempérament fort peu gaillard, mais le corps se sent toujours un peu de l'âme, le gant prend le pli de la main. Au reste il m'a semblé qu'il y avait de vraies belles choses. Soigne ta pauvre gorge, reste chez toi

et chauffe-toi à outrance et surtout ne m'écris plus de phrases pareilles à celle-ci : « Va à Dieppe, amuse-toi bien. »

Justement je suis un homme qui m'amuse tant d'habitude que ça en ferait pleurer ceux qui pourraient en voir le fond. De qui diable veux-tu donc parler si ce n'est de Shakespeare, si ce n'est de ce qui me tient le plus au cœur? que j'ai suivant ta remarque plus d'imagination que de cœur, je le voudrais bien, mais j'en doute, car je trouve, moi, que j'en ai très peu; quand je considère mes plans d'un côté et l'art de l'autre, je m'écrie comme les marins bretons : « Mon Dieu, que la mer est grande et ma barque petite. » Est-il possible que tu me reproches jusqu'à l'innocente affection que j'ai pour un fauteuil!! si je te parlais de mes bottes je crois que tu en serais jalouse. Allons, va! je t'aime bien tout de même.

A la même.

Dimanche soir, 4 octobre 1846.

Voici la lettre pour Mme F*****, je voudrais être là, à Paris, près de toi et effacer par un baiser chaque pli triste qui viendrait sur ton front en la lisant, car j'ai peur que tu ne t'en chagrines encore. J'ai obéi au mouvement d'écrire à cette femme; ai-je bien fait de le suivre, je n'en sais rien. Je suis un peu comme Montaigne, « je ne sais souffrir contradiction ni débat chez moi ». Cette idée m'est venue, j'y ai cédé, voilà tout.

Il y a dans la lettre ci-dessus une phrase dont tu te demandes le sens, c'est quand je te dis que je suis enlaidi, eh bien, c'est très vrai, c'était il y a dix ans qu'il eût fallu me connaître, j'avais une distinction de figure

que j'ai perdue, mon nez était moins gros et mon front n'avait pas de rides, il y a encore des moments où quand je me regarde je me semble bien, mais il y en a beaucoup où je me fais l'effet d'un fameux bourgeois. Sais-tu que pendant mon enfance les princesses arrêtaient leurs voitures pour me prendre dans leurs bras et m'embrasser? Un jour que la duchesse de Berry passait à Rouen et qu'elle se promenait sur les quais elle me remarqua dans la foule tenu dans les bras de mon père qui m'élevait pour que je puisse voir le cortège. Sa calèche allait au pas, elle la fit arrêter et prit plaisir à me considérer et à me baiser, mon pauvre père rentra bien heureux de ce triomphe. C'est bien sûr le seul que je remporterai jamais. Je tressaille encore au mouvement de joie orgueilleux qui a dû remuer ce grand et bon cœur éteint. Je comprends tout comme un autre ce qu'on peut éprouver à regarder son enfant dormir, je n'aurais pas été mauvais père, mais à quoi bon faire sortir du néant ce qui y dort, faire venir un être c'est faire venir un misérable. « Pourquoi la lumière a-t-elle été donnée à un misérable et la vie à ceux qui sont dans l'amertume du cœur? » C'est Job qui dit cela, aimes-tu ce livre? c'est un des beaux qu'on ait faits depuis qu'on en fait. T'es-tu nourrie de la Bible? Pendant plus de trois ans je n'ai lu que ça le soir avant de m'endormir. Au premier moment de libre que je vais avoir je vais recommencer. J'ai entrepris beaucoup de choses assez longues dont je voudrais être débarrassé.

Il est possible, comme tu me l'observes, que je lise trop, quoique je ne lise guère; l'étude au bout du compte ajoute peu, mais elle excite. Maintenant d'ailleurs j'ai toujours peur d'écrire; éprouves-tu ainsi que moi, avant de commencer une œuvre, une espèce de ter-

reur religieuse et comme une appréhension d'entamer le rêve? Une chose qui m'a beaucoup touché c'est ce que dit Gibbon à la fin de son histoire quand il parle de la mélancolie qui lui est parvenue au cœur lorsqu'il s'est vu avoir fini l'ouvrage où il avait passé trente ans; et puis l'imagination est plutôt une faculté qu'il faut, je crois, condenser pour lui donner de la force, qu'étendre pour lui donner de la longueur, paillettes d'or légères comme de la paille et volatiles comme la poussière, mes idées ont plutôt besoin d'être mises à la presse que passées au laminoir. Ce bon Toirac qui t'a fait plaisir en te parlant de moi est trop indulgent ou trop illusionné quand il dit que je connais les anciens à fond (mes amis finiraient par me rendre ridicule), c'est-à-dire que je les épèle, voilà tout. C'est un excellent garçon que Toirac, homme d'esprit dans l'acception française du mot et honnête homme avec cela. Il a un assez joli talent pour faire le vers léger, le vers des épîtres de Voltaire. Je le voyais assez souvent à Paris et nous dînions ensemble. Si tu as des compliments à me relater sur mon compte j'en ai aussi sur le tien : il est venu cet après-midi un de mes anciens camarades, cousin de mon beau-frère, il a vu ton portrait et l'a considérablement admiré, l'a pris dans ses mains, approché de la fenêtre et le regardant : « Diable, mais c'est bien beau, ça ! quelle belle figure, oui, charmante, charmante, etc. » Ça m'a fait plaisir, était-ce pour toi ou pour moi ? un grand moraliste seul aurait pu le dire.

A la même.

Mercredi matin. 7 octobre 1846.

L'amour est une plante de printemps qui parfume tout de son espoir, même les ruines où il s'accroche. Quoique tu te prétendes plus vieille que moi d'âge, tu es plus jeune, tu me regardes un peu comme Mme de Sévigné faisait de Louis XIV : « Oh ! le grand roi ! » parce qu'il avait dansé avec elle ; il n'est pas un crétin qui ne se soit rêvé grand homme, pas un âne qui en se contemplant dans le ruisseau où il passait ne se soit regardé avec plaisir et trouvé des allures de cheval, il me manque beaucoup et des meilleures choses pour faire du bon. J'ai écrit çà et là quelques belles pages, mais pas une œuvre. J'attends un livre que je médite pour me fixer à moi-même ma valeur.

Parmi les marins il y en a qui découvrent des mondes, qui ajoutent des terres à la terre et des étoiles aux étoiles, ceux-là ce sont les maîtres, les grands, les éternellement beaux, d'autres lancent la terreur par les sabords de leurs navires, capturent, s'enrichissent et s'engraissent, il y en a qui s'en vont chercher de l'or et de la soie sous d'autres cieux, d'autres seulement tâchent d'attraper dans leurs filets des saumons pour les gourmets et de la morue pour les pauvres. Moi je suis l'obscur et patient pêcheur de perles qui plonge dans les bas-fonds et qui revient les mains vides et la face blémie. Je passerai ma vie à regarder l'Océan de l'Art où les autres naviguent ou combattent, et je m'amuserai parfois à aller chercher au fond de l'eau des coquilles vertes ou jaunes dont personne ne voudra, aussi je les garderai pour moi seul et j'en tapisserai ma cabane.

A la même.

Jeudi soir, 10 h. 8 octobre 1846.

Quand ma journée est finie et que j'ai assez pensé, écrit, lu, rêvé, bâillé, quand je suis saoûl de travail et que j'éprouve la fatigue de l'ouvrier sur le soir, je me repose dans ton souvenir, comme à ces bonnes brises nocturnes qui nous pénètrent de vie et de jeunesse on ouvre sa fenêtre, on ouvre son cœur pour s'emplir de ce quelque chose d'inconnu qui est si doux et si grand, il me semble que la nuit est faite pour un ordre d'idées tout particulier et autre que celui où nous vivons tout le jour. C'est le moment des soupirs, des désirs, du souvenir et de l'espoir, c'est là que seule et éveillée la pensée plane à l'aise entre la terre et le ciel comme ces oiseaux qui vivent dans les nuages. Le corps aussi a des joies plus violentes. Qu'est-ce qui a jamais eu l'idée de faire un festin autrement qu'aux flambeaux?

Pour en revenir à Mme F*****, voilà avec elle toute la vérité! J'ai eu d'autres aventures plus ou moins drôles, mais de toutes ces bêtises-là qui même dans le temps ne m'entraient pas bien avant dans le cœur, je n'ai eu qu'une passion véritable, je te l'ai déjà dit, j'avais à peine quinze ans, ça m'a duré jusqu'à dix-huit, et quand j'ai revu cette femme-là après plusieurs années j'ai eu du mal à la reconnaître. Je la vois encore quelquefois, mais rarement et je la considère avec l'étonnement que les émigrés ont dû avoir quand ils sont rentrés dans leur château délabré : « Est-il possible que j'aie vécu là? » et on se dit que ces ruines n'ont pas toujours été ruines et que vous

vous êtes chauffé à ce foyer délabré où la pluie coule et où la neige tombe. Il y aurait une histoire magnifique à faire, mais ce n'est pas moi qui la ferai, ni personne, ce serait trop beau. C'est l'histoire de l'homme moderne depuis sept ans jusqu'à quatre-vingt-dix. Celui qui accomplira cette tâche restera aussi éternel que le cœur humain lui-même.

A la même.

Samedi, 10 octobre 1846.

Fuir, dis-tu! Aller habiter Rhodes ou Smyrne. Ah! ces rêves-là rendent malheureux. J'en ai trop fait, j'ai connu comme un autre des aspirations désordonnées de voyages lointains. J'ai voulu une mer bleue, un caïque avec ses caïkdjis, une tente au désert, j'ai passé des jours entiers au coin de mon feu à faire la chasse au tigre et j'entendais le bruit des bambous que cassaient les pieds de mon éléphant qui hennissait de terreur en flairant les bêtes féroces. Avec toi, vivre là-bas? Oui, mais est-ce qu'on oublie? notre nature est si misérable qu'arrivé là-bas nous voudrions être ici; j'ai vécu plusieurs années comblé de tous les éléments de bonheur possible et je me trouvais l'homme le plus à plaindre du monde, pourquoi? Dieu le sait. J'ai un ami qui a vécu huit ans dans l'Inde, il revenait de temps à autre en France; quand il était à Calcutta il passait sa journée couché à plat sur une carte de Paris, et rentré à Paris il se mourait d'ennui et regrettait Calcutta. L'homme est ainsi, il va alternativement du Midi au Nord et du Nord au Midi, du chaud au froid, se fatigue de l'un, demande l'autre et regrette le premier.

Parle-moi de ton drame. C'est moi qui viendrai à la première représentation! comme le cœur me battra au lever du rideau! oui, je serai là pour te consoler du public s'il t'outrage, ma pauvre chère amie. As-tu déjà pensé à cela, moi j'y rêve depuis longtemps. Oui, déjà un mois depuis Mantes, un mois et il me semble qu'il y a un an. Chacun de nous a dans le cœur un calendrier particulier d'après lequel il mesure le temps; il y a des minutes qui sont des années, des jours qui marquent comme des siècles.

A la même.

Mardi matin, 8 h. 13 octobre 1846.

Eh bien, Du Camp, qu'est-ce que nous en disons, t'a-t-il plu? avez-vous bien parlé de moi? êtes-vous convenus de vos arrangements? j'attends de toi tout à l'heure une longue et bonne lettre moins boudeuse que la précédente où tu me racontes tout cela. Je suis sûr que s'il est arrivé dimanche matin à Paris il se sera rendu dimanche soir à ton invitation. Pourquoi donc me fais-tu toujours des reproches et incessamment? Qu'est-ce que je t'ai donc fait pour que tu pleures toujours?

Depuis trois jours il pleut sans relâche, le ciel est tout gris, les chemins bourbeux, les feuilles s'envolent au vent, voilà l'hiver, c'est le temps des longs après-midi silencieux et des grands soirs passés au coin de la cheminée, mais qu'il est vide, mon pauvre foyer, jadis si plein! on sent mieux que pendant l'été maintenant les places qui ne sont pas remplies. Depuis trois jours quoique je travaille beaucoup, environ 10 heures par jour, je suis d'une tristesse que rien n'égale, j'ai

dans l'âme des coliques d'amertume à en mourir, je ne le dis à personne parce que je n'ai personne à qui le dire, les autres sont pires que moi et d'ailleurs je n'ai pas l'habitude de montrer mes larmes aux autres; je m'ennuie, j'avais compté aller ces jours-ci à Paris, y passer au moins une bonne semaine, me retremper dans ton amour et y prendre assez de soleil pour me réchauffer pendant mon hiver. J'attends donc avec impatience et je me tourmente.

Tu m'as dit dernièrement que tu as été voir *Don Gusman*, j'en connais l'auteur, c'est un ex-ami de Du Camp qui l'a mis un jour à la porte de chez lui parce qu'il trouvait qu'il n'y a rien de bien beau à avoir fait le *Misanthrope*, c'est un homme d'esprit vulgaire, la pire espèce de toutes pour les arts, où ce qu'on appelle l'esprit ne sert pas beaucoup. Hier soir j'ai lu du Labruyère en me couchant; il est bon de se retremper de temps à autre dans ces grands styles-là. Comme c'est écrit! Quelles phrases! quel relief et quels nerfs! Nous n'avons plus l'idée de tout ça, nous autres. On lit même ces bouquins-là une fois, puis tout est dit. On devrait les savoir par cœur. Il y a une chose que tu ferais bien, dans laquelle tu réussirais, j'en suis sûr, après ton drame il faudra t'en occuper, c'est d'écrire un grand roman tout simple mêlé d'ironie et de sentiment, c'est-à-dire vrai, en laissant aller ton esprit de lui-même tu réussiras à exécuter une bonne œuvre; une fois le plan bien mûri il faut s'y mettre et d'une aile forte laisser la plume aller où la verve l'emporte comme dit ce vieux Régnier; nous recauserons de tout ça. Il me semble qu'il y a longtemps que je n'ai vu ton pauvre petit boudoir où tu travailles, je me figure t'y voir, chère amie, triste, rêveuse, penchée sur ton guéridon et songeant à moi; comme les

étincelles du feu font songer, n'est-ce pas? Je voudrais savoir le costume de chambre que tu as l'hiver chez toi; si tu me laissais faire, c'est moi qui t'arrangerais une belle robe de chambre.

Les ceintures sont arrivées; veux-tu que je dise à D... de t'en envoyer une ou m'attendre pour que je te la donne moi-même?

A la même.

Samedi soir, 1 h. de nuit. 17 octobre 1846.

Tu veux donc me rendre fou d'orgueil, moi qu'on accuse déjà d'en tant avoir! voilà maintenant que tu m'admires, que tu me places à part des autres hommes, bien haut sur le piédestal de ton amour. Sais-tu qu'il faut que j'aie la tête bien plantée sur les épaules pour que le vertige ne me prenne pas; je t'étonne, mais que suis-je donc? qu'est-ce que je vaux? je ne suis rien qu'un lézard littéraire qui se chauffe toute la journée au grand soleil du beau. Voilà tout; ne me dis donc plus de choses si singulières et si flatteuses, car elles m'humilient dans mon bon sens; tu as fait de la peine à Maxime quand il t'a vue si chagrine, si triste, si aimante, ce sera pour toi une douce société, tu trouveras dans sa parole amie des consolations inattendues les jours de souffrances. Le soir en calèche te rappelles-tu surtout un moment à l'entrée des Champs-Elysées où nous sommes restés longtemps sans nous parler? tu me regardais d'un air sombre et tendre à la fois, je voyais tes yeux briller dans la nuit sous ton chapeau. Toujours je me retourne vers ce souvenir, vers toi, je peux dire comme Calydasa: « Mon cœur va en arrière comme la flamme de l'étendard que l'on porte contre le vent. »

A la même.

Mercredi soir, 11 h. 20 octobre 1846.

Non, je ne te ferai pas de reproches sur tes reproches, que l'injustice en retombe sur toi! tu as peur que je ne t'envoie des duretés, eh bien, non, je ne t'envoie que des baisers, que des caresses; je voudrais pouvoir te faire parvenir une mélodie langoureuse pour te charmer comme on fait aux enfants qu'on endort, ou un de ces bons parfums qui tout en vous faisant mourir semblent vous donner une vie nouvelle. Pourquoi, pauvre amie, ne veux-tu plus que je te dise que je t'aime? c'est au reste là le sort des sentiments vrais de n'être pas crus. Si j'avais *posé*, menti, exagéré, tu n'aurais peut-être pas en ce moment tous ces doutes qui te rongent. Je ne sais que te dire, j'ai peur à tout mot de faire saigner ton pauvre cœur sur lequel je pose le mien, mais est-ce que j'ai l'air d'un homme qui ment? Si je ne t'aimais pas est-ce que je t'enverrais des lettres comme les miennes où je te dis tout — tout — je soignerais mon style, j'arrondirais mes périodes, non, tu ne crois pas ce que tu dis toi-même — c'est l'ennui, le désir, le malheur de la vie enfin qui te fait dire tout cela — est-ce que tu ne me connais pas maintenant? il est vrai que je ne suis pas si facile à connaître, est-ce que tu n'es pas sûre de moi? moi je le suis de toi, de ton présent, de ton avenir, de ton passé même, t'ai-je fait seulement une question sur ton passé? qu'est-ce que cela m'importe, je le prends avec le reste sans m'en soucier; — je ne suis jaloux de rien, de personne. Je pense à toi à toute heure du jour, ton image me sourit, m'accompagne, m'entoure, je m'endors avec; c'est elle qui me réveille, elle

colore ma journée d'un reflet rose et doux — si tu avais compté trouver en moi les aigreurs des passions adolescentes et leur fougue délirante il fallait fuir cet homme qui s'est déclaré vieux d'abord et avant de demander à être aimé a montré sa lepre. J'ai beaucoup vécu, beaucoup, ceux qui me connaissent un peu intimement s'étonnent de me trouver si mûr et je le suis plus encore qu'ils ne le pensent; il y a encore trois mois je pensais que j'en avais fini avec les passions et j'avais de bonnes raisons pour le croire. Plus haut ou plus petit, je ne suis pas un homme comme tout le monde et il ne faut pas m'aimer comme on aime tout le monde; on m'a donné tour à tour dans le public mille qualités diverses, mille vices grotesques; toutes ces sottises avaient un point d'appui vraisemblable; quand on ne regarde la vérité que de profil ou de trois quarts on la voit toujours mal, il y a peu de gens qui savent la contempler de face, tu fais comme tous ceux-là, toi, eh bien, sache-le donc, quand même tu voudrais ne plus m'aimer tu m'aimeras toujours, va, malgré toi et j'en suis fier; j'ai fait depuis longtemps l'éducation à mes nerfs; quelquefois ce sont eux qui se fâchent et de là résulte le désordre de la machine; ainsi, tout enfant, j'étais très poltron, je tremblais dans l'obscurité et j'avais des vertiges pour monter à une échelle; dès la première année que je suis entré au collège je m'échappais la nuit pour aller rôder tout seul dans les cours où je crevais de peur, les jeudis j'allais dans les clochers des églises et je me promenais sur les balustrades au risque de me casser le cou, tout cela pour devenir brave et je le suis devenu.

A la même.

Vendredi, minuit. 22 octobre 1846.

Non, je ne méprise pas la gloire, on ne méprise pas ce qu'on ne peut atteindre. Plus que celui d'un autre mon cœur a battu à ce mot-là. J'ai passé autrefois de longues heures à rêver pour moi des triomphes étourdissants dont les clameurs me faisaient tressaillir comme si déjà je les eusse entendues, mais je ne sais pourquoi un beau matin je me suis réveillé débarrassé de ce désir et plus entièrement même que s'il eût été comblé, je me suis reconnu alors plus petit et j'ai mis toute ma raison dans l'observation de ma nature, de son fond, de ses limites surtout; les poètes que j'admirais ne m'en ont paru que plus grands, éloignés qu'ils étaient davantage de moi et j'ai joui, dans la bonne foi de mon cœur, de cette humilité qui eût fait crever un autre de rage. Quand on a quelque valeur, chercher le succès c'est se gâter à plaisir, et chercher la gloire c'est peut-être se perdre complètement, car il y a deux classes de poètes, les plus grands, les rares, les vrais maîtres résument l'humanité ; sans se préoccuper ni d'eux-mêmes ni de leurs propres passions, mettant au rebut leur personnalité pour s'absorber dans celles des autres, ils reproduisent l'univers, qui se reflète dans leurs œuvres, étincelant, varié, multiple, comme un ciel entier qui se mire dans la mer avec toutes ses étoiles et tout son azur, il y en a d'autres qui n'ont qu'à créer pour être harmonieux, qu'à pleurer pour attendrir et qu'à s'occuper d'eux-mêmes pour rester éternels ; ils n'auraient peut-être pas pu aller plus loin en faisant autre chose, mais à défaut de l'ampleur ils ont l'ardeur et la verve, si bien

que s'ils étaient nés avec des tempéraments autres ils n'auraient peut-être pas eu de génie. Byron était de cette famille, Shakespeare de l'autre; qu'est-ce qui me dira en effet ce que Shakespeare a aimé, ce qu'il a trahi, ce qu'il a senti. C'est un colosse qui épouvante, on a peine à croire que c'est un homme, eh bien, la gloire, on la veut pure, vraie, solide comme celle de ces demi-dieux; l'on se fausse et l'on se guinde pour arriver à eux, on émonde de son talent les naïvetés capricieuses et les fantaisies instructives pour les faire rentrer dans un type convenu, dans un moule tout fait, ou bien d'autres fois on a la vanité de croire qu'il suffit, comme Montaigne et Byron, de dire ce que l'on pense et ce que l'on sent pour créer de belles choses, ce dernier parti, qui est peut-être le plus sage pour les gens originaux, car on aurait souvent bien plus de qualités si on ne les cherchait pas, et le premier homme venu sachant écrire correctement ferait un livre superbe en écrivant ses mémoires s'il les écrivait sincèrement, complètement. Donc, pour en revenir à moi, je ne me suis vu ni assez haut pour faire de véritables œuvres d'art ni assez excentrique pour pouvoir en emplir de moi seul et n'ayant pas l'habileté pour me procurer le succès, ni le génie pour conquérir la gloire, je me suis condamné à écrire pour moi seul, pour ma propre satisfaction personnelle, comme on fume et comme on monte à cheval. Il est presque sûr que je ne ferai jamais imprimer une ligne, voilà une fois pour toutes le fond de ma pensée sur ce sujet et sur moi; c'est donc vers toi, sur toi que je reporte tout cela; travaille, médite surtout, condense ta pensée, tu sais que les beaux fragments ne font rien; l'unité, l'unité, tout est là. L'ensemble, voilà ce qui manque à tous ceux

d'aujourd'hui, aux grands comme aux petits. Mille beaux endroits, pas une œuvre. Serre ton style, fais-en un tissu souple comme la soie et fort comme une cotte de mailles. Pardon de ces conseils, mais je voudrais te donner tout ce que je désire pour moi. Un sujet à traiter est pour moi comme une femme dont on est amoureux; quand elle va vous céder, on tremble et on a peur, c'est un effroi voluptueux, on n'ose pas toucher son désir. J'ai relu ce soir l'épisode de Velléda des *Martyrs*. Quelle belle chose, quelle poésie! Mais si j'avais été Eudore et que tu eusses été la druidesse, j'aurais cédé plus vite. Je ne peux pas me défendre d'un sentiment d'indignation bourgeoise quand je vois dans les livres des hommes qui résistent aux femmes ; on pense toujours que c'est l'auteur qui parle de lui, et on trouve ça impertinent parce que c'est peut-être faux après tout. Tu me parles des critiques ; à quoi bon s'inquiéter de ce que les merles piaillent? Je me fais fort de soutenir dans une thèse qu'il n'y a pas une critique de bonne depuis qu'on en fait, que ça ne sert à rien qu'à embêter les autres et à abrutir le public ; on fait de la critique quand on ne peut pas faire de l'art, de même qu'on se met mouchard quand on ne peut pas être soldat ; je voudrais bien savoir ce que les poètes de tout temps ont eu de commun dans leurs œuvres avec ceux qui en ont fait l'analyse! Plaute aurait ri d'Aristote s'il l'avait connu? Corneille se débattait sous lui; Voltaire malgré lui a été rétréci par Boileau! Beaucoup de mauvais noms auraient été épargnés dans le drame moderne sans les Schlégel : et quand la traduction de Hégel sera finie, Dieu sait où nous irons ! Et qu'on ajoute les journalistes par là dessus, eux qui n'ont pas même la science pour cacher leur lèpre jalouse.

A Mlle Gertrude Collier.

1846.

Est-ce que je ne vous reverrai plus? Votre départ est donc bien décidé. Mais pourquoi ne vous en allez-vous pas par Rouen? c'est la route qui vous mènerait le plus vite et je pourrais vous dire adieu. Si vous êtes triste de quitter Paris, je le suis aussi, moi, de votre départ. Je ne pourrai plus voir votre pauvre maison sans un serrement de cœur. Il y a ainsi maintenant sur la terre une foule de places où mon âme saigne quand j'y passe. Tout m'abandonne; mes parents meurent, mes amis s'en vont. Il ne me reste plus de tout cela que le souvenir; le vôtre me restera toujours cher. Jamais je n'oublierai ces longues heures de l'après-midi que j'allais passer au Rond-Point, nos bonnes lectures, nos causeries sans fin. Quand je demeurais dans ma triste rue de l'Est, je me promettais mes jours de visite chez vous comme des jours de vacances : ç'a été dans ce temps-là mes meilleurs moments et dans mon dernier séjour à Paris avec quel plaisir encore ne me reportais-je pas à ce doux passé évanoui! Nous y avons encore ri, vous le rappelez-vous? Pour moi ce voyage-là, fait entre la mort de mon père et celle de ma sœur, a laissé dans ma pensée comme le souvenir d'une heure de relâche entre deux ouragans, et puis comment ne me souviendrais-je pas de vous tous avec tendresse, vous êtes mêlés à tant de choses de ma vie intime! Je vous ai connus à Trouville, dans le temps que nous y étions tous. J'ai gardé pour moi le châle bariolé de rouge et de bleu que portait Henriette et qu'elle avait donné à Caroline.

Qui sait quand je vous reverrai, et si je vous reverrai seulement? Je doute de tout et du bonheur plus que jamais. J'ai des défiances ombrageuses de l'avenir, et d'ailleurs si je vous revois tout sera bien changé sans doute. Je ne dis pas que vous m'oublierez; je crois bien à votre amitié, mais je me méfie du temps, voyez-vous, du temps qui pourrit tout comme la pluie qui ronge les marbres les plus durs et les sentiments les plus solides..... Vous serez mariée, peut-être, tant de choses seront survenues! que le ciel vous rende heureuse, Gertrude! c'est mon vœu le plus profond. Si je ne pensais pas que vous m'estimez trop pour me demander ici des mots convenus, je vous enverrais une foule de banalités dont je vous fais grâce, mais vous savez ce que je vous suis.

Peut-être l'année prochaine irai-je avec ma mère en Angleterre et en Écosse: alors j'irais vous voir; ce sera une grande joie. Comme nous causerons! mais où serez-vous? où demeurerez-vous? Qu'allez-vous faire? Vous me donnerez bien un peu de vos nouvelles, n'est-ce pas? Tout ne sera pas laissé sur le rivage, tout ne s'enfuira pas avec la silhouette des arbres de la grande route. Il me semble que vous êtes partie il y a longtemps, que vous êtes loin, bien loin, que je ne vous reverrai plus.

Dites bien à votre mère, à Henriette, mille choses, c'est plus que je ne peux en dire, tout ce que vous trouverez. Si jamais, n'importe quand, vous aviez besoin de quelque chose en France, comptez sur moi, ne craignez rien, j'ai la mémoire longue.

Embrassez bien Herbert de ma part quand vous le verrez.

Adieu, adieu. Tout à vous (cela n'est pas une formule).

Il faudra que je sois à Paris du 15 au 20 de ce mois; si, par hasard, votre départ se trouvait retardé, je vous verrai encore, sinon..... encore un adieu de plus.

A Mme X.....

Vendredi, 4 h. du soir. 11 décembre 1846.

Nier l'existence des sentiments tristes parce qu'ils sont tristes, c'est nier le soleil tant qu'il n'est pas à midi; la vérité est tout autant dans les demi-teintes que dans les tons tranchés. J'ai eu dans ma jeunesse un ami véritable qui m'était dévoué, qui eût donné pour moi sa vie et son argent; mais il ne se serait pas levé, pour me plaire, une demi-heure plus tôt que de coutume, il n'aurait accéléré aucun de ses mouvements. Quand on observe avec un peu d'attention la vie on y voit les cèdres moins hauts et les roseaux plus grands. Je n'aime pas pourtant l'habitude qu'ont certaines gens de rabaisser les grands enthousiasmes et d'atténuer les sublimités hors nature. Ainsi le livre de Vigny, *Servitude et grandeur militaires*, m'a un peu choqué au premier abord parce que j'y ai vu une dépréciation systématique du dévouement aveugle (du culte de l'empereur par exemple), du fanatisme de l'homme pour l'homme au profit de l'idée abstraite et sèche du devoir, idée que je n'ai jamais pu saisir et qui ne me paraît pas inhérente aux entrailles humaines. Ce qu'il y a de beau dans l'empire c'est l'adoration de l'empereur; amour exclusif, absurde, sublime, vraiment humain, voilà pourquoi j'entends peu ce qu'est pour nous, aujourd'hui, la Patrie. Je saisis bien ce que c'était pour le grec qui n'avait que sa ville, pour le Romain qui

n'avait que Rome, pour le sauvage qu'on vient traquer dans sa forêt, pour l'Arabe qu'on poursuit jusque sous sa tente. Mais nous, est-ce qu'au fond nous ne nous sentons pas aussi bien Chinois ou Anglais que Français, n'est-ce pas à l'étranger que vont tous nos rêves? Enfant nous désirons vivre dans le pays des perroquets et des dattes confites, nous nous élevons avec Byron ou Virgile, nous convoitons l'Orient dans nos jours de pluie ou bien nous désirons aller faire fortune aux Indes, ou exploiter la canne à sucre en Amérique. La patrie c'est la terre, c'est l'Univers, ce sont les étoiles, c'est l'air, c'est la pensée elle-même, c'est-à-dire l'infini dans notre poitrine, mais les querelles de peuple à peuple, de canton à arrondissement, d'homme à homme, m'intéressent peu et ne m'amusent que lorsque ça fait de grands tableaux avec des fonds rouges.

A la même.

Dimanche, 14 décembre 1846.

Tu as été malade, ne fais plus de ces excès de travail qui usent et qui, à cause de la lassitude même qu'ils laissent après eux, vous font en définitive perdre plus de temps qu'ils ne vous en ont fait gagner; ce ne sont pas les grands dîners et les grandes orgies qui nourrissent, mais un régime suivi, continu. Travaille chaque jour patiemment un nombre d'heures égales, prends le pli d'une vie studieuse et calme, tu y goûteras d'abord un grand charme et tu en retireras de la force; j'ai eu aussi la manie de passer des nuits blanches, ça ne mène à rien qu'à vous fatiguer. Il faut se méfier de tout ce qui ressemble à de l'inspiration et qui n'est souvent que du parti pris et une exaltation

factice que l'on s'est donnée volontairement et qui n'est pas venue d'elle-même; d'ailleurs on ne vit pas dans l'inspiration; Pégase marche plus souvent qu'il ne galope, tout le talent est de savoir lui faire prendre les allures qu'on veut, mais pour cela ne forçons point ses moyens, comme on dit en équitation, il faut lire, méditer beaucoup, toujours penser au style et écrire le moins qu'on peut, uniquement pour calmer l'irritation de l'idée qui demande à prendre une forme et qui se retourne en nous jusqu'à ce que nous lui en ayons trouvé une exacte, précise; remarque que l'on arrive à faire de belles choses à force de patience et de longue énergie, modère les emportements de ton esprit qui t'ont déjà fait tant souffrir, la fièvre ôte de l'esprit, la colère n'a pas de furie, c'est un colosse dont les genoux chancellent et qui se blesse lui-même encore plus que les autres.

On m'a fait hier une petite opération à la joue à cause de mon abcès, j'ai la figure embobelinée de linge et passablement grotesque; comme si ce n'était pas assez de toutes les pourritures et de toutes les infections qui ont précédé notre naissance et qui nous reprendront à notre mort, nous ne sommes pendant notre vie que corruption et putréfaction successives, alternatives, envahissantes l'une sur l'autre. Aujourd'hui on perd une dent, demain un cheveu, une plaie s'ouvre, un abcès se forme, on vous met des vésicatoires, on vous pose des sétons, qu'on ajoute à cela les cors aux pieds, les mauvaises odeurs naturelles, les sécrétions de toute espèce et de toute saveur, ça ne laisse pas que de faire un tableau fort excitant de la personne humaine; dire qu'on aime tout ça! encore qu'on s'aime soi-même et que moi par exemple j'ai l'aplomb de me regarder dans la glace sans éclater de

rire, est-ce que la vue seule d'une vieille paire de bottes n'a pas quelque chose de profondément triste et d'une mélancolie amère! Quand on pense à tous les pas qu'on a faits là dedans pour aller on ne sait plus où, à toutes les herbes qu'on a foulées, à toutes les boues qu'on a recueillies, le cuir crevé qui bâille a l'air de vous dire : «...après, imbécile, achètes-en d'autres, de vernies, de luisantes, de craquantes, elles en viendront là comme moi, comme toi un jour, quand tu auras sali beaucoup de tiges et sué dans beaucoup d'empeignes. »

A la même.

Janvier 1847.

Le plus sûr, dis-tu, quand on craint le feu c'est de s'en tenir à distance. Voilà qui est juste, mais moi j'ai l'habitude de me chauffer si fort que j'ai les jambes grillées et pourtant je crie comme un âne à la moindre brûlure. J'ai à la peau du cœur et des jambes des taches indélébiles; mais les chirurgiens disent qu'il est fort difficile de distinguer les cicatrices du feu de celles du froid, les deux éléments glace et flamme ne sont peut-être pas si éloignés l'un de l'autre qu'on le pense, il y a tant de degrés de l'un à l'autre! tout se touche! On se baigne en juillet dans la rivière qui glacera le champagne en janvier, et les glaçons qu'on y laisse fondus par le printemps vous feront de l'eau trop chaude pour le mois de juin.

Le cœur de l'homme est encore plus variable que les saisons, tour à tour plus froid que l'hiver et plus brûlant que l'été, si les fleuves ne renaissent pas ses neiges reviennent souvent par bourrasques lamen-

tables; ça tombe! ça tombe! ça couvre tout de blancheur et de tristesse, et quand le dégel arrive c'est encore plus sale.

Le drame avance-t-il? quant à moi je suis empêtré dans une foule de lectures que je me hâte de terminer; je travaille le plus que je peux et je n'avance pas à grand'chose, il faudrait vivre deux cents ans pour avoir une idée de n'importe quoi. Je viens de finir aujourd'hui le Caïn de Byron. Quel poëte! dans un mois environ j'aurai achevé Théocrite. A mesure que j'épèle l'antiquité, une tristesse démesurée m'envahit en songeant à cet âge de beauté magnifique et charmante passé sans retour, à ce monde vibrant, tout rayonnant, si coloré et si pur, si simple, si varié. Que ne donnerais-je pas pour voir un triomphe, que ne vendrais-je pas pour entrer un soir dans Suburre quand les flambeaux brûlaient aux portes des lupanars et que les tambourins tonnaient dans les tavernes. Comme si nous n'avions pas assez de notre passé nous remarchons celui de l'humanité entière et nous nous délectons dans cette amertume voluptueuse. Qu'importe après tout s'il n'y a que là qu'on puisse vivre! S'il n'y a qu'à cela qu'on puisse penser sans dédain et sans pitié!

Adieu, à toi.

A Ernest Chevalier.

Rouen, 23 février 1847.

Permettez-moi, mon cher Monsieur, de vous féliciter sur le haut rang social où la bienveillance éclairée de S. Exc. le ministre de la justice vous appelle. J'avais su, vieux, par le canal des journaux, quoique

je n'en lise jamais, que tu transférais ta boule et ta blague magistrales de Calvi à Ajaccio.

J'ai vu par ta dernière lettre que tu allais assez bien. Le ton en était assez gaillard. Conserve-le toujours ce vieil aplomb moral qui à lui seul vaut tout le reste et qui console de tout quand on n'a plus rien. Sois toujours gai, sois toujours aimable et le soir par le clair de lune si tu vas te promener sur la terrasse du Cardinal-Fesch, donne-moi à travers la Méditerranée et la France une bonne pensée, en regardant la baie et les montagnes noircies par le feuillage des makis.

J'aurais bien envie à coup sûr de t'aller faire une visite et de recommencer avec plus d'intelligence que je n'en ai mis et plus de loisir que je n'en ai eu, ces longues promenades à cheval à travers les forêts de pins et de châtaigniers. Mais est-ce que je le peux? Tu sais bien, tout comme moi, qu'il y a mille impossibilités. Quand partirai-je, quand mettrai-je la clef sous la porte, un beau matin, en me murmurant à moi-même : Bon voyage, mon cher Dumollet. Je n'ose même pas souhaiter cela puisque ce désir ne peut s'accomplir que dans la réalisation du plus grand malheur qui puisse m'advenir.

Tu n'auras pas l'insigne avantage de voir le drôle qui répond au nom de Maxime Ducamp. Le 1er mai nous partons tous les deux pour une pauvre petite excursion en Bretagne à pied, le sac sur le dos. Ma mère nous rejoindra en route. Fasse le ciel que ce ne soit pas autre chose qu'un projet! Je suis si habitué à voir tout me rater dans les mains que je ne compte sur rien.

Voilà ce pauvre bougre de d'Arcet qui a crevé au Brésil comme un mousquet, au moment où il tou-

chait à la fortune, où il l'avait enfin après vingt ans de chasse, il meurt tout d'un coup dans son lit par l'explosion d'une lampe à gaz. Le même paquebot qui a apporté la nouvelle de sa mort apportait deux lettres joyeuses de lui à sa mère et à sa sœur. Comme tout se dégarnit, comme tout s'en va, quel dégel continu que la vie! joies, parents, amis, tout meurt par file: bonsoir, au revoir, oui, et on ne se revoit plus.

Il n'y a que moi qui reste, qui ne change pas de lieu, qui ne change pas d'existence ni de rang. Si tu ne revenais ici que dans dix ans, et j'entends marié, décoré, considéré, procureur du roi et stupide, tu me retrouverais sans doute à ma table, dans la même posture, penché sur les mêmes livres, en me rôtissant les jambes dans mon fauteuil et fumant une pipe comme toujours. — Je continue mon grec, je lis Théocrite, Lucrèce, Byron, saint Augustin et la Bible. Voilà pour le moment les historiettes que je m'inculque dans le cerveau. Tous les trois mois à peu près il se trouve que je vais à Paris pendant un jour ou deux me retremper et puis je reviens ici. Je m'ennuie le premier jour que je suis de retour, comme on s'ennuie toutes les fois qu'on a rompu ses habitudes et qu'il vous faut les reprendre. L'homme est une si triste machine qu'une paille mise dans le rouage suffit pour l'arrêter.

Rien de neuf ici. Tout suit son train. Ma mère toujours triste. L'enfant marche, vit et vagit. Le sieur Alfred est à la Neuville en ne faisant pas grand'chose et étant toujours le même être que tu connais, et le bourgeois de Rouen est toujours quelque chose de gigantesquement assommant et de pyramidalement bête. Au reste je n'en vois guère, mais c'est néanmoins humiliant de penser qu'on respire le même air.

Au même.

Croisset. Mercredi, 28 avril 1847.

Je pars demain matin pour Paris, et samedi je commence mon voyage de Bretagne. Avant de m'en aller, cher Ernest, je t'envoie un adieu comme si tu étais là. Si nous avions eu plus d'argent, plus de liberté surtout, en un mot si je ne me trouvais presque forcé de ne pas quitter ma mère qui est dans un vide si complet et si triste, au lieu de la Bretagne nous eussions pris la Corse. Je n'aurais pas été fâché d'aller voir la baie d'Ajaccio, la plage de Carghèse et encore plus l'aimable substitut que je connais par delà la Méditerranée.

Comme j'ai pensé à toi, à nous deux, lorsqu'il y a trois semaines est venu le temps de Pâques! J'ai songé à ce vieux Jean qui se faisait payer de si longues bouteilles de vin blanc, à la vallée de Cléry où je t'ai vu te tordre de rire, au Château-Gaillard où nous fumions des cigares au soleil, couchés sur les cailloux. — Te souviens-tu, vieux, du pâté d'Amiens que j'ai englouti à moi tout seul un Vendredi Saint et du petit vin de Collioure que je humais si lestement? Étions-nous gais alors et nous nous croyions tristes! Nous l'étions aussi, mais que de bonnes bouffées de verve! Maintenant tout ça s'est aplati, nivelé, il me semble que les angles de ma vie se sont usés, sous les frottements déjà nombreux de tout ce qui a passé dessus. Si tu savais l'existence monotone, plate (et dont la régularité tranquille fait le seul charme) que mène ton Gustave que tu as connu si turbulent d'idées et si criard! Ma mère et moi nous sommes seuls mainte-

nant à ce foyer jadis plein et chaud. On a beau dire, les souvenirs ne peuplent pas, au contraire, ils élargissent votre solitude. Mais je travaille, je lis beaucoup. Je médite et je n'écris pas, devenant de plus en plus rechigné et dégoûté de tout ce que je ne trouve point parfait; ainsi la journée se passe et le lendemain recommence.

J'ai besoin cependant de prendre un peu l'air, de respirer à poitrine plus ouverte et je pars avec Ducamp nous promener sur les grèves de Bretagne, avec de gros souliers, le sac au dos, à pied. Nous reviendrons à la fin de juillet. Dans un mois ma mère viendra nous faire une visite à Vannes. Tâche au milieu de tes préoccupations magistrales de m'envoyer au moins une lettre pendant ce temps-là. Je serai à Brest vers le 10 juin, voilà l'endroit le plus sûr où tu peux m'adresser ton style.

Je comprends bien, va, les ennuis que tu éprouves là-bas, et les aspirations qui te prennent à tes heures de délaissement, vers le sol natal. La patrie est peut-être comme la famille, on n'en sent bien le prix que lorsqu'on n'en a plus.

Adieu, cher ami, continue à poursuivre le crime et à protéger les mœurs. Porte-toi bien, voilà tout ce que je demande, et pense à ton vieux Flaubert.

A Mme X.....

Août 1847. Vendredi soir, 11 h.

J'ai feuilleté ce livre de Thoré : quel bavardage ! que je m'estime heureux de vivre loin de tous ces gaillards ! quelle fausse instruction ! quel placage, quel vide ! je suis las de tout ce qu'on dit sur l'art, sur le beau, sur

l'idée, sur la forme ; c'est toujours la même chanson et quelle chanson! plus je vais plus j'ai en pitié tous ces gens-là et tout ce qu'on fait maintenant, et il est vrai que je passe actuellement toutes mes matinées avec Aristophane. Voilà qui est beau et nerveux et bouillant; mais ce n'est pas décent, ce n'est pas moral, ce n'est même pas convenable, c'est tout bonnement sublime. Du haut de l'arc de triomphe, les Parisiens, même ceux qui sont à cheval, ne paraissent pas grands; quand on est niché sur l'antiquité, les modernes non plus ne vous semblent pas fort élevés de stature; quand je me sonde là-dessus je ne crois pas qu'il y ait chez moi sécheresse ni endurcissement à cette restriction graduelle de mes admirations. A mesure que je me détache des artistes, je m'enthousiasme davantage pour l'art, la mer paraît immense vue du rivage, montez sur le sommet des montagnes, la voilà plus grande encore; embarquez-vous dessus, tout disparaît, des flots, des flots. Que suis-je moi dans ma petite chaloupe? « Préservez moi, mon Dieu, la mer est si grande et ma barque est si petite! » C'est une chanson bretonne qui dit cela et je le dis aussi en songeant à d'autres abîmes.

Je vais demain voir cet ami malade dont je t'ai parlé ; il est perdu, ça m'assombrit, un ami qui meurt c'est quelque chose de vous qui meurt.

A la même.

Août 1847, nuit du samedi, 2 h.

Comment vas-tu, chère amie, que devient le corps et l'âme? Pégase et le pot au feu? je veux dire l'Art et la vie. J'ai été assez vexé pour toi de l'engrosse-

ment de Rachel. Que décides-tu? Si j'ai un conseil à te donner, c'est d'attendre qu'elle ait pondu son enfant pour lui donner le tien; on n'a presque pas d'exemple d'une pièce jouée par elle qui soit tombée; si sans elle ton œuvre triomphe, avec elle le triomphe sera plus complet; si elle doit échouer, son aide la fera toujours vivre quelque temps. Je n'ai d'ailleurs, quand j'y réfléchis, et j'y rêve souvent, rien de vraiment solide à te communiquer là-dessus; consulte les gens habitués aux chances dramatiques, en fait de succès et de chutes à prédire, je n'y entends goutte. J'aurais en poche l'Hamlet de Shakespeare et les odes d'Horace que j'hésiterais à les publier, mais tout le monde n'est pas tenu d'avoir sur l'intelligence du public le préjugé que j'en ai. Tu me demandes des renseignements sur notre travail à nous deux Maxime et moi, sache donc que je suis harassé d'écrire, le style, qui est une chose que je prends à cœur, m'agite les nerfs horriblement. Je me dépite, je me ronge, il y a des jours où j'en suis malade et où la nuit j'en ai la fièvre. Plus je vais et plus je me trouve incapable de rendre l'*Idée*. Quelle drôle de manie que celle de passer sa vie à s'user sur des mots et à suer tout le jour pour arrondir des périodes; il y a des fois, il est vrai, où l'on jouit démesurément, mais par combien de découragements et d'amertumes n'achète-t-on pas ce plaisir! Aujourd'hui par exemple, j'ai employé huit heures à corriger cinq pages et je trouve que j'ai bien travaillé; juge du reste, c'est pitoyable. Quoi qu'il en soit, j'achèverai ce travail qui est par son objet même un rude exercice, puis l'été prochain je verrai à tenter Saint Antoine, si ça ne marche pas dès le début je plante le style là, d'ici à de longues années. Je ferai du grec, de l'histoire, de l'archéologie, n'importe quoi, toutes

choses plus faciles enfin. Car je trouve souvent bête la peine inutile que je me donne.

Voici donc ce que nous faisons : ce livre[1] aura XII chapitres, j'écrirai tous les chapitres impairs, 1, 3, etc., Maxime tous les pairs, c'est une œuvre, quoique d'une fidélité fort exacte sous le rapport des descriptions, de pure fantaisie et de digressions; écrivant dans la même pièce il ne peut se faire autrement que les *deux* plumes ne se trempent un peu l'une dans l'autre, l'originalité distincte y perd peut-être, ce serait mauvais pour tout autre chose, mais ici l'ensemble y gagne en combinaisons et en harmonie. Quand il sera recopié et corrigé, je te prêterai mon exemplaire. Si ça t'ennuie tu ne le liras pas, mais je te prierai de ne pas le jeter au feu, c'est une faiblesse.

J'irai à ta pièce comme je te l'avais promis il me semble, et comme tu m'y invites. Doutes-tu du tressaillement que j'aurai au lever du rideau? j'irai de façon et n'importe comment, à moins d'impossibilité dont je ne puis prévoir même l'hypothèse.

Dis-moi que tu es sinon heureuse du moins calme. Le bonheur est un mensonge dont la recherche cause toutes les calamités de la vie. Mais il y a des paix sereines qui l'imitent et qui sont supérieures peut-être.

A la même.

Août 1847. Dimanche, 11 h. du soir.

Non, je suis encore ici à la Bouille et ta lettre écrite mercredi au soir et timbrée de Paris du 26 ne m'a

1. *Par les champs et par les grèves* a été publié en 1885.

été envoyée que hier dans la matinée, mais, Dieu merci, à la fin de cette semaine nous déménageons, aussi tu peux m'écrire à Croisset. A propos de lettre il me semblait que je t'avais répondu relativement à celle de Fougères que je l'avais reçue, sois sans crainte.

Ce ne sont pas en effet les grands malheurs qui sont à craindre dans la vie, mais les petits, j'ai plus peur de piqûres d'épingle que de coups de sabre, de même on n'a pas besoin à toute heure de dévouements et de sacrifices, mais il nous faut toujours de la part d'autrui des semblants d'amitié et d'affection, des attentions et des manières; enfin j'éprouve la vérité de ceci fort cruellement dans ma famille où je subis maintenant tous les embêtements, toutes les amertumes possibles. Oh! le désert! le désert! une selle turque! un défilé dans la montagne et l'aigle qui crie dans un nuage! As-tu vu quelquefois en te promenant sous les falaises appendue au haut d'un rocher quelque plante svelte et folâtre qui épanchait sur l'abîme sa chevelure remuante, le vent la secouait comme pour l'enlever, et elle se tendait dans l'air comme pour partir avec lui, une seule racine imperceptible la clouait sur la pierre, tandis que tout son être semblait se dilater, s'irradier à l'entour pour voler au large? eh bien, que le vent plus fort un jour l'emporte, que deviendra-t-elle? le soleil la séchera sur le sable, la pluie la pourrira en lambeaux. Moi aussi je suis attaché à un coin de terre, à un point circonscrit dans le monde, et plus je m'y sens attaché et plus je me tourne et me retourne avec fureur du côté du soleil et de l'art.

A la même.

Septembre 1847. Jeudi soir.

Le travail que je fais maintenant ne contribue pas peu à me mettre dans un état peu normal, voilà pourquoi je n'ai pas répondu à ta lettre, encore moins aimable que les autres, mais j'ai assez de bourrasques aussi pour tolérer les orages chez les autres, convenons que l'homme (ou la femme, l'un et l'autre vaut mieux) est une triste machine. Je suis furieusement lassé de la mienne, il y a des saisons où il vous prend des redoublements de lassitude comme on a après le dîner des envies de vomir. La vie après tout n'est-elle pas une indigestion continuelle? Je te renverrai d'ici à peu les papiers Praslin, je ne les ai pas lus parce que M. et Mme de Praslin m'assomment également, mais quelque chose de sublime c'est le discours du sieur Pasquier, est-ce fin ? miséricorde ! quelle honnêteté de sentiments, quelle bénignité de style ! O pair de France, que nos morales et nos littératures diffèrent!

Nous sommes occupés maintenant à écrire notre voyage et quoique ce travail ne demande ni grands raffinements d'effet, ni dispositions préalables de masses, j'ai si peu l'habitude d'écrire et je deviens si hargneux là-dessus, surtout vis-à-vis de moi-même, qu'il ne laisse pas de me donner du souci. C'est comme un homme qui a l'oreille juste et qui joue faux du violon, ses doigts se refusent à reproduire juste le son dont il a conscience. Alors les larmes coulent des yeux du pauvre racleur et l'archet lui tombe des doigts.

Quand ce livre sera fini (dans 6 semaines environ),

ce sera peut-être drôle à cause de sa bonne foi et de son sans-façon, mais bon? Au reste comme nous le ferons recopier pour en avoir chacun un exemplaire tu pourras le lire si tu veux.

Voilà bientôt le mois d'octobre. Quand est-ce que les Français rouvrent? Quand présentes-tu ton drame? Je suis impatient de cela, si je ne veux pas de bruit pour moi (faisant un peu peut-être comme le renard?), si de jour en jour j'en deviens plus reculé, plus insoucieux et plus insensible, toute ma vanité s'est reportée sur les autres.

Oh, pauvre amie, si l'on t'applaudit bien, crois-tu que les bravos ne retentiront pas encore plus fort dans mon cœur que dans la salle?

Adieu. A toi.

A la même.

Octobre 1847. Mardi, minuit.

Qu'est-ce que ça veut dire? si j'avais quatre sous j'irais à Paris le mois prochain, j'ai absolument besoin de quelques renseignements que je ne peux trouver qu'à la bibliothèque Sainte-Geneviève. Mais pour aller à ta pièce je vendrais plutôt mes bottes, j'irais plutôt à pied.

Il est triste de n'être pas libre, de ne pouvoir aller où l'on veut et que la fortune toujours nous lie les pieds, l'hypocrite c'est l'argent! A mesure que je vais pourtant je me fais à l'idée de la misère et par anticipation je m'y habitue. Autrefois j'avais là dessus des désirs fort beaux, féconds et d'où sortaient parfois de grandes choses comme il en jaillit de toute aspiration démesurée. Je vois que je me modère, j'en arrive à souhaiter presque le confortable.

J'aurai fini la Bretagne dans un mois, j'ai encore deux chapitres, après quoi je reprendrai ce vieux drôle d'Aristophane, je serai content quand je serai débarrassé de ce travail. Au reste j'ai envie de te le lire pour savoir ce que tu en penses, c'est une ratatouille assez farce composée sans prétention mais avec conscience. Heureux ceux qui ne doutent pas d'eux et qui allongent au courant de leur plume tout ce qui leur sort du cerveau; moi j'hésite, je me trompe, je me dépite, j'ai peur, mon goût s'augmente à mesure que décroît ma verve et je m'afflige beaucoup plus d'un mot louche que je ne me réjouis de toute une bonne page. J'ai relu hier au soir le chapitre du cœur, de Labruyère; c'est beau, bien beau, mais tout n'y est pas dit par exemple de relatif à nous deux.

Adieu, grande chère amie, je t'embrasse tendrement sur tes beaux yeux.

A la même.

Dimanche soir, fin octobre 1847.

Penser que peut-être jamais je ne verrai la Chine, que jamais je ne m'endormirai au pas cadencé des chameaux! que jamais peut-être je ne verrai dans les forêts luire les yeux d'un tigre accroupi dans les bambous, tu peux traiter tout cela comme des appétits d'imagination qui ne méritent pas de pitié, mais j'en souffre tant quand j'y pense, ce qui malheureusement m'arrive souvent, que tu en serais émue si tu pouvais voir ce qu'il y a là de lamentable et d'irrémédiable. Je vis dans une fosse et quand je lève la tête pour regarder le Ciel c'est toi que je vois en haut penchée sur le bord et pleurant. Y a-t-il

du nouveau pour le drame ? à quand ? qu'a-t-on décidé ? J'ai bien envie de le voir, va, mon cœur en bat d'avance comme si je voyais se lever le rideau du premier acte.

J'ai fini le premier chapitre de la Bretagne, il me faut bien encore six belles semaines pour corriger l'ensemble, enlever des répétitions de mots et élaguer quantité de redites. C'est un travail délicat, long et ennuyeux. Mon copiste va si lentement, est si bête et si sot que je ne sais quand il aura fini et quand je pourrai te prêter le manuscrit qui sera mien des deux que nous ferons faire. Si nous eussions eu deux mille francs dans notre poche, au lieu de faire copier, nous en eussions fait tirer deux exemplaires imprimés pour nous seuls, ce qui eût été plus commode à lire.

A la même.

Novembre 1847.

Je t'aurais répondu plus tôt, ma chère amie, si je n'étais tellement harassé de ma Bretagne (que j'ai grande hâte de finir) que je ne suis guère en état d'écrire même un bout de lettre. Réponds-moi, je t'en prie, comment va ta santé d'abord et le drame ensuite. Quant à moi j'ai pour le moment un rhumatisme dans le cou qui me donne un air assez ridicule, mais tout cela serait peu de chose sans le style qui me gêne beaucoup plus que toutes les maladies du monde. Voilà trois mois et demi que j'écris sans discontinuer du matin au soir. Je suis à bout de l'agacement permanent que cela me procure dans l'impossibilité incessante où je me trouve de *rendre*. Les bourgeois auront beau dire, cette crème fouettée n'est

pas facile à battre; plus je vais et plus je découvre de difficultés à écrire les choses les plus simples et plus j'entrevois le vide de celles que j'avais jugé les meilleures. Heureusement que mon admiration des maîtres grandit à mesure et loin de me désespérer par cet écrasant parallèle, cela avive au contraire l'indomptable fantaisie que j'ai d'écrire.

Tu parles de la Cléopâtre de M. de Girardin, j'ai lu cette ratatouille et je trouve que ton jugement est encore bien favorable sur elle. Où diable aussi s'aller attaquer à des sujets pareils? il y a des idées tellement lourdes d'elles-mêmes qu'elles écrasent quiconque essaie de les soulever; les beaux sujets font les œuvres médiocres.

Byron a échoué à Sardanapale. Quel est le peintre qui rendra la figure de César? et puis il a été donné à l'antiquité de produire des êtres qui ont du fait de leur seule vie dépassé tout rêve possible; ceux qui les veulent reproduire ne les connaissent pas, voilà ce que ça prouve. Quand on est jeune on se laisse tenter volontiers par ces resplendissantes figures dont l'auréole arrive jusqu'à vous, on tend les bras pour les rejoindre, on court vers elles... et elles reculent, elles reculent; elles montent dans leurs nuages, elles grandissent, elles s'illuminent et comme le Christ aux apôtres vous crient de ne pas chercher à les atteindre.

Je suis curieux de voir les remarques du philosophe sur ton drame (et le drame lui-même bien entendu) C'est un homme de goût dans ce qu'il écrit. du moins et auquel il me semble que j'aurais confiance. Ne néglige rien, travaille, refais et ne laisse là l'œuvre que lorsque tu auras la conviction de l'avoir amenée à tout le point de perfection qu'il t'était possible de lui donner. Le génie n'est pas

rare maintenant, mais ce que personne n'a plus et ce qu'il faut tâcher d'avoir, c'est la *conscience.*

Je relis maintenant Don Quichotte dans la nouvelle traduction de Damas Hinard, j'en suis ébloui, j'en ai la maladie de l'Espagne. Quel livre! quel livre! comme cette poésie-là est gaiement mélancolique.

A la même.

Décembre 1847.

Parlons de choses sérieuses, de ton cher drame. Je n'ai jamais eu tant souci d'aucune de mes œuvres; je n'ai eu souci d'aucune du reste, c'est donc peu dire: eh bien, je n'ai jamais tant pensé à rien de ce que j'ai pu faire qu'à ta pièce, son avenir, son succès m'intéressent infiniment et j'en suis préoccupé comme je le serais de la nuit de noces de ma fille. Si Rachel ne peut jouer le rôle de Madeleine, il serait plus sage d'attendre à l'année prochaine; mais si l'année prochaine comme celle-ci elle ne peut ou ne veut le jouer, il faut, je crois, le donner le plus tôt possible aux Français et pas ailleurs, un demi-succès aux Français vaut mieux qu'un succès à l'Odéon; si tu le donnes à un théâtre secondaire, il n'y aurait selon moi que la promesse d'une belle mise en scène qui me ferait céder, et encore! Il y a du reste trop longtemps que je n'ai de nouvelles du monde civilisé pour te donner aucun avis bien bon; tâche avant tout et par n'importe quels moyens que Rachel prenne le rôle.

J'ai vu dernièrement quelque chose de beau et je suis encore dominé par l'impression grotesque et lamentable à la fois que ce spectacle m'a laissée. J'ai assisté à un banquet réformiste! quel goût! quelle

cuisine ! quels vins ! et quels discours ! Rien ne m'a plus donné un absolu mépris du succès que de considérer à quel prix on l'obtient. Je restais froid et avec des nausées de dégoût au milieu de l'enthousiasme patriotique qu'excitaient — le timon de l'état — l'abîme où nous courons — l'honneur de notre pavillon — l'ombre de nos étendards — la fraternité des peuples et autres galettes de cette farine. Jamais les plus belles œuvres des maîtres n'auront le quart de ces applaudissements-là ; jamais le livre de Musset ne fera pousser les cris d'admiration qui partaient de tous les coins de la salle aux hurlements vertueux de M. Odilon Barrot et aux éplorements de Me Crémieux sur l'état de nos finances. Et après cette séance de 9 heures passées devant du dindon froid, du cochon de lait et dans la compagnie de mon serrurier qui me tapait sur l'épaule aux beaux endroits, je m'en suis revenu gelé jusque dans les entrailles. Quelque triste opinion que l'on ait des hommes, l'amertume vous vient au cœur quand s'étalent devant vous des bêtises aussi délirantes, des stupidités aussi échevelées. On a fait l'éloge de Béranger dans presque tous les discours. Quel abus on en a fait de ce bon Béranger ! je lui garde rancune du culte que les esprits bourgeois lui portent. Il y a des gens de grand talent qui ont la calamité d'être admirés par de petites natures, le bouilli est désagréable surtout parce que c'est la base des petits ménages. Béranger est le bouilli de la poésie moderne : tout le monde peut en manger et trouver ça bon.

Voilà le jour de l'an qui vient, encore un an de passé ! allons, du courage, pauvre amie, cette année sera meilleure, espérons-le.

A Maxime Ducamp.

Croisset, 3 avril 1848.

Alfred est mort lundi soir, à minuit; je l'ai enterré hier. Je l'ai gardé pendant deux nuits; je l'ai enseveli dans son drap, je lui ai donné le baiser d'adieu et j'ai vu souder son cercueil. J'ai passé là deux jours larges : en le gardant, je lisais les religions de l'antiquité de Kreutzer. La fenêtre était ouverte, la nuit était superbe, on entendait le chant du coq et un papillon de nuit voltigeait autour du flambeau. Jamais je n'oublierai tout cela, ni l'air de sa figure, ni le premier soir, à minuit, le son éloigné d'un cor de chasse qui m'est arrivé à travers les bois. Le mercredi j'ai été me promener tout l'après-midi avec une chienne qui m'a suivi sans que je l'aie appelée. Cette chienne l'avait pris en affection et l'accompagnait toujours quand il sortait seul. La nuit qui a précédé sa mort, elle a hurlé horriblement sans qu'on pût la faire taire. Je me suis assis sur la mousse à diverses places; j'ai fumé, j'ai regardé le ciel, je me suis couché derrière un tas de bourrées de genêts et j'ai dormi. La dernière nuit, j'ai lu les Feuilles d'automne : je tombais toujours sur les pièces qu'il aimait le mieux ou qui avaient trait pour moi aux choses présentes. De temps à autre j'allais lever le voile qu'on lui avait mis sur le visage pour le regarder. J'étais enveloppé d'un manteau qui a appartenu à mon père et qu'il n'a mis qu'une fois, le jour du mariage de Caroline. Quand le jour a paru, vers 4 heures, moi et la garde nous nous sommes mis à la besogne. Je l'ai soulevé, retourné et enveloppé. L'impression de ses membres froids et raidis m'est restée

toute la journée au bout des doigts. Il était affreusement décomposé, nous lui avons mis deux linceuls. Quand il a été ainsi arrangé, il ressemblait à une momie égyptienne serrée dans ses bandelettes, et j'ai éprouvé je ne puis dire quel sentiment énorme de joie et de liberté pour lui. Le brouillard était blanc, les bois commençaient à se détacher sur le ciel, les deux flambeaux brillaient dans cette blancheur naissante ; des oiseaux ont chanté et je me suis dit cette phrase de son Bélial : « Il ira, joyeux oiseau, saluer dans les pins le soleil levant, » ou plutôt j'entendais sa voix qui me le disait et tout le jour j'en ai été délicieusement obsédé. On l'a placé dans le vestibule; les portes étaient décrochées et le grand air du matin venait avec la fraîcheur de la pluie, qui s'était mise à tomber. On l'a porté à bras au cimetière; la course a duré plus d'une heure. Placé derrière, je voyais le cercueil osciller avec un mouvement de barque qui remue au roulis. L'office a été atroce de longueur. Au cimetière, la terre était grasse; je me suis approché sur le bord et j'ai regardé une à une toutes les pelletées tomber; il m'a semblé qu'il en tombait cent mille. Pour revenir à Rouen je suis monté sur le siège avec Bouilhet ; la pluie tombait raide : les chevaux allaient au galop, je criais pour les animer; l'air m'a fait grand bien. J'ai dormi toute cette nuit et je puis dire toute cette journée. Voilà ce que j'ai vécu depuis mardi soir. J'ai eu des aperceptions inouïes et des éblouissements d'idées intraduisibles; un tas de choses me sont revenues avec des chœurs de musique et des bouffées de parfums. Jusqu'au moment où il lui a été impossible de rien faire il lisait Spinoza jusqu'à une heure du matin, tous les soirs, dans son lit. Un de ces derniers jours comme la fenêtre était ouverte et que le soleil entrait dans sa

chambre, il a dit : « Fermez-la, c'est trop beau ! c'est trop beau ! » Il y a des moments, cher Max, où j'ai singulièrement pensé à toi et où j'ai fait de tristes rapprochements d'images. Adieu, je t'embrasse et j'ai grande envie de te voir, car j'ai besoin de dire des choses incompréhensibles.

A Ernest Chevalier.

Croisset, 6 mai 1849.

J'ai du nouveau à t'apprendre, mon cher Ernest (n'aie pas peur de ce qui suit, ce n'est point mon mariage, mais mieux) : au mois d'octobre prochain ou à la fin de septembre je f... le camp pour l'Égypte. Je vais faire un voyage dans tout l'Orient : je serai parti de quinze à dix-huit mois. Nous remonterons le Nil jusqu'à Thèbes, de là en Palestine ; puis la Syrie, Bagdad, Bassora, la Perse jusqu'à la mer Caspienne, le Caucase, la Géorgie, l'Asie Mineure par les côtes, Constantinople et la Grèce s'il nous reste du temps et de l'argent. *Quid dicis?* Je te vois de là ouvrir de grands yeux et te demander comment je fais pour partir.

J'ai besoin de prendre l'air, dans toute l'extension du mot. Ma mère, voyant que cela m'était indispensable, a consenti à ce voyage, et voilà. Je ne pense qu'avec angoisse aux inquiétudes que je vais lui faire subir, mais je crois que c'est un mal pour en éviter un moins grand. Je ne suis pas encore parti; d'ici là il se passera peut-être bien des choses, cependant quant à moi, mon parti est pris, et j'ai été longtemps à le prendre, un an, un an à lutter contre cette passion des champs qui me dévorait, si bien que j'en ai

fort maigri. Dans ce moment on commence à préparer nos affaires et Ducamp et moi nous sommes en pourparlers pour un domestique. Donc, mon vieux, vers le mois d'octobre il est probable que je te saluerai de la main en passant, et quand nous nous reverrons j'en aurai de belles à te raconter.

Comment, pauvre bougre, n'as-tu pas plus de chance que ça et ne peux-tu sortir de ton île, qui pour être le berceau du grand homme n'en doit pas moins commencer à te sembler fastidieuse ? Je ne sais si les Corses sont aussi stupides que les Français, mais c'est ici déplorable. Républicains, réactionnaires, rouges, bleus, tricolores, tout cela concourt d'ineptie. Il y a de quoi faire vomir les honnêtes gens, comme disait le garçon. Les patriotes ont peut-être raison, la France est abaissée. Quant à l'esprit, c'est certain. La politique achève d'en tirer la dernière goutte.

Quand te verrai-je maintenant? Si tu viens aux Andelys en septembre, je ne serai pas encore parti. Si tu te trouves à Marseille, peut-être nous y rencontrerons-nous. Écris-moi de temps à autre d'ici là. Adieu, vieil ami, je t'embrasse.

A Parain[1].

Croisset, samedi soir.

J'ai une grande nouvelle à vous annoncer, mon cher oncle (ce n'est point mon mariage) : je pars au mois d'octobre prochain avec Du Camp pour l'Égypte, la Syrie et la Perse. Ma santé, qui loin de s'améliorer empire, m'a forcé à aller consulter à Paris M. Cloquet,

1. Parain avait épousé la sœur du père Flaubert.

qui m'a fortement conseillé les pays chauds. Quand vous viendrez, je vous conterai tout cela plus au long; j'en ai beaucoup à vous dire. C'est à vous autres que je recommanderai ma pauvre mère pendant mon absence qui durera de quinze à dix-huit mois. Ma mère va louer sa maison de Rouen, car elle a l'intention de passer une bonne partie de ce temps à Nogent. De toute façon c'est ce qu'elle pourra faire de mieux.

En attendant mon départ nous sommes convenus ma mère et moi de ne pas ouvrir la bouche de ce voyage pour deux raisons : la première, c'est qu'il est inutile de se tracasser d'avance et d'exciter sa tristesse par anticipation, la seconde c'est que n'ayant pas fini mon maudit Saint Antoine (car il dure toujours le polisson! quoique je maigrisse dessus) ça me troublerait et m'empêcherait de travailler. Vous savez, vieux compagnon, que l'idée que je dois être dérangé me dérange, et j'ai bien assez de cette besogne sans avoir en outre l'Orient qui danse au bout de ma table, et les grelots des dromadaires qui me donnent dans les oreilles par-dessus le bruit de mes phrases. Donc quoique ce voyage soit conclu on n'en dit mot ici, comprenez-vous?

Nous avons calculé le sieur Du Camp et moi que nos moyens nous permettaient très largement d'avoir un domestique, chose à peu près indispensable. Il nous faut un gars solide, au moral comme au physique, habitué à la fatigue, sachant manier un fusil, intelligent et vif. J'ai songé au jeune Leclerc, dont la dernière escapade n'a fait que me confirmer dans la bonne opinion que j'avais de sa personne. Si on le retrouvait, pensez-vous qu'il veuille venir?

Croyez-vous que le choix soit bon? En cas qu'il soit

à Nogent maintenant, je vous reécrirais pour poser mes conditions; s'il est à Paris, y a-t-il moyen d'avoir son adresse? Dans ce dernier cas il irait parler à Du Camp. Occupez-vous de cela, je vous prie.

J'ai vu chez M. Walkenaer une Bible compacte en un volume in-8 dont je désirerais savoir l'éditeur et l'année de la publication. Quand Bonenfant verra le susdit particulier, je lui serai fort obligé de m'obtenir ce renseignement. Et vous, vieux brave, avez-vous toujours peur du choléra? Je ne sais s'il y en a à Rouen, mais on n'en parle guère. Je crois que vous pourriez vous aventurer sans péril. Au reste je ne veux vous donner aucun conseil, de peur qu'à la moindre colique qui vous prendrait vous ne vous imaginiez trépasser; mais j'ai tout de même bien envie de vous voir, je vous assure.

Adieu, cher vieil oncle, je vous embrasse comme je vous aime.

Au même.

Croisset, samedi soir.

Je vous remercie, mon brave père Parain, de la célérité que vous avez mise dans l'affaire de Leclerc. Pour en finir de suite, qu'il sache à quoi s'en tenir et nous aussi. Voici quelles sont nos conditions : il nous accompagnera partout, ne nous quittera pas et nous obéira ponctuellement.

1° Il aura, soir et matin, lorsque nous serons en route, à faire et défaire notre tente, ce qui ne lui demandera pas cinq minutes de temps au bout de trois jours qu'il en aura pris l'habitude.

2° Il aura soin de nos armes, les charger, les net-

toyer, etc., ainsi que la surveillance de nos chevaux et de nos bagages qui seront spécialement sous sa garde.

3° Il brossera nos habits et nos bottes et nous fera la cuisine, ce qui se bornera à faire cuire de la viande (quand nous en aurons) ou des œufs, à vider une volaille, à plumer du gibier (cela n'aura lieu ordinairement qu'en campagne).

4° Il portera le costume que nous jugerons convenable de lui donner. Comme on n'est considéré à l'étranger qu'en rapport de la considération que l'on s'attribue soi-même, cela est important.

Voilà quelles seront ses principales charges. Du reste il faut qu'il soit décidé d'avance *à tout faire* et à ne jamais dire, comme les domestiques ordinaires: ça n'est pas de mon devoir, ça sort de mes fonctions.

Maintenant pour sa gouverne il faut qu'il sache : 1° qu'il peut y avoir du danger de diverses natures : privation de choses nécessaires, chaleur excessive, mauvaise nourriture bien souvent, maladies, coups de fusil, mal de mer, etc. (la plus grande prudence est exigée tant pour lui que pour nous, quelque incartade de sa part pourrait nous attirer de mauvaises affaires).

2° Il sera privé complètement ou à peu près de femelles, sous peine, s'il voulait s'en passer la fantaisie, de se faire couper la gorge et à nous aussi.

3° Il n'aura non plus ni vin ni eau-de-vie, mais du café plusieurs fois par jour (en campagne) et du tabac tant qu'il en voudra, nous lui en fournirons.

Du reste il ira à cheval comme nous, sera armé de pied en cap et aura du gibier à tuer de toute nature depuis des perdrix rouges jusqu'à des lions et des crocodiles. Ce sera même en route sa principale occu-

pation. Quand il aura besoin de quelque chose, nous le lui donnerons et subviendrons à tous ses besoins. Bref il partagera complètement notre genre de vie. Que Bonenfant ait l'obligeance, tant qu'il est en lui et que Leclerc pourra le comprendre, de l'initier un peu à ce que c'est qu'un voyage pareil, pour qu'il s'en fasse quelque idée et qu'il ne nous accuse pas plus tard de l'avoir trompé. Une fois qu'il sera avec nous, il n'y aura pas à revenir, ni à regretter Courtavant, il faudra aller jusqu'au bout.

Pour ce qui est de ses gages nous serons partis de quinze à dix-huit mois au plus. Nous le prendrions à notre service le 1er septembre prochain, et au retour nous lui compterions 1500 francs. S'il aimait mieux en laisser d'avance 500 à sa femme, libre à lui. Qu'il réfléchisse; il y aura du hasard, de l'aventure, beaucoup de fatigue, un peu de péril et considérablement de choses cocasses et nouvelles pour lui.

J'oublie un dernier point, mon cher oncle; vous me dites que le gaillard est un tant soit peu vaniteux; il devra, dans l'intérêt de notre sécurité, garder vis-à-vis de nous (en présence d'étrangers surtout) le plus grand respect. Il ira, bien entendu, aux secondes places et en campagne couchera à la porte de notre tente. Du reste il lui arrivera d'avoir des gens sous ses ordres. Quand nous prendrons des escortes en Syrie il en sera le capitaine. D'ici là, s'il accepte, qu'il s'exerce à monter à cheval et à tirer tout en allant. Qu'il apprenne même à faire la barbe s'il peut, ça ne serait pas inutile.

Je n'ai plus de place, mon cher vieux compagnon, pour vous dire que nous vous attendons. Adieu, vieux solide, embrassez tout votre monde pour moi.

Au même.

Croisset, vendredi soir.

J'ai reçu ce matin, mon cher oncle, une lettre de Leclerc à laquelle je n'ai rien compris. Au lieu de me dire s'il accepte oui ou non les conditions que je lui ai posées dans la dernière lettre que je vous ai écrite, il me fait beaucoup de protestations et de doléances. Je crois que son désir est que vous le repreniez comme garde. Il a l'air d'implorer mon intervention pour cela. Si vous en étiez content, en effet, vous feriez bien de lui pardonner son escapade et de le réintégrer dans ses fonctions. Il me dit qu'il ne va pas vous voir, car il ne ferait que pleurer et ne saurait que vous dire. Il m'a l'air d'un homme abattu et très humilié. Dans tout cela je ne sais s'il veut venir avec moi en Orient. Mais voilà un autre incident: Du Camp a déniché je ne sais où un gars superbe, un Corse, un ancien troupier qui a déjà été en Egypte et paraît, d'après ce qu'il m'écrit, un drôle roué. Il penche pour lui de même que moi je penche pour Leclerc. Le choix d'un domestique pour un tel voyage est une affaire trop grave pour se décider à la légère. De sorte que nous ne ferons notre choix et ne donnerons notre parole à l'un ou à l'autre qu'après avoir vu, moi Sassetti (c'est le nom de l'ex-voltigeur) et lui, Du Camp, Leclerc.

En conséquence si maître Leclerc veut voyager aux conditions que je vous ai envoyées, il fera bien d'accompagner Dupont jusqu'à Paris, quand celui-ci se mettra en route et d'aller place de la Madeleine, 30, causer avec mon collègue afin qu'il en juge. Bien entendu que je paierai ce petit voyage dont la dépense

ne peut être grande ; vous la fixerez vous-même, s'il vous plaît, cher oncle.

Voilà donc l'état de la question, comme on dit en politique. Plus tôt Leclerc ira se montrer à Du Camp et plus tôt nous serons décidés sur l'homme que nous devrons prendre. Du Camp de son côté doit m'envoyer un de ces jours Sassetti.

Du reste rien de nouveau, cher vieux compagnon. Je travaille toujours ma Tentation comme dix nègres. J'en ai encore pour deux grands mois. Ça et le voyage à l'horizon, vous voyez que je ne manque pas de choses qui me trottent dans la tête.

Adieu, je vous embrasse vous et tout le monde de la bas.

A sa mère.

Paris, 26 octobre 1849, 1 h. du matin.

Tu dors sans doute maintenant, pauvre vieille chérie. Comme tu as dû pleurer ce soir, et moi aussi, va ! Dis-moi comment tu vas, *ne me cache rien ;* songe, pauvre vieille, que ça me serait un remords épouvantable si ce voyage te faisait trop de mal. Max est bien bon, sois sans crainte. J'ai trouvé nos passe-ports prêts. Tout a été comme sur des roulettes, c'est bon signe. — Adieu, voilà la première lettre, les autres succéderont bientôt. Je t'en enverrai demain une plus longue ; et toi ? écris-moi des volumes, *dégorge-toi.*

Adieu, je t'embrasse de tout mon cœur plein de toi. Mille caresses.

A la même.

Paris, vendredi, 26 octobre 1849.

Une journée de passée, pauvre vieille, c'est sans doute la pire. Comme tu as dû t'ennuyer aujourd'hui! Je me figure ta bonne mine pensive... J'attends demain matin une lettre de toi..... Il est bien convenu entre Max et moi que si une fois l'Égypte vue, nous nous sentons fatigués ou que l'ennui de toi me prenne ou que tu me rappelles, je reviens; ainsi ne te tourmente pas par avance, sois sans crainte; il me semble que l'envie de te revoir me ferait revenir à travers tout. Oh! comme je t'embrasserai au retour, pauvre vieille!.....

A la même.

Paris, samedi, 27 octobre.

La journée d'aujourd'hui m'a semblé moins longue que celle d'hier, pauvre chère vieille, quoique j'aie été moins occupé; ainsi j'espère peu à peu me faire à notre absence; mais toi? J'attendais avec impatience ta bonne lettre. Quoique par métier je fasse du style, je ne sais que te dire, car j'aurais tant de choses à te dire!

Hier au soir après t'avoir écrit j'ai été à l'Opéra voir le Prophète; c'est magnifique, ça m'a fait du bien, j'en suis sorti rafraîchi, émerveillé, et plein de vie. Devine qui est-ce qui est venu s'asseoir à côté de moi? un Persan en costume!..... Je viens de passer une partie de mon après-midi chez ce brave Pradier qui m'a fait de belles théories sur les voyages..... Quand cette

lettre t'arrivera, tu auras déjà dû recevoir une carte d'Égypte que j'ai recommandée au père Molard..... Je pense à toi sans cesse, ton idée m'accompagne partout. Oui, pauvre chérie, va, aie bon espoir, je te ferai de beaux récits de voyage, nous causerons du désert au coin du feu; je te raconterai mes nuits sous la tente, mes courses au grand soleil..... Nous nous dirons oh! te rappelles-tu comme nous étions tristes, et nous nous embrasserons nous rappelant nos angoisses du départ.

Allons, à demain, tu voulais prendre le chemin de fer pour venir ici, et moi donc, quelles tentations j'avais de descendre aux stations!

Adieu, pauvre chérie, encore un bon baiser; bonne nuit.

A la même.

Paris, 28 octobre.

Tu me parles de la bêtise que tu as eue de croire à la prédiction du petit morceau de papier; je la comprends, car je la partage, quoiqu'en général, en fait de présage, l'esprit est ainsi fait que l'on croit surtout aux mauvais. (Quand on en a de bons on en doute, quand il vous en arrive de mauvais, cela vous fait peur.) Bouilhet est arrivé ce matin à 11 h.; nous dînons ce soir tous les trois ensemble avec Théophile Gautier qui a remis une invitation pour venir avec nous. Pradier viendra demain nous embrasser à l'heure du départ dans la cour des diligences.

J'ai été dire adieu à M. Cloquet, il m'a promis quand tu viendras à Paris de te faire faire la connaissance de gens qui ont voyagé pour en causer le plus possible.

Comme je crois que mon manuscrit de la Bretagne te ferait plaisir à avoir près de toi, il sera à la disposition de H...., tu t'adresseras à lui pour qu'il te l'envoie par un moyen sûr..... nous avons été tout à l'heure Bouilhet et moi voir au Louvre les bas-reliefs Assyriens que Botta a rapportés de Ninive; vas-y quand tu viendras ici, cela te fera plaisir en songeant que j'en verrai de pareils; tâche, pauvre vieille, de te mettre à ma place quand je serai en route, songe aux belles choses que je vais voir, à toutes les gueulades que je pousserai, il y a un danger, que nous n'avons pas prévu, c'est que j'en revienne fou, ce serait une bonne charge.

Adieu, pauvre vieille adorée, c'est demain que je pars; dans 24 heures je roulerai, tu n'auras donc pas de lettre avant la fin de la semaine (probablement), puis deux ou trois, puis de Malte, puis d'Egypte, une fois en Egypte tu t'y feras, elles arriveront régulièrement, sois-en sûre.

Quant à la Perse, ne t'en inquiète pas d'avance, il sera temps d'y penser plus tard.

Adieu, mille baisers, pauvre mère, je t'embrasse de tout mon cœur. Ton fils qui t'aime.

A la même.

Paris, lundi, 29 octobre.

Tout est prêt — nous partons — il fait beau temps, je suis plutôt gai que triste, plutôt serein que sérieux — le soleil brille, j'ai le cœur plein d'espoir.

Le dîner d'hier avec Gautier et Bouilhet a été charmant. Ce matin en lui disant adieu je n'ai pas été ému comme je le pensais — ma sensibilité de départ

a eu d'ailleurs le fond de son sac vidé avec toi, pauvre chérie.

Adieu, chère vieille; Gautier a soutenu hier devant moi cette opinion qui est mienne « qu'il n'y avait que les bourgeois qui crevassent. » C'est-à-dire que quand on a quelque chose dans le ventre on ne meurt pas avant d'avoir accouché. Adieu— bon courage, je t'embrasse le plus étroitement possible. A toi.

A la même.

Lyon, 31 octobre.

Nous arrivons à l'instant. Le temps est très beau, mais froid. Nous allons bien tous les deux et l'humeur est à l'avenant.

Il me semble, pauvre mère, qu'il y a dix ans que nous ne nous sommes vus. De Marseille je t'écrirai une lettre plus longue.

Nous partons demain matin à 4 heures; nous serons à Marseille le soir même à moins que le brouillard ne nous fasse coucher en route. Adieu, tu seras contente, j'espère, de cette petite surprise. Encore adieu, mille embrassements. Ton fils qui t'aime.

A la même.

Marseille, 2 novembre 1849.

J'ai reçu ce matin, pauvre chérie, ta lettre n° 3 du 28 envoyée à Paris. J'espère que demain j'en aurai une adressée à Marseille directement. Quant aux miennes tout le temps que j'ai été à Paris tu as dû en recevoir à peu près tous les jours, de plus je t'en

ai écrit une de Lyon et celle-ci, que je t'écris maintenant, te fût parvenue un jour plus tôt sans les brouillards du Rhône, qui nous ont retardé de 4 heures avant-hier. Du reste je t'écrirai encore demain et mercredi prochain je t'écrirai de Malte, ainsi 48 heures après que tu auras reçu ma lettre je serai occupé à t'en envoyer une autre. Tu vois donc, pauvre chère vieille, que cela n'est pas le diable. Quant à toi tu peux m'écrire à Alexandrie de suite.

Tu dis que les récits de voyage sont bien loin de nous; eh bien! pour te prouver le contraire, je vais t'envoyer celui de Paris à Marseille. Quand il a fallu partir de chez Max tout le monde était en eau, surtout ce pauvre Cormenin, qui n'en pouvait plus et faisait pitié. Aimée, Jenny, la portière, etc., tout cela sanglottait et me faisait mille recommandations.

Dans la cour de la diligence nous avons trouvé Pradier qui s'est écrié (il faisait très beau soleil) : « Fameux, fameux, savez-vous ce que j'ai vu ce matin à mon baromètre? beau fixe. C'est bon signe, je suis superstitieux, ça m'a fait plaisir. » Toi qui connais l'homme tu peux t'imaginer la scène augmentée de son chapeau, de ses longs cheveux, etc. C'était dans la même cour où je me suis embarqué pour la Corse, à la même place, à peu près à la même heure. Le premier voyage a été bon, le deuxième sera de même, pauvre vieille. Tous les gens que nous voyons nous l'affirment. A Lyon nous avons vu Gleyre, un peintre qui a longtemps habité l'Orient (5 ans), il a été jusqu'en Abyssinie. D'après ses conseils nous resterons peut-être plus longtemps en Egypte que nous ne l'avions décidé, quitte à sacrifier ou à bâcler le reste de notre voyage. Ce qu'il y a de certain, c'est que déjà nous

avons retranché le Kurdistan, pays compris entre la Syrie du Nord et la Perse. C'est trois mois de moins et le seul passage qui offrît quelque danger. Nous prendrions les bateaux à vapeur et un voyage de quatre mois se réduirait à quinze jours. Au reste, il n'est question maintenant que de l'Egypte et nous ne pensons qu'à elle. Le reste dépendra de mille choses et surtout de toi, si tu t'ennuies trop, si tu me rappelles tu sais bien que je reviendrai, pauvre vieille.

Nous venons à l'instant de faire une visite à Clot-bey qui, au lieu d'être au Caire, se trouve à Marseille; il va nous charger de lettres et de recommandations. Selon lui un voyage en Egypte n'est pas plus qu'un voyage à Marseille. Il ira cet hiver à Paris. M. Cloquet te fera faire sa connaissance et tu pourras te rassurer auprès de lui. Il nous a dit qu'il n'y avait en Egypte à craindre ni brigands, ni fièvres, ni ophthalmies (en prenant des précautions). La seule chose qu'il nous ait bien recommandée c'est d'éviter le froid des nuits; mais nos flanelles et nos pelisses sont là.

Nous avons visité tantôt notre paquebot *le Nil*, par lequel nous devons partir après-demain matin dimanche à 8 heures. Il est superbe et toi qui aimes surtout les grosses embarcations, il te conviendrait, car c'est le plus gros de tous ceux qui sont dans le port; le père Cauvière nous a recommandés au capitaine, nos chambres sont choisies. Le capitaine nous donnera la sienne si je suis trop malade de la mer. Tu vois, pauvre vieille chérie, que l'on soigne ton poulot. Nous avons des balles d'une importance superbe. Sur le paquebot *le Rhône* on accablait Sassetti de questions pour savoir quelles étaient nos seigneuries. C'est un drôle de garçon qui n'est embarrassé de rien et

connaît tout. Il est parti ce matin déjeuner chez la contrebasse du théâtre qui est un de ses amis, ce qui lui a valu d'entendre hier au soir *la Juive* pour rien dans l'orchestre, parmi les musiciens, comme un artiste. Je crois que c'est un bon choix. Il nous sert très bien.

Ce matin j'ai reçu de Lauvergne une lettre pour Soliman Pacha, général en chef de l'armée d'Égypte. J'y suis crânement recommandé. Le paragraphe qui me concerne commence ainsi : « C'est un homme puissant par la pensée » et tout le reste est dans ce goût-là.

Allons, pauvre adorée de mon cœur, prends courage, tu verras comme la première lettre que tu recevras d'Égypte te fera plaisir. Lis, tâche de lire, occupe-toi. Embrasse bien la petite fille, je pense à elle souvent. Parle de moi, tâche qu'on en parle. Dis au père Parain qu'il boive de temps à autre un verre de kirsch à ma santé. Ici un voyage en Orient est si peu de chose que le moindre décrotteur vous parle de Jérusalem, du Caire et de Persépolis comme de rien du tout. Ça ravale la bonne opinion qu'ont d'eux-mêmes les gens qui croient faire un grand coup en y allant. Adieu, mille baisers, mille tendresses. Demain je t'enverrai un bout de lettre, mais comme je l'écrirai probablement l'heure de la poste passée, il y aura un jour d'intervalle entre les deux. Encore une bonne embrassade.

A la même.

Marseille, samedi soir.

Ah! pauvre mère, que je voudrais pouvoir me glisser dans mes lettres, entre ces plis de papier sur

lesquels je verse un long regard de tendresse. Écris-moi des volumes, dis-moi tout ce que tu veux, épanche-toi.

Aujourd'hui nous avons embarqué notre bagage, tous ces messieurs du bord sont charmants. Maxime a reconnu le médecin pour avoir déjà navigué avec lui. Reconnaissance, embrassade. Tableau. Nous partons avec le consul de Manille qui traverse pour se rendre dans l'Inde et le consul de Tripoli qui se rend à Malte avec sa famille. Nous serons, je pense, aussi bien que possible, sauf le mal de mer auquel il faut se résigner; quoique le docteur Barthélemy (un élève de M. Cloquet), le médecin même du bord, prétende qu'il réussit quelquefois à le guérir.

Clot-bey auquel nous venons de faire nos adieux (je t'ai dit, je crois, qu'il est à Marseille et non au Caire) nous donne quantité de lettres pour l'Égypte, ce ne sont qu'ingénieurs, généraux, beys, pachas, etc. Il nous engage à nous dépêcher au commencement, c'est-à-dire à Alexandrie où il n'y a pas grand'chose à voir afin de tâcher de partir du Caire avec l'expédition annuelle du miri (prélèvement de l'impôt) qui va partir pour la Haute-Égypte. Ce serait plus amusant, plus commode, et plus économique, *nous voyagerions avec une armée*. Quel choix! c'est ça qui serait pompadour, maréchal de Richelieu et surtout mousquetaire gris! Il nous a dit que pour nos communications de lettres sur le Nil ce serait assez facile surtout pour les faire aller en France, plus que pour en recevoir. Il y a sur tous les bords du fleuve des gouverneurs auxquels nous serons adressés, dans le cas où nous irions seuls, et de place en place (jusqu'en Abyssinie même!), des médecins francs. Tu vois, pauvre mère, qu'il n'est pas possible de voyager dans de meilleures

conditions ! Clot-bey m'a l'air d'un excellent bougre dans toute la force du terme. Il ira à Paris d'ici un mois ou deux, écris à M. Cloquet de t'en prévenir. Tu dînerais avec lui, cela te ferait grand bien, il te rassurerait beaucoup.

Parle-moi de ta santé, pauvre chérie, ne me cache rien. As-tu été reprise de tes crachements de sang ? et les migraines ? etc. Moi, à cause du froid (car il ne fait pas chaud du tout, le temps est sec) et par précaution, j'ai dès maintenant endossé la chemise de flanelle. Me voilà donc condamné au gilet de santé.

Bouilhet doit t'écrire, il me l'a promis en partant. Tâche de t'habituer à Nogent. Si tu revenais à Rouen tu t'embêterais peut-être encore plus. Je voudrais bien que l'été fût venu pour que tu puisses un peu voyager en Angleterre. Adieu, pauvre vieille, ne pleure pas. Dans 72 heures je t'écrirai de Malte sous les orangers, mais quel dégobillage d'ici-là, peûh, peûh ! Ah peûh !

Adieu, je t'embrasse sur tes deux longues joues creuses.

A la même.

Malte. — A bord du *Nil*. —
Nuit du mercredi au jeudi. 7-8 novembre.

Nous venons d'arriver à Malte, chère bonne mère. Le bateau est à l'ancre dans le port, nous repartons demain à 1 heure après avoir pris du charbon. Je profite de l'état de stabilité du bâtiment pour t'envoyer cette lettre promise.

Sais-tu une chose, pauvre vieille, une chose superbe ? c'est que je n'ai pas eu le mal de mer. Non, pas du tout (sauf en partant de Marseille, la première

demi-heure, où j'ai vomi un verre de rhum que j'avais pris pour me donner du cœur). Du reste tout le temps de la traversée, c'est-à-dire depuis dimanche matin jusqu'à ce soir, j'ai été un des plus gaillards, si ce n'est le plus gaillard des passagers. Il n'en est pas de même de Maxime ni de Sassetti, qui ont piqué une assez grande quantité de renards! Quant à moi, promenades sur le pont, dîners avec l'état-major, stations sur la passerelle entre les deux tambours dans la compagnie du commandant, où je me piète dans des attitudes à la Jean-Bart, la casquette sur le côté et le cigare au bec. Je m'instruis en marine, je m'informe des manœuvres, etc. Le soir je contemple les flots et je rêve drapé dans ma pelisse comme Child-Harold. Bref, je suis un gars. Je ne sais pas ce que j'ai, mais je suis adoré à bord. Les messieurs m'appellent papa Flaubert, tant, à ce qu'il paraît, ma boule est avantageuse sur l'élément humide. Tu vois, pauvre vieille, que le début est bon et ne va pas croire que la mer ait été très calme, au contraire, le temps a été un peu dur, le vent d'est nous a retardés de 12 heures.

Nous avons à bord deux jeunes gens dont l'un a déjà fait notre voyage. Selon lui rien n'est plus aisé. C'est un ancien élève de l'École polytechnique, très riche, que l'on appelle M. Delagrange et qui dans ce moment se dirige vers Suez pour gagner Ceylan et faire un petit voyage de 4 ans dans l'Inde uniquement pour son agrément. La traversée seule lui coûte 7000 francs. Rien n'est plus drôle que notre bâtiment et la composition des passagers. Tout le monde est ami intime. On cause, on parlotte, on blague. Les meilleurs font des politesses aux dames. On dégobille l'un devant l'autre et le matin on se revoit avec des figures

de déterrés qui rient les unes des autres. Une des plus comiques est celle de Maxime qui ne croyait pas être malade, le pauvre garçon, et m'avait très recommandé au médecin, tandis que je n'ai rien et que lui ne désouffre presque pas. Quant au jeune Sassetti il fait le crâne, mais n'est pas beaucoup plus solide que son maître.

Demain matin nous visiterons Malte. Je jetterai cette lettre à la poste. Je m'achèterai une paire de souliers dont j'ai besoin ainsi que de la poudre, car nous n'en avons que fort peu et elle est exécrable en Égypte. A propos d'Égypte, t'ai-je dit que très probablement nous serons présentés au vice-roi? Vois-tu nos seigneuries devant Son Altesse?

Écris-moi de suite au Caire, car je crois que nous ne resterons que peu de temps à Alexandrie.

Dimanche matin avant de m'embarquer j'ai reçu ta lettre du 29. Écris-m'en souvent de pareilles, elle m'a fait du bien. Adieu, pauvre chérie de tout mon cœur. Embrasse Liline pour moi.

A la même.

Alexandrie.

C'est jeudi, avant-hier seulement, que nous sommes arrivés, ayant séjourné 24 heures à Malte à cause du temps qui était contraire. Notre commandant en homme prudent a mieux aimé allonger le voyage d'une journée (ce qui nous a permis de bien voir l'île) que de s'exposer à quelqu'avarie. Du reste de Malte à Alexandrie le temps a été assez beau pour que l'on pût dessiner sur le pont.

Quand nous avons été à deux heures du rivage

d'Égypte, je suis monté avec le chef de timonerie sur l'avant et j'ai aperçu le sérail d'Abbas Pacha comme un dôme noir sur le bleu de la mer. Le soleil tapait dessus. J'ai aperçu l'Orient à travers, ou plutôt dans une grande lumière d'argent fondue sur la mer. Bientôt le rivage s'est dessiné et la première chose que nous avons vue à terre c'est deux chameaux conduits par un chamelier, puis tout le long du quai de braves Arabes qui pêchaient à la ligne de l'air le plus pacifique du monde. Pour débarquer ç'a été le tintamarre le plus étourdissant : des nègres, des négresses, des chameaux, des turbans, des coups de bâton administrés de droite et de gauche avec des intonations gutturales à déchirer les oreilles. Je me fiche une ventrée de couleurs, comme un âne s'emplit d'avoine. Le bâton joue un grand rôle ici, tout ce qui porte un habit propre rosse ce qui porte un habit sale, quand je dis habit c'est culotte qu'il faudrait. On voit quantité de Messieurs vaguer de par les rues rien qu'avec une chemise et une longue pipe. Hormis les femmes de la plus basse classe, toutes sont voilées avec des ornements sur le nez qui pendent et ballottent comme au frontal des chevaux. En revanche si l'on ne voit pas leur figure, on leur voit toute la poitrine. En changeant de pays la pudeur change de place, comme un voyageur embêté qui se met tantôt sur l'impériale et tantôt dans la rotonde. Une chose curieuse ici c'est le respect ou plutôt la terreur que l'on a pour le Franc. Nous avons vu des bandes de 10 et 12 Arabes tenant toute une rue s'écarter pour nous laisser passer. Alexandrie, d'ailleurs, est presque un pays Européen, tant il y a d'Européens; nous sommes à la table d'hôte de notre hôtel une trentaine. Tout est plein d'Anglais, d'Italiens, etc. Hier

nous avons vu une procession magnifique pour la circoncision du fils d'un riche négociant, ce matin nous avons déjà vu les aiguilles de Cléopâtre (deux grands obélisques sur le bord de la mer), la colonne de Pompée, les catacombes et les bains de Cléopâtre. Demain nous partons pour Rosette d'où nous serons revenus dans trois ou quatre jours. Nous allons doucement et sans nous fatiguer, vivant sobrement et couverts de flanelle des pieds à la tête, quoiqu'il fasse trente degrés de chaleur dans les appartements. Ce n'est du reste nullement incommodant à cause de la brise de mer.

Soliman-Pacha, l'homme le plus puissant de l'Égypte, le vainqueur de Nezim, la terreur de Constantinople, se trouve par hasard à Alexandrie au lieu d'être au Caire. Nous lui avons fait une visite hier munis de la lettre de Lauvergne. Il nous a admirablement reçus. Il doit nous donner des ordres pour tous les gouverneurs de l'Égypte; il nous offre sa voiture pour aller au Caire. C'est lui qui a fait le marché pour nos chevaux pour notre course de demain. Il est charmant, cordial, etc. C'est sans doute nos balles qui lui plaisent. De plus nous avons M. Gallis, l'ingénieur en chef des armées, le bey Prestot, etc. Pour te donner une idée de la manière dont nous allons voyager, on nous donne des soldats afin d'écarter la foule lorsque nous sommes à photographier. J'espère que c'est chic.

Il n'est pas possible, comme tu vois, d'être mieux. Quant aux ophthalmies, parmi les gens que l'on rencontre il n'y a que ceux de la *plus vile condition*, comme on dit généralement, qui en soient atteints. M. Villemain, un jeune docteur d'ici qui est en Égypte depuis cinq ans, me disait ce matin n'en avoir pas vu un seul cas sur un homme aisé, ni sur un

Européen. Rassure-toi donc, prends bon courage, je te reviendrai en bon état.

Allons, adieu, pauvre vieille, il est quatre heures. J'ai été dérangé dans ma lettre par la visite de M. Pastri, banquier. C'est lui qui doit nous faire parvenir notre argent et expédier nos bagages si nous envoyons en France quelque *momie*.

Nous allons de ce pas chez notre ami Soliman prendre une lettre pour demain. Elle est adressée au gouverneur de Rosette afin qu'il nous loge chez lui, c'est-à-dire dans la forteresse, seul endroit logeable, à ce qu'il paraît. Nous avions l'intention de pousser jusqu'à Damiette, mais comme on nous a dit que ce serait trop fatigant à cheval, à cause des sables, nous avons renoncé à la partie ; nous irons du Caire, par bateau. Tu vois que nous ne sommes pas des entêtés. Nous avons pour principe d'écouter l'avis des gens compétents et de nous ménager comme deux petits saints. Adieu, mille baisers, pauvre vieille ; embrasse la petite pour moi. Écris-moi de bien longues lettres. Je te serre à t'étouffer. Ton fils qui t'aime.

A la même.

Alexandrie, jeudi, 22.

Je t'écris, chère vieille, en grande tenue, habit noir, gilet blanc, escarpins, etc., comme un homme qui vient de faire une visite à un premier ministre. Nous sortons à l'instant de chez Hartim-bey, ministre des affaires étrangères, auquel nous avons été présentés par le consul et qui nous a parfaitement reçus. Il va nous donner un firman ficelé pour tout

notre voyage. Nous sommes reçus ici d'une manière incroyable. Nous avons l'air de princes, ceci n'est pas une plaisanterie. Sassetti répète : c'est égal, je pourrai dire qu'une fois en ma vie j'ai eu dix esclaves pour me servir et un qui chassait les mouches. C'est en effet ce qui lui est arrivé.

Lundi prochain nous partons en barque sur le Nil jusqu'à Kafresahiah, de là nous aurons trois jours de cheval jusqu'à Mansourah d'où nous reprendrons une cange pour Damiette et de Damiette nous remonterons jusqu'au Caire. Cette petite expédition dans la Basse-Égypte est l'affaire d'une quinzaine. Pendant ce temps, il est probable que je ne pourrai t'écrire, pauvre vieille, car à Damiette il est peu probable de rencontrer une occasion pour Alexandrie et nous pouvons arriver au Caire après le départ du courrier. Ainsi, prends patience, chère mère, ne t'inquiète pas. Je ne sais au juste quand tu recevras ma prochaine lettre. Le bateau de Beyrouth à Alexandrie a eu trois jours de retard dans un voyage de trente-six heures, à cause des vents d'ouest. Tu vois que mille causes peuvent retarder l'arrivée des lettres.

Aujourd'hui nous avons fait emplette de tarbouchs (petits bonnets rouges à glands de soie) et nous portons déjà la coiffure égyptienne en attendant le reste de l'accoutrement, que nous prendrons au Caire.

Ce matin nous avons déjeuné chez M. Gallis, l'ingénieur en chef, avec notre ami Soliman Pacha et ce soir nous allons à l'Opéra. Tu vois que jusqu'à présent notre existence n'est pas bien rude, quoique nous ayons traversé le désert.

Il est six heures, nous allons dîner ; ce soir ou demain matin je reprendrai ma lettre et te raconterai notre petite expédition de Rosette.

Vendredi matin.

Nous sommes partis à la pointe du jour dimanche dernier sellés, bottés, enharnachés, armés, avec quatre hommes qui nous suivaient à pied en courant, notre drogman monté sur son mulet chargé de nos manteaux et de nos provisions, et nos trois chevaux qui se conduisaient à l'aide d'un simple licol. Ils avaient l'air de rosses et étaient au contraire d'excellentes bêtes. Avec deux coups d'éperon on les enlevait au galop et en sifflant ils s'arrêtaient tout court; pour les faire aller à droite ou à gauche il suffisait d'appuyer sur leur cou.

Dès les portes d'Alexandrie le désert commence : ce sont des monticules de sable couverts çà et là de palmiers, puis des grèves qui n'en finissent. De temps à autre il vous semble voir à l'horizon de grandes flaques d'eau avec des arbres qui se reflètent dedans et tout au fond sur la ligne extrême qui paraît toucher le ciel, une vapeur grise passe en courant comme un train de chemin de fer. C'est le mirage. Tout le monde l'éprouve, Arabes et Européens; ceux qui sont habitués au désert comme ceux qui le voient pour la première fois. De temps à autre dans le sable on rencontre la carcasse de quelque animal, un chameau mort, aux trois quarts rongé par les chacals et dont les boyaux noircis au soleil passent en dehors; un muffle momifié, une tête de cheval, etc. Les Arabes trottinent sur leurs ânes avec leurs femmes empaquetées d'immenses voiles noirs ou blancs. On s'adresse le bonjour, *taëb*, et on continue son chemin.

Vers onze heures nous avons déjeuné près d'Aboukir, dans une forteresse gardée par des soldats qui

nous ont offert d'excellent café et refusé le batchis, chose merveilleuse! La plage d'Aboukir est encore couverte de place en place par des débris de navire. Nous y avons rencontré quantité de requins échoués. Nos chevaux écrasaient des coquilles au bord des flots; nous tirions des cormorans et des pies de mer. Nos Arabes couraient comme des lévriers ramasser celles que nous avions blessées (car j'ai tué du gibier! oui, moi! voilà du nouveau, hein, pauvre vieille?) Le temps était magnifique, la mer et le ciel étaient tout bleus, l'espace immense. A un endroit que tu trouveras sur ta carte et que l'on appelle Edkou on passe l'eau en bac. Là nos gamins avaient acheté au conducteur de deux chameaux quelques dattes dont ceux-ci étaient chargés. A une demi-lieue plus loin environ, nous chevauchions tranquillement côte à côte à cent pas de nos guides qui nous suivaient par derrière, quand tout à coup nous détournons la tête à un bruit de grands cris qui nous arrive. Nos hommes se bousculaient tous et nous faisaient signe de venir. Sassetti s'enlève au grand galop avec son pet en l'air de velours qui vole au vent, nous enfonçons nos éperons dans le ventre de nos chevaux et nous arrivons sur le théâtre du conflit. C'était le propriétaire des dattes qui suivait de loin ses chameaux et qui, voyant nos jeunes drôles en manger, avait cru qu'ils les avaient volées et était tombé sur eux à coups de bâton.

Mais quand il vit trois bougres fondre sur lui avec des fusils accrochés à leur selle, les rôles changèrent et de battant qu'il était il devint battu. Le courage alors revint à nos hommes qui tombèrent dessus à coups de triques et de façon à ce que la peau du derrière lui en pétait à chaque bordée. Pour éviter les coups il entra dans la mer en relevant sa robe de

peur d'être mouillé; les autres l'y suivirent. Plus il relevait sa robe plus il offrait de place aux bâtons qui roulaient sur lui comme des baguettes de tambour, il n'y avait rien de plus drôle à considérer que ce cul noir au milieu des vapeurs blanches. Il hurlait comme une bête féroce. Nous autres nous étions là sur le bord à rire comme des fous. J'en ai encore mal aux flancs quand j'y pense. C'est une des plus belles charges que j'aie vues, soit dit sans calembour. Le surlendemain en revenant de Rosette nous avons rencontré les mêmes chameaux qui revenaient d'Alexandrie. En nous apercevant de loin il prit le large, laissa là ses bêtes et fit un grand détour à pied par le désert afin de nous éviter. Cette aventure nous a considérablement divertis. Du reste, tu ne saurais croire le rôle important que le bâton joue ici; on y distribue les horions avec une prodigalité sublime, le tout accompagné de cris les plus couleur locale du monde.

Le soir à six heures, après un coucher de soleil qui faisait ressembler le ciel à du vermeil fondu et le sable du désert à de l'encre, nous arrivâmes à Rosette dont toutes les portes étaient fermées. Au nom de Soliman Pacha elles s'ouvrirent en criant lentement comme celles d'une grange. Les rues étaient sombres et si étroites qu'il n'y avait juste la place que pour un cavalier. Nous avons traversé les bazars dont chaque boutique est éclairée par un verre plein d'huile suspendu par une ficelle et nous sommes arrivés à la caserne. Le pacha nous a reçus sur son sofa entouré de nègres qui nous ont apporté des pipes et du café. Après beaucoup de politesse et de compliments on nous a donné à souper et fait nos lits garnis d'excellents moustiquaires. A propos de mous-

tiques j'en suis tigré. Du reste je ne les sens nullement, ce qui est le principal. J'y suis actuellement inaccessible. Ma peau en est tannée, mais ce qui me désole, c'est que je ne me bronze pas du tout, tandis que Max est déjà aux trois quarts nègre. Le lendemain matin, pendant que nous faisions nos ablutions, le pacha entra dans notre chambre en nous amenant le médecin du régiment, un Italien parlant parfaitement français et qui nous fit les honneurs du pays. Grâce à cet excellent homme nous passâmes une journée fort agréable. Quand il sut mon nom et que j'étais fils de médecin il me dit qu'il avait entendu parler de mon père et qu'il avait lu son nom cité plusieurs fois. Ce ne fut pas pour moi, chère mère, une médiocre satisfaction en songeant que la mémoire de ce pauvre père m'était encore bonne à quelque chose et me protégeait de si loin. Cela me rappelle qu'au fond de la Bretagne aussi, à Guérande, le médecin du pays m'avait dit l'avoir cité dans sa thèse. Oui, pauvre chérie, je pense à vous deux et bien souvent, tandis que mon corps va en avant, ma pensée remonte la carte et s'enfonce dans les jours passés.

Toute la matinée fut donc employée aux courses dans Rosette. A chaque nouvelle visite que nous faisions, chibouk, café et nullement question de manger. Je crevais de faim et commençais à trouver que c'était trop de fumée. Bref à une heure et demie le pacha nous dit que nous allions dîner. Nous étions cinq autour d'une table grande comme un guéridon, on buvait tous dans le même verre et l'on mangeait avec ses doigts. Il y eut bien de servis au moins trente plats. On mange cinq ou six bouchées de chacun et on vous en sert un autre. Tous arrivent l'un après l'autre. Un négrillon en jaquette bariolée chassait

les mouches, d'autres nous versaient de l'eau soit pour boire ou nous laver les mains.

C'était dans une grande chambre en bois, ouverte de tous côtés et dominant la mer qui battait au pied. Quant à la cuisine turque, la pâtisserie (beignets, gâteaux, plats sucrés) est excellente. Le reste m'a paru exécrable, mais ne m'a pas fait mal au ventre, ce qui m'a étonné. L'après-midi, nous nous sommes promenés en barque sur le Nil, du côté de l'ombre, frisant le bord du fleuve chargé de jardins qui versent dans l'eau leurs touffes vertes. De temps en temps dans les palmiers et les orangers paraît une maison en bois toute découpée de ciselures comme un manche d'ombrelle chinoise. Sur le balcon une femme voilée dont on ne voit que les yeux, ou bien un Musulman prosterné du côté de la Mecque et récitant ses prières en se frappant le front contre la terre.

Le lendemain mardi, à six heures du matin, nous sommes repartis. Il faisait froid. Nous avons gardé nos cabans toute la journée, et nous sommes arrivés à cinq heures à Alexandrie après dix-huit lieues de cheval dans le désert, et sans être ni écorché ni moulu. Nos selles d'ailleurs sont si bonnes qu'on y est comme dans des fauteuils.

Tu vois que tout va bien, pauvre mère. Nous sommes couverts de flanelle des pieds à la tête. Le moral et le physique sont bons. Maxime me surveille et me soigne comme un enfant. Je crois qu'il me mettrait sous verre s'il le pouvait, de peur qu'il ne m'arrive quelque chose.

Adieu, pauvre mère adorée. Bon espoir. Embrasse Liline pour moi. Toi je t'embrasse à t'étouffer.

Ce soir, soirée, réunion du grand monde. Nous al lons chez le général Gallis. On dit qu'on y joue au

whist, ce n'est pas mon affaire, mais la société; l'étiquette, les exigences du monde! Je vais donc déployer mes bonnes manières.

A Louis Bouilhet.

Le Caire, 1er décembre 1849.

Je commence, mon cher vieux, par embrasser ta bonne tête et par souffler sur ce papier toute l'inspiration pour que ton esprit vienne vers moi. Je crois, du reste, que tu penses bougrement à nous, car nous pensons, nous autres, bougrement à toi, et cent fois dans la journée nous te regrettons. A l'heure qu'il est la lune brille sur les minarets; tout est silencieux. De temps à autre, aboient les chiens; j'ai devant ma fenêtre, dont les rideaux sont tirés, la masse noire des arbres du jardin, vue dans la clarté pâle de la nuit. J'écris sur une table carrée garnie d'un tapis vert, éclairé par deux bougies et puisant mon encre dans un pot à pommade. J'entends derrière le refend le jeune Maxime qui fait ses dosages photographiques; les muets sont là haut qui dorment, à savoir Sassetti et le drogman, lequel drogman, pour avouer la vérité, est un des plus fieffés ruffians qu'on saurait dire. Quant à ma seigneurie, elle est revêtue d'une grande chemise de nubien, en coton blanc, ornée de houppes et d'une coupe dont la description serait longue. Mon chef est complètement ras, sauf une mèche à l'occiput (c'est par là qu'au jour du jugement Mahomet doit vous enlever) et couvert d'un tarbouch rouge qui cassepète de couleur rouge et m'a fait les premiers jours cassepéter de chaleur. Nous avons des boules assez orientales. Des considérations de sécu-

rité arrêtent notre élan de costume; l'Européen étant plus respecté en Égypte, ce ne sera qu'en Syrie que nous nous affublerons complètement. Et toi, pauvre vieux bougre aimé, que deviens-tu dans cette sale patrie à laquelle je me surprends parfois rêvassant avec tendresse? Je songe à nos dimanches à Croisset, quand j'entendais le bruit de la grille en fer et que je voyais apparaître la canne, le cahier et toi.... Quand reprendrons-nous nos interminables causeries au coin du feu plongés dans mes fauteuils verts... Où en est Melænis? Et les pièces, voyage? etc., etc. Envoie-moi des volumes.

Nous partons le 1er janvier pour notre voyage de la Haute-Égypte et de la Nubie. Ce sera l'affaire de trois mois environ. Je n'ai pas encore vu les pyramides. La semaine prochaine nous ferons une petite tournée aux environs dans laquelle nous verrons les pyramides, Saccara, Memphis et le Motakam, où j'espère tuer des hyènes ou quelque renard dont je rapporterai la peau.

Je crois bien, homme intelligent, que tu ne t'attends pas à recevoir de moi une relation de mon voyage. C'est tout au plus si j'ai le temps de me tenir au courant de mes notes. Je n'ai encore rien écrit, ni même ouvert un livre, si ce n'est hier que j'ai lu trois odes d'Horace par divertissement en fumant mon chibouk. Je voudrais pourtant t'envoyer quelque chose qui aille te divertir dans ton logement de la rue Beauvoisine, entre Huart et les hiboux empaillés. D'un mot, voici jusqu'à présent comment je résume ce que j'ai ressenti: peu d'étonnement de la nature, comme paysage et comme ciel, comme désert (sauf le mirage); étonnement énorme des villes et des hommes. Hugo dirait: J'étais plus près de Dieu que de l'humanité! cela tient

sans doute à ce que j'avais plus rêvé, plus creusé et plus imaginé tout ce qui est horizons, verdure, sables, arbres, soleil, que ce qui est maison, rues, costume et usages. Ç'a été pour la nature une retrouvaille et pour le reste une trouvaille. Mais il y a un élément nouveau que je ne m'attendais pas à voir et qui est immense ici, c'est le grotesque. Tout le vieux comique de l'esclave rossé, du vendeur de femmes bourru, du marchand filou, est ici très jeune, très vrai, charmant. Dans les rues, dans les maisons à propos de tout, de droite et de gauche on y distribue des coups de bâton avec une prodigalité repoussante. Ce sont des intonations gutturales qui ressemblent à des cris de bêtes féroces, et des rires par là-dessus, avec de grands vêtements blancs qui pendent, des dents d'ivoire claquant sous des lèvres épaisses, nez camus de nègres, pieds poudreux, et des colliers, et des bracelets! pauvre vieux! Nous avons fait chez le pacha de Rosette un dîner où il y avait dix nègres pour nous servir. Ils avaient des jaquettes de soie, quelques-uns des bracelets d'argent; un négrillon nous chassait les mouches avec un plumeau en roseaux, nous mangions avec nos doigts; on apportait les mets plat à plat sur un plateau d'argent. Il y en eut environ une trentaine qui défila de cette façon. C'était dans un pavillon de bois, toutes fenêtres ouvertes, sur des divans, en vue de la mer.

Une des plus belles choses, c'est le chameau. Je ne me lasse pas de voir passer cet étrange animal qui sautille comme un dindon et balance son col comme un cygne. Ils ont un cri que je m'épuise à reproduire; j'espère le rapporter, mais c'est difficile à cause d'un certain gargouillement qui tremblotte au fond du râle qu'ils poussent. Du reste j'en aurai peut-être

assez du chameau, car nous irons du Caire à Jérusalem par le désert et le mont Sinaï. C'est l'affaire de vingt-cinq jours au moins. Notre caravane se composera de douze chameaux. Vois-tu nos boules là-dessus? Arrivés à Jérusalem, nous en cuyderons peut-être crever de fatigue. Du reste si le dromadaire se conduit avec moi comme la Méditerranée, j'en aurai le dessus, car vous saurez, mon cher Monsieur, que j'ai été le plus gaillard de tous les passagers, quoique la mer ait été chienne (on roulait, on dégobillait, c'était superbe). Tout le temps de la traversée, onze jours, j'ai mangé, fumé, blagué et été si aimable par mes histoires lubriques, bons mots, facéties, etc., etc., que l'état-major m'adorait, je crois que je repasserais sur le « Nil » gratis. J'ai acquis là cette conviction, que les choses prévues arrivent rarement. J'avais peur du mal de mer, et je n'en ai pas eu un brin; il n'en fut pas ainsi de Maxime et du jeune Sassetti.

Accoudé sur le bastingage, je contemplais les flots au clair de lune, en m'efforçant de penser à tous les souvenirs historiques qui devaient m'arriver, et ne m'arrivaient pas, tandis que mon œil, stupide comme celui du bœuf, regardait l'eau tout bonnement. Plusieurs fois j'ai songé à Racine dans son cabinet, avec sa perruque et son habit XVIIe siècle se creusant l'imagination pour arranger la plaine liquide avec la montagne humide, à tous les bouillons qu'il voyait en idée, et quel tranquille tohu bohu cela faisait dans sa tête.

Si tu veux avoir une bonne idée de Malte, lis dans le livre de Maxime ce qu'il en dit, c'est fort exact. Appelle toute ta réflexion sur la Calessina, seulement figure-toi dedans des mines d'abbés du bon vieux temps, en culotte courte avec le chapeau pointu et dans la compagnie d'une dame.

Le matin du jour où nous avons abordé l'Égypte je suis monté dans les hunes avec le maître de timonerie, et j'ai aperçu cette vieille Égypte. Le ciel, la mer, tout était bleu. Le sérail du vieux pacha se détachait en blanc à l'horizon. Voilà ce que j'ai vu. En approchant de terre, du côté des catacombes et des bains de Cléopâtre nous distinguâmes un homme à pied avec deux chameaux qu'il poussait devant lui. Dans le port quelques Arabes assis, jambes croisées sur les pierres, pêchaient à la ligne de l'air le plus pacifique du monde. Nous avons passé à l'arrière d'un petit brick portant écrit le nom de Saint-Malo, et l'on a lâché les ancres. Toute une flottille de canots pleine de portefaix, de drogmans, le cawas des consuls, s'est ruée autour de nous; ç'a été un bon charivari de paquets, de gueulades; on s'embarrassait dans les longues pipes, dans les cordages, dans les turbans; on jetait les malles de par-dessus le bord dans les canots, le tout assaisonné de coups de trique sur les épaules des fellahs.

A Alexandrie, dès le soir de notre arrivée, nous avons vu une procession aux flambeaux : on fêtait la circoncision d'un enfant. Les fanaux de résine éclairaient les rues sombres où la foule bigarrée se bousculait avec des cris. Ici, au Caire, nous avons assisté à des drôleries pareilles; un de ces derniers soirs nous avons vu des dévots chanter les louanges d'Allah, dans une noce; rangés en parallélogramme, ils se dandinaient en psalmodiant d'une façon monotone. Un d'entre eux donnait le ton et jetait régulièrement des cris aigus. Les bouffons sont parfaits, et les plaisanteries d'iceux du meilleur goût. Un môme parlait à un sourd après avoir essayé de le faire entendre et lui criant alternativement à chacune de ses oreilles; il s'est

mis à la fin, et de désespoir, à lui hurler dans le derrière.

Demain nous devons faire une partie sur l'eau avec plusieurs dames qui danseront au son du tarabouch, avec des crotales et leurs coiffures de piastres d'or. Avant-hier, nous fûmes chez une femme qui nous présenta à deux autres. L'appartement délabré et percé à tous les vents était éclairé par une veilleuse; on voyait un palmier par la fenêtre sans carreaux, et les deux femmes turques avaient des vêtements de soie brochés d'or. C'est ici qu'on s'entend en contrastes : des choses splendides reluisent dans la poussière.

Adieu, pauvre vieux bougre. Écris quelquefois à ma mère et préviens-la dès que tu auras reçu de mes nouvelles. Nous t'embrassons. Pioche raide. Adieu; mille tendresses.

A sa mère.

Le Caire, 2 décembre 1849.

Nous voici au Caire, pauvre chérie, où nous devons rester tout le mois de décembre, jusqu'au retour des pèlerins de la Mecque qui doit avoir lieu dans vingt-cinq jours environ. Nous allons visiter le Caire soigneusement et nous piéter à travailler tous les soirs, chose que nous n'avons pas encore faite. Vers le 1er janvier nous nous mettrons dans une cange et nous remonterons le Nil pendant six semaines, après quoi nous le descendrons et reviendrons ici. Tout ce voyage de la Haute-Égypte est excessivement facile et sans le moindre danger d'aucune espèce, surtout en cette saison, où les chaleurs sont loin d'être excessives. Ainsi tu peux dès maintenant changer d'opinion relativement au climat de l'Égypte. Il y fait des brouillards le soir tout comme ailleurs,

les nuits sont froides (quoique les domestiques, les esclaves plutôt, dorment dans la rue par terre, devant les portes) et l'on y voit des nuages. A entendre, en France, certaines gens, l'Égypte est un véritable four. D'accord, mais il tiédit quelquefois. Si tu veux, pauvre vieille, avoir l'inventaire de ce que je porte sur le corps (d'après le conseil unanime des gens sensés), voici comment je suis vêtu : ceinture de flanelle, une chemise de flanelle, un caleçon de flanelle, pantalon de drap, gros gilet, grosse cravate et paletot par-dessus ma veste le soir et le matin. Je suis rasé et porte le tarbouch rouge avec les deux petits bonnets blancs en dessous.

Tout ce qui est officier militaire ou employé de l'administration porte la redingote de Constantinople, c'est-à-dire la nôtre, avec le tarbouch. Comme robe de chambre, j'ai acheté hier une chemise de Nubie qui m'a coûté cinquante sols et qui est d'un grand chic. Pour une vingtaine de francs on peut avoir des robes de chambre en soie. Un bon cheval coûte trois cents francs ; aussi en achèterons-nous en Palestine. Tu dois voir, chère mère, par le peu d'intervalle qu'il y a entre cette lettre-ci et la précédente que nous avons brûlé la Basse-Égypte. On ne nous a pas engagés à y aller à cause des marais qu'il y a encore, restes de l'inondation. Il fallait les traverser ; on y gobe des fièvres et la colique. Nous nous en sommes privés. C'est sans doute un excès de prudence, mais enfin mieux vaut trop que pas assez. De même pour le Sennaar ; nous avions eu un moment l'intention de pousser jusque-là. C'est, à ce qu'il paraît, aussi facile que d'aller d'Alexandrie au Caire ; mais Linant-Bey (l'ingénieur en chef des ponts et chaussées d'Égypte), qui y a été trois fois, nous a

dit que nous ne verrions rien du tout, et que cela ne valait pas la peine d'allonger notre voyage. Ainsi le Sennaar jusqu'à présent me paraît mis de côté, à moins que là-haut, la rage ne nous empoigne de remonter plus loin. En revanche Mr Linant (c'est à coup sûr l'homme le plus intelligent que nous ayons encore rencontré, le plus instruit et le mieux de toute façon) nous engage à aller à Jérusalem par terre, et non par mer, ce qui rentre dans notre itinéraire primitif, comme tu peux t'en assurer en y jetant les yeux. Je conclus de tout cela qu'il n'est pas possible en Europe d'avoir sur les routes d'Asie des renseignements précis. Cela change souvent. Ainsi nous avons vu à Alexandrie un jeune prince allemand qui revenait de Palmyre réputée inabordable; il y avait été avec son domestique et son drogman, sans qu'il lui arrivât rien du tout. J'en ai assez vu et surtout assez entendu pour avoir cette conviction que la mauvaise rencontre n'existe que quand on la cherche; quant aux maladies on les gagne par imprudence. Que dis-tu d'un brave Anglais (le fait nous a été rapporté par le comte de Neuville qui a voyagé avec lui en Syrie) qui, tout le temps qu'il était en Syrie, faisait quatre repas, mangeait du roastbeef et buvait du vin! On avait beau lui soutenir qu'il allait se tuer, notre homme n'en démordait pas. Quand la fièvre l'empoigna, il ajouta du rhum à son thé et s'imagina de prendre alors des bains froids pour se calmer le sang. Aussi s'est-il fait claquer comme un pétard à Jérusalem, soutenant jusqu'au dernier moment que le climat était meurtrier et son régime bon. Sois donc sans crainte aucune, pauvre vieille, nous allons bien tous et irons bien jusqu'au bout.

C'est au Caire que l'Orient commence. Alexandrie

est trop mélangée d'Européens pour que la couleur locale y soit bien pure. Ici on rencontre moins de chapeaux. Nous courons les bazars, les caouehs (cafés), les baladins, les mosquées. Il y a des farceurs d'un grand mérite et qui font des plaisanteries d'un goût plus que léger. Le bazar des esclaves a eu nos premières visites. Il faut voir là le mépris qu'on a pour la chair humaine. Le socialisme n'est pas près de régner en Egypte. Je me fonds en admiration devant les chameaux qui traversent les rues, et se couchent dans les bazars entre les boutiques.

Vendredi soir 4 décembre.

Bonne journée aujourd'hui, chère mère; j'ai reçu quatre lettres de toi. Tout ce bon bagage à la fois m'a rempli de joie. Nous avons fait cette après-midi une délicieuse course au tombeau des Califes. C'est une grande plaine aux environs du Caire, toute chargée de mosquées du temps des croisades. On a le désert d'un côté, le Caire et tous ses monuments à vos pieds, et plus loin les prairies du Nil, avec le fleuve tacheté de voiles blanches. Les canges ont toutes deux grandes voiles croisées qui font ressembler le bateau à une hirondelle volant avec deux immenses ailes. Le ciel était tout bleu, les éperviers tournoyaient, les chameaux passaient, et du haut des minarets en ruines, dont les pierres sont rongées de vieillesse, comme des pans de guenilles déchiquetées par les rats, on voyait les hommes et les bêtes ramper comme des mouches, le tout inondé d'une lumière liquide qui paraît pénétrer la surface de chaque chose et la transparence de l'atmosphère.

Maintenant que j'ai de tes nouvelles, je ferme ma

lettre. Nous partons après-demain pour notre petite excursion autour du Caire.

Adieu, je t'embrasse un million de fois.

A Madame Bonenfant.

Le Caire, 5 décembre 1849.

Et d'abord, chers parents, permettez-moi de vous dire que je ne sais comment vous remercier pour les bons soins que vous prodiguez à ma pauvre mère. Elle en a bien besoin, je vous assure, et sans vous je ne sais ce qu'elle deviendrait. Dans sa lettre que j'ai reçue hier, elle me parle de retourner à Rouen vers la fin de décembre. Je crois qu'elle fera bien d'y rester le moins longtemps possible et de retourner auprès de vous, elle ne saurait être mieux nulle part ailleurs.

Quand tu me répondras, chère Olympe, dis-moi bien franchement comment elle va, si elle n'est pas trop triste; ses lettres me paraissent bien raisonnables, mais j'ai peur qu'elle ne se batte un peu les flancs pour m'écrire, et, de peur de m'attrister, fasse bonne contenance en dépit d'elle-même. En tout cas ne me cache rien. Je fais appel là-dessus à ta franchise et à ton bon cœur. Tu l'as sans doute bien embrassée quand je suis parti; comme elle pleurait, n'est-ce pas? Merci, ma grosse, pour tout ce que tu lui as donné de tendresse en cet affreux moment. Il n'y a rien de perdu, je ramasse tout cela et le garde en un coin sûr.

J'espère bien que vous n'avez pas le toupet d'espérer de moi une relation de voyage. Il me manque pour effectuer la chose : le temps. A peine, en voyage, si on a celui de respirer. Les soins matériels absor-

bent une quantité de quarts d'heure inconcevable. Pour acheter une pipe dans un bazar, c'est l'affaire d'une demi-journée, tant les marchands se disputent avec votre drogman, l'un voulant tromper l'autre. De là, cris, injures, coups : tableau! Et la journée se passe ainsi. J'ai bien pensé au brave père Parain ce matin : nous avons visité le bazar des orfèvres. Dans un couloir aussi étroit, et aussi sombre qu'une tige de botte (lorsque la tenant par les tirants on cherche à découvrir le clou qui vous blesse le talon), rangés des deux côtés, derrière de gros coffres en bois, fumant la pipe et buvant le café, il y a quantité de drôles en turban, penchés sur leur genou et occupés à gratter je ne sais quoi. Dans une espèce d'arrière-boutique flamboie la forge ; quelques gamins polissent des chaînes d'or; des femmes voilées passent devant vous en criant des mots incompréhensibles; ou bien c'est la tête de quelque chameau traversant le bazar, qui entre dans la boutique sans façon et regarde ce que l'on fait avec son grand air hébété. Voilà ce que c'est que le bazar des orfèvres : d'orfèvrerie on n'en voit pas, tout est sous clef.

A sa mère.

Le Caire, 14 décembre 1849.

Si tu savais, chère vieille, combien de fois par jour, en voyant de belles choses, je te regrette et me figure ta mine garnie de lunettes, s'ébahissant à mes côtés. Aussi de tout ce que je vois, je tâche de ramasser le plus possible pour t'en rapporter davantage. Comme nous causerons au retour! pauvre chère vieille, allons! allons! prends courage. Ce temps, qui te paraît si

long maintenant, dans quelques mois te semblera avoir passé vite ; tu ne te rappelleras plus alors que l'uniformité de ton inquiétude, sans toutes les intermittences qui peuvent maintenant en mesurer l'étendue. Quand je dis intermittences, je me trompe sans doute, car je suis sûr que tu ne désinquiétudes pas et que du matin au soir (et surtout du soir au matin) tu es à te creuser la tête pour imaginer un tas de dangers qui n'ont jamais existé que dans ta cervelle. La lettre d'aujourd'hui, par exemple, me paraît plus triste que les autres. Comme tu vas t'ennuyer, à Rouen! Comme tu vas regarder ton feu brûler et la pluie couler sur les carreaux! Fais venir Bouilhet, vous causerez de moi ensemble. Tu sais qu'il est d'une timidité ridicule, et s'il ne t'a pas écrit (ce qui ne m'étonnerait guère), ou s'il ne vient pas subito te voir, sachant ton retour à Rouen, c'est qu'il y a là plus de gaucherie qu'autre chose.

Ma lettre t'arrivera après le jour de l'an. A cette époque nous ferons nos préparatifs pour le voyage du Nil. Nous aurons une belle cange avec dix marins à nous (chaque homme 15 francs par mois), et des lettres de recommandation pour tous les gouverneurs. Il n'y aurait même rien d'étonnant quand Soliman-Pacha nous accompagnerait une partie du voyage (ce qui nous dérangerait un peu, par parenthèse). Nous aurons sur notre bateau une masse de pipes, force tarbouch, chibouk et tarabouk (tambour), etc., etc. Oui, nous avons un bon chic. Le soleil s'est enfin décidé à me culotter la peau, je passe au bronze (ce qui me satisfait); j'engraisse (ce qui me désole) ; ma barbe pousse comme une savane d'Amérique. Je dors des douze heures de suite sans réveiller, enfin j'ai l'air d'un vieux roquentin. J'ai une bonne boule et suis satisfait de moi. Quant à la vanité, rassure-toi, pauvre vieille, je

ne suis pas encore ivre d'encens et je crois qu'au retour je ne ferai pas semblant de ne pas te reconnaître.

Nous avons cette semaine fait une petite excursion de six jours à Giseh, aux Pyramides, à Saccara et à Memphis. A Saccara j'ai ramassé dans leur pot des momies d'ibis que nous remporterons. Quant à des momies humaines, c'est fort difficile à exporter, toutes les antiquités étant arrêtées à la douane. Du reste si ce n'est pas plus malaisé pour sortir que pour entrer, l'affaire sera bâclée aisément. Nous sommes entrés à Alexandrie sans qu'on ait ouvert nos bagages (1200 livres). Nous avons donné cinquante sols, et tout a été dit. Voilà donc dix jours que nous avons passés à peu près entièrement dans le désert, couchant sous la tente, vivant avec les Bédouins (lesquels sont très gais et les meilleures gens du monde), mangeant des tourterelles, buvant du lait de buffle, et entendant la nuit glapir ces vieux chacals que nous voyons le soir et le matin galoper entre les monticules de sable voisins. J'adore le désert; l'air y est sec et vif comme celui des bords de la mer; rapprochement d'autant plus juste qu'en passant la langue sur sa moustache, on se sale le palais. On y respire à pleins poumons. Nos chevaux étaient ferrés avec un fer plein (comme un soulier) pour mieux courir sur le sable; nous les lancions à fond de train, nous *dévorions* l'espace, nous faisions une masse de charges. Pour te rassurer dès à présent quant au désert (relativement à notre voyage du Sinaï que nous ferons vers le mois d'avril probablement), apprends, pauvre vieille, qu'il n'y a dans le désert ni ophtalmie, ni dyssenterie, ni fièvre. *Il n'y a rien* et puis c'est tout, le seul danger sérieux est d'y crever de faim ou de soif quand on n'a pas de provisions. Nous avons un drogman parfait, homme

d'une cinquantaine d'années, Italien, aux trois quarts Arabe, grand drôle flegmatique, connaissant les coins et recoins de toute l'Égypte, excellent dans tous les marchés que nous faisons et qui, au milieu d'une vingtaine d'Arabes, est curieux à voir. Pour une piastre (5 sols) il se chamaille avec eux pendant une heure. Alors son grand œil noir s'allume, il gesticule, pâlit, crie et finit par les faire taire. Il est bon cuisinier, nous prie de lui laisser nous faire des plats sucrés, sait empailler les oiseaux, estamper les bas-reliefs; il fait tous les métiers possibles et ne rit jamais que lorsqu'il a pris un raccourci pour nous mener d'un endroit à l'autre. Alors il met les poings sur les hanches, baisse le nez et se tortille en grimpant sur sa bourrique. Dans l'intérieur du Caire nous ne sortons pas des ânes ; ou plutôt nous ne sortons pas sans âne; les rues sont si étroites qu'il n'y a pas moyen d'avoir d'autre monture et la ville est si grande qu'on ne saurait faire une course à pied. Depuis les grands seigneurs jusqu'aux nettoyeurs de pipes, tout le monde trottine sur son baudet; on crie, on se range, on se frôle les uns les autres, on passe et l'on disparaît, le tout, sans encombre ni accident. Les trois quarts des rues ne sont guère plus grandes que la rue du Petit-Puits. Par le haut, les maisons font toucher leurs balcons de bois ciselés, on entend des voix chanter de derrière les murs ou bien résonner de temps à autre le singulier cri de joie des femmes arabes qui ressemble à un trille de clarinette. En fait de baladins, farceurs et danseuses, c'est, à ce qu'il paraît, dans la Haute-Égypte que nous pourrons nous donner une bosse de cette bonne couleur tant rêvée.

Nous sommes arrivés au bas de la colline où se trouvent les pyramides il y a aujourd'hui huit jours (ven-

dredi) à 4 heures du soir. C'est là que commence le désert. Ç'a été plus fort que moi, j'ai lancé mon cheval à fond de train. Maxime m'a imité et je suis arrivé au pied du Sphinx. En voyant cela qui est indescriptible il faudrait dix pages (et quelles pages!), la tête m'a un moment tourné, et mon compagnon était blanc comme le papier sur lequel j'écris. Au coucher du soleil le Sphinx et les trois pyramides toutes roses semblaient noyés dans la lumière; le vieux monstre nous regardait d'un air terrifiant et immobile. Jamais je n'oublierai cette singulière impression. Nous y avons couché trois nuits au pied de ces vieilles bougresses de pyramides, et franchement c'est chouette. Plus on les voit, plus elles paraissent grandes; les pierres, qui à vingt pas semblent grosses comme des pavés de rue, ont la taille d'un homme environ, et quand on monte sur elles, cela grandit au fur à mesure comme lorsqu'on gravit une montagne. Dès le lendemain matin, avant le jour, nous avons commencé l'ascension. Les Arabes qui vous mènent sont si adroits, deux par devant qui vous tirent et deux par derrière qui vous poussent, que l'on est entraîné presque malgré soi. Moi qui n'ai pas le *vent* long je n'en pouvais plus d'essoufflement quand je suis arrivé en haut. C'est l'affaire d'un petit quart d'heure.

Le reste de la journée a été employé à visiter l'intérieur des pyramides, les hypogées, les tombeaux où je ne suis pas descendu, de peur du vertige, descente dangereuse d'ailleurs et qui ne récompense pas du mal que l'on se donne. Nous avons reçu des Anglais voyageurs sous notre tente. Nous leur avons offert la pipe et le café et échangé toutes sortes de politesses. Le lendemain, course à cheval dans l'intérieur du désert; photographie, notes. Le vent, la nuit, donnait

des coups dans notre tente comme dans la voile d'un navire. Notre lanterne brûlait suspendue au milieu; les chevaux, attachés à des piquets, soufflaient. Giuseppe, l'écumoire à la main, marmitonnait la cuisine, et autour de leurs feux nos Arabes chantaient des litanies ou écoutaient un d'entre eux raconter une histoire. Pour dormir ils font des trous dans le sable avec leurs mains et se couchent dans ces sortes de fosses comme des cadavres. On ne sort pas ici des tombeaux, des momies, des débris de toute espèce; la terre des environs de Saccara est littéralement composée d'ossements humains. Pour arranger la bride de mon cheval, mon saïs (valet de pied qui court devant les chevaux) a pris un os, en guise d'autre chose. Le sol en cet endroit est effondré par des souterrains qui étaient des nécropoles.

A Memphis nous avons campé au bord d'un lac, dans un bois de palmiers, près du colosse de Sésostris étendu sur le ventre dans la boue. Il ne reste rien de Memphis. Il n'y a que des palmiers, quelques troupeaux de chèvres, une belle herbe verte et çà et là quelque pauvre Arabe qui fuit à toutes jambes devant vous quand vous galopez vers lui. Je m'aperçois que les Francs sont fort respectés; nos armes et le souvenir de Napoléon y sont pour beaucoup; mais il faut dire aussi que beaucoup d'officiers de l'armée du pacha sont des Français et que les pauvres diables ne savent jamais à qui ils ont affaire. Avant-hier matin, 12, anniversaire de ma naissance, nous sommes revenus au Caire par une autre route, marchant tout le temps sous les palmiers ou au bord du Nil et allant au petit pas pour faire durer le plaisir, aussi avons-nous mis sept heures pour une route qui en demande quatre.

Je t'ai parlé de verdure. Cela peut te sembler drôle.

Mais il y a en Égypte deux choses, l'Égypte proprement dite, la vallée, tout ce qui reçoit l'inondation qui est plus vert que la Normandie, et immédiatement à côté le sable aride, le désert, de sorte que ces deux couleurs tranchent brutalement côte à côte, dans la même vue, comme du haut des pyramides par exemple. Vous voyez des champs, des prairies, des mosquées, et le désert; cette grande polissonne d'étendue qui est violette au soleil levant, grise en plein midi, et rose le soir. Ah! tout cela est bien farce.

A la même

Le Caire, 5 janvier 1850.

Ta bonne et longue lettre du 16, pauvre chère vieille, m'est arrivée pour mon cadeau de jour de l'an, mercredi dernier. J'étais en train de faire une visite officielle à M. notre consul, quand on lui a apporté un gros paquet, qu'il a décacheté immédiatement. J'ai saisi le pli que j'ai reconnu entre cent autres (la main me démangeait de l'ouvrir, mais la bienséance, hélas! s'y opposait). Par bonheur il nous a fait passer dans le salon de son *épouse* pour lui rendre nos devoirs, et comme celle-ci venait aussi de recevoir une lettre de sa mère, nous nous sommes accordé mutuellement la permission de lire chacun de notre côté, dès avant même de nous presque saluer.

Nous avons fait une course à chameau!!! Eh bien, le chameau ne donne, quoi qu'on en dise, ni mal de mer ni courbature. Au bout de quatre heures de dromadaire, nous n'étions pas plus fatigués que si nous fussions restés dans nos chambres. On est là piété dans une espèce de fauteuil; on change de

position comme il vous plaît, jambes croisées, ou étendues sur le col de la bête, ou passées dans l'étrier. Après ça est-ce que nous n'avions pas assez rêvé le djemel pour qu'il fût possible qu'il nous incommodât?

Je cassepète du besoin de te dire mon surnom. Sais-tu comment les Arabes m'appellent? (comme ils ont une grande diffficulté à prononcer nos noms Français, afin de distinguer les Francs ils en inventent un à leur usage). Devine-le, donc ce fameux nom? *Abou-Schenep*, ce qui veut dire le père de la moustache; le mot d'Abou, père, s'applique à tout ce qui a rapport à la chose dont on parle. Ainsi on dit: Père des bottes, père de la colle, père de la moutarde, pour dire marchand de chaussures, de colle, de moutarde, et ils s'entendent tout de même entre eux, comme disait la mère Decaux. (Le nom de Max est un nom très long dont je ne me souviens pas et qui veut dire, *l'homme excessivement maigre*). Juge de ma joie quand j'ai appris l'honneur que l'on rendait à cette partie de ma personne!

Souvent, afin de gagner du temps et de n'être pas obligés de revenir déjeuner ici à l'hôtel, nous sortons dès le matin, et quand l'appétit nous prend, nous nous tablons dans un restaurant turc. Là on déchiquète tout avec ses mains et l'on rote à outrance. La salle à manger et la cuisine ne font qu'un, et la grande cheminée, garnie de petites potiches, gargouille et fume derrière vous avec le marmiton en turban blanc et bras retroussés. Je prends soin d'écrire les noms de tous les mets et leur composition. J'ai également relevé tous les parfums qui se font au Caire. Cela peut m'être fort utile quelque part. Nous avons pris deux drogmans; le soir un conteur arabe

vient nous lire des contes et il y a un effendi que nous payons pour nous faire des traductions. Mais si nous ne perdons pas de temps, en revanche l'argent file vite et plus vite que les dromadaires, celui-là! Car à propos de ces petites bêtes, nous avons mis 4 heures à faire 6 lieues. Tu vois le train que cela va.

Pour en revenir à la vie que nous menons ici, j'ai eu il y a quelques jours un bel après-midi. Maxime était resté à faire je ne sais quoi. J'ai pris Hassan (le second drogman que nous avons loué momentanément) et me suis dirigé chez l'évêque des Cophtes pour causer avec lui. Je suis entré dans une cour carrée entourée de colonnes et au milieu de laquelle il y avait un petit jardin, c'est-à-dire quelques grands arbres, plates-bandes de verdure sombre dont un divan en bois treillagé faisait la bordure. Mon drogman avec ses larges culottes et sa veste à grandes manches marchait devant, moi derrière. Sur un des coins du divan était assis un vieux roquentin à mine renfrognée, à barbe blanche, dans une grande pelisse et flanqué de livres en écriture baroque épars de tous côtés. A une certaine distance se tenaient trois docteurs en robe noire, plus jeunes et avec de longues barbes aussi. Le drogman a dit : « C'est un seigneur français, cawadja françaou qui voyage par toute la terre pour s'instruire et qui vient vers toi pour causer de ta religion. « Voilà le style dont on se traite! Imagines-tu les phrases que je fais? Ainsi tantôt comme j'étais à examiner des graines chez un marchand, une femme à l'enfant de laquelle je venais de faire l'aumône m'a dit : « Béni soyez-vous, mon doux seigneur : que Dieu vous accorde de retourner sain et sauf dans votre patrie. » On se sert beaucoup de bénédictions et de formules de ce genre. Un saïs

à qui Max demandait s'il n'était pas fatigué a répondu : « Le plaisir de tes yeux me suffit. »

Donc je reviens à l'évêque. Il m'a reçu avec moult politesses ; on a apporté le café et bientôt je me suis mis à lui pousser des questions touchant la Trinité, la Vierge, les Évangiles, l'Eucharistie, toute ma vieille érudition de Saint-Antoine est remontée à flot. C'était superbe, le ciel bleu sur nos têtes, les arbres, les bouquins étalés, le vieux bonhomme ruminant dans sa barbe pour me répondre, moi à côté de lui, les jambes croisées, gesticulant avec mon crayon et prenant des notes, tandis qu'Hassan se tenait debout, immobile, à traduire de vive voix et que les trois autres docteurs assis sur les tabourets opinaient de la tête et interprétaient de temps à autre quelques mots. Je jouissais profondément. C'était bien là ce vieil Orient, pays des religions et des vastes costumes. Quand l'évêque a été échigné, un des docteurs l'a remplacé et lorsqu'à la fin j'ai vu qu'ils avaient tous les pommettes rouges, je suis sorti. J'y retournerai, car il y a là beaucoup à apprendre. La religion cophte est la plus ancienne secte chrétienne qu'il y ait, et l'on n'en connaît presque rien pour ne pas dire rien en Europe (du moins que je sache). J'irai de même chez les Arméniens, chez les Grecs, les Sannites, et surtout chez les docteurs musulmans.

Nous attendons toujours le retour de la caravane de la Mecque ; c'est une occasion trop bonne pour la rater, et nous ne partirons pas pour la Haute-Égypte avant que les pèlerins ne soient arrivés. On voit là des choses assez cocasses. Les chevaux des prêtres marchent sur le corps des fidèles prosternés. Il y a toutes sortes de derviches, de chanteurs, etc.

Lorsque je pense cependant à mon avenir (cela

m'arrive rarement, car je ne pense à rien du tout, contrairement aux grandes pensées que l'on doit avoir devant les ruines), bref, lorsque je me demande : Que ferai-je au retour ? qu'écrirai-je? que vaudrai-je alors ? où faudra-t-il vivre? quelle ligne suivre, etc., etc., je suis plein de doutes et d'irrésolution. D'âge en âge j'ai toujours ainsi reculé à me poser vis-à-vis de moi-même, et je crèverai à soixante ans avant d'avoir une opinion sur mon compte, ni peut-être fait une œuvre qui m'ait donné ma mesure. Saint Antoine est-il bon ou mauvais? voilà par exemple ce que je me demande souvent; lequel de moi ou des autres s'est trompé? Au reste je ne m'inquiète guère de tout cela ; je vis comme une plante, je me pénètre de soleil, de lumière, de couleurs et de grand air ; je mange, voilà tout. Restera ensuite à digérer. C'est là l'important.

Tu me demandes si l'Orient est à la hauteur de ce que j'imaginais. A la hauteur, oui, et de plus il dépasse en largeur la supposition que j'en faisais. J'ai trouvé dessiné nettement ce qui pour moi était brumeux. Le fait a fait place au pressentiment, si bien que c'est souvent comme si je retrouvais tout à coup de vieux rêves oubliés.

A M. Jules Cloquet.

Le Caire, 15 janvier 1850.

Vous avez appris par ma mère, cher et excellent ami, que nous étions arrivés au Caire en bon état, et son avant-dernière lettre me témoigne même la joie que vous avez eue, en sachant que j'avais supporté la traversée comme un vieux pirate. C'est vrai. Je fus

le plus crâne des passagers!!! Je n'étais pas si fier il y a quelque dix ans, vous vous en souvenez? lorsque nous longions ensemble la côte corse! je me disais cela à moi-même, en la regardant de loin, cette brave Corse! au souvenir de laquelle vous êtes toujours mêlé.

Donc nous voilà en Égypte, *terre des Pharaons, terre des Ptolémées, patrie de Cléopâtre* (ainsi que l'on dit en haut style), nous y sommes et y vivons, avec la tête plus rase qu'un genou, fumant dans de longues pipes et buvant le café sur des divans. Qu'en dire? Que voulez-vous que je vous en écrive? Je ne fais que revenir à peine du premier étourdissement. C'est comme si l'on vous jetait tout endormi au beau milieu d'une symphonie de Beethoven quand les cuivres déchirent l'oreille, que les basses grondent et que les flûtes soupirent. Le détail vous saisit, il vous empoigne, il vous pince et plus il vous occupe, moins vous saisissez bien l'ensemble; puis peu à peu cela s'harmonise et se place de soi-même avec toutes les exigences de la perspective. Mais les premiers jours, le diable m'emporte, c'est un tohu-bohu de couleurs étourdissant, si bien que votre pauvre imagination comme devant un feu d'artifice d'images en demeure tout éblouie. Tandis que vous marchez le nez en l'air à regarder les minarets couverts de cigognes blanches, les terrasses des maisons où s'étirent au soleil les esclaves fatigués, les pans des murs que traversent les branches de sycomore, la clochette des dromadaires tinte à vos oreilles, et de grands troupeaux de chèvres noires passent dans la rue bêlant au milieu des chevaux, des ânes et des marchands. Dès qu'il fait nuit tout le monde porte sa lanterne de toile, et les saïs (valets de pied) des pachas courent dans la ville en tenant

dans la main gauche de grands fanaux allumés. On se bouscule, on se débat, on frappe, on se roule, on jure de toutes les manières, on crie dans toutes les langues; les rauques syllabes sémétiques claquent dans l'air comme des coups de fouet; vous frôlez tous les costumes de l'Orient et vous coudoyez tous ses peuples (je parle ici du Caire). On voit à la fois le pappas grec en longue barbe qui chemine sur sa mule, l'Arnaute en veste brodée, le Cophte en turban noir, le Persan dans sa pelisse de fourrure, le Bédouin du désert, au visage couleur de café et qui marche gravement tout enveloppé dans des couvertures blanches.

On se figure en Europe le peuple arabe très grave; ici il est très gai, très artiste dans sa gesticulation et son ornementation. Les circoncisions et les mariages ne semblent être que des prétextes à réjouissances et à musiques. Ce sont ces jours-là que l'on entend dans les rues le gloussement strident des femmes arabes, qui, empaquetées de voiles et les coudes écartés, ressemblent, sur leurs ânes, à des pleines lunes noires s'avançant sur je ne sais quoi à quatre pattes. L'autorité est si loin du peuple que ce dernier jouit (en paroles) d'une liberté illimitée. Les plus grands écarts de la presse donneraient une idée faible des facéties que l'on se permet sur les places publiques. Le saltimbanque ici touche au sublime du cynisme. Si Boileau, qui trouvait que le latin dans les mots brave l'honnêteté, eût connu l'Arabe, qu'aurait-il dit, bon Dieu! Du reste cet Arabe-là n'a guère besoin de drogman pour se faire comprendre; la pantomime explique la chose. On va jusqu'à prendre les animaux pour les faire participer à d'obscènes rébus.

Pour qui voit les choses avec quelque attention, on

retrouve encore bien plus qu'on ne trouve. Mille notions que l'on n'avait en soi qu'à l'état de germe s'agrandissent et se précisent, comme un souvenir renouvelé. Ainsi dès en débarquant à Alexandrie j'ai vu venir devant moi toute vivante l'anatomie des sculptures égyptiennes : épaules élevées, torse long, jambes maigres, etc. Les danses que nous avons fait danser devant nous ont un caractère trop hiératique pour ne pas venir des danses du vieil Orient, lequel est toujours jeune, parce que là rien ne change. La Bible est ici une peinture de mœurs contemporaines. Savez-vous qu'il y a quelques années on punissait encore de la peine de mort le meurtrier d'un bœuf, tout comme au temps d'Apis? Vous voyez qu'il y a de quoi s'amuser et dire sur tout cela bien des sottises. Quant à nous autres, nous nous en abstenons le plus possible. Si nous publions quelque chose, ce serait au retour, mais d'ici là que rien ne transpire. Lavolée m'avait demandé quelques articles ou des bouts de lettres pour la Revue orientale. Il s'en passera malgré mes promesses; mon intention est bien arrêtée de ne rien publier d'ici à longtemps encore, pour plusieurs motifs que je regarde comme très graves et que je vous expliquerai plus tard, cher ami.

Vous devinez, daprès ce qui précède, la manière dont nous vivons : nous courons toute la journée les bazars, les mosquées, les tombeaux. Nous rentrons le soir éreintés et nous ronflons comme des toupies d'Allemagne. Quelquefois nous nous arrêtons pour déjeuner chez un restaurant turc. Là on déchire la viande avec ses mains, on recueille la sauce avec son pain, on boit de l'eau dans des jattes, la vermine court sur la muraille et toute l'assistance rote

à qui mieux mieux : c'est charmant. Vous croirez difficilement que nous y faisons d'excellents repas et que l'on y prend du café dont l'arôme est capable de vous attirer, vous, de Paris jusqu'ici. Néanmoins la première fois que j'y fus, j'ai beaucoup pensé à Mme Cloquet, qui regarde déjà Toulon comme si *disgusting !* Comme je me souviens qu'elle est fort patriote, vous pouvez lui faire cette confidence, savoir, qu'il est presque impossible que d'ici à quelque temps l'Angleterre ne devienne pas maîtresse de l'Égypte ; elle tient déjà Aden rempli de troupes. Le transit de Suez sera très commode pour vous faire arriver un beau matin les uniformes rouges au Caire. On apprendra cela en France quinze jours après, et l'on sera fort étonné ! Souvenez-vous de ma prédiction. Au premier mouvement qui se passera en Europe, l'Angleterre prendra l'Égypte, la Russie Constantinople, et nous autres par représailles nous irons nous faire massacrer dans les montagnes de la Syrie. Il n'y a rien ici pour s'opposer à une invasion. Dix mille hommes y suffiraient (des Français surtout, à cause du souvenir de Bonaparte que les Arabes regardent presque comme un *demi-dieu*, le mot n'est trop fort). Mais ce n'est pas pour nous que cuit le pâté. Les employés européens tourneront la casaque au gouvernement local qu'ils détestent et tout sera fini. Quant au peuple Arabe, il lui est fort indifférent de savoir à qui il appartiendra, sous des noms différents il restera toujours le même, n'y gagnant rien parce qu'il n'a rien à y perdre. Abbas Pacha (je vous le dis dans l'oreille) est un crétin presque aliéné, incapable de rien comprendre ni de rien faire ; il désorganise l'œuvre de Mehemet ; le peu qui en reste ne tient à rien. Le servilisme général qui règne ici (bassesse et lâcheté) vous

soulève le cœur de dégoût, et sur ce chapitre bien des Européens sont plus Orientaux que les Orientaux.

Si vous voyez Clot-bey, remerciez-le d'avance pour nous des recommandations qu'il nous a données pour Linant-bey, elles nous ont été fort agréables. Soliman-Pacha nous traite presque comme ses enfants. Il est probable que nous allons partir avec lui pour la Haute-Égypte. Le vieux brave est un excellent homme, franc comme un coup d'épée et grossier comme un juron. Quant à Clot-bey, c'est en Égypte qu'il faut venir pour l'apprécier. Ce qu'il a fait est énorme, je vous assure.

Nous allons quelquefois chez Gaetani-bey qui a été enchanté de recevoir une carte de vous et qui nous a demandé beaucoup de vos nouvelles. Du reste vous êtes connu ici comme à Paris et il n'y a pas si mince médecin (même arabe!) qui n'ait entendu parler de vous ou ne vous ait lu dans quelque traduction italienne.

Un service, cher ami : y aurait-il indiscrétion ou empêchement à ce que vous écriviez à Meschid-Pacha afin d'avoir dès à présent un firman impérial pour tout l'empire ottoman? nous nous en servirions en Palestine, Syrie, Kurdistan surtout et Arménie; pour le retour, cela nous serait fort utile. Nous allons écrire à cet effet au général Aupik, ambassadeur à Constantinople; nous l'obtiendrons; mais un bon appui de Meschid lui-même serait immense. Vous voyez comme la question est posée, répondez-moi et agissez avec le même sans-gêne.

A Louis Bouilhet.

Le Caire, 15 janvier 1850.

Ce matin à midi, cher et pauvre vieux, j'ai reçu ta bonne et longue lettre tant désirée; elle m'a remué jusqu'aux entrailles. Comme je pense à toi, va, inestimable bougre! combien de fois par jour je t'évoque et que je te regrette! Si tu trouves que je te manque, tu me manques aussi; en marchant le nez en l'air dans les rues, en regardant le ciel bleu, les moucharabis, les maisons et les minarets couverts d'oiseaux, je rêve à ta personne comme toi dans ta petite chambre de la rue Beauvoisine, au coin de ton feu, pendant que la pluie coule sur tes vitres et que Huard est là. Il doit faire froid à Rouen maintenant, de ce vieux bougre de froid embêtant. On a les pattes mouillées et on s'ennuie en pensant au soleil. Quand nous nous reverrons, il aura passé beaucoup de jours, je veux dire beaucoup de choses. Serons-nous toujours les mêmes? n'y aura-t-il rien de changé dans la communion de nos êtres? J'ai trop d'orgueil de nous-mêmes pour ne pas le croire. Travaille toujours, reste ce que tu es. Continue ta dégoûtante et sublime façon de vivre, et puis nous verrons à faire résonner la peau de ces tambours que nous tendons si dru depuis longtemps. Je cherche partout à te rapporter quelque chose de chic. Jusqu'à présent je n'ai rien trouvé, si ce n'est que j'ai coupé à Memphis deux ou trois branches de palmier pour t'en faire des cannes.

Je me livre beaucoup à l'étude de la parfumerie et à la composition des onguents; j'ai avant-hier mangé

la moitié d'une pastille dont j'ai eu le corps « exhausted » pendant trois heures; je croyais avoir du feu à la langue.

C'était le matin, le soleil se levait en face de moi; toute la vallée du Nil baignée dans le brouillard semblait une mer blanche, immobile, et le désert derrière, avec ses monticules de sable comme un autre Océan d'un violet sombre, dont chaque vague eût été pétrifiée. Cependant le soleil montait derrière la chaîne arabique, le brouillard se déchirait en grandes gazes légères, les prairies coupées de canaux étaient comme des tapis verts, arabesqués de galon, de sorte qu'il n'y avait que trois couleurs: un immense vert à mes pieds au premier plan; le ciel blond-rouge comme du vermeil usé, derrière et à côté une autre étendue mamelonnée, d'un ton roussi chatoyant; puis les minarets blancs du Caire tout au fond et les canges qui passaient sur le Nil, les deux voiles étendues (comme les ailes d'une hirondelle que l'on voit en raccourci); çà et là dans la campagne quelques touffes de palmiers.

Oui, nous avons eu de bonnes balles aux pyramides. La nuit le vent tapait sur notre tente à grands coups sourds, comme dans la voile d'un navire. Une fois nous nous sommes relevés à 2 heures du matin; les étoiles brillaient. Le temps était sec et clair; il y avait un chacal qui piaulait derrière la seconde pyramide. Nos Arabes étaient couchés dans des fosses qu'ils se creusent dans le sable avec leurs mains pour dormir; deux ou trois de leurs feux brûlaient. Quelques-uns assis en cercle fumaient leurs pipes et parmi ceux-là un vieux chantait quelque chose de monotone qui avait un refrain (c'était traînard et chanté à demi-voix). Nous sommes entrés dans toutes les

pyramides, nous avons rampé sur la poitrine dans les corridors, glissant sur les crottes de chauve-souris qui venaient voltiger autour de nos flambeaux, et nous retenant du mieux que nous pouvions sur la pente glissante des dalles. Il y fait de 40 à 50 degrés de chaleur. On étouffe légèrement, mais au bout de peu de temps on s'y fait. Dans les puits de Saccara nous nous sommes livrés au même exercice et nous en avons tiré quelques momies d'ibis qui sont encore dans leur pot. Du reste l'ascension des pyramides comme leur visite intérieure (cela est peut-être plus difficile) est une vraie niaiserie quant à la difficulté. Elles ont cela de drôle, ces braves pyramides, que plus on les voit, plus elles paraissent grandes. Au premier abord, n'ayant aucun point de repère à côté, on n'est nullement surpris de leur taille. A cinquante pas chaque pierre n'a pas l'air plus considérable qu'un pavé. Vous vous en approchez; chaque pavé a huit pieds de haut et autant de large. Mais quand on monte dessus, que l'on est arrivé au milieu, cela devient immense. En haut on est tout stupéfait. Le second jour, comme nous revenions au soleil couchant d'une course à cheval que nous avions faite derrière, dans le désert, en passant près de la seconde pyramide, elle m'a semblé tout à pic et j'ai baissé les épaules comme si elle allait me tomber dessus et m'écraser. Celle-ci a son sommet tout blanchi par les fientes d'aigles et de vautours qui planent sans cesse autour du sommet de ces monuments, ce qui m'a rappelé ceci de Saint-Antoine : « les dieux à tête d'ibis ont les épaules blanchies par la fiente des oiseaux. » Maxime répétait toujours : « J'ai vu du côté de la Lybie le Sphinx qui fuyait. Il galopait comme un chacal. » A propos de répéter, je ne prends pas un bain sans me redire ce vers dont

tu ne comprends pas toute la finesse ainsi que Trissotin:

Où Rome dans les eaux se plonge avant la nuit.

Ce vers-là ajoute au plaisir de mon bain. C'est comme une température plus chaude par-dessus la chaleur de l'étuve. Quant à ce vieux sphinx qui est au pied des pyramides et qui semble les garder, nous sommes arrivés dessus au triple galop et j'ai éprouvé là un bon vertige. Maxime était plus pâle que mon papier. C'est bougrement drôle et difficile à faire comprendre. Ça avait été plus fort que moi, j'étais parti en avant laissant tout là; Maxime m'avait rejoint sur le sable et nous galopions comme des furieux, l'œil tendu vers le Sphinx (Abou-Eloul: le père de la terreur) qui grandissait, grandissait et sortait de terre comme un chien qui se lève. Aucun dessin que je connaisse n'en donne l'idée. Il a le nez mangé comme par un chancre, les oreilles écartées de la tête comme un nègre; on lui voit encore les yeux très expressifs et terrifiants, tout le corps est dans le sable, devant sa poitrine il y a un grand trou, reste des déblayements que l'on a essayés. C'est là devant que nous avons arrêté nos chevaux qui soufflaient bruyamment pendant que nous regardions d'un regard idiot. Puis la rage nous a rempoignés et nous sommes repartis à peu près du même train à travers les petites pyramides qui parsèment le pied des grandes.

On n'a pas tous les jours des émotions aussi « po-hê-tiques, » Dieu merci, car le petit bonhomme en pèterait. A Memphis il n'y a plus rien, qu'un colosse couché sur le ventre dans une mare; beaucoup de palmiers et de tourterelles dedans. En revenant j'ai

trouvé sur la poussière un gros scarabée que j'ai empoigné et qui est piqué dans ma collection.

Au même.

De Saltatoribus.

Nous n'avons pas encore eu de danseuses; elles sont toutes dans la Haute-Égypte, exilées. La partie que nous devions faire sur le Nil la dernière fois que je t'ai écrit a raté. Du reste il n'y a rien de perdu. Mais nous avons eu les danseurs. Oh! Oh! Oh!

C'est nous qui t'avons appelé! J'en ai été indigné, et très triste. Trois ou quatre musiciens jouant des instruments singuliers (nous en rapporterons) se tenaient debout au fond de la salle de l'hôtel pendant que, sur une petite table, un monsieur prenait son repas et que nous autres nous fumions nos pipes assis sur le divan. Comme danseurs figure-toi deux drôles passablement laids mais charmants de corruption, de dégradation intentionnelle dans le regard et de fémininité dans les mouvements, ayant les yeux peints avec de l'antimoine et habillés en femmes. Pour costume, de larges pantalons et une veste brodée qui descend jusqu'à l'épigastre, tandis que les pantalons au contraire, retenus par une énorme ceinture de cachemire pliée en plusieurs doubles, ne commencent à peu près qu'au bas ventre, de sorte que tout le ventre, les reins et la naissance des fesses sont à nu à travers une gaze noire collée sur la peau, c'est-à-dire retenue par les vêtements inférieurs et supérieurs. Elle se ride sur les hanches comme une onde ténébreuse et transparente, à tous les mouvements qu'ils font. La musique va toujours du même train, sans arrêter, pendant

deux heures. La flûte est aigre, les tambourins vous retentissent dans la poitrine, le chanteur domine tout. Les danseurs passent et reviennent, ils marchent remuant le bassin avec un mouvement court et convulsif. C'est un « trille de muscles » (seule expression qui soit juste); quand le bassin remue, tout le reste du corps est immobile. Lorsque c'est au contraire la poitrine qui remue, tout le reste ne bouge. Ils avancent ainsi vers vous, les bras étendus en jouant des crotales de cuivre, et leur figure sous leur fard et leur sueur demeure plus inexpressive qu'une statue. J'entends par là qu'ils ne sourient point. L'effet résulte de la gravité de la tête en opposition avec les mouvements lascifs du corps. Quelquefois ils se renversent tout à fait sur le dos par terre, comme une femme qui se couche, et se relèvent avec un mouvement de reins pareil à celui d'un arbre qui se redresse une fois le vent passé. Dans les saluts et révérences leurs grands pantalons larges se bouffissent tout à coup comme des ballons ovales, puis semblent fondre, en vidant l'air qui les gonfle. De temps à autre, pendant la danse, le cornac qui les a amenés folâtre autour d'eux, leur embrassant le ventre, les reins et disant des facéties gaillardes pour épicer la chose qui est déjà claire par elle-même. C'est trop beau pour que ce soit excitant. Je doute que les femmes vaillent les hommes; la laideur de ceux-ci ajoute beaucoup comme art. J'en ai gobé une migraine pour le reste de la journée.

L'autre jour j'ai pris un bain. J'étais seul au fond de l'étuve regardant le jour tomber par les grosses lentilles de verre qui sont au dôme. L'eau chaude coulait partout; étendu comme un veau, je pensais à un tas de choses; tous mes pores tranquillement se dilataient. C'est très voluptueux et d'une mélancolie douce

que de prendre ainsi un bain sans personne, perdu dans ces salles obscures où le moindre bruit retentit comme un coup de canon, tandis que les Kellaks nus s'appellent entre eux et qu'ils vous manient et vous retournent comme des embaumeurs qui vous disposeraient pour le tombeau.

Nous avons été, moyennant batchi (le batchi et le coup de bâton sont le fond de l'Arabe, on n'entend pas d'autre chose et on ne voit que ça), initiés.

On nous a mis des serpents autour du cou, autour des mains; on a récité sur nos têtes des incantations; on nous a soufflé dans la bouche: c'était très amusant. Les hommes qui exercent d'aussi coupables industries exécutent leurs viles jongleries, comme disait M. de Voltaire, avec une singulière habileté. A propos de M. de Voltaire, ce que tu me dis sur lui à propos de ta nuit passée à Mauny m'a ému. J'ai habité ce château pendant plusieurs mois ayant deux ans et demi, ce sont mes plus vieux souvenirs. Je me rappelle un rond de gazon, avec un maître d'hôtel en habit noir qui passait dessus, de grands arbres, et un long corridor au bout duquel à gauche était la chambre où je couchais.

Nous devisons avec des prêtres de toutes les religions. C'est quelquefois réellement beau comme poses et attitudes de gens. Nous faisons faire des traductions de chansons, de contes, de traditions, tout ce qu'il y a de plus populaire et oriental. Nous employons des savants, cela est littéral. Nous avons de bonnes touches, beaucoup d'insolence, énormément de liberté de langage. Le maître d'hôtel, chez qui nous sommes, trouve même que nous allons quelque fois un peu loin.

Un de ces jours nous allons nous livrer à la visite

des sorciers. Toujours dans le but de ces vieux mouvements.

Pauvre cher bougre, j'ai bien envie de t'embrasser; je serai content quand je reverrai ta figure. Hier en lisant tes vers j'ai exagéré mon exagération pour me faire plaisir et m'illusionner comme si tu étais là.

Va voir souvent ma mère, soutiens-la, écris-lui quand elle sera absente, la pauvre femme en a besoin. Tu feras là un acte de haut évangélisme, et comme étude tu y verras l'expansion pudique d'une bonne et droite nature. Ah! pauvre vieux, sans elle et toi, je ne penserais guère à ma patrie, je veux dire à ma maison. Je vois ici de gentils exemples de bassesse : c'est antique. Vive un gouvernement despotique pour ravaler la dignité de l'homme! Miséricorde, quelles canailles que tous ces bougres-là!

Le soir quand tu es rentré, que les strophes ne vont pas, que tu penses à moi et que tu t'ennuies, appuyé du bout du coude sur ta table, prends un morceau de papier et envoie-moi tout, tout. J'ai mangé ta lettre et l'ai relue plusieurs fois.

Adieu, je t'embrasse et suis plus que jamais « Maréchal de Richelieu, juste-au-corps bleu, Mousquetaire gris, régence et cardinal Dubois sacrebleu!

A toi, mon solide.

A sa mère.

Le Caire, 3 février 1850.

Nous partirons pour la Haute-Égypte probablement mercredi prochain; le soir de notre départ nous devons dîner chez Soliman-Pacha. Notre barque nous attendra à sa porte et après le dîner, s'il y a du vent,

nous partirons. Nous allons remonter le plus vite possible, ne nous arrêtant que lorsque le vent défaillera, ce qui ne paraît pas devoir se présenter souvent, et c'est en revenant que nous nous arrêterons à loisir.

Notre cange est peinte en bleu, son raiz (capitaine) s'appelle Ibrahim. Il y a neuf hommes d'équipage. Pour logement nous avons une première pièce où se trouvent deux petits divans en face l'un de l'autre. Ensuite une grande chambre à deux lits, puis une espèce de recoin pour mettre nos effets, enfin une troisième pièce où couchera Sassetti, et qui est notre magasin. Quant au drogman, il couchera sur le pont. C'est un monsieur qui ne s'est pas encore déshabillé depuis que nous l'avons ; constamment vêtu de toile, il trouve toujours qu'il a trop chaud. Son langage est incroyable et sa personne plus curieuse encore. C'est du reste un rude et brave homme. On irait avec lui jusqu'aux antipodes sans qu'il vous arrive une éclaboussure.

Je me suis très enrhumé en restant pendant cinq heures debout sur un mur à voir la cérémonie du Danseh. Voici ce que c'est : le mot danseh veut dire piétinement et jamais nom ne fut mieux donné. Il s'agit d'un homme qui passe à cheval sur plusieurs autres couchés par terre comme des chiens. A certaines époques de l'année cette fête se renouvelle au Caire seulement, en mémoire et pour répéter le miracle d'un certain saint musulman qui est entré ainsi jadis dans le Caire en marchant avec un cheval sur des vases de verre, sans les briser. Le sheik qui renouvelle cette cérémonie ne doit pas plus blesser les hommes que le saint n'a brisé les vases de terre. Si les hommes en crèvent, c'est à cause de leurs péchés. J'ai vu là des derviches qui avaient des broches de fer

passées dans la bouche et dans la poitrine. Aux deux bouts de la tringle de fer étaient emmanchées des oranges. La foule des fidèles hurlait d'enthousiasme; joins à cela une musique sauvage à rendre fou. Quand le sheik à cheval a paru, mes gaillards se sont couchés par terre en tête bèche; on les a alignés comme des harengs et tassés les uns près des autres pour qu'il n'y eût aucun interstice entre les corps. Un homme a marché dessus pour voir si ce plancher de corps était bien adhérent, et alors, pour écarter la foule, une grêle, une tempête, un ouragan de coups de bâton administrés par les eunuques s'est mis à pleuvoir de droite et de gauche au hasard sur ce qui se trouvait là (nous étions nous autres juchés sur un mur, Sassetti et Joseph à nos pieds). Nous y sommes restés depuis 11 heures jusqu'à près de 4 heures. Il faisait très froid et nous avions à peine la place de bouger, tant il y avait de monde, et tant notre place était étroite. Mais elle était excellente et rien ne nous a échappé. On entendait les bâtons de palmier sonner sourdement sur les tarbouchs comme les baguettes sur des tambours pleins d'étoupes, ou plutôt comme sur des balles de laine. Ceci est exact. Le sheik s'est avancé, son cheval tenu par deux saïs et lui-même soutenu par deux autres, le bonhomme en avait besoin. Les mains commençaient à lui trembler, une attaque de nerfs le gagnait, et à la fin de sa promenade il était presque complètement évanoui. Son cheval a passé au petit pas sur le corps de plus de deux cents hommes couchés à plat sur le ventre. Quant à ceux qui en sont morts, c'est impossible à savoir; la foule se rue tellement derrière le sheik une fois qu'il est passé, qu'il n'est pas plus facile de savoir ce que sont devenus ces malheureux que de distinguer le sort d'une

épingle jetée dans un torrent. La veille au soir nous avions été dans un couvent de derviches où nous en avions vu tomber en convulsions à force d'avoir crié Allah. Ce sont de gentils spectacles et qui auraient bougrement fait rire M. de Voltaire. Quelles réflexions n'aurait-il pas faites sur le pauvre esprit humain! sur le fanatisme! la superstition! Moi, ça ne m'a pas fait rire du tout! Cela est trop *occupant* pour être effrayant. Ce qu'il y a de plus terrible, c'est leur musique.

C'est un bien drôle de pays que ce pays. Hier par exemple nous étions dans un café qui est un des plus beaux du Caire, et où il y avait en même temps que nous dans le café un âne qui chiait et un monsieur qui pissait dans un coin. Personne ne trouve ça drôle, personne ne dit rien. Quelquefois un homme près de vous se lève et se met à dire sa prière, avec grandes prosternations et grandes exclamations comme s'il était tout seul. On ne détourne même pas la tête, tant cela paraît tout naturel. Te figures-tu un individu récitant son bénédicité au café de Paris?

Tu me parles de ma mission. Je n'ai presque rien à faire et je crois que je ne ferai presque rien. Il me faudrait plus de toupet que je n'en ai pour demander une récompense après cela. Je deviens de moins en moins cupide de quoi que ce soit. Après mon retour je reprendrai ma bonne et belle vie de travail, dans mon grand cabinet, sur mes bons fauteuils, auprès de toi, ma pauvre vieille, et ce sera tout. Ne me *parle* donc pas *de me pousser;* me pousser à quoi? Qu'est-ce qui me peut satisfaire si ce n'est la volupté permanente de la table ronde? N'ai-je pas tout ce qu'il y a de plus enviable au monde? l'indépendance. La liberté de ma fantaisie, mes deux cents plumes taillées et l'art de s'en servir. Et puis c'est que l'Orient, l'Égypte sur-

tout, est un pays raplatissant pour toutes les petites vanités mondaines. A force de parcourir tant de ruines, on ne pense pas à se dresser des bicoques ; toute cette vieille poussière vous rend indifférent de renommée. A l'heure qu'il est je ne vois nullement (au point de vue littéraire même) la nécessité de faire parler de moi. Habiter Paris, publier, se remuer, tout cela me semble bien fatigant vu de si loin. Peut-être dans dix minutes aurai-je changé d'avis. Mais je ne demande qu'une chose à mes semblables, c'est de me laisser tranquille comme je fais envers eux.

A la même.

Benisouef, 14 février, à bord de la Cange.

Depuis huit jours que nous sommes partis, nous avons fait environ 25 lieues, ayant eu à partir du second jour le vent contraire, ou plutôt n'ayant guère eu de vent, si ce n'est cette nuit. On a été obligé presque tout le temps de haler sur la corde. Quand le vent manque les hommes ôtent leur chemise, se jettent à l'eau et vont à la nage sur la rive tirer la corde. Ce matin on en a flanqué un dans le fleuve d'un grand coup de pied dans le derrière, trouvant qu'il n'allait pas assez vite à une manœuvre. Quand on ne hale pas, on pousse du fond avec de grandes gaffes. De cette manière-là on fait, en travaillant bien, de 3 à 5 lieues par jour.

Il fait beau temps ; le soleil commence à cassebriller ; le Nil est plat comme un fleuve d'huile. A notre gauche nous avons toute la chaîne arabique qui le soir est violet et azur. A droite des plaines, puis le désert. Les rives du Nil ressemblent aux bords de la mer, on

a plutôt l'air d'être sur les grèves de l'Océan. Par moments il y a des plages aussi étendues, à peu de chose près, que celle du Mont Saint-Michel. Il fait un silence absolu; nous n'entendons rien que l'eau couler. Quelquefois au loin une bande de chameaux qui passe. Sur le bord de l'eau des oiseaux qui viennent boire; de place en place un bouquet de palmiers qui renferme un village dont les maisons sont construites de roseaux et de terre. Quand nous descendons et quand nous y allons, les enfants se sauvent à toutes jambes, de peur de nos fusils; les femmes se voilent et détournent la tête.

Nous menons une bonne vie, pauvre vieille adorée. Ah! comme je te regrette! comme tout cela te plairait! Si tu savais quel calme tout autour de nous! et dans quelles profondeurs paisibles on se sent errer l'esprit! Nous paressons, nous flânons, nous rêvassons. Le matin je fais du grec, je lis de l'Homère; le soir j'écris. Dans le jour bien souvent nous mettons nos fusils sur notre dos et nous allons chasser.

A la même.

Entre le mont Farchout et Resseh, 3 mars 1850.

Nous menons une vie de fainéantise et de rêvasserie; toute la journée vautrés sur notre tapis, nous fumons des chibouks et des narguilehs, en absorbant de la limonade et en regardant les rives du fleuve (Ce sont plutôt des rivages. Ça ressemble à la mer). On croit faire une longue navigation et toujours longer les côtes d'un continent. Dans des moments on se croit dans un lac immense dont on ne voit pas les limites. La chaîne arabique ne nous quitte pas sur la gauche.

C'est tantôt une falaise coupée à pic, d'autres fois elle se mamelonne en monticules que de grandes lignes de sable parallèles rayent de gris comme le dos d'une hyène.

A propos de bêtes féroces, aujourd'hui nous avons vu pour la première fois plusieurs crocodiles. Max en a tiré plusieurs et n'en a tué aucun. C'est fort difficile à cause de l'extrême pusillanimité de cette grosse bête qui fuit au moindre bruit.

De temps à autre, on rencontre une cange qui descend vers le Caire. Les drogmans des deux bateaux s'appellent. On se met sur le pont, et on se regarde passer sans rien dire. Quand le bateau que l'on croise porte pavillon tricolore, on se salue de quatre coups de fusil, on se crie les nouvelles politiques et quelquefois on se met en panne pour se faire une visite. Il y a quelques jours à Benisouef nous sommes ainsi montés à bord d'une cange où voyageait un certain M. Robert, du Dauphiné, en compagnie d'un Polonais dont j'ai, bien entendu, oublié le nom en sa qualité de nom polonais. Quand il a su le mien, il s'est mis à me dire : « Ah! Monsieur, vous portez le nom d'un homme que j'ai bien connu (cela m'a fait dresser les oreilles); j'ai connu un célèbre médecin qui s'appelait comme vous, » etc. Lui ayant dit que c'était mon père, il m'a fait beaucoup de politesses et de compliments. Ce Polonais a habité Neufchatel, m'a demandé des nouvelles de plusieurs familles de Rouen; il connaît Orlowski. C'est un homme de taille moyenne, brun, avec de très beaux yeux noirs. Le médecin de Siout, à qui j'en ai parlé et qui l'avait vu quelques jours avant nous, croit que c'est un médecin lui-même. Cette rencontre inattendue m'a fait un singulier plaisir que tu comprendras mieux que je ne pourrais te l'écrire.

Quant à nos santés, elles sont excellentes ; nous engraissons tous, Maxime y compris, ce qui peut paraître fabuleux. Si nous écoutions Joseph, nous crèverions de cuisine. Il ne rêve que plats sucrés qu'il appelle des *douces* et ragouts qu'il appelle *des petites friddousses*. Au reste nous fondrons cet été en Syrie, où nous mènerons une vie plus rude.

A la même.

Assouan (Syène), 12 mars 1850.

Nous voilà à Assouan devant la première cataracte, ayant encore, pour arriver au terme de notre voyage du Nil, 65 lieues à faire environ ; si nous avons du bon vent, il y en a pour une dizaine de jours. Puis nous redescendrons tout doucement, nous arrêtant un peu partout. Ce qu'il y a à voir ici est énorme. Il faudrait des années et non des semaines. Nous voyageons lentement du reste, ne nous fatiguant pas, regardant avec de longues contemplations tout ce qui nous passe sous le nez, dormant beaucoup, mangeant de même et ayant des teints d'une fraîcheur charmante, malgré le culottage du soleil sur nos cuirs.

Nous entrons dans la Nubie. La nature est tout autre. Le paysage est d'une férocité nègre ; des rochers tout le long du Nil qui maintenant devient resserré ; les palmiers de 50 pieds de haut au moins, et des montagnes de sable qui au soleil semblent être de poudre d'or. Nous nous sommes promenés tantôt dans l'île d'Éléphantine. Des enfants tout nus nous suivaient sous les palmiers. Au seuil des huttes, des femmes couleur de café brûlé, n'ayant qu'un petit ca-

leçon en cuir pour tout vêtement nous regardaient passer, ouvrant tout ébahis leurs grands yeux de faïence. Le soleil se couchait sur les montagnes; une grande prairie verte s'étendait devant nous, entre des dattiers qui l'encadraient, et au loin le Nil brillait dans la découpure inégale des rochers de granit qu'il traverse. Pour passer le fleuve les gens du pays s'y prennent de la façon suivante : on commence par ôter sa chemise que l'on roule en turban sur sa tête, on monte à califourchon sur deux bottes de roseaux liées ensemble et terminées en pointe à chaque bout; puis avec une rame on pousse l'eau alternativement à droite et à gauche. Au milieu de l'eau on voit ainsi ces tritons noirs qui s'en vont tranquillement les jambes accroupies devant eux sur leur singulière nacelle.

Ce matin on nous a apporté une grande cigogne en vie; après l'avoir gardée une heure, nous l'avons relâchée. Elle avait les pattes roses et le corps tout blanc.

L'autre jour au moment de partir d'Esneh, des Bédouins nous ont vendu pour quatre piastres (20 sous) une gazelle qu'ils avaient tuée le matin. Pendant deux jours nous avons vécu dessus; c'est excellent. Nous avons gardé sa tête, et Joseph a découpé sa peau pour m'en faire un tapis. Il ne serait pas difficile d'en avoir une en vie. Je voudrais bien en rapporter une à Croisset pour la petite, mais l'embarras que cela nous causerait m'empêchera de réaliser cette envie que j'ai depuis longtemps. En fait de crocodiles nous en voyons toujours, les gredins ont la vie dure. Il faudrait les surprendre pendant leur sommeil, mais je crois qu'ils sont toujours éveillés. Pour des momies, nous n'avons pas encore commencé nos recher-

ches. Du reste c'est bientôt, en redescendant, que nous allons nous mettre à travailler. Maxime va recommencer ses rages photographiques ; il faut espérer que pendant ce temps-là j'écrirai à ce malheureux Bouilhet dont je n'ai aucune nouvelle.

Nous avons eu à Esneh une soirée d'almées. C'était convenable, je ne dis que cela ! car ça mériterait une description très stylée. Une de ces femmes avait un mouton familier tacheté de henné jaune (par gentillesse) avec une muselière en velours. Il la suivait comme un chien; quant aux danses de ces dames, c'est une chose des plus merveilleuses qu'il soit possible de voir. Cela seul vaut le voyage (sans enthousiasme).

A Louis Bouilhet.

13 mars 1850, à bord de notre cange,
à 12 lieues au delà de Syène.

Dans six ou sept heures nous allons passer sous le tropique de ce vieux mâtin de Cancer. Il fait dans ce moment 30 degrés de chaleur à l'ombre; nous sommes nu-pieds en chemise; je t'écris sur mon divan au bruit des tarabouks de nos matelots qui chantent en frappant dans leurs mains. Le soleil tape d'aplomb sur la tente de notre pont. Le Nil est plat comme un fleuve d'acier. Il y a de grands palmiers sur les rives. Le ciel est tout bleu. O pauvre vieux, pauvre vieux de mon cœur !

Qu'est-ce que tu fais, toi, à Rouen ? Il y a longtemps que je n'ai reçu de tes lettres, ou pour mieux dire je n'en ai encore reçu qu'une datée de la fin de décembre et à laquelle j'ai répondu immédiatement;

peut-être en ai-je une autre d'arrivée au Caire, ou qui est en route maintenant pour parvenir jusqu'à moi. Ma mère m'écrit qu'elle ne te voit guère souvent. Pourquoi cela? Si ça t'embête trop, fais-le un peu à cause de moi, et tâche de me dire ce qui se passe dans ma maison, sous tous les rapports possibles. As-tu été à Paris? es-tu retourné chez Gautier? et Pradier, l'as-tu vu? Qu'est-ce qu'est devenu le voyage en Angleterre à propos du conte chinois? Je rognonne souvent de tes vers, va, pauvre bougre. J'ai besoin tout de suite de te faire une réparation éclatante relativement au mot vagabond appliqué au Nil:

Que le Nil vagabond roule sur ses rivages!

Il n'y a pas de désignation plus juste, plus précise ni plus large à la fois. C'est un fleuve cocasse et magnifique qui ressemble plutôt à un Océan qu'à autre chose. Des grèves de sable s'étendent à perte de vue sur ses bords, sillonnées par le vent comme les plages de la mer. Cela a des proportions telles que l'on ne sait pas de quel côté est le courant, et souvent on se croit enfermé dans un grand lac. Ah! mais! Si tu t'attends à une lettre un peu propre tu te trompes. Je t'avertis très sérieusement que mon intelligence a beaucoup baissé.

En fait de travail, je lis tous les jours de l'Odyssée en grec. Depuis que nous sommes sur le Nil j'en ai absorbé quatre chants; comme nous reviendrons par la Grèce, ça pourra me servir. Les premiers jours je m'étais mis à écrire un peu, mais j'en ai, Dieu merci, bien vite reconnu l'ineptie. Il vaut mieux être œil, tout bonnement. Nous vivons, comme tu le vois, dans une paresse crasse, passant toutes nos journées couchés sur nos divans à regarder ce qui

se passe, depuis les chameaux et les troupeaux de bœufs du Sennahar jusqu'aux barques qui descendent vers le Caire chargées de négresses et de dents d'éléphant. Nous sommes maintenant, mon cher Monsieur, dans un pays où les femmes sont nues, et l'on peut dire avec le poète, comme la main, car pour tout costume elles n'ont que des bagues. J'ai vu des filles de Nubie qui avaient des colliers de piastres d'or leur descendant jusque sur les cuisses et qui portaient sur leur ventre noir des ceintures de perles de couleur. Et leur danse! Procédons par ordre, cependant.

Du Caire à Benisouef, rien de bien curieux. Nous avons mis dix jours à faire ces 25 lieues à cause du Kamsin on Simoûn (meurtrier) qui nous a retardés. Rien de ce que l'on dit sur lui n'est exagéré. C'est une tempête de sable qui vous arrive. Il faut s'enfermer et se tenir tranquille; nos provisions en ont seules beaucoup souffert, la poussière pénétrant partout jusque dans des boîtes de fer-blanc fermées à force. Le soleil, ces jours-là, a l'air d'un disque de plomb, le ciel est pâle, les barques tournoient sur le Nil comme des toupies. On ne voit pas un oiseau, pas une mouche. Arrivés à Benisouef, nous avons fait une course de cinq jours au lac Mœris. Mais comme nous n'avons pu aller jusqu'au bout, nous y retournerons, une fois revenus au Caire. Jusqu'à présent du reste nous avons vu peu de chose; car nous profitons du vent pour aller au plus loin de notre voyage; c'est en revenant que nous nous arrêterons partout. Comme nous avons l'intention d'aller à Kosseïr, sur les bords de la mer Rouge et à la grande oasis de Thèbes, il est certain que nous ne serons pas revenus au Caire avant la fin de mai, ce qui nous remet en Syrie au mois de juin.

A Medinet-el-Fayoun, nous avons logé chez un chrétien de Damas, qui nous a donné l'hospitalité. Il y avait chez lui, logeant comme commensal habituel, un prêtre catholique.

Sous prétexte que les musulmans ne prennent pas de vin, ces braves chrétiens se gorgent d'eau-de-vie. La quantité de petits verres qu'on siffle par confraternité religieuse est incroyable. Notre hôte était un homme un peu lettré, et comme nous étions dans le pays de saint Antoine, nous avons causé de lui, d'Arius, de saint Athanase, etc. Le brave homme était ravi. Sais-tu ce qu'il y avait de suspendu aux murs de la chambre où nous avons couché ? une gravure représentant une vue de Quillebœuf et une autre, une vue de l'abbaye de Graville! Cela m'a fait bien rêver. Quant au propriétaire, il ne savait pas ce que ces deux images figuraient. Quand on voyage ainsi par terre, le soir vous couchez dans des maisons de boue desséchée, dont le toit en cannes à sucre vous laisse contempler les étoiles. A votre arrivée, le sheik chez lequel vous logez fait tuer un mouton, les principaux du pays viennent vous faire une visite et vous baiser les mains l'un après l'autre. On se laisse faire avec un aplomb de grand sultan, puis on se met à table, c'est-à-dire on s'asseoit par terre tous en rond autour du plat commun, dans lequel on plonge les mains, déchiquetant, mâchant et rotant à qui mieux mieux. C'est une politesse du pays, il faut roter après les repas. Je m'en acquitte mal.

Nous avons eu à un pays qui s'appelle Gebel-Zeir, un tableau assez bon : sur le haut d'une montagne dominant le Nil se trouve un couvent de Cophtes. Ils ont l'habitude, dès qu'ils aperçoivent une cange de voyageurs, de descendre de leur montagne, de se

jeter à l'eau et de venir à la nage vous demander l'aumône. On en est assailli. Vous voyez ces gaillards tout nus, descendre les rochers à pic, et nager vers vous à toute force de jarret en criant tant qu'ils peuvent : « batchis, batchis, cawadja christiani ! » (Donnez-nous de l'argent, Monsieur chrétien); et comme en cet endroit-là il y a beaucoup de cavernes, l'écho répète avec un bruit de canon : cawadja, cawadja... Les vautours et les aigles volent sur vos têtes, le bateau file sur l'eau avec ses deux grandes voiles étendues. En ce moment-là, un de nos matelots (le grotesque du bord) dansait tout nu une danse lascive ; pour chasser les moines chrétiens, il leur présentait son derrière pendant qu'ils se cramponnaient au bordage de la cange. Les autres matelots leur criaient des injures avec les noms répétés d'Allah et de Mohammed. Les uns leur donnaient des coups de bâton, d'autres des coups de cordes ; Joseph tapait dessus avec les pincettes de la cuisine. C'était un tutti de calottes, de gueulades et de rires. Dès qu'on leur a donné quelque argent, ils le mettent dans leur bouche et remontent chez eux par le même chemin. Si on ne leur administrait ainsi de bonnes rossées, on se trouverait assailli d'une telle quantité qu'il y aurait danger de faire chavirer la cange.

Ailleurs ce ne sont plus les hommes qui viennent vous voir, mais les oiseaux. Il y a à Skerk-Saïd un Santon (chapelle-tombeau bâtie en l'honneur d'un saint musulman) où les oiseaux vont d'eux-mêmes déposer la nourriture qu'on leur donne. Cette nourriture sert aux pauvres voyageurs qui passent par là. (Nous qui avons lu Voltaire nous ne croyons pas à ça. Mais on est si arriéré ici ! On y chante si peu Béranger ! Comment, Monsieur, on ne commence pas à civiliser un

peu ces pays ! l'élan des chemins de fer ne s'y fait il pas sentir ? quel y est l'état de l'instruction primaire ? etc.) Si bien que lorsqu'on passe devant ce Santon, tous les oiseaux viennent entourer le bateau, se poser sur les manœuvres... on leur émiette du pain, ils tournoient, gobent sur l'eau ce qu'on leur a jeté et repartent.

J'ai fait à Keneh quelque chose de convenable et qui, je l'espère, obtiendra ton approbation. Nous avions mis pied à terre pour faire des provisions, et nous marchions tranquillement dans les bazars le nez en l'air, respirant l'odeur de santal qui circulait autour de nous, quand, au détour d'une rue, voilà tout à coup que nous tombons dans le quartier des filles de joie. Figure-toi, mon ami, cinq ou six rues courbes avec des cahuttes hautes de 4 pieds environ, bâties de limon gris desséché. Sur les portes, des femmes debout, ou se tenant assises sur des nattes. Les négresses avaient des robes bleu ciel, d'autres étaient en jaune, en blanc, en rouge, larges vêtements qui flottent au vent chaud. Des senteurs d'épices avec tout cela ; et sur leurs gorges découvertes de longs colliers de piastres d'or, qui font que lorsqu'elles se remuent, ça claque comme des charrettes. Elles vont, appellent avec des voix traînantes : Cawadja, Cawadja ; leurs dents blanches luisent sous leurs lèvres rouges et noires ; leurs yeux d'étain roulent comme des roues qui tournent. Je me suis promené en ces lieux et repromené, leur donnant à toutes des batchis, me faisant appeler et raccrocher ; elles me prenaient à bras le corps et voulaient m'entraîner dans leurs maisons... Mets du soleil par là-dessus. Eh bien ! j'ai résisté, exprès, par parti pris, afin de garder la mélancolie de ce tableau et faire qu'il restât plus profondément en moi. Aussi je

suis parti avec un grand éblouissement et que j'ai gardé. Il n'y a rien de plus beau que ces femmes vous appelant. Si j'eusse cédé, une autre image serait venue par-dessus celle-là et en aurait atténué la splendeur.

Je n'ai pas toujours mené avec moi un « artistisme » si stoïque : à Esneh je suis allé chez Ruchouk-Hanem, courtisane fort célèbre. Quand nous arrivâmes chez elle (il était deux heures de l'après-midi), elle nous attendait, sa confidente était venue le matin à la cange escortée d'un mouton familier tout tacheté de henné jaune, avec une muselière de velours noir sur le nez et qui la suivait comme un chien, c'était très farce. Elle sortait du bain. Un grand tarbouch dont le gland éparpillé lui retombait sur ses larges épaules et qui avait sur son sommet une plaque d'or avec une plaque verte, couvrait le haut de sa tête, dont les cheveux sur le front étaient tressés en tresses minces allant se rattacher à la nuque, le bas du corps caché par ses immenses pantalons roses, le torse tout nu, couvert d'une gaze violette, elle se tenait au haut de son escalier, ayant le soleil derrière elle et apparaissant ainsi en plein dans le fond bleu du ciel qui l'entourait. C'est une impériale bougresse, tétonneuse, viandée, avec des narines fendues, des yeux démesurés, des genoux magnifiques et qui avait en dansant de crânes plis de chair sur son ventre. Elle a commencé par nous parfumer les mains avec de l'eau de rose. Sa gorge sentait une odeur de térébenthine sucrée : un triple collier d'or était dessus. On a fait venir les musiciens et l'on a dansé. Sa danse ne vaut pas, à beaucoup près, celle du fameux Hassan dont je t'ai parlé. Mais c'était pourtant bien agréable sous un rapport, et d'un fier style

sous l'autre. En général les belles femmes dansent mal. J'en excepte une Nubienne que nous avons vue à Assouan. Mais ce n'est plus la danse arabe, c'est plus féroce, plus emporté; ça sent la ligne et le nègre.

Le soir nous sommes revenus chez Ruchouk-Hanem. Il y avait quatre femmes danseuses et chanteuses, almée (le mot almée veut dire savante, bas bleu. Comme qui dirait p..... ; ce qui prouve, Monsieur, que dans tous les pays les femmes de lettres!!!) La fête a duré depuis 6 heures jusqu'à 10 1/2, le tout entremêlé de baisers pendant les entr'actes. Deux joueurs de rebek assis par terre ne discontinuaient pas de faire crier leur instrument. Quand Ruchouk s'est déshabillée pour danser, on leur a descendu sur les yeux un pli de leur turban afin qu'ils ne vissent rien. Cette pudeur nous a fait un effet effrayant. Je t'épargne toute description de danse, ce serait raté. Il faut vous l'exposer par des gestes, pour vous la faire comprendre — et encore! j'en doute.

Quand il a fallu partir, je ne suis pas parti. Ruchouk ne se souciait guère de nous garder la nuit chez elle, de peur des voleurs qui auraient bien pu venir, sachant qu'il y avait des étrangers dans sa maison. Maxime est resté tout seul sur un divan, et moi je suis descendu au rez-de-chaussée dans la chambre de Ruchouk. Une mèche brûlait dans une lampe de forme antique suspendue à la muraille. Dans une pièce voisine les gardes causaient à voix basse avec la servante, négresse d'Abyssinie qui portait sur les deux bras des traces de peste. Son petit chien dormait sur une veste de soie. Son corps était en sueur : elle était fatiguée d'avoir dansé, elle avait froid. Je l'ai couverte de ma pelisse de fourrure, et elle s'est

endormie. Pour moi je n ai guère fermé l'œil. J'ai passé la nuit dans des intensités rêveuses infinies. C'est pour cela que j'étais resté. En contemplant dormir cette belle créature qui ronflait la tête appuyée sur son bras je pensais à des nuits de plaisir à Paris, à un tas de vieux souvenirs..... et à celle-là, à sa danse, à sa voix qui chantait des chansons sans signification ni mots distinguables pour moi. Cela a duré ainsi toute la nuit. A 3 heures je me suis levé pour aller dans la rue, les étoiles brillaient. Le ciel était clair et très haut. Elle s'est réveillée, a été chercher un pot de charbon et pendant une heure s'est chauffée, accroupie autour, puis est revenue se coucher et se rendormir.

Le matin à 7 heures nous sommes partis. J'ai été chasser avec un matelot dans un champ de coton, sous des palmiers et des gazis. La campagne était belle, des Arabes, des ânes, des buffles allaient aux champs. Le vent soufflait dans les branches minces des gazis. Cela sifflait comme dans des joncs; les montagnes étaient roses; le soleil montait, mon matelot allait devant moi, se courbant pour passer sous les buissons et me désignant d'un geste muet les tourterelles qu'il voyait sur les branches. Je n'en ai tué qu'une: je ne les voyais pas. Je marchais poussant mes pieds devant moi et songeant à des matinées analogues..... à une entre autres, chez le marquis de Pomereu au Héron, après un bal. Je ne m'étais pas couché et le matin j'avais été me promener en barque sur l'étang, tout seul, dans mon habit de collège. Les cygnes me regardaient passer et les feuilles des arbustes retombaient dans l'eau. C'était peu de jours avant la rentrée, j'avais quinze ans.

Comme nature, ce que j'ai encore vu de mieux, ce

sont les environs de Thèbes. A partir de Kesnek l'Égypte perd son allure agricole et pacifique, les montagnes deviennent plus hautes et les arbres plus grands. Un soir dans les environs de Dendérah nous avons fait une promenade sous les dooms (palmier de Thèbes); les montagnes étaient lie de vin, le Nil bleu, le ciel outremer et les verdures d'un vert livide; tout était immobile. Ça avait l'air d'un paysage peint, d'un immense décor de théâtre fait exprès pour nous. Quelques bons Turcs fumaient au pied des arbres avec leurs turbans et leurs longues pipes. Nous marchions entre les arbres.

A propos nous avons vu déjà beaucoup de crocodiles. Ils se tiennent à l'angle des îlots, comme des troncs d'arbres échoués. Quand on en approche, ils se laissent couler dans l'eau comme de grosses limaces grises. Il y a aussi beaucoup de cigognes, et de grandes grues qui se tiennent au bord du fleuve par longues files alignées comme des régiments. Elles s'envolent en battant des ailes quand elles aperçoivent la cange.

Ici, du reste, en Nubie, cela change; il y a peu d'animaux. Cela devient plus vide. Le Nil se resserre entre des rochers, lui qui était si large est maintenant resserré, par places, entre des montagnes de pierre; il a l'air de ne pas remuer et se tient plat, scintillant au soleil.

Avant-hier nous avons passé les cataractes, ou pour mieux dire, les cataractes de la première cataracte, car c'est tout un pays. Des nègres nus traversent le fleuve sur des troncs de palmier en ramant avec les deux mains. Ils disparaissent dans les tourbillons d'écume plus rapidement qu'un flocon de laine noire jeté dans un courant de moulin. Puis le bout de leur tronc d'arbre (sur lequel ils sont couchés) se cabre

comme un cheval. On les revoit, ils arrivent à nous et montent à bord; l'eau ruisselle sur leurs corps lisses comme sur les statues de bronze des fontaines.

La description de la manière dont on passe les cataractes est trop longue. Sache qu'un coup de gouvernail à faux casserait le bateau net sur les rochers. Nous avions environ cent cinquante hommes pour haler notre bateau. Tout cela tire ensemble sur un long câble et gueule d'accord en poussant de grands cris.

Nous sommes arrêtés dans ce moment faute de vent. Les mouches me piquent la figure; le jeune Ducamp est parti faire une épreuve. Il réussit assez bien, nous aurons, je crois, un album assez gentil.

Je ne t'ai pas encore, suivant la promesse que je t'avais faite, ramassé des cailloux du Nil, car le Nil a peu de cailloux. Mais j'ai pris du sable. Nous ne désespérons pas, quoique cela soit difficile, d'exporter (expression commerciale) quelque momie.

Écris-moi donc d'archi-longues lettres, envoie-moi tout ce que tu voudras, pourvu qu'il y en ait beaucoup.

Dans un an à cette époque-ci je serai de retour. Nous reprendrons nos bons dimanches de Croisset. Voilà bientôt cinq mois que je suis parti. Ah! je pense à toi souvent, pauvre vieux. Adieu, je te serre à deux bras, y compris tous tes cahiers.

P. S. Si tu veux savoir l'état de nos boules, nous sommes couleur de pipe culottée. Nous engraissons, la barbe nous pousse. Sassetti est habillé à l'Égyptienne. — Maxime, l'autre jour, m'a chanté du Béranger pendant deux heures et nous avons passé la soirée jusqu'à minuit à maudire ce drôle. — Hein! comme la chanson des « Gueux » est peu faite pour les socialistes et doit les satisfaire médiocrement!

A sa mère.

Ipsamboul. — 24 mars 1850. Dimanche des Rameaux.

Si cette lettre t'arrive, pauvre vieille, elle sera probablement encore mieux reçue que les autres, car il est probable que les derniers courriers ne t'en ont pas apporté. Tu recevras celle-ci de Wadi-Halfa, c'est-à-dire du point le plus éloigné de tout notre voyage. Avec des détours plus ou moins longs, nous n'allons plus faire maintenant que nous rapprocher insensiblement. Sais-tu que nous sommes à près de 1400 lieues de distance ? Comme ça doit te paraître loin ! pauvre vieille, et comme cette carte d'Égypte te semble longue, n'est-ce pas ? Quant à moi, ce n'est que par une réflexion assez longue que je peux calculer la distance qui nous sépare ; il me semble toujours que tu es près de moi, que nous ne sommes pas loin et que si je voulais, je ne serais pas longtemps à te voir. Voilà près de deux mois sept semaines que je n'ai eu de tes nouvelles. J'ai encore une quinzaine à attendre avant d'être revenu à la première cataracte où j'espère en trouver. Et encore c'est bien chanceux ! Va, pauvre vieille, ceux qui restent ne sont pas les seuls à avoir de l'inquiétude. J'éprouve parfois des appétits de te voir qui me saisissent tout à coup comme des crampes de tendresse ; puis le voyage, la distraction de la minute présente, fait passer cela. Mais c'est le soir, avant de m'endormir, que je te donne une bonne pensée et tous les matins quand je me réveille, tu es le premier objet qui me vienne à l'esprit. Mais dis, je suis bien sûr que tu ne *dépenses* pas à moi. Je te vois toujours appuyée sur le coude, le menton dans

ta main, rêvant avec ton bon air triste. Songe donc, pauvre mère, que 5 est le tiers de 15. Tu me reverras au mois de février prochain. C'est encore l'été et l'hiver à passer.

Si nous n'avions pas eu du vent défavorable, ou plutôt une absence de vent aussi complète, nous serions déjà de retour à Assouan (première cataracte). Mais nous avons mis quinze jours à faire 60 lieues. Il y a des journées où nous n'avons pas fait une demi-lieue. Ce matin le vent reprend, nous allons un peu, et nous espérons ne pas tarder à arriver à Wadi-Halfa, d'où nous allons redescendre piano, examinant tout à notre aise. Depuis que nous sommes partis du Caire, en effet, nous n'avons guère quitté la cange. Maintenant nous allons faire des stations pour examiner ces vieilles bougresses de ruines. La chaleur commence à taper, il faisait hier au soir 34 degrés à 8 h. du soir, et toute la journée le soleil avait été caché par les nuages. Au soleil, dans la journée d'avant-hier, nous avons eu 55 degrés centigrades. Nous avons été obligés de renoncer à notre amour désordonné pour marcher pieds nus. Même à travers de fortes chaussures, la chaleur du sol se fait sentir vigoureusement, comme si l'on marchait sur des plaques de cheminées tiédies. En somme sous le soleil de Nubie on est comme sous un vaste four de campagne. Mais une chose étrange, c'est que nous n'en sommes nullement gênés. Dans ces climats-ci la chaleur se supporte beaucoup mieux que le froid qui, quelque mince qu'il soit (relativement), gêne beaucoup. Dans ce moment je suis sans pantalon et sans habit, n'ayant pour tout vêtement que mon caleçon et une grande chemise blanche par-dessus.

Nous avons passé les cataractes sans encombre.

Au reste par excès de prudence nous avons mis pied à terre. C'est une des choses les plus curieuses et les plus belles que nous ayons encore vues. Je t'ai parlé, dans ma dernière lettre, de gens d'Assouan et d'Éléphantine qui traversent le Nil assis sur des joncs. Un peu plus loin, aux cataractes, ils sont montés, tout nus, sur des troncs de palmiers; il est amusant de les voir se lancer dans les tourbillons d'écume, disparaître et revenir sur l'eau; le courant les entraîne entre les rochers comme un fétu de paille, d'une manière rapide et effrayante, leurs dos noirs ruisselent d'eau, leurs dents blanches sourient. Tout cela est d'une élégance de sauvage qui charme profondément.

Avant-hier, nous avons abordé deux bateaux de marchands d'esclaves chargés de négresses. Elles venaient du Darfour, du pays des Gallas, de l'intérieur de l'Afrique, femmes volées pour la plupart. Elles étaient empilées dans les canges, qui en regorgeaient comme des charrettes de foin chez nous. Pour costume elles portaient des amulettes et de petits caleçons de cuir. Nous en avons acheté (pas des femmes) mais des pagnes (leur caleçon). C'est si peu beurré de crasse ou de graisse de mouton que ça en empoisonne notre divan. Nous avons marchandé des plumes d'autruche et une petite fille d'Abyssinie, afin de rester plus longtemps à bord et de jouir de ce spectacle qui avait son chic. Quelques-unes sur des pierres broyaient de la farine, et leurs longues chevelures tombaient par-dessus elles comme la longue crinière d'un cheval qui broute à terre. Les enfants à la mamelle pleuraient. On faisait la cuisine. Les unes avec des dents de porc-épic arrangeaient les chevelures de leurs compagnes. C'était fort triste et

singulier. Dans chacun de ces bateaux-là il y a toujours quelques vieilles négresses qui font et refont ce voyage pour encourager les nouvelles venues, faire qu'elles ne se découragent pas trop et ne se rendent pas malades à force d'être trop tristes. Sais-tu, pauvre chérie, que nous sommes à un mois de distance du pays des singes et des éléphants? mais il faut se limiter et songer que le fond du sac n'est pas inépuisable.

A la même.

Philæ, 15 Avril 1850.

Nous voilà de retour de la Nubie, comme nous sommes partis, en bon état, si l'on peut dire ainsi quand il y a deux grands mois que l'on a reçu des nouvelles de tout ce que l'on a de plus cher au monde. Hier soir nous sommes arrivés à Philæ, à la nuit tombante. Je suis aussitôt parti à âne avec Joseph pour Assouan (à une lieue d'ici), dans l'espérance d'avoir un paquet de lettres : rien! J'imagine que tu as manqué un courrier et que tous les autres sont à la chancellerie du Caire, où je viens d'écrire immédiatement pour qu'on me les envoie à Kesneh, autrement je n'aurais de lettres de toi qu'à notre retour au Caire, à la fin de mai. Ça fera (ou ça ferait) près de quatre mois sans savoir ce que tu es devenue.

Le ciel était bien beau hier au soir, les étoiles brillaient, les Arabes chantaient sur leurs dromadaires. C'était une vraie nuit d'Orient où le ciel bleu disparaissait sous la profusion des astres. Mais j'avais le cœur bien triste, ma pauvre mère tant aimée. Écris-moi donc plutôt deux fois, plutôt cent fois

qu'une, par tous les courriers. Une lettre se perd si vite. Max en a eu déjà plusieurs disparues. Si je savais au moins que les miennes te parviennent, je ne me plaindrais pas. Mais c'est là ma plus grande angoisse. Quand je me figure toi tourmentée, cela me désole. Peut-être es-tu malade, pauvre vieille. Tu pleures peut-être en ce moment, tournant tes pauvres beaux yeux que j'aime sur cette carte qui ne te représente qu'un espace vide où ton fils est perdu. Oh non, va, je reviendrai, tu ne peux pas être malade, car un fort désir fait vivre. Voilà bientôt six mois que je suis parti; dans six mois je ne serai pas loin du retour; ce sera probablement vers janvier ou février prochain.

Hier soir, chez l'effendi où j'ai été les chercher, il y avait des lettres pour Maxime, il y en avait pour Sassetti même, qui n'en reçoit jamais. Mais de toi, rien, ni d'Achille qui devrait pourtant me donner un peu de tes nouvelles, ni de Bouilhet, ni du père Parain, qui devrait bien quelquefois se lever dès le matin pour m'écrire de n'importe quelle orthographe. « Ta mère se porte bien »; voilà tout ce que je demande, il me semble que ce n'est guère. Est-ce qu'on ne pense plus à moi? Serait-il vrai le proverbe : les absents ont tort?

Quant à te parler de notre voyage, ce sera pour une autre fois. Je suis pressé; nous allons descendre la cataracte, nous déménageons les bagages et nous-mêmes. Le bateau va s'en aller de son côté et nous à pied du nôtre. Et puis je suis trop en colère pour avoir le loisir de me recueillir. Nos santés sont florissantes, si ce n'est Sassetti, que le climat fatigue un peu. Je ne sais pas comment Maxime ne se fait pas crever avec la rage photographique qu'il déploie;

du reste il réussit parfaitement; quant à moi, qui ne fais que contempler la nature, fumer des chibouks et me promener au soleil, j'engraisse. Mais je deviens bien laid. Mon nez rougit et il m'y pousse des poils comme à celui du capitaine Barbet.

Adieu, pauvre tant adorée; je t'embrasse et te surembrasse.

A la même.

Entre Kaff et Keneh, 17 mai 1850.

Nous avons quitté enfin (et hélas!) Thèbes hier matin. Il y a de quoi y rester longtemps et dans un perpétuel ébahissement. C'est de beaucoup ce qu'il y a de plus beau en Égypte et peut-être ce que nous verrons de plus crâne dans tout notre voyage. Ce soir nous arriverons à Keneh probablement. Si je n'y ai pas de lettres je n'ai plus d'espoir d'en avoir qu'au Caire. Enfin! Dieu bénisse la poste et les chanceliers. Si je savais au moins que tu as reçu toutes les miennes! Je mets dans mes envois le plus de régularité possible; je fais partir des exprès à cheval quand je n'ai pas d'occasions. Avec tout cela j'ai bien peur que tu ne passes souvent plusieurs courriers sans avoir de mes nouvelles. Mais tranquillise-toi, bonne mère, je vais et nous allons tous bien. En fait d'inconvénients de voyage, croiras-tu que je viens de passer *quatre jours sans fumer!* faute de tabac. Le tabac des paysans arabes me semblant trop exécrable, je soupire après le caporal.

Je viens tout à l'heure de rater une grande cigogne qui se promenait tranquillement sur la rive. Ma balle a été à cinquante pas plus loin faire des rico-

chets sur le sable, et la cigogne tranquillement est remontée dans l'air laissant pendre ses pattes et donnant de grands coups d'ailes.

Nous venons, pauvre vieille, de passer à Thèbes quinze bien bons jours. C'est beau! ce devait être au moins une ville aussi grande que Paris. Il faut trois jours rien que pour voir, sans s'arrêter, les ruines qui en demeurent encore, quoique tout soit ravagé et aux trois quarts enfoui. C'est une plaine entre deux chaînes de montagnes, traversée par le Nil, parsemée d'obélisques, de colonnades, de frontispices, de colosses. Je n'oublierai jamais la première impression que m'a faite le palais de Karnac. Ça m'a semblé une demeure de géants où l'on devait servir dans des plats d'or des hommes entiers à la brochette comme des alouettes. Nous avons passé les trois jours, Maxime photographiant et moi estampant ou pour mieux dire faisant estamper. J'avais parmi mes ouvriers un guide qui parlait un peu anglais; nous nous entendions à moitié dans un charabia composé d'anglais, d'italien et d'arabe.

— Allah! allah! allons, go on! go on! S. n. de. D.

— Sí, signor, sí, signor, è questo benè!

— T'is not very bad, but your paper is not clean.

— Taïeb, taïeb.

Et ainsi de suite. Nous vivions, c'est-à-dire nos affaires étaient dans une petite chambre qui avait pour plafond de grandes dalles peintes en bleu de ciel, et nous voyions devant nous, sur la muraille, des reines avec de grandes coiffures, qui tenaient des rois par la taille. — La nuit je dormais dehors sur une grande pierre (recouverte de mon matelas), couché sur le dos, le nez tourné aux étoiles, au bruit des tarentules et à l'aboiement des chacals, qui alternait avec

celui des chiens des villages voisins. Puis nous avons passé sur la rive gauche du Nil. Après avoir pendant deux jours logé à Louqsor même, dans le palais de France (maison donnée par Méhémet-Ali, lors de l'expédition de Louqsor pour l'obélisque), nous avons été camper au pied du fameux colosse. Il n'a pas chanté au lever du soleil, mais le gredin m'a envoyé la nuit une grêle de moustiques qui m'ont dévoré les jambes, et m'ont empêché de dormir; d'autant plus que le vent qu'il faisait secouait la tente avec furie. Le jour suivant nous avons couché au Rhamesséion (tombeau d'Osymandias), et celui d'après à Biban-El-Molouk, ou autrement Vallée des Rois. C'est une merveille. Figure-toi une vallée entière, coupée dans une montagne où il n'y a pas plus de végétation que sur une table de marbre, et des deux côtés des carrières, ce sont autant de tombeaux. On descend dans chacun par une série d'escaliers, les uns au bout des autres, et qui n'en finissent plus. Puis on entre dans deux grandes salles, peintes de haut en bas et au plafond. On y voyage, le mot est littéral. Figure-toi les grottes de Caumont, dont les murs seraient poncés et couverts de peinture d'or, d'azur, etc. Ce sont des représentations fantastiques ou symboliques, des serpents à plusieurs têtes, qui marchent sur des pieds humains, des têtes décapitées qui naviguent, des singes qui traînent des navires, des rois sur leurs trônes avec des visages verts et des attributs étranges. Les peintures sont fraîches comme si elles venaient d'être faites, et s'enlèvent sous le pouce. Ailleurs ce sont des joueurs de harpe, des danseuses, des gens qui mangent..... on en cassepète. Tu n'en es pas quitte, va! je t'en reparlerai plus d'une fois.

Il y a à l'entrée de la vallée des Rois, au-dessus du

Rhamesséion, un vieux Grec qui fait le commerce d'antiquités. Il vit là comme dans une tour, au milieu de la montagne, dans une maison pleine de momies, tout seul, et loin des humains. De vieilles carcasses racornies, plantées debout contre le mur, grimacent dans un coin de sa tour, son rez-de-chaussée est bourré de cercueils et la chambre où il nous a reçus a pour volet une planche peinte qui couvrait quelque citoyen du temps de Sésostris. Il est venu nous rendre notre visite un matin comme nous étions campés au pied du colosse de Memnon. Il avait un turban blanc, une chemise de Nubien blanche et un parapluie en coton blanc. Ce vieux fils de Lemnos portait en outre à sa main gauche son chibouk et un bâton en bois blanc tourné par lui-même et terminé par une pointe en fer pour s'aider à marcher sur les rochers. Il avait les pieds nus dans ses savates et se traînait en soufflant.

Quant à emporter en France des momies, ce serait difficile, l'exportation en est défendue maintenant. Nous aurions beaucoup d'embarras pour les passer en contrebande au Caire et pour les embarquer à Alexandrie. Ça nous demanderait trop de temps et d'argent.

A Keneh nous allons faire une pointe jusqu'à Kosseir pour voir la mer Rouge que nous ne connaîtrions point sans cela, puisque le voyage du Sinaï n'aura pas lieu. Nous en aurions pour vingt jours de désert (au mois de juillet ce serait peut-être dur), douze jours de lazaret à Gaza et 3000 francs de droit de passage au sheik de Lagabat. Ce serait absurde. Le voyage de Kosseir au contraire nous demandera quatre ou cinq jours, c'est une promenade.

Hier avant de quitter Thèbes nous avons pris des chevaux et nous avons été faire un grand tour dans la campagne derrière Karnac et Louqsor. Au milieu de

la journée nous nous sommes arrêtés dans un village et nous sommes entrés dans un jardin. Les arbres, orangers, citronniers, palmiers, étaient si serrés les uns près des autres qu'il fallait se baisser pour passer dessous. Là nous nous sommes reposés à l'ombre, sur un paquet de branches sèches de palmier. Le gamin qui nous suivait à pied a été chercher le gardien du jardin qui nous a apporté une grande jatte de mattes avec des petits pains chauds posés sur un panier plat en paille de couleur, tressée. Le ruisseau qui arrose le jardin, large d'un pied et profond d'un demi-pouce, coulait devant nous, sous la semelle de nos bottes, traînant des feuilles sur son courant, tout comme une rivière. — Nous sommes restés là deux grandes heures à causer. Puis nous sommes remontés à cheval et nous sommes dirigés sur Karnak. C'est avec un serrement de cœur que nous lui avons dit adieu. Quelle étrange chose ! Être ému en quittant des pierres ! et quand tant d'autres choses nous émeuvent.

J'ai énormément pensé à Alfred à Thèbes. Si le système des Saint-Simoniens est vrai, il voyageait peut-être avec moi; alors ce n'était pas moi qui pensais à lui, mais lui qui pensait en moi. Et je songe bien aux autres aussi, pauvre mère ! Je ne peux admirer en silence, j'ai besoin de cris, de gestes, d'expansion ; il faut que je gueule, que je brise des chaises, en un mot que j'appelle les autres à participer à mon plaisir, — et quels autres appeler que ses plus aimés ?

Quand je prends une feuille de papier pour t'écrire, le diable m'emporte si je sais quoi mettre. — Puis de soi-même ça vient, je bavarde. Je m'amuse, les lignes s'allongent; mais quand je ne sais plus que dire, je jette sur elles un bon regard d'adieu et je leur dis dans ma pensée : allez-vous-en là-bas vite, vite, embrassez-la

pour moi. — Des lignes d'écriture embrasser quelqu'un! Suis-je bête? allons, pas fort!

Adieu, pauvre chérie, mille tendresses; allons, remonte-toi un peu, « tu te manges le sang » — « tu ne te fais pas de raison ».

10. Kesneh. — Grande joie! chère mère, mon cœur en saute. Voilà dix lettres pour moi, dont une du père Parain et une de Bouilhet. Quant à toi, je t'embrasse à t'étouffer, je vois que tu vas bien, que tu es raisonnable, je t'en aime mille fois plus pour cela. Tu te conduis bien. Comme tes lettres sont gentilles! je les ai dévorées comme un affamé. Adieu, encore mille baisers.

A la même.

Mai 1850.

Nous sommes en plein été. A 6 heures du matin nous avons régulièrement vingt degrés Réaumur à l'ombre, dans la journée c'est de trente environ. La moisson est faite depuis longtemps, et avant-hier nous avons mangé une pastèque. Où es-tu, toi, pauvre vieille, est-ce à Croisset? à Nogent? à Paris? et ce voyage d'Angleterre? Envoie-moi les plus longues lettres possibles; parle-moi de toi, de ta vie, de tout ce qui se passe. Comme la petite Liline sera gentille l'hiver prochain, fait-elle bien des progrès dans la lecture?

C'est une bien bonne vie que celle que nous menons. Voilà le voyage de Nubie fini. La conclusion de celui d'Égypte approche aussi. Nous quitterons notre pauvre cange avec peine. Maintenant nous redescendons lentement à l'aviron ce grand fleuve que nous avons monté avec nos deux voiles blanches. Nous

nous arrêtons devant toutes les ruines. On amarre le bateau, nous descendons à terre. Toujours c'est quelque temple enfoui dans les sables jusqu'aux épaules, et qu'on voit en partie comme un vieux squelette déterré. Des dieux à tête de crocodile et d'ibis sont peints sur la muraille blanchie par les fientes des oiseaux de proie, qui nichent entre les intervalles des pierres. Nous nous promenons entre les colonnes. Avec nos bâtons de palmier et nos songeries nous remuons toute cette poussière. Nous regardons à travers les brèches des temples le ciel qui cassepète de bleu. Le Nil coulant à pleins bords serpente au milieu du désert, ayant une frange de verdure à chaque rive. C'est toute l'Égypte. Souvent il y a autour de nous un troupeau de moutons noirs qui broute. Quelque petit garçon, nu, leste comme un singe, avec des yeux de chat, des dents d'ivoire, un anneau d'argent dans l'oreille droite et de grandes marques de feu sur les joues, tatouage fait avec un couteau rougi. D'autres fois ce sont de pauvres femmes arabes couvertes de guenilles et de colliers qui viennent vendre des poulets à Joseph, ou qui ramassent avec leurs mains des crottes de biques pour engraisser leur maigre champ. Une chose merveilleuse, c'est la lumière ; elle fait briller tout. Dans les villes, cela nous éblouit toujours, comme ferait le papillotage de couleurs d'un immense bal costumé. Des vêtements blancs, jaunes ou azur se détachent, dans l'atmosphère transparente, avec des crudités de ton, à faire pâmer tous les peintres. Pour moi, je rêvasse de cette vieille littérature, je tâche d'empoigner tout ça. Je voudrais bien imaginer quelque chose, mais je ne sais quoi. Il me semble que je deviens bête comme un pot.

Nous lisons dans les temples les noms des voya-

geurs, cela nous paraît bien grêle et bien vain. Nous n'avons mis les nôtres nulle part. Il y en a qui ont dû demander trois jours à être gravés, tant c'est profondément entaillé dans la pierre. Quelques-uns se retrouvent partout avec une constance de bêtise sublime. Il y a un nommé Vidua surtout qui ne nous quitte pas. Avant-hier à Ombos, Max a découvert celui de ce pauvre d'Arcet. Les lettres sont là à se ronger au grand air pendant que son corps se pourrit là-bas, dans une troisième partie du monde. C'est sans doute ce pauvre nom à demi effacé déjà qui survivra de lui le plus longtemps. Il est venu l'écrire en Égypte, il a vécu à Paris, et il a été mourir en Amérique. Quelles réflexions philosophiques, comme dirait Fellacher!

Toutes les fois que nous arrivons devant des statues, dans un temple, Max fait devant elles le salut arabe en portant la main à son front, et s'informant de leur santé. Ça ne varie pas. Sassetti a depuis quelque temps une rage de chasse que rien n'arrête. Il est vêtu à l'Égyptien, ce qui lui donne un air mastoc assez risible. C'est un garçon de très bon cœur et qui nous est fort dévoué. Il possède beaucoup de talents utiles. Maintenant il est cordonnier et raccommode nos chaussures avec du fil de fouet ciré. Nos hardes s'usent. Le chic commence. Je donnerais je ne sais quoi pour que tu puisses connaître ce brave Joseph. C'est une des balles les plus curieuses qu'il soit possible de voir. Il se livre toujours à la confection des douces (plats sucrés) et des bé-fils-tecks (beafsteaks). Nous avons eu une fière chance de tomber sur un pareil drogman. Il est très expérimenté et de bon entendement.

Nous avons à bord un vieux matelot qu'on appelle

Fergalli et qui me rappelle ce bon Pitchef. Plus on lui fait de farces, donne de calottes, coups de poings, etc., et plus il est satisfait. Quelquefois même on le jette à l'eau, alors on rit beaucoup. Les plaisanteries sont toujours de le tuer, de l'écorcher vif, de le mettre à la broche. Comme il est chauve, on lui retire son bonnet et on lui donne de grandes calottes sur la tête. Quelquefois les matelots font mine d'aller le féliciter sur sa nomination de pacha et on lui donne un charivari qui consiste à faire avec la main et la bouche des pets factices; on le rase avec un couteau; on le déshabille pour qu'il danse. Il y a quelques jours on l'a habillé en femme avec un voile sur la figure et un morceau de toile à voile pour robe. C'était la mariée, on faisait la noce. Cela pouvait passer pour un de ces spectacles « où un père de famille n'aurait pas été bien aise de mener sa jeune personne. » Après quoi ces bons Arabes se sont mis à faire leur prière avec des prosternations, des Allah et des Mohammed, comme les plus braves gens du monde. Il n'y a rien de plus gai que ces hommes, ou pour mieux dire de plus enfant; un rien les abat comme peu de chose les amuse.

Les messieurs de la haute classe ne détestent pas le liquide. Les gouverneurs des petites villes où nous passons viennent nous faire des visites à bord, dans l'espérance d'attraper une bouteille d'eau-de-vie. La canaillerie de ces drôles se rehausse de tous les respects dont on les entoure. A Wadi-Halfa nous avons fait la connaissance du gouverneur d'Ibrim chargé de recueillir l'impôt dans toute la province. Ce n'est pas une mince besogne. Cela s'exécute à grand renfort de coups de bâton, et arrestations, et enchaînements. Nous sommes descendus avec lui, côte à côte, pendant trois jours. Un villageois n'avait pas voulu

payer, le cheick l'a enchaîné et enlevé dans sa cange. Quand elle a passé près de nous, nous avons vu ce pauvre vieux couché au fond du bateau, tête nue sous le soleil et dûment cadenassé; sur la rive, des hommes et des femmes suivaient en criant. Ça n'émoussait nullement notre brave Turc, qui a jugé cependant prudent, pendant deux jours, de ne pas nous quitter de vue, espérant que si par hasard on l'attaquait nous avions de très jolis fusils qui portent fort loin. Il venait, tout en descendant le Nil comme nous, nous faire des visites. Une fois il nous a amené un petit mouton en cadeau, ce qui nous a été sensiblement agréable, car depuis six semaines nous n'avions mangé que du poulet et de la tourterelle. Nous avons eu avec ce brave homme des conversations sur sa spécialité, c'est-à-dire qu'il nous a donné beaucoup de détails sur la manière de faire mourir un homme à coups de bâton, en un nombre de coups déterminés; ils vous exposent tout cela très gentiment, en riant, comme on cause spectacles, et l'exécutent très placidement, comme on fume sa pipe.

Pour te donner une idée de tout ce que je vois, va à la bibliothèque de Rouen et demande à voir le grand ouvrage d'Égypte, le volume de planches d'antiquités. M. Pottier ou l'ami Lebreton se fera un plaisir de te montrer ça. Au reste, cet ouvrage n'est pas rare, quelque particulier l'a peut-être.

Voilà, il me semble, une longue lettre, pauvre chère vieille; qu'elle t'arrive vite, qu'elle te remonte, qu'elle te fasse du bien, comme un bon vent frais, ranimant. Adieu, je t'envoie toute ma tendresse.

A Louis Bouilhet.

2 juin 1850. Entre Girgeh et Siouph.

Et d'abord, mon cher Monsieur, permettez-moi de vous adresser l'hommage de mon admiration frénétique pour le morceau que tu m'as envoyé sur Don Dick d'Arrah. C'est taillé! voilà du style! Sérieusement c'est fort beau. Je viens de le relire encore une fois et d'en rire comme trois cercueils ouverts. Il y a là des reprises et des mouvements de maître tout à fait crânes. Ce vieux Richard! ça m'a donné une envie de boire de sa bière, que la langue m'en pèle. Je vois le sable qui parsème le sol de l'établissement, je l'entends qui craque sous les bottes. La salle doit être au rez-de-chaussée, basse, humide, sentir le moisi et avoir peu de lumière. Homme cruel, tu ne m'as pas dit où se fonde l'établissement. Ce doit être dans le « bas » de la ville, rue Nationale ou rue de la Savonnerie plutôt, à moins que ce ne soit à Saint-Sever, ce qui serait sublime. Oui, en voilà encore un qui s'établit, un qui est fixé et nous, nous sommes bien loin d'être établis ni fixés, même à quelque chose. Quant à moi, j'y renonce. J'ai beaucoup réfléchi à tout cela depuis que nous nous sommes quittés, pauvre vieux. Assis sur le devant de ma cange en regardant l'eau couler je rumine ma vie passée avec des intensités profondes. Il me revient beaucoup de choses oubliées, comme de vieux airs de nourrice dont il vous survient des bribes. Est-ce que je touche à une période nouvelle? ou à une décadence complète? Et du passé, je vais rêvassant à l'avenir, et là je n'y vois rien, rien. Je suis sans plan, sans idée, sans projet, et ce qu'il y a de

pire, sans ambition. Quelque chose, l'éternel « à quoi bon? » répond à tout et clot de sa barrière d'airain chaque avenue que je m'ouvre dans la campagne des hypothèses. On ne devient pas gai en voyage. Je ne sais si la vue des ruines inspire de grandes pensées. Mais je me demande d'où vient le dégoût profond que j'ai maintenant à l'idée de me remuer pour faire parler de moi. Je ne me sens pas la force physique de publier, d'aller chez l'imprimeur, de choisir le papier, de corriger les épreuves, etc. Et qu'est-ce que cela comparativement au reste? Autant travailler pour soi seul. On fait comme on veut et d'après ses propres idées. On s'admire, on se fait plaisir à soi-même, n'est-ce pas le principal? Et puis le public est si bête! Et puis qui est-ce qui lit? Et que lit-on? et qu'admire-t-on? Ah! bonnes époques tranquilles, bonnes époques à perruques, vous viviez d'aplomb sur vos hauts talons et sur vos cannes! mais le sol tremble sous nous. Où prendre notre point d'appui, en admettant même que nous ayons le levier? Ce qui nous manque à tous, ce n'est pas le style ni cette flexibilité de l'archet et des doigts désignée sous le nom de talent. Nous avons un orchestre nombreux, une palette riche, des ressources variées. En fait de ruses et de ficelles, nous en savons beaucoup plus qu'on n'en a peut-être jamais su. Non, ce qui nous manque c'est le principe intrinsèque. C'est l'âme de la chose, l'idée même du sujet. Nous prenons des notes, nous faisons des voyages, misère, misère! Nous devenons savants, archéologues, historiens, médecins, gnaffes et gens de goût. Qu'est-ce que tout ça y fait? Mais le cœur? la verve, la sève; d'où partir et où aller? Oui, quand je serai de retour, je reprendrai et pour longtemps, je l'espère, ma vieille vie tranquille sur ma table ronde, entre la vue de ma cheminée et

celle de mon jardin. Je continuerai à vivre comme un ours, me moquant de la patrie, de la critique et de tout le monde. Ces idées révoltent le jeune Ducamp qui en a de tout opposées, c'est-à-dire qui a des projets très remuants pour son retour et qui veut se lancer dans une activité démoniaque. A la fin de l'hiver prochain, nous causerons de tout cela, mon bon homme.

Je m'en vais te faire une confidence très nette : c'est que je ne m'occupe pas plus de ma mission que du roi de Prusse. Pour « remplir mon mandat » exactement, il eût fallu renoncer à mon voyage. C'eût été trop sot. Je fais parfois des bêtises, mais pas de si pommées. Me vois-tu dans chaque pays m'informant des récoltes, du produit, de la consommation? Combien fait-on d'huile, combien goinfre-t-on de pommes de terre? Et dans chaque port : Combien de navires? quel tonnage? combien en partance? combien en arrivée? dito, report d'autre part, etc. m....,! Ah non, franchement je te le demande, était-ce possible? Et après tant de turpitudes (mon titre en est déjà une suffisante) si on avait fait quelques démarches, que les amis se fussent remués et que le ministre eût été bon enfant, j'aurais eu la croix! tableau! satisfaction pour le père Parain. Eh bien non, mille fois, je n'en veux pas, m'honorant tellement moi-même que rien ne peut m'honorer.

Je pense bougrement à toi, va, grande canaille, je te vois circulant dans les rues de Rouen, les coudes serrés, le nez au vent avec ta canne et le chapeau gris, maintenant que nous sommes en été. A ce moment mardi 4 juin 2 h. 1/2 de l'après-midi, je te vois tournant le coin de la rue Ganterie à côté de la crosse. A propos, voilà le grand moment qui approche. Ce

sera décisif et pour n'y plus revenir, on va savoir enfin à quoi s'en tenir, le prix de discours français décidera tout. Je ne serai plus dans cette perplexité atroce qui me poursuit jusqu'au milieu du désert comme des djins. Sera-ce Pigny? Sera-ce Defodon? lequel? c'est comme la bataille d'Actium. Le sort de l'humanité en dépend, peut-être. Je comparerais volontiers l'un à Catilina et l'autre à César. A moins que le premier ne devienne un Marius, et que dans le second ne se découvre plus tard un Sylla! Eh qui sait! les meilleures républiques ont été ébranlées par des ambitions qui dans l'origine paraissaient moins dangereuses, une action futile cache souvent un motif sérieux. Alcibiade fit couper la queue de son chien pour détourner l'attention des Athéniens.

Il paraît que l'établissement de bacheliers va bien et que tu fais la répétition avec succès. Tant mieux; tâche de gagner de l'argent et de bien vivre. C'est toujours ça.

J'ai vu Thèbes, vieux, c'est bien beau; nous y sommes arrivés un soir à 9 heures par un clair de lune qui cassepétait sur les colonnes. Les chiens aboyaient, les grandes ruines blanches avaient l'air de fantômes, et la lune à l'horizon toute ronde et rasant la terre semblait ne pas bouger et se tenir là exprès. A Karnac nous avons eu l'impression d'une vie de géants. J'ai passé une nuit aux pieds du colosse de Memnon dévoré de moustiques. Ce vieux gredin a une bonne balle, il est couvert d'inscriptions, les inscriptions et les m..... d'oiseaux, voilà les deux seules choses sur les ruines d'Égypte qui indiquent la vie; la pierre la plus rongée n'a pas un brin d'herbe. Ça tombe en poudre comme une momie, voilà tout. Les inscriptions des voyageurs et les fientes des oiseaux de proie

sont les deux seuls ornements de la ruine. Souvent on voit un grand obélisque tout droit avec une longue tache blanche qui descend comme une draperie dans toute la longueur, plus large à partir du sommet et se rétrécissant vers le bas. Ce sont les vautours qui viennent fienter là depuis des siècles. C'est d'un très bel effet, et d'un « curieux symbolisme. » La nature a dit aux monuments égyptiens : Vous ne voulez pas de moi, la graine du lichen ne pousse point sur vous, eh bien, je vous chierai sur le corps.

Dans les hypogées de Thèbes (qui sont une des choses les plus curieuses et les plus amusantes que l'on puisse voir) nous avons découvert des gaudrioles pharaoniques, ce qui prouve, Monsieur, que de tout temps on s'est damné, on a aimé la fillette, comme dit notre immortel chansonnier. C'est une peinture représentant des hommes et des femmes à table, mangeant et buvant tout en se prenant par la taille et en s'embrassant. Il y a là des profils d'un cochon charmant, des œils de bourgeois en goguette admirables. Plus loin nous avons vu deux fillettes avec des robes transparentes, les formes on ne peut plus p....., et jouant de la guitare d'un air lascif. C'est b..... comme une gravure lubrique, Palais-Royal 1816. Cela nous a fait bien rire et donner à songer.

Quelque chose de bougrement magnifique ce sont les tombeaux des rois. Figure-toi des carrières de Caumont, dans lesquelles on descend par des escaliers successifs, tout cela peint et doré du haut en bas et représentant des scènes funèbres, des morts que l'on embaume, des rois sur leurs trônes, avec tous leurs attributs et des fantaisies terribles et singulières, des serpents qui marchent sur des jambes humaines, des têtes décapitées portées sur des dos de crocodiles et

puis des joueurs d'instruments de musique et des forêts de lotus. Nous avons vécu là trois jours. C'est très ravagé et abîmé, non pas par le temps, mais par les voyageurs et les savants.

Nous avons fait une chasse à la hyène. Ça a consisté à passer la nuit à la belle étoile, ou mieux aux belles étoiles, car je n'ai jamais vu le ciel beau comme cette nuit-là. Mais la bête féroce s'est moquée de nous : elle n'est pas venue. En revanche, un jour que je me promenais à cheval tout seul et sans armes du côté des hypogées pendant que Maxime photographiait de son côté, je montais lentement et le nez baissé sur ma poitrine, me laissant aller au mouvement du cheval, quand tout à coup, j'entends un bruit de pierres qui déroulent; je lève la tête et je vois sortant d'une caverne à dix pas en face de moi quelque chose qui monte la roche à pic, comme un serpent. C'était un gros renard; il s'arrête, s'asseoit sur le train de derrière et me regarde. Je prends mon lorgnon et nous restons ainsi à nous contempler réciproquement pendant trois minutes, nous livrant sans doute à part nous-mêmes à des réflexions différentes. Comme je m'en retournais tranquillement, maudissant la sottise que j'avais faite de n'avoir pas emporté mon fusil, voilà qu'à ma gauche, d'une autre caverne (le sol en est plus percé en cet endroit qu'un écumoir ne l'est de trous) débusque avec un calme impudent le plus beau chacal que l'on puisse voir. Il s'est en allé tranquillement, à petits pas, s'arrêtant de temps à autre pour détourner la tête et me lancer des œillades méprisantes. A Karnac nous étions étourdis la nuit du bruit de ces gaillards-là qui hurlaient comme des diables; l'un d'eux est venu, une nuit, voler notre beurre au milieu de notre campement. Quant aux crocodiles ils sont plus

communs sur le Nil que les aloses dans la Seine. Nous tirons dessus quelquefois, mais toujours de trop loin. Pour les tuer, il faut les atteindre à la tête et ce n'est qu'en s'approchant très près (mais ils ont l'oreille fine et détalent lestement) que l'on a chance d'exterminer ces odieux monstres. Quelle belle idée que celle du monstre! L'animal méchant pour le plaisir d'être méchant!

A Esneh j'ai revu Ruchouk-Hanem, ç'a été triste. Je l'ai trouvée changée. Elle avait été malade. Le temps était lourd, il y avait des nuages. Sa servante d'Abyssinie jetait de l'eau par terre pour rafraîchir la chambre. Je l'ai regardée longtemps afin de bien garder son image dans ma tête. Quand je suis parti, nous lui avons dit que nous reviendrions le lendemain et nous ne sommes pas revenus. Du reste j'ai bien savouré l'amertume de tout cela, c'est le principal, ça m'a été aux entrailles.

J'ai vu la mer Rouge à Kosséir. Ç'a été un voyage de quatre jours pour aller et de cinq pour revenir à chameau et par une chaleur qui au milieu de la journée montait à 45 degrés Réaumur. Ça piquait et j'ai souhaité parfois la bière Richard, car nous avions de l'eau qui, outre le goût de bouc que lui avaient communiqué les outres, sentait par elle-même le soufre et le savon. Nous nous levions à 3 heures du matin; nous nous couchions à 9 heures du soir, vivant d'œufs durs, de confitures sèches et de pastèques. C'était la vraie vie du désert. Tout le long de la route nous rencontrions de place en place des carcasses de chameau, morts de fatigue. Il y a des endroits où l'on trouve de grandes plaques de sable dallées : c'est uni et glacé comme l'aire d'une grange, ce sont les lieux où les chameaux s'arrêtent pour pisser. L'urine à la

longue a fini par vernir le sol et l'égaliser comme un parquet. Nous avions emporté quelques viandes froides. Dès le milieu du second jour nous avons été obligés de les jeter. Un gigot de mouton que nous avions laissé sur une pierre a par son odeur immédiatement attiré un gypaète qui s'est mis à voler en rond tout autour.

Nous rencontrions de grandes caravanes de pèlerins qui allaient à la Mecque (Kosséir est le port où ils s'embarquent pour Gedda, de là à la Mecque il n'y a plus que trois jours), de vieux Turcs avec leurs femmes portées dans des paniers, un harem tout entier qui voyageait voilé et qui criait quand nous sommes passés près de lui, comme un bataillon de pies, un derviche avec une peau de léopard sur le dos.

Les chameaux des caravanes vont quelquefois les uns à la file des autres, d'autres fois tous de front. Alors quand on aperçoit de loin à l'horizon, en raccourci, toutes ces têtes se dandinant qui viennent vers vous, on dirait d'une émigration d'autruches qui avance lentement, lentement et se rapproche. A Kosséir nous avons vu des pèlerins du fond de l'Afrique, de pauvres nègres qui sont en marche depuis un an, deux ans. Il y a là de bien singuliers crânes. Nous avons vu aussi des gens de Bukkara, des Tartares en bonnet pointu qui faisaient la soupe à l'ombre d'une barque échouée construite en bois rouge des Indes. Quant aux pêcheurs de perles, nous n'en avons vu que les pirogues. Ils se mettent deux là-dedans, un qui rame et un qui plonge et vont au large en mer. Quand le plongeur remonte à la surface de l'eau, le sang lui sort par les oreilles, par les narines et par les yeux.

J'ai pris, le lendemain de mon arrivée, un bain de mer dans la mer Rouge. C'a été un des plaisirs les

plus voluptueux de ma vie, je me suis roulé dans les flots comme sur mille tétons liquides qui m'auraient parcouru tout le corps.

Le soir Maxime, par politesse et pour faire honneur à notre hôte, s'est donné une indigestion. Nous étions logés dans un pavillon séparé, couchés sur des divans, en vue de la mer, et servis par un jeune eunuque nègre, qui portait avec chic les plateaux de tasses de café sur son bras gauche. Le matin du jour où nous devions partir, nous avons été à deux lieues de là au vieux Kosséir dont il ne reste que le nom et la place. Maxime indigéré s'est aussitôt mis à ronfler sur le sable. Le cawas du consul de Gedda et son chancelier qui étaient venus avec nous, ainsi que le fils de notre hôte, se sont mis à chercher des coquilles, et je suis resté tout seul à regarder la mer. Jamais je n'oublierai cette matinée-là. J'en ai été remué comme d'une aventure. Le fond de l'eau était plus varié de couleurs, à cause de toutes ces coquilles, coquillages, madrépores, coraux, etc., que ne l'est au printemps une prairie couverte de primevères. Quant à la couleur de la surface de la mer, toutes les teintes possibles y passaient, chatoyaient, se dégradaient de l'une sur l'autre, se fondaient ensemble depuis le chocolat jusqu'à l'améthyste, depuis le rose jusqu'au lapis-lazuli et au vert le plus pâle. C'était inouï, et si j'avais été peintre, j'aurais été rudement embêté en songeant combien la reproduction de cette vérité (en admettant que ce fût possible) paraîtrait fausse. Nous sommes partis de Kosséir le soir de ce jour-là à 4 heures et avec une grande tristesse. Je me suis senti les yeux humides en embrassant notre hôte et en remontant sur mon chameau. Il est toujours triste de partir d'un lieu où l'on sait que l'on ne reviendra jamais. Voilà de ces

mélancolies qui sont peut-être une des choses les plus profitables des voyages.

A propos du changement qui aura pu nous survenir pendant notre séparation, je ne crois pas, cher vieux, s'il y en a un, qu'il soit à mon avantage. Tu auras gagné par la solitude et la concentration; j'aurai perdu par la dissémination et la rêverie. Je deviens très vide et très stérile. Je le sens. Cela me gagne comme une marée montante. Cela tient peut-être à ce que le corps remue; je ne peux faire deux choses à la fois. J'ai peut-être laissé mon intelligence là-bas avec mes pantalons à coulisse, mon divan de maroquin et votre société, cher Monsieur. Où tout cela nous mènera-t-il? qu'aurons-nous fait dans dix ans? Pour moi il me semble que si je rate encore la première œuvre que je fais, je n'ai plus qu'à me jeter à l'eau. Moi qui étais si hardi, je deviens timide à l'excès, ce qui est dans les arts la pire de toutes les choses et le plus grand signe de faiblesse.

Il y a au Caire un poète qui fait des tragédies orientales dans le goût de Marmontel mitigé de Ducis. Il nous a lu une tragédie sur Abd-el-Kader qui est amoureux d'une Française et finit par se tuer de jalousie. Il y a là des morceaux. Tu en peux juger par le sujet. Le poète, qui est médecin, est un être bouffi de vanité, gredin, voleur, assomme tout le monde de ses œuvres et est repoussé de ses compatriotes. Lors de la révolution de février, il adressa une pièce à Lamartine dont le vers final était :

Vive à jamais le Gouvernement provisoire!

Dans une autre adressée au peuple français il y avait ceci :

Peuple Français! ô mes compatriotes!

vit avec un sale nègre dans une maison obscure.
amille le redoute, et lorsqu'il lit sa tragédie, tout
lui tremble de silence et d'attention. Il porte un
en perroquet, des lunettes bleues et est accusé par
ingénieur de lui avoir volé une caisse d'habits. La
aille française à l'étranger est magnifique et j'ajoute
nbreuse.

ein, vieux, j'espère qu'en voilà un paquet et que je
un aimable homme! Réponds-moi à Beyrouth où
s serons à la fin de juillet, ensuite à Jérusalem.
che toujours. Adieu, vieux de la plume, je t'em-
sse sur ta bonne tête.

juin. C'est demain le 6, anniversaire de la nais-
ce du grand Corneille! Quelle séance à l'académie
Rouen! quels discours! Tenue de ces messieurs:
vates blanches, pompe, saines traditions! un petit
port sur l'agriculture!

A sa mère.

6 lieues avant Benisouef, 24 juin 1850.

uand je t'ai envoyé ma dernière lettre, de Siouph,
re pauvre vieille, je croyais bien qu'à la date pré-
te nous serions au Caire depuis plusieurs jours,
s je comptais sans le vent, il nous a été constam-
nt défavorable. Depuis quinze jours nous avons
soixante lieues; il y a des journées où nous faisons
quart de lieue et en se donnant un mal de chien.
mme le Nil est maintenant à son plus bas, nous
ravons souvent, ce qui n'accélère pas notre voyage.
f, désespérant d'arriver au Caire avant une hui-
te au moins (de Benisouef au Caire il y a 25 lieues
te) et ayant peur que tu ne passes par dessus

un courrier sans avoir de lettres, à tout hasard je vais envoyer celle-ci au Caire dès que nous aurons touché Benisouef. Mais j'ai bien peur que la malle des Indes ne soit déjà arrivée et le courrier de la fin juin parti. En conséquence ça te fera un mois sans avoir de mes nouvelles. Pauvre mère, je fais tout ce que je peux pour que tu en reçoives le plus souvent possible. Mais je ne commande ni au vent, ni aux bateaux, ni à la poste, ni à la bonne volonté des gens par lesquels passent mes lettres. En Syrie il est probable qu'il y aura dans ma correspondance de grandes irrégularités, je t'en préviens d'avance. Fais-toi à cette idée. C'est beaucoup plus mal administré que l'Egypte qui se sent un peu de l'influence de Mehemet-Ali, quoique tout aille en se détraquant et redevenant Turc de plus belle.

Nos matelots sont maigris de fatigue; notre raiz est jaune d'impatience. Joseph désire être arrivé pour envoyer de l'argent à sa femme et Sassetti crève d'envie d'être de retour au Caire, sans savoir pourquoi et par esprit d'imitation. Quant à Maxime et moi nous ne nous sommes jamais moins ennuyés à bord, quoique nous n'ayons plus rien à faire ni à voir. Nous avons des livres et nous ne lisons pas. Nous n'écrivons rien non plus. Nous passons à peu près tout notre temps à faire les *sheicks*, c'est-à-dire les vieux; le sheick est le vieux monsieur inepte, rentier, considéré, très établi, hors d'âge et nous faisant des questions sur notre voyage dans le goût de celles-ci :

— Et dans les villes où vous passiez y a-t-il un peu de société ? Aviez-vous quelque cercle où on lise les journaux?

— Le mouvement des chemins de fer se fait-il sentir un peu ? y a-t-il quelque grande ligne?

— Et les doctrines socialistes, Dieu merci, j'espère, n'ont pas encore pénétré dans ces parages.

— Y a-t-il au moins du bon vin? avez-vous quelque crûs célèbres? etc., etc.

— Les dames sont-elles aimables?

— Y a-t-il au moins quelques beaux cafés? Les dames de comptoir affichent-elles un luxe somptueux?

Tout cela d'une voix tremblée et d'un air imbécile. Du sheick simple nous sommes arrivés au sheick double, c'est-à-dire au dialogue. Alors dialogues sur tout ce qui se passe dans le monde et avec de bonnes opinions encroûtées. Puis le sheick a vieilli et est devenu le vieux tremblottant, cousu d'infirmités, et parlant sans cesse de ses repas et de ses digestions. Ici il s'est développé chez Maxime un grand talent de mimique. Il a un neveu qui est substitut, une bonne qui s'appelle Marianne, etc. Il s'appelle père Etienne, moi il m'appelle Quarafon; le nom de Quarafon est sublime. Nous nous promenons en nous soutenant réciproquement et en bavachant. Il me dit cent fois par jour d'écrire à son neveu le substitut pour lui dire de venir parce qu'il *ne se sent pas bien* et, comme nous sommes excédés de poulet, toutes les fois que je me plains il me dit: « Allons, Quarafon, consolez-vous, vous aurez pour dîner un bon poulet. J'ai dit à Marianne de vous en faire un. » Le soir pour nous coucher ça dure une demi-heure. Nous beuglons en geignant et en nous retournant pesamment comme des gens abîmés de rhumatismes. « Al-lons-bon-soir-mon a-mi, bonsoir! » Il y a quelques jours je commençais à dormir quand j'ai senti un poids qui me pesait sur le dos. C'était le père Étienne qui venait coucher avec moi parce qu'il avait peur tout seul dans son lit. Qnelquefois aussi il y a des disputes aigres où le père

Étienne abuse de la supériorité de son âge et où Quarafon déclare qu'il prendra la diligence la semaine prochaine.

Je t'envoie toutes ces bêtises, chère mère, parce que c'est *toi*. Je sais que tout ce qui t'initie un peu à notre vie intérieure te fait plaisir. Tu vois que nous passons le temps assez gaiement et que nous avons beau changer de pays, nous ne changeons pas d'humeur. N'importe, ça ne me fera pas de peine non plus d'être arrivé au Caire pour avoir de tes lettres. J'ai reçu les dernières à Keneh le 17 mai, il y a bientôt six semaines.

Nous avons été accueillis à Siouph par le médecin du lieu, un Français, et accueillis d'une façon remarquable. Pendant deux jours nous nous sommes empiffrés chez cet excellent garçon; ça nous a remis le torse en état et délassés un moment du poulet, du riz et du pain moisi. On rencontre ainsi de braves gens auxquels on n'est nullement recommandé et qui sont enchantés de vous recevoir. Cela tient à l'ennui où ils vivent, à la disette de nouvelles et au regret du pays dont on leur apporte quelque chose.

Nous avons vu près de Manfalout les grottes de Samout. C'est un cimetière souterrain où il faut ramper pendant trois quarts d'heure sur la poitrine et sur le ventre. Cette expédition est aussi éreintante que curieuse. On en sort exténué. Tout suinte le bitume des embaumements; la poussière des momies vous prend à la gorge et vous fait tousser, les chauves-souris voltigent autour de votre lanterne. C'est une jolie petite promenade à faire avec une dame. Nous en avons rapporté des momies de crocodiles, des pieds et des mains humaines dorées. Choses à appendre dans nos locaux. L'entassement qu'il y a là est inouï. C'est

une des choses les plus singulières que l'on puisse voir. Si on y allait tout seul, je crois qu'on serait pris de panique. Maxime a tué hier trois pélicans d'une seule balle. Leurs têtes sont à sécher au gouvernail. La collection de pattes d'oiseaux s'augmente. Il y a quelques jours on nous a apporté tout vivant un énorme lézard du Nil qui ressemblait à un petit crocodile que nous avons immédiatement tué et dépiauté. Pour 60 paras (7 sous 1/2) j'ai acheté une belle carapace de tortue.

Dans quelques jours va finir notre voyage sur le Nil. Nous quitterons, je suis sûr, notre pauvre cange avec tristesse. Mais la pensée que je me rapproche de toi, mère chérie, efface tout regret du temps qui s'écoule.

Quoique je n'aime guère les sentimentalités de cheveux, de fleurs et de médaillons, pour ne pas faire l'*homme fort*, je t'envoie une fleur de coton que j'ai cueillie hier à Fechnah à ton intention.

A Louis Bouilhet.

Le Caire, 27 juin 1850

Nous voilà revenus au Caire. Je n'ai que cela de nouveau à te dire, cher et bon vieux, car depuis ma dernière lettre il n'y a rien d'intéressant à te narrer sur notre voyage. Dans quelques jours nous partons pour Alexandrie et à la fin du mois prochain, si d'ici là ne surgit quelque obstacle, nous ne serons pas loin de Jérusalem.

J'ai quitté notre pauvre barque avec une mélancolie navrante. Rentré à l'hôtel au Caire, j'avais la tête bruissante comme après un long voyage en dili-

gence. La ville m'a semblé vide et silencieuse quoiqu'elle fût pleine de monde et agitée. La première nuit de mon arrivée ici, j'ai entendu tout le temps ce bruit doux des avirons dans l'eau qui depuis trois grands mois cadençait nos longues journées rêveuses.

Bizarre phénomène psychologique, monsieur! Revenu au Caire (et après avoir lu ta bonne lettre) je me suis senti éclater d'intensité intellectuelle. La marmite s'est mise à bouillir tout à coup, j'ai éprouvé des besoins d'écrire cuisants. J'étais monté. Tu me parles du plaisir que te font mes lettres, j'y crois sans peine à la joie que les tiennes me causent. Je les lis ordinairement trois fois de suite, je m'en bourre. Ce que tu me dis sur tes visites à Croisset m'a remué le ventre. Je me suis senti *toi*. Merci, cher vieux, des visites que tu fais à ma mère. Merci, merci. Elle n'a que toi à qui parler de moi dans *ses idées*, et que toi qui me connaisse après tout. Cela se flaire par le cœur. Mais ne te crois pas obligé à dépenser à Croisset tous tes dimanches, pauvre vieux. Ne t'ennuie pas par dévouement. Quant à elle je crois qu'elle paierait bien tes visites cent francs le cachet. Il serait gars de lui en faire la proposition. Vois-tu le mémoire que fourbirait le « garçon » en cette occasion: « Tant pour la société d'un homme comme moi. Frais extraordinaires : avoir dit un mot spirituel, avoir été charmant et plein de bon ton, etc. »

Tu t'ennuies! t'ennuieras-tu moins quand je serai revenu? qui sait? L'âge des tristesses continues nous arrive. Au moins nous nous embêterons ensemble.

Un plan de conte chinois me paraît fort comme idée générale, peux-tu m'envoyer le scenario? Quand tu auras comme couleur locale tes jalons principaux, laisse-la les livres et mets-toi à la composition, ne

nous perdons pas dans l'archéologie, tendance générale et funeste, je crois, de la génération qui vient. La résolution de Mulot est belle et m'a énormément fait de plaisir comme moralité artistique; mais est-elle aussi intelligente et sympathique qu'elle est consciencieuse? Un maître eut été causer avec un prévôt pendant vingt minutes ou huit jours, aurait compris et se serait mis à la besogne; et le temps perdu! Misérables que nous sommes, nous avons, je crois, beaucoup de goût parce que nous sommes profondément historiques, que nous admettons tout et nous plaçons au point de vue de la chose pour la juger. Mais avons-nous autant d'innéité que de compréhensivité? Une originalité féroce est-elle compatible même avec tant de largeur? Voilà mon doute sur l'esprit artistique de l'époque, c'est-à-dire du peu d'artistes qu'il y a. Du moins si nous ne faisons rien de bon, aurons-nous, peut-être, préparé et amené une génération qui aura l'audace (je cherche un autre mot) de nos pères avec notre éclectisme à nous. Ça m'étonnerait: le monde va devenir bougrement bête. D'ici à longtemps ce sera bien ennuyeux. Nous faisons bien de vivre maintenant. Tu ne croirais pas que nous causons beaucoup de l'avenir de la société. Il est pour moi presque certain qu'elle sera dans un temps plus ou moins éloigné régie comme un collège. Les pions feront la loi. Tout sera en uniforme. L'humanité ne fera plus de barbarismes dans son thème insipide; mais quel foutu style, quelle absence de tournure, de rythme et d'élan! O Magniers de l'avenir, où seront vos enthousiasmes?

Qu'importe, le bon Dieu sera toujours là après tout; espérons qu'il sera toujours le plus fort et que ce

vieux soleil ne périra point. Hier soir (ou hier au soir) j'ai relu l'engueulade de Paulus à Vénus et ce matin j'ai soutenu comme à dix-huit ans la doctrine de l'art pour l'art contre un utilitaire (homme fort, du reste), je résiste au torrent. Nous entraînera-t-il? Non, cassons-nous plutôt la gueule avec le pied de nos tables. Soyons forts, soyons beaux, essuyons sur l'herbe la poussière qui salit nos brodequins d'or ou ne l'essuyons même pas, pourvu qu'il y ait de l'or en dessous, qu'importe la poussière en dessus. J'ai lu (toujours à propos de cette vieille bougresse de littérature à laquelle il faut tâcher d'ingurgiter du mercure et des pilules), j'ai lu la critique de Vacquerie sur Gabrielle: c'est bon, très bon même, ça m'a fort *estonné*, il l'a bien empoigné par son faible, j'en ai été content.

Je viens de passer une partie de ma nuit à lire un roman de Scribe, *la Maîtresse anonyme;* c'est complet, procure-toi cette œuvre, l'immondicité ne va pas plus loin, rien n'y manque. O public! public! Il y a des moments où, quand j'y songe, j'éprouve pour lui de ces haines immenses et impuissantes comme lorsque Marie-Antoinette a vu envahir les Tuileries. Mais causons d'autre chose.

La pièce, à propos du volume de Musset, est bonne, insolente, troussée, un peu longue seulement, surtout (et rien que là) vers la fin. Si tu pouvais la condenser un peu (chose facile à toi qui n'es pas un prime-sautier) ce serait parfait. Mais quelque chose de bien beau, cher vieux, c'est la pièce *A un monsieur*, c'est fort. Ce n'est pas pour te dire une malhonnêteté, comme on m'en a dit toute ma vie sur ma figure en me trouvant des ressemblances avec tout le monde, mais c'est étrange comme ça m'a rappelé Alfred, ne trouves-tu pas?

Alexandrie, 5 juillet.

C'est fini, j'ai dit adieu au Caire, c'est-à-dire à l'Égypte. Pauvre Caire! comme il était beau la dernière fois que j'ai humé la nuit sous ses arbres! Alexandrie m'ennuie. C'est plein d'Européens, on ne voit que bottes et chapeaux; il me semble que je suis à la porte de Paris, moins Paris. Enfin dans quelques jours la Syrie, et là nous allons nous mettre le derrière sur la selle et pour longtemps. Nous serons enfourchés dans les grandes bottes et nous galoperons poitrine au vent.

Je te remercie, cher vieux, des cadeaux qui m'attendent à Beyrouth. A propos de Lamartine j'ai lu hier dans le *Constitutionnel* quelques passages de *Geneviève*. Il y a dans la préface une revue des grands livres que je te recommande. C'est de la folie arrivée à l'idiotisme.

Que dis-tu de l'histoire suivante qui s'est passée au Caire pendant que nous y étions? Une femme jeune et belle (je l'ai vue), mariée à un vieux, ne pouvait à sa guise visiter son amant. Depuis trois mois qu'ils se connaissaient à peine, ils avaient pu se voir trois ou quatre fois, tant la pauvre fillette était surveillée. Le mari, vieux, jaloux, malade, hargneux, la serrait sur la dépense, l'embêtait de toutes façons et sur le moindre soupçon la déshéritait, puis refaisait un testament et toujours ainsi, croyant la tenir en laisse par l'espoir de l'héritage. Cependant il tombe malade. Alternatives, soins dévoués de madame, on la cite; puis quand tout a été fini, quand le malade est sans espoir, ne pouvant plus remuer ni parler, près de mourir, mais ayant toujours la connais-

sance, alors elle a introduit son amant dans la chambre et s'est donnée à lui sous les yeux du moribond. Rêve le tableau! A-t-il dû rager le pauvre bougre! voilà une vengeance.

A sa mère.

Beyrout, 26 Juillet 1850.

C'est dans la nuit de jeudi à vendredi dernier que nous sommes arrivés à Beyrout. La brume voilait les côtes de Syrie, il faisait humide, le pont était trempé, tous les passagers dormaient, moi seul excepté qui le lorgnon sur l'œil me guindait pour découvrir quelque chose. Enfin des lumières à ras des flots ont paru, c'était Beyrout. Nous étions dans la rade, le bateau allait à demi vapeur. Tout le monde se taisait, on entendait de dessous l'avant du navire glousser une poule dans la cage aux volailles et au haut du mât la lanterne qui crépitait dans l'humidité de la nuit. Quelque temps après j'ai entendu venir du rivage le chant d'un coq, un autre y a répondu, et puis il s'est mêlé à ces deux voix une autre voix stridente et le repétant d'une façon monotone comme le chant du grillon. Le capitaine sur la passerelle donnait des commandements, la lune venait de se coucher, il faisait beaucoup d'étoiles. Nous avons passé près d'un navire dont la cabine était éclairée, on a lâché l'ancre, nous étions arrivés et j'ai été me coucher. Il était 3 heures 5 minutes du matin à ma montre.

Le lendemain, ou plutôt 3 heures après, à 6 heures, nous nous sommes embarqués, bagages et gens, dans le canot du lazaret. Nous avions avec nous comme devant être nos compagnons de captivité deux moines Fran-

ciscains, dont l'un s'en va à Ispahan et l'autre à Jérusalem, un capitaine Maltais, deux ou trois marchands chrétiens de Syrie, établis à Alexandrie, dont l'un possédait une pauvre petite négresse de 10 à 12 ans. Quand nous sommes arrivés sur le vapeur nous l'avions vue blottie dans un coin et qui pleurait à chaudes larmes. Elle avait l'air si misérable et si triste que les marins en étaient apitoyés. Joseph qui connaissait son propriétaire m'a dit: il est de si grandes canailles ces chrétiens de la Syrie! bien pis que des Turcs. — il est de mauvaises gens tout-à-fait; durs, savez-vous bien? brutaux comme des mulets. Hier nous l'avons vue comme ses maîtres lui faisaient prendre un bain de mer. Son pauvre petit corps noir était là tout nu sur la plage, les pieds dans l'eau, en plein soleil, avec sa tête noire frisée et un grand anneau d'argent passé à son cou. Ils l'ont savonnée avec du sable et d'une si rude façon que la peau lui saignait. Après quoi on l'a entrée dans l'eau et rincée comme un caniche. Alors j'ai pensé aux jeunes personnes d'Europe qui sortent avec leurs mères, ont des maîtres, jouent du piano, lisent des romans, les pieds dans leurs pantoufles brodées... Il y avait aussi avec nous une bonne Alsacienne qui va à Jérusalem rejoindre son fiancé qui tient une manufacture de vers à soie et de plus un étudiant Allemand. L'étudiant Allemand a rencontré sa compatriote à Marseille, il l'accompagne et la protège. Ces deux braves gens avaient acheté à Alexandrie une bouteille de vin qui dans l'embarquement s'était égarée et dont ils paraissaient fort inquiets. C'était comme l'homme aux bottes de la guimbarde de Fécamp « ne sentez-vous pas les bottes? » L'étudiant disait à tout le monde « ne foyez-vous pas une pouteille de fin? Chosef, ne

chentez-fous pas une pouteille de fin? » Enfin on a fini par découvrir la fameuse bouteille qui roulait au fond de la barque sous une de nos cantines. En voyant le danger qu'elle avait couru son propriétaire en a écarquillé les yeux sous ses lunettes. C'était une polissonne de bouteille grande comme un broc et qui contenait bien dix à quinze litres. Ils avaient emporté ça pour le « foyache. »

La mer était si transparente et si bleue que nous voyions les poissons passer et les herbes au fond. Elle était calme et se gonflait avec un doux mouvement, pareil à celui d'une poitrine endormie. En face de nous Beyrout, avec ses maisons blanches bâtie à mi-côte et descendant jusqu'au bord des flots, au milieu de la verdure des mûriers et des pins parasols. Puis à gauche le Liban. C'est-à-dire une chaîne de montagnes portant des villages dans les rides de ses vallons, couronnée de nuages et avec de la neige à son sommet. Ah! pauvre mère, tiens dans ce moment-ci j'en ai les yeux humides en pensant que tu n'es pas là, que tu ne jouis pas comme moi de toutes ces belles choses, toi qui les aimes tant. Que j'aurais de plaisir à voir ta pauvre mine, ici, à mes côtés, s'ébahissant de ces prodigieux paysages. Je crois que la Syrie est un crâne pays, « il est carque chose de particulier », comme dit Joseph. Nous ne sommes pas gâtés en fait de verdure et de vues grasses. L'Égypte n'est même belle que par le caractère monumental, régulier, impitoyable de sa nature, sœur jumelle de son architecture. Mais la Syrie est au contraire mouvementée, variée, pleine de choses imprévues. Le lazaret, par exemple, est un des plus beaux *pavillons* de campagne que je connaisse, ô nature! nature! quelle canaille que cette vieille nature!

comme c'est calme! quelle sérénité! à côté de toutes nos agitations.

A sa mère.

Jérusalem 9 Août 1850.

Nous sommes arrivés hier au soir à quatre heures et demie. C'est une date dans la vie, cela, pauvre chère mère. Jusqu'à présent je n'ai encore rien vu que Botta deux fois, une porte, le couvent arménien, la place où était la maison de Ponce Pilate et celle de sainte Véronique. Tout est fermé, c'est la fête du Baïram (fin du Ramadan). Demain seulement nous commençons nos courses. Jérusalem est d'une tristesse immense, ceci a un grand charme, la malédiction de Dieu semble planer sur cette ville où l'on ne marche que sur des m..... et où l'on ne voit que des ruines. C'est bougrement crâne.

A Beyrout, nous sommes restés trois ou quatre jours de plus que nous ne voulions, grâce à la société que nous y avons eue. Au lieu des braves gens ou des canailles plus ou moins embêtantes de l'Égypte, nous sommes tombés sur un petit groupe vraiment fort aimable : le consul et sa famille, le médecin sanitaire français, le chancelier et le directeur des postes Camille Rogier, un brave peintre échoué là et qui vit (moyennant la poste) à orientaliser dans ce beau pays. Nous nous sommes trouvés lui et nous être de la même bande artistique. Ç'a été pour nous une grande bonne fortune que de nous trouver tout à coup dans un vrai atelier d'artiste où nous avons eu, comme dessins, renseignements et existence, un tas de choses que nous n'aurions pas rencontrées ailleurs. Nous étions vraiment

dans une bonne et charmante société. Nous faisions des pique-niques sur l'herbe, servis par des grooms autrement costumés qu'avec des culottes de peau. Pour partir de Beyrout il a fallu presque nous en arracher; du reste l'explication de toutes ces amabilités se trouve dans un mot de Rogier qui nous disait : « Si vous croyez que c'est pour vous que nous vous engageons à rester, vous êtes bon enfant ». En effet ces exilés sont tous heureux de trouver des gens à qui parler de leur monde, de leurs études. Nous leur apportions Paris et quelque chose de tout ce qu'ils y ont laissé. Beyrout est du reste un lieu charmant, on y boit de la neige et on y vit dans des maisons de campagne à vue magnifique, en face de la mer et des montagnes. La verdure qui pousse contre les murs entre jusque dans les appartements.

Notre voyage de Beyrout à Jérusalem a duré neuf jours. Nous partions à quatre heures du matin. Nous faisions une sieste au milieu de la journée et nous nous arrêtions au coucher du soleil. Telle va être notre vie pendant toute la Syrie. Nous couchons dans des caravansérails ou à la belle étoile sous des arbres. Alors notre lanterne suspendue dans les branches éclaire le feuillage, nos bagages rassemblés en cercle et la croupe de nos chevaux rangés autour de nous attachés à leurs piquets. Nous avons quatre mulets dont pendant tout le jour, dans la marche, nous entendons sonner les grelots, din, din, tout le temps. Il y a aussi un âne pour le chef des muletiers, grand bonhomme maigre qui porte un parapluie pour se garantir du soleil, et un cheval sur lequel on met le manger des bêtes. Enfin nos quatre chevaux pour nous. En tout dix bêtes et huit hommes (car il y a quatre muletiers qui vont à pied), c'est bien là

l'Orient et le vrai voyage. Je jouis de tout, je savoure le ciel, les pierres, la mer, les ruines. Nous passons des journées sans desserrer les dents et absorbés côte à côte dans nos songeries particulières. Puis de temps à autre la bonde éclate.

J'ai vu Tyr, Sidon, le Carmel, Saint-Jean d'Acre, Jaffa, Ramlé. Pendant neuf jours nous avons marché à cheval au bord de la mer. Quelquefois nous traversions des bois entiers de lauriers-roses qui poussent jusqu'au bord des flots. Il y a de temps à autres des ponts bossus jetés sur des ravins desséchés, qui font mon bonheur, surtout quand une bande de voyageurs, chameaux et bédouins, arrive à passer dessous. Ça fait un grand tableau de verdure dans un petit cadre de pierre. Oui, la Syrie est un beau pays, aussi varié et aussi fougueux de contrastes et de couleurs que l'Égypte est calme, monotone, régulièrement impitoyable pour l'œil.

A sa mère.

Jérusalem 25 août 1850.

Par le même courrier j'écris à Bouilhet. Je lui ai dit l'impression religieuse que m'avaient faite les saints lieux, c'est-à-dire impression nulle. Le proverbe arabe a raison : « Méfie-toi du hadji (pèlerin) ». En effet on doit revenir d'un pèlerinage moins dévot qu'on n'était parti. Ce qu'on voit ici de turpitudes, de bassesses, de simonie, de choses ignobles en tout genre, dépasse la mesure ordinaire. Ces lieux saints ne vous font rien. Le mensonge est partout et trop évident. Quant au côté artistique, les églises de Bretagne sont des musées raphaélesques à côté.

Mais le pays en revanche me semble superbe, contre

sa réputation; on ne *dépense* pas à la Bible, ciel, montagnes, tournure des chameaux (oh! les chameaux), vêtements de femmes, tout s'y retrouve. A chaque moment on en voit devant soi des pages vivantes. Ainsi, pauvre vieille, si tu veux avoir une bonne idée du monde où je vis, relis la Genèse, les Juges et les Rois. Nous sommes revenus avant-hier de Jéricho, du Jourdain et de la mer Morte. Deux ou trois fois j'ai senti que la tête me partait. Nous avions une escorte de huit cavaliers, nous faisions des courses au galop, à fond de train..... sous un ciel outre-mer comme du lapis-lazuli et puis... et puis tout le reste. A Jéricho nous avons couché dans une forteresse turque, tout en haut, sur une terrasse. La lune brillait assez pour qu'on pût lire à sa clarté sans fatigue. Au pied du mur les chacals piaulaient; autour de nous sur des nattes les soldats turcs déguenillés fumaient leurs pipes ou faisaient leurs prières. Le lendemain nous avons couché à Saint-Saba au milieu des montagnes dans un couvent grec, plus fortifié qu'un château-fort, de peur des Bédouins. Toute la nuit j'ai entendu leurs voix qui chantaient dans l'église et le tic tac de l'horloge juchée tout en haut du couvent sur un rocher.

Nous rapportons une quantité formidable de chapelets. Maxime en a particulièrement la rage. Il en achète partout, prétendant que ce sont des cadeaux qui font grand plaisir et qui ne coûtent pas cher.

. . . .

A Louis Bouilhet.

Jérusalem 20 Août 1850.

Je dirai bien comme Sassetti : « Vous ne croiriez

pas, Monsieur, eh bien, quand j'ai aperçu Jérusalem, ça m'a fait tout de même un drôle d'effet. » J'ai arrêté mon cheval que j'avais lancé en avant des autres et j'ai regardé la ville sainte tout étonné de la voir. Ça m'a semblé très propre et les murailles en bien meilleur état que je ne m'y attendais. Puis j'ai pensé au Christ que j'ai vu monter sur le mont des Oliviers. Il avait une robe bleue et la sueur perlait sur ses tempes. J'ai pensé aussi à son entrée à Jérusalem avec de grands cris, des palmes vertes, etc., à la fresque de Flandrin que nous avons vue ensemble à Saint-Germain-des-Prés, la veille de mon départ. A ma droite, derrière la ville sainte, au fond, les montagnes blanches d'Hébron se déchiquetaient dans une transparence vaporeuse; le ciel était pâle. Il y avait quelques nuages quoiqu'il fît chaud; la lumière était arrangée de telle sorte qu'elle me semblait comme celle d'un jour d'hiver, tant c'était cru, blanc et dur. Puis Maxime m'a rejoint avec le bagage. Nous sommes entrés par la porte de Jaffa et nous avons dîné à 6 heures du soir.

Jérusalem est un charnier entouré de murailles. Tout y pourrit, les chiens morts dans les rues, les religions dans les églises. Il y a quantité de m... et de ruines. Le Juif polonais avec son bonnet de peau de renard glisse en silence le long des murs délabrés, à l'ombre desquels le soldat turc engourdi roule, tout en fumant, son chapelet musulman. Les arméniens maudissent les Grecs, lesquels détestent les Latins qui excommunient les Coptes. Tout cela est encore plus triste que grotesque. Ça peut bien être plus grotesque que triste. Tout dépend du point de vue; mais n'anticipons pas sur les détails.

La première chose que nous ayons remarquée dans les rues, c'est la boucherie. Au milieu des maisons se

trouve par hasard une place; sur cette place un trou, et dans ce trou du sang, des boyaux, de l'urine, un arsenal de tons chauds à l'usage des coloristes. Tout à l'entour ça pue à crever; près de là deux bâtons croisés d'où pend un croc. Voilà l'endroit où l'on tue les animaux et où l'on débite la viande. Le jeune Du Camp a fait comme à Montfaucon, il a pensé se trouver mal. Oui, Monsieur, il n'y a pas plus d'abattoirs que ça. Les journaux de l'endroit devraient bien tancer un peu les édiles. Ensuite nous avons été à la maison de Ponce Pilate convertie en caserne. C'est-à-dire qu'il y a une caserne à la place où l'on dit que fut la maison de Ponce Pilate. De là on voit la place du Temple où est maintenant la belle mosquée d'Omar. Nous t'en rapporterons un dessin. Le saint Sépulcre est l'agglomération de toutes les malédictions possibles. Dans un si petit espace il y a une église arménienne, une grecque, une latine, une copte. Tout cela s'injuriant, se maudissant du fond de l'âme et empiétant sur le voisin à propos de chandeliers, de tapis et de tableaux, quels tableaux! C'est le pacha Turc qui a les clefs du saint Sépulcre; quand on veut le visiter, il faut aller chercher les clefs chez lui. Je trouve ça très fort; du reste c'est par humanité. Si le saint Sépulcre était livré aux chrétiens, ils s'y massacreraient infailliblement. On en a vu des exemples.

Tanta religio, etc., comme dit le gentil Lucrèce.

Comme art, il n'y a rien que d'archi-pitoyable dans toutes les églises et couvents d'ici. Ça rivalise avec la Bretagne. Sauf quelques dorures, des œufs d'autruche enfilés en chapelet et des flambeaux d'argent chez les Grecs, lesquels ont au moins l'avantage d'avoir du luxe. A Bethléem j'ai vu un massacre des Innocents où le centurion romain est habillé comme Ponia-

towski avec des bottes à la russe, une culotte collante et un béret à plume blanche. Les représentations des martyrs sont à faire prendre en amour les bourreaux, s'ils ne valaient les victimes. Et puis on est assailli de saintetés. J'en suis repu. Les chapelets particulièrement me sortent par les yeux. Nous en avons bien acheté sept ou huit douzaines. Et puis et surtout c'est que tout cela n'est pas vrai. Tout cela ment. Après ma première visite au saint Sépulcre, je suis revenu à l'hôtel lassé, ennuyé jusque dans la moelle des os. J'ai pris un saint Mathieu et j'ai lu avec un épanouissement de cœur virginal le discours sur la montagne. Ça a calmé toutes les froides aigreurs qui m'étaient survenues là-bas. On a fait tout ce qu'on a pu pour rendre les saints lieux ridicules. C'est p..... en diable : l'hypocrisie, la cupidité, la falsification et l'impudence, oui, mais de sainteté aucune trace. J'en veux à ces drôles de n'avoir pas été ému et je ne demandais pas mieux que de l'être, tu me connais. J'ai pourtant une relique à moi et que je garderai. Voici l'histoire : la seconde fois que j'ai été au saint Sépulcre, j'étais dans le Sépulcre même, petite chapelle tout éclairée de lampes et pleine de fleurs fichées dans des pots de porcelaine, tels que ceux qui décorent les cheminées des couturières. Il y a tant de lampes tassées les unes près des autres que c'est comme le plafond de la boutique d'un lampiste. Les murs sont de marbre. En face de vous grimace un Christ taillé en bas-relief, grandeur naturelle et épouvantable avec ses côtes peintes en rouge. Je regardais la pierre sainte; le prêtre a ouvert une armoire, a pris une rose, me l'a donnée, m'a versé sur les mains de l'eau de fleurs d'oranger, puis me l'a reprise, l'a posée sur la pierre pour bénir la fleur. Je

ne sais alors quelle amertume tendre m'est venue. J'ai pensé aux âmes dévotes qu'un pareil cadeau et dans un tel lieu eût délectées et combien c'était perdu pour moi. Je n'ai pas pleuré sur ma sécheresse ni rien regretté, mais j'ai éprouvé ce sentiment étrange que deux hommes « comme nous » éprouvent lorsqu'ils sont seuls au coin de leur feu et que, creusant de toutes les forces de leur âme ce vieux gouffre représenté par le mot « amour », ils se figurent ce que ce serait..... si c'était possible. Non, je n'ai été là ni voltairien, ni méphistophélique, ni Sadiste, j'étais au contraire très simple. J'y allais de bonne foi et mon imagination même n'a pas été remuée. J'ai vu les capucins prendre la demi-tasse avec les janissaires et les frères de la terre sainte faire une petite collation dans le jardin des Oliviers. On distribuait des petits verres dans un clos à côté où il y avait deux de ces messieurs avec trois demoiselles, dont entre parenthèse on voyait les tétons.

A Bethléem, la grotte de la Nativité vaut mieux. Les lampes font un bel effet, ça fait penser aux rois mages. Mais en revanche, c'est un crâne pays, un pays rude et grandiose qui va de niveau avec la Bible. Montagnes, ciel, costumes, tout me semble énorme. Nous sommes revenus hier du Jourdain et de la mer Morte. Pour t'en donner une idée, il faudrait se livrer à un style des plus pompeux, ce qui m'ennuierait et toi aussi sans doute. Aux bords de la mer Morte, sur un petit îlot de pierres entassées qu'il y a là, j'ai ramassé tout brûlant de soleil un gros caillou noir pour toi, pauvre vieux, et dans l'eau bleue et tiède j'en ai pris encore trois ou quatre autres petits.

Nous sommes maintenant presque toujours en selle, bottés, éperonnés, armés jusqu'aux dents. Nous allons

au pas, puis tout à coup nous lançons nos chevaux à fond de train. Ces bêtes ont des pieds merveilleux. Quand on descend une pente rapide avant de poser leur sabot quelque part, elles tâtonnent lentement tout à l'entour avec ce mouvement doux et intelligent d'une main d'aveugle qui va saisir un objet. Puis elles le posent franchement et on part. Nous haltons aux fontaines, nous couchons sous les arbres je ne peux pas dormir tant j'ai de puces. Nous avons quatre mulets qui portent des colliers, avec sonnettes; ça dure toute la journée et la nuit, rangés autour de nous, tout en mâchant leur paille.

A Beyrout nous avons fait la connaissance d'un brave garçon, Camille Rogier, le directeur des postes du lieu. C'est un peintre de Paris, un de la clique Gautier, qui vit là en orientalisant. Cette rencontre intelligente nous a fait plaisir. Il a une jolie maison et un joli cuisinier.

Il y a bien longtemps que je n'ai lu de ta bonne écriture, voilà les vacances, tu dois avoir un peu plus de temps. Envoie-moi des volumes.

A Louis Bouilhet.

Damas 4 Septembre 1850.

Toi aussi, mon fils Brutus ! ce qui ne veut pas dire que je sois un César!

Toi aussi, pauvre vieux, que j'admirais tant pour ton inébranlable foi ! Tu as raison de le dire, va, tu as été beau pendant deux ans et le jour où tu as remporté ce fameux prix d'honneur qui décore la cheminée maternelle, ta mère a pu être fière de toi. Mais elle ne l'a jamais été autant que je l'étais, sois-

en sûr. Au milieu de mes lassitudes, de mes découragements et de toutes les aigreurs qui me montaient aux lèvres, tu étais l'eau de Seltz qui me faisait digérer la vie. En toi je me retrempais comme en un bain tonique. Quand je me plaignais tout seul, je me disais : « Regarde-le » et plus vigoureusement je me remettais a l'ouvrage. Tu étais mon spectacle le plus moral et mon édification permanente. Est-ce que le saint maintenant va tomber de sa niche ? Ne bouge donc pas de ton piédestal. Serions-nous des crétins par hasard? Ça se peut. Mais ce n'est pas à nous de le dire, encore moins de le croire. Le temps cependant nous devrait être passé de la migraine et des défaillances nerveuses. Il y a une chose qui nous perd, vois-tu, une chose stupide qui nous entrave. C'est « le goût, » le bon goût. Nous en avons trop, je veux dire que nous nous en inquiétons plus qu'il ne faut. La terreur du mauvais nous envahit comme un brouillard (un sale brouillard de décembre qui arrive tout à coup, vous glace les entrailles, pue au nez et pique les yeux). Si bien, que si osant avancer, nous restons immobiles. Ne sens-tu pas combien nous devenons critiques, que nous avons des poétiques à nous, des principes, des idées faites d'avance, des règles enfin, tout comme Delille et Marmontel! Elles sont autres, mais qu'est-ce que ça fait? Ce qui nous manque, c'est l'audace. A force de scrupule, nous ressemblons à ces pauvres dévots qui ne vivent pas, de peur de l'enfer, et qui réveillent leur confesseur de grand matin pour s'accuser d'avoir eu la nuit des rêves amoureux. Ne nous inquiétons pas tant du résultat. Aimons, aimons, qu'importe l'enfant dont accouchera la Muse; le plus pur plaisir n'est-il pas dans ses baisers?

Faire mal, faire bien, qu'est-ce ça fait? J'ai renoncé pour moi à m'occuper de la postérité. C'est prudent. Mon parti en est pris. A moins qu'un vent excessivement littéraire ne survienne à souffler d'ici à quelques années, je suis très résolu à « ne faire gémir » les presses d'aucune élucubration de ma cervelle. Toi et ma mère et les autres (car c'est une chose magnifique qu'on ne veuille pas laisser exister les gens à leur guise) blâmiez fort ma manière de vivre. Attends un peu que je sois revenu, et tu verras si je vais la reprendre. Je me f... dans mon trou, et que le monde croule, je n'en bougerai pas. L'action (quand elle n'est pas forcenée) me devient de plus en plus antipathique. Je viens tout à l'heure de renvoyer sans les voir plusieurs écharpes de soie qu'on m'apportait pour choisir; il n'y avait cependant qu'à lever les yeux et à se décider. Ce travail m'a tellement assommé d'avance que j'ai renvoyé les marchands sans leur rien prendre. J'aurais été sultan, je les aurais jetés par la fenêtre. Je me sentais plein de mauvais vouloir contre les gens qui me forçaient à une activité quelconque. 'Revenons à nos bouteilles, comme dit le vieux Michel.

Si tu crois que tu vas m'embêter longtemps avec ton embêtement, tu te trompes; j'ai partagé le poids de plus considérables ; rien en ce genre ne peut plus me faire peur. Si la chambre de l'Hôtel-Dieu pouvait dire tout l'embêtement que pendant douze ans deux hommes ont fait bouillonner à son foyer, je crois que l'établissement s'en écroulerait sur les bourgeois qui l'emplissent. Ce pauvre bougre d'Alfred! c'est étonnant comme j'y pense, et toutes les larmes non pleurées qui me restent dans le cœur à son endroit. Avons-nous causé ensemble ! Nous

nous regardionsdans les yeux, nous volions haut.

Prends garde, c'est qu'on s'amuse de s'embêter, c'est une pente. Qu'est-ce que tu as? Comme je voudrais être là pour t'embrasser sur le front et te flanquer de grands coups de pied dans le derrière. Ce que tu éprouves maintenant est le résultat du long effort que tu as subi pour Méloenis. Crois-tu que la tête d'un poète soit comme un métier à filer le coton, et que toujours il en sorte sans fatigue ni intermittence? Allons donc, petiot. Gueule tout seul dans ta chambre. Regarde-toi dans la glace et relève ta chevelure. Est-ce l'état social du moment qui t'indispose? Cela est bon pour les bourgeois que ça trouble au comptoir; moi aussi je sens par moments des angoisses d'adolescent. « Novembre » me revient en tête. Est-ce que je touche à une renaissance ou serait-ce la décrépitude qui ressemble à la floraison? Je suis pourtant revenu (non sans mal) du coup affreux que m'a porté saint Antoine. Je ne me vante point de n'en être pas encore un peu étourdi, mais je n'en suis plus malade comme je l'ai été pendant les quatre premiers mois de mon voyage. Je voyais tout à travers le voile d'ennuis dont cette déception m'avait enveloppé et je me répétais l'inepte parole que tu m'envoies : « A quoi bon? »

Il se fait pourtant en moi un progrès (?). (Tu aimerais peut-être mieux que je causasse voyage, grand air, horizons, ciel bleu?) Je me sens devenir de jour en jour plus sensible et plus émouvable. Un rien me met la larme à l'œil. Il y a des choses insignifiantes qui me prennent aux entrailles. Je tombe dans des rêveries et des distractions sans fin. Je suis toujours un peu comme si j'avais trop bu; avec ça de plus en plus inepte et inapte à comprendre ce qu'on m'expli-

que. Puis de grandes rages littéraires. Je me promets des bosses au retour. Voilà.

Tu fais bien de songer au dictionnaire des idées reçues. Ce livre *complètement fait*, et précédé d'une bonne préface où l'on indiquerait comme quoi l'ouvrage a été fait dans le but de rattacher le public à la tradition, à l'ordre, à la convention générale et arrangée de telle manière que le lecteur ne sache pas si on se f... de lui, oui ou non, ce serait peut-être une œuvre étrange et capable de réussir, car elle serait toute d'actualité.

Si en 1852 il n'y a pas une débâcle immense à l'occasion de l'élection du président, si les bourgeois triomphent enfin, il est possible que nous soyons encore bâtis pour un siècle; alors, lassé de politique, l'esprit public voudra peut-être des distractions littéraires. Il y aurait réaction de l'action au rêve, ce serait notre jour! Si au contraire nous sommes précipités dans l'avenir, qui sait la poésie qui doit en surgir? Il y en aura une, va, ne pleurons rien, ne maudissons rien, acceptons tout, soyons larges. On vient de me dire un fait qui m'épouvante : « les Anglais sont en train de faire le plan d'un chemin de fer qui doit aller de Calais à Calcutta. Il traversera les Balkans, le Taurus, la Perse, l'Himalaya. Hélas! serions-nous trop vieux pour ne pas éternellement regretter le bruit des roues du char d'Hector?

J'ai lu à Jérusalem un livre socialiste (*Essai de philosophie positive*, par Aug. Comte), il m'a été prêté par un catholique enragé, qui a voulu à toute force me le faire lire afin que je visse combien etc. J'en ai feuilleté quelques pages : c'est assommant de bêtise; je ne m'étais du reste pas trompé. Il y a là-dedans des mines de comique immense, des Californies de

grotesque. Il y a peut-être autre chose aussi. Ça se peut. Une des premières études auxquelles je me livrerai à mon retour sera certainement celle de toutes ces déplorables utopies qui agitent notre société et menacent de la couvrir de ruines. Pourquoi ne pas s'arranger de l'objectif qui nous est soumis? il en vaut un autre; à prendre les choses impartialement, il y en a eu peu de plus fertiles. *L'ineptie consiste à vouloir conclure.* Nous nous disons : Mais notre base n'est pas fixe; qui aura raison des deux ? Je vois un passé en ruines et un avenir en germe, l'un est trop vieux, l'autre est trop jeune. Tout est brouillé. Mais c'est ne pas comprendre le crépuscule, c'est ne vouloir que midi ou minuit. Que nous importe la mine qu'aura demain, nous voyons celle que porte aujourd'hui. Elle grimace bougrement et par là rentre mieux dans le romantisme.

Où le bourgeois a-t-il été plus gigantesque que maintenant? qu'est-ce que celui de Molière à côté? M. Jourdain ne va pas au talon du premier négociant que tu vas rencontrer dans la rue; et la balle envieuse du prolétaire ? et le jeune homme qui se pousse? et le magistrat! et tout ce qui fermente dans la cervelle des sots, et tout ce qui bouillonne dans le cœur des gredins!

Oui, la bêtise consiste à vouloir conclure. Nous sommes un fil et nous voulons savoir la trame. Cela revient à ces éternelles discussions sur la décadence de l'art. Maintenant on passe son temps à se dire : Nous sommes complètement finis, nous voilà arrivés au dernier terme, etc. etc. Quel est l'esprit un peu fort qui ait conclu, à commencer par Homère? contentons-nous du tableau, c'est aussi bon.

Et puis, ô pauvre vieux, est-ce qu'il n'y a pas le

soleil (même le soleil de Rouen) l'odeur des foins coupés, les épaules des femmes de trente ans, le vieux bouquin au coin du feu et les porcelaines de la Chine? Quand tout sera mort, avec des brins de moelle de sureau et des débris de pot de chambre l'imagination rebâtira des mondes.

Je suis bien curieux de le voir ce brave conte chinois; ce voyage-là me consolera des tristesses du retour. Je peux te dire une chose fortifiante et qui a le mérite d'être sincère, c'est que comme nature tu peux marcher hardiment. Tout ce que je vois ici je le retrouve. (Il n'y a que les villes, les hommes, usages, costumes, ustensiles, choses de l'humanité enfin, dont je n'avais pas le détail net). Je ne m'étais pas trompé. Pauvres diables que ceux qui ont des désillusions. Il y a dés paysages où j'ai déjà passé, c'est certain. Retiens donc ceci pour ta gouverne, c'est le résultat d'une expérience faite exactement qui ne se dément point depuis dix mois : c'est que nous sommes trop avancés en fait d'art pour nous tromper sur la nature. Ainsi marche.

Tu me demandes pourquoi tu es fidèle à ta Dulcinée; l'explication est facile : parce que tu ne l'étais pas aux autres? Mais pourquoi à celle-là plus qu'aux autres? C'est que celle-là est venue à l'époque où tu devais l'être. L'amour est un besoin, qu'on l'épanche dans un vase d'or ou dans un plat d'argile, il faut que ça sorte. Le hasard seul nous procure les récipients. Dieu! les belles femmes qu'il y avait à Nazareth! des bougresses à la fontaine avec des vases sur la tête. Dans leur robe serrée aux hanches par des ceintures elles ont des mouvements bibliques. Ça marche royalement. Le vent lève le bas de leur vêtement de couleur rayé à larges bandes. Elles ont

la tête entourée d'un cercle de piastres d'or ou d'argent. C'est tout profil et ça passe près de vous comme des ombres.

Au milieu du jour, à l'heure la plus chaude, quand la lumière tombe d'aplomb, quand nous cheminons sans parler sur nos maigres et solides chevaux et que les mulets fatigués tendent au vent leurs gencives blanchies par la soif, c'est alors qu'on voit sortir les lézards du tronc creux des oliviers et que sur les haies de nopals s'avance, en levant les pattes, le caméléon prudent qui roule ses yeux ronds.

Il y a deux ou trois jours nous sommes allés voir la léproserie. C'est hors la ville, près d'un marais d'où des corbeaux et des gypaètes se sont envolés à notre approche. Ils sont là, les pauvres misérables, hommes et femmes (une douzaine peut-être), tous ensemble. Il n'y a plus de voiles pour cacher les visages, de distinction de sexes. Ils ont des marques de croûtes purulentes, des trous à la place de nez, et j'ai mis mon lorgnon pour distinguer à l'un d'eux si c'était des loques verdâtres ou ses mains qui lui pendaient au bout des mains. C'étaient ses mains. (O coloristes, où êtes-vous donc ?) Il s'était traîné pour boire auprès de la fontaine. Sa bouche, dont les lèvres étaient enlevées comme par une brûlure, laissait voir le fond de son gosier. Il râlait en tendant vers nous ses lambeaux de chairs livides. Et la nature calme tout à l'entour! de l'eau qui coulait, des arbres verts tout frissonnants de sève et de jeunesse, de l'ombre fraîche sous le soleil chaud. Puis deux ou trois poules qui picotaient par terre dans l'espèce de basse-cour où ils sont. Les clôtures étaient en bon état; leur logement même est très propre.

A peu près dans le même quartier se trouve le

cimetière chrétien, vers la place où l'on dit que saint Paul fut renversé de cheval par l'apparition de l'ange. On y pue raide, ça sent son fruit. Dans un caveau en ruines, nous avons vu en nous baissant par l'ouverture plusieurs débris humains, des squelettes, des têtes, des thorax, un mort desséché et tout raidi sous les morceaux de son linceul, une longue chevelure blonde dont le ton doré tranchait sur la poussière grise, et ce que nous avons trouvé assez gaillard, un gros toutou blanc qui sans doute était venu là pour s'y donner une bosse et qui, ne pouvant plus en sortir, y avait crevé. Quelle farce!

Adieu, pauvre vieux.

Le jeune Ducamp devient très socialiste. L'avenir de la France l'inquiète et il s'emporte dans la discussion.

A sa mère.

Rhodes 7 Octobre 1850.

Nous avons dit adieu à la Syrie, pauvre Syrie! Maintenant nous allons entrer dans l'antiquité classique, nous allons voir Milet, Halicarnasse, Sardes, Éphèse, Magnésie, Smyrne, Pergame, Troie et Constantinople. Dans quelques jours nous aurons parcouru Rhodes à dos de mulet; nous allons rentrer dans les bottes et ref... notre camp. Afin d'être plus libres, nous avons expédié notre bagage à Smyrne, ne gardant avec nous que nos couvertures, nos lits et nos sacs de nuit.

Nous avons vu, en venant de Beyrout ici, de bons tableaux à bord. Le navire était plein de Turcs allant

de Syrie en Turquie. Tout le côté babord du pont était occupé par le harem, femmes blanches et noires, enfants, chats, vaisselle, tout cela était vautré pêle-mêle sur des matelas, dégueulait, pleurait, criait et chantait. C'était bien drôle comme couleur locale. Il y avait deux négresses vêtues de jaune avec des vestes rouges et qui se tenaient debout contre le bastingage dans des poses à faire pleurer de joie le Véronèse. Une vieille Grecque, énorme, se tenait de profil et laissait voir une des plus charmantes têtes antiques qu'il soit possible de trouver sur la plus pure médaille syracusaine. Il y avait avec elle, une jeune femme, sa fille, qui était quelque chose d'un peu soigné. Les enfants des femmes turques avaient les sourcils peints jusqu'au milieu du nez et aux pieds de petits anneaux d'or garnis de grelots. Les maris étaient à part, couverts de leurs pelisses en peau de mouton et faisant beaucoup de politesses à Son Excellence Artim-Bey qui causait avec nous journaux et opéra. Nous avons couché sur le pont regardant les étoiles qui filaient sur notre tête à travers les déchirures du rouleau de gaze noire qui s'échappait de la cheminée.

Le second jour nous nous sommes arrêtés à Chypre cinq ou six heures. Nous n'y sommes pas descendus, grâce aux quarantaines. Voilà une des inventions les plus ineptes que l'homme ait jamais vues. Larnaca était devant nous. Nous avons vu de loin le mont Olympe. En sera-t-il toujours ainsi? Ne le verrai-je jamais que de loin? Stéphany pourtant nous ménera au Parnasse. Sais-tu sur quoi on y monte? sur des mulets, pas même sur des chevaux. Ce qui porte oreilles longues est seul capable de le gravir. Quelles bonnes plaisanteries on aurait fait là-dessus

il y a deux cents ans à l'époque des épigrammes!

Malheureusement nous n'irons pas en Candie, le temps nous presse, nous nous hâtons pour gagner Constantinople, où la mauvaise saison ne va pas tarder à se faire sentir. Depuis que nous sommes à Rhodes, nous avons des nuages, chose presque nouvelle pour nous. Peu à peu nous nous rapprochons de l'Europe. Le lazaret où nous sommes maintenant est sur la pointe d'une petite presqu'île en rochers. Nous habitons une cahutte au rez-de-chaussée, entourée de la mer de tous côtés. En face de nous et presque à la toucher nous avons la côte d'Asie Mineure et derrière nous la ville de Rhodes.

A Baalbeck nous sommes restés trois jours. Il y avait à côté des ruines un campement de Bohémiens. (Te souviens-tu de ceux que nous avons rencontrés un jour en allant de Nîmes au pont du Gard?). Une femme balançait un enfant suspendu dans un hamac à un arbre. A côté par terre était assis un gros singe. Avec les ruines des temples antiques on a construit au moyen âge une forteresse, ruine aussi maintenant et qui enveloppe les autres ruines. Les torrents de l'Anti-Liban se sont fait route au milieu du village dépeuplé, les bouquets de lavande et de menthe poussent entre les murs, une rivière passe par la porte d'une maison dont il n'y a plus que la porte. Quant au temple de Baalbeck, je ne croyais pas qu'on pût être amoureux d'une colonnade, c'est pourtant vrai. Il faut dire que cette colonnade a l'air d'être en vermeil ciselé, à cause de la couleur des pierres et du soleil; de temps à autres un grand oiseau qui passe en battant dans l'air bleu ses ailes silencieuses, l'ombre de son corps ovale se dessine un instant sur les pierres et glisse dessus, puis rien, du vent et le

silence. Çà et là dans l'air quelques mèches de coton arrachées aux grands chardons des ruines, et qui voltigent comme du duvet.

Nous sommes restés huit jours à Eiden au milieu du Liban chez les lazaristes. Les cèdres ne valent pas leur réputation, ils tombent de vieillesse et sont trop peu nombreux, mais le Liban n'est pas assez vanté. C'est aussi beau que les Pyrénées et sous un ciel d'Orient. Le supérieur des lazaristes chez lesquels nous étions est un homme avec qui nous avons beaucoup causé et des plus charmants que j'aie jamais rencontrés. C'est un Espagnol, de mine très altière et vraiment gentilhomme.

Les femmes du Liban portent sur la tête des tasses d'argent; quelques-unes se placent sur le front des carrés d'un pied et demi de longueur. Il y a encore dans le Liban des gens qui adorent des cèdres comme au temps des prophètes. Le ramassis de toutes les vieilles religions qu'il y a en Syrie est quelque chose d'inouï. J'étais là dans mon centre. Il y aurait de quoi y travailler pendant des siècles.

Maxime a lâché la photographie à Beyrout. Il l'a cédée à un amateur frénétique. En échange des appareils nous avons acquis de quoi nous faire à chacun un divan comme les rois n'en ont pas; dix pieds de laine et soie brodée d'or! Je crois que ce sera chic! Adieu chère vieille adorée, reçois sur tes pauvres joues creuses tous les baisers de ton Gustave.

TABLE

1840

1841

1842

1843

1844

1845

1846

1847

1848

1849

1850

8008-87. — Corbeil. Typ. et Stér Crété.





